

CAHIERS

de l'île du Diable

Avec l'engagement et le concours des Fondations
Edmond et Benjamin de Rothschild

D'après le manuscrit original
conservé à la Bibliothèque nationale de France,
département des Manuscrits

CAHIERS

de l'île du Diable
Alfred Dreyfus



éditions Artulis
Pierrette Turlais

43	Avant-propos	
	Alfred Dreyfus, éditer les <i>Cahiers de l'île du Diable</i>	
	Pierrette Turlais	
47	Les Rothschild et l'affaire Dreyfus	
	Mauricette Berne	
49	Préface	
	Jean-Louis Lévy	
50	Avertissement au lecteur	
51	Transcription du manuscrit	
241	La leçon d'Alfred Dreyfus	
	André Comte-Sponville	
246	Lire, écrire, résister, survivre à l'île du Diable	
	Mauricette Berne	
251	Variations à perpétuité	
	Maxime Préaud	
256	Chronologie de l'affaire Dreyfus	

Avant-propos

Pierrette Turlais

à Michel Haroche,
ami des livres et joueur,
avec ma profonde gratitude

Accusé à tort de trahison, victime d'antisémitisme, déchu de son grade militaire, condamné à la déportation à perpétuité, le capitaine Dreyfus fut détenu au bagne de l'île du Diable pendant plus de quatre ans (1895-1899). Contraint au silence absolu, surveillé jour et nuit, sans nouvelle des siens durant de longs mois, ignorant et du combat mené par ses partisans, et des découvertes en sa faveur avant janvier 1898, il endura haine, isolement, touffeur, vermine et précarité. Il fit preuve alors d'un stoïcisme à la mesure des conditions de détention qui lui étaient imposées.

Au cours de sa captivité, Alfred Dreyfus écrivit des lettres, un journal et des cahiers de travail. Les lettres à son épouse, Lucie, ont été publiées dès 1898 par Joseph Reinach, premier historien de l'Affaire, sous le titre *Lettres d'un innocent*. Elles ont été reprises en 2005 sous le titre *Écris-moi souvent, écris-moi longuement... Correspondance de l'île du Diable*, complétées par les échanges entre les époux, depuis la prison du Cherche-Midi à Paris, en octobre 1894, jusqu'aux tout premiers jours de détention à Rennes, en juillet 1899.

Le journal, publié par Alfred Dreyfus lui-même en mai 1901 sous le titre *Cinq années de ma vie*, fait état de la période qui sépare les deux dates : 15 octobre 1894 – jour de son arrestation ; 19 septembre 1899 – jour de sa libération. Il a été réédité en 1982, puis en 1994 et 2006.

Les cahiers de travail d'Alfred Dreyfus écrits durant son bagne sont, à l'origine, au nombre de trente-quatre. L'ensemble a été remis au déporté après sa libération, en 1900, à l'exception d'un seul, oublié. Les vingt premiers, rédigés entre 1895 et 1898, constitués de brouillons de lettres, de mathématiques et de dessins, ont aujourd'hui disparu, détruits par Alfred Dreyfus lui-même. Les quatorze suivants, rédigés entre 1898 et 1899, comprennent des notes de lectures, des mathématiques, des exercices d'anglais et des dessins. Alfred Dreyfus a délibérément choisi de les conserver.

Ce sont ces quatorze cahiers, inconnus ou confidentiels, inédits, que j'ai choisi de publier, sous le titre : *Cahiers de l'île du Diable*.

Déporté à l'île du Diable entre avril 1895 et juin 1899, le capitaine Dreyfus s'est tu pendant plus de quatre ans, soit mille cinq cents jours et autant de nuits.

Le règlement du bagne, durci dès son arrivée et, davantage encore, à partir de septembre 1896 à la suite de sa mise aux fers, impose au détenu des conditions effroyables, que rappelle son journal :

« Les surveillants étaient relevés de deux heures en deux heures ; ils ne devaient me perdre de vue, ni de jour, ni de nuit. Pour l'exécution de cette dernière partie du service, la case était éclairée de nuit.

[...] J'ai eu tellement faim cet après-midi que, pour apaiser les tiraillements de mon estomac, j'ai dévoré crues une dizaine de tomates trouvées dans l'île.

[...] J'ai demandé hier au commandant des îles une ou deux assiettes de n'importe quoi ; il m'a répondu qu'il n'en possédait pas. Je suis obligé de m'ingénier pour manger soit sur du papier, soit sur de vieilles plaques de tôle ramassées dans l'île.

[...] Chaleur terrible, au moins 45°.

[...] Et toujours ce silence de tombe, sans entendre voix humaine.

[...] À dater du 6 septembre [1896], je fus mis à la double boucle de nuit, et ce supplice, qui dura près de deux mois, consista dans les mesures suivantes. Deux fers en forme d'U furent fixés par leur partie inférieure aux côtés du lit. Dans ces fers, s'engageait une barre en fer, à laquelle étaient fixées deux boucles.

À l'extrémité de la barre, d'un côté un plein terminal, de l'autre côté un cadenas, de telle sorte que la barre était fixée aux fers et par suite, au lit. Quand les pieds étaient donc engagés dans les deux boucles, je n'avais plus la possibilité de remuer ; j'étais invariablement fixé au lit. Le supplice était horrible, surtout par ces nuits torrides. Bientôt les boucles très serrées aux chevilles me blessèrent ».

Les *Cahiers de l'île du Diable* d'Alfred Dreyfus sont, comme sa correspondance et son journal, issus de sa parole recluse. Rédigés par un homme qui se décrit alors comme « le cœur perdu, le cerveau en lambeaux », ces textes ont, tous trois et chacun de façon singulière, contribué à sa survie en lui permettant de morceler un temps abstrait et de s'en approprier les fragments. S'il est apparu assez tôt que la correspondance avec son épouse, Lucie, et l'écriture de son journal œuvraient pour lui comme une source vitale, il semble bien qu'une part méconnue de ses écrits lui ait permis d'entretenir cette même source.

Il s'agit de ses cahiers de travail. Alors que les lettres et le journal autorisent un épanchement intime et constituent peu à peu une mémoire infalsifiable, les cahiers permettent, eux, une ouverture sur le monde qui excède et, probablement, soulage la seule limite de soi.

Ignorés ou confidentiels, inédits à ce jour, ces textes démontrent, ici à travers le travail intellectuel, une volonté de vivre et une force de résistance hors du commun.

L'Histoire, la morale, la littérature, la philosophie, les langues, les mathématiques jouent la basse continue de cette partition ; la basse obstinée avance, implacable, sur un seul registre : la défense de l'honneur et du nom. Ni complaisance, ni gloire tirée de son stoïcisme, aucun aménagement de la ligne fixée, jamais de plaintes, à peu de chose près.

Dans la solitude totale, le silence, l'hostilité et le dénuement, la chape d'une mémoire douloureuse, l'impensable d'un temps liquide, le capitaine Dreyfus se bat et travaille. La réparation nécessaire de l'outrage pourvoit à toute raison : l'effort intellectuel participe de la survie.

La graphie, menue et élégante, lorsque le temps ne l'a pas rendue illisible, révèle ainsi, à travers plusieurs centaines de pages : la vénération pour Montaigne et Shakespeare, le dialogue avec Taine ou Renan, l'amour, implicite, des mathématiques ou des stratégies napoléoniennes.

Et puis... et puis un élément – comment le nommer – un dessin étrange, abstrait, né d'une structure identique mais protéiforme, vient scander des centaines de fois le manuscrit. Cette forme suggère, tour à tour, arabesques, pédoncules cérébraux, rictus de diable, masques ou héraldiques indéchiffrables... Si la stupéfaction du lecteur appelle au secours le sens, le sens, ici, ne peut condescendre à l'explication ou, pire, au jugement, sans injure. Ces dessins, inlassablement répétés, évoquent la saisie compulsive, bien que ciselée, exubérante, bien qu'ordonnée, profuse, bien que maîtrisée, de signaux sans appel ni attente, de sémaphores devenus fous. Est-ce leur facture qui stupéfie ? Est-ce leur nombre ? Est-ce leur existence qui étonne le lecteur et que, seule, sa non interprétation protège de l'effraction ? Est-ce l'empilement de ces figures, leur enchaînement ou leur simple survenue ? Est-ce leur ordonnancement méticuleux, à la mesure, inverse, du chaos ? Est-ce le chaos ? Est-ce l'ordonnancement ? Est-ce la résorption du chaos en un rempart mobile ?

Cris rengorgés quand ni la pensée, ni le travail, ni l'écriture ne viennent à suffire, ces dessins montrent, si besoin était, une part humaine et fragile, intime, mais aussi, inattendue, du capitaine Dreyfus.

J'ai rencontré ces *Cahiers de l'île du Diable* en 1998.

La Bibliothèque nationale de France célébrait le centenaire de *J'accuse* et le manuscrit des cahiers y figurait à côté du brûlot de Zola. C'est à Mauricette Berne et Florence de Lussy, conservateurs honoraires au département des Manuscrits, que je dois cette rencontre. L'émotion que j'ai ressentie alors pour le manuscrit fonde, avec mon respect pour l'inflexibilité du capitaine Dreyfus, le choix de cette édition.

Le monde intérieur du capitaine Dreyfus, déporté, repose dans ces cahiers sur la fréquentation de quelques textes dont il dispose – Montaigne, Shakespeare notamment –, sur la tentative éperdue, et souvent vaine, de cheminer à l'intérieur du calcul intégral, sur les exercices d'anglais, ou – davantage encore – sur la transcription inlassable de textes d'auteurs et de sujets aimés que lui permet la lecture de revues. Alfred Dreyfus qui, jusqu'à fin 1897, se croit oublié de tous, ou presque, noircit en effet des pages, souvent copiées d'après l'original et comme vouées à conjurer l'oubli – celui des autres, le sien. Elles lui permettent, semble-t-il, de se fabriquer une mémoire du monde et conduisent à ce phénomène étrange qu'elles modifient sensiblement notre propre manière de lire. Sans doute Alfred Dreyfus sait-il confusément, en retrouvant Montaigne, que les lettrés de la Renaissance pratiquent, comme il le fait, l'art d'annoter les textes et d'extraire des fragments, et qu'eux et lui accomplissent alors un exercice de mémoire, un exercice spirituel et moral, et élisent un corpus. Dans les *Cahiers de l'île du Diable*, l'art de l'annotation et de l'extrait ouvre ainsi un paradoxal espace de liberté qui reflète des choix propres et construit peu à peu un sens autonome.

Par-delà la réappropriation de récits qu'évoque cette manducation symbolique, elle me paraît surtout favoriser un ralliement à ce qui fonde et maintient la communauté des hommes, à savoir la culture. Ainsi, davantage encore que la somme de prédilections intellectuelles ou de traces compulsives, le manuscrit recèle un trésor de sens qui lui donne tout son poids. Ce trésor touche à la fonction même des *humanités*, de la culture, pour Alfred Dreyfus. Gardiennes des valeurs d'*avant* et de ses propres capacités à contenir le temps, garantes de son identité d'être humain, elles me semblent bien, tout comme le journal et la correspondance, lui avoir permis de résister – notamment en fabriquant une part imprenable de soi.

J'ai souhaité, également, garantir au livre une certaine facture.

La bibliophilie – ou l'amitié pour les livres – qui admet volontiers qu'un surcroît de sens advienne de leur forme, désigne la singularité et le raffinement comme enjeux de distinction. Porté par une sorte de foi laïque en une justice qui, rendue pour lui-même, fût dès lors garantie pour tous les hommes, Alfred Dreyfus résiste et le combat qu'il mène pendant douze ans a valeur de témoignage et de caution. Il fait de lui un être distinct, ce qui appelait à mon sens un critère semblable : l'édition, telle que je l'imaginais, reposait encore sur ce pari. Complétée par son double numérique, celle-ci a donc l'ambition de saluer, par son contenu mais également par sa forme elle-même, la valeur édifiante d'un être qui n'a jamais plié :

« *Aujourd'hui moins que jamais, écrit-il dans Cinq années de ma vie, commentant sa mise aux fers, en septembre 1896, tu n'as le droit de désertier ton poste, moins que jamais tu n'as le droit d'abrégier, fût-ce d'un seul jour, ta vie triste et misérable. Quels que soient les supplices qu'on t'inflige, il faut que tu marches, jusqu'à ce qu'on te jette dans la tombe, il faut que tu restes, debout devant tes bourreaux, tant que tu auras ombre de forces, épave vivante à maintenir sous leurs yeux, par l'intangibilité souveraineté de l'âme. Dès lors, poursuit-il, je pris la résolution de lutter plus énergiquement que jamais.* »

Figure de stoïcisme et d'inflexibilité, Alfred Dreyfus incarne des valeurs qui ne cessent d'interroger notre *xxi^e* siècle naissant : laïcité, résistance, inaliénabilité du droit, fonction des *humanités*. Cette publication veut rendre compte, à sa mesure, du pouvoir politique de la culture, garante de la part indestructible de chaque homme et de l'entité du groupe, et souhaite contribuer à nourrir une réflexion sur l'antisémitisme et les haines, mais encore sur les enjeux et les possibles outils de leur refus.

Sans la confiance des deux petits-fils du capitaine Dreyfus, Jean-Louis Lévy et Charles Dreyfus, et celle du président de la BNF, Bruno Racine, cet ouvrage n'aurait pu voir le jour.

Sa mise en œuvre et sa réalisation reposent sur la conviction et le concours des Fondations Edmond et Benjamin de Rothschild – sur ceux de la baronne Benjamin de Rothschild notamment –, ainsi que sur l'engagement, humaniste, ouvert, déterminé, du directeur de la Fondation, Firoz Ladak.

Je remercie chacun d'eux infiniment.



Les Rothschild et l'affaire Dreyfus

Mauricette Berne

« Un fait très regrettable vient de se passer qui porte la désolation dans la société juive tout entière et principalement parmi les Juifs qui sont dans l'armée. Un officier supérieur juif, un M. Dreyfus, a été arrêté pour crime de trahison. La conduite de cet officier est d'autant plus inexplicable qu'il est considéré comme un homme de grand mérite; sa situation de fortune est bonne, et il n'est connu ni comme un joueur ni comme un débauché. À quel motif peut-on donc attribuer cette criminelle aberration d'esprit [...] ? Cet événement n'en est pas moins déplorable et provoque un redoublement d'antisémitisme qui était au moment de s'éteindre. Nous n'avons vraiment pas de chance avec nos coréligionnaires... »

C'est ainsi qu'Alphonse de Rothschild, président du Consistoire central, annonce le 2 novembre 1894 à ses cousins de Londres l'arrestation du capitaine Dreyfus: « [...] une bien malheureuse affaire qu'on a surtout exploitée pour réveiller l'antisémitisme », ajoute-t-il dans sa lettre suivante.

Plus français que les Français, comme le rappellera son fils petit-fils Guy, Alphonse de Rothschild, président du Consistoire central depuis 1855, ne manifestera – officiellement du moins – aucune sympathie pour le capitaine Dreyfus; son attitude est le reflet de celle de la communauté juive qui se sent profondément atteinte. Il s'en explique après la condamnation de l'officier, le 24 décembre 1894:

« Vous avez lu le jugement du conseil de guerre dans le procès Dreyfus. On ne peut que s'incliner devant l'arrêt prononcé par une réunion d'officiers dont l'impartialité doit être tenue au-dessus de tout soupçon, malgré le secret le plus absolu qui a été maintenu sur les débats. Ce n'en est pas moins une très malheureuse affaire, non seulement pour le capitaine, mais pour tous les Juifs qui sont dans l'armée. »

Pour lui, comme pour une grande partie de la communauté, accepter le jugement du conseil est une marque indéfectible de patriotisme.

Gustave de Rothschild, son frère, président du Consistoire de Paris depuis 1858, n'aura pas de parole de compassion pour le militaire dégradé et accusé de trahison. Et leur jeune frère, Edmond, ne sera pas compté au nombre de ceux qui doutent et croient en l'innocence du déporté de l'île du Diable.

Mais dans leur entourage, et avec une certaine audace, Zadoc Kahn, dont ils connaissent la probité, dont ils soutiennent les initiatives, dont ils ont souhaité la nomination au poste de grand rabbin de France, et qui est devenu leur ami, croit à l'innocence de Dreyfus et décide d'agir à titre personnel au début de l'Affaire. Mais si l'on en croit la « tradition consistoriale », le grand rabbin « chapelain des Rothschild » ne fait jamais rien sans leur aval.

Est-ce donc avec leur assentiment qu'il organise le 27 décembre, peu avant la condamnation de Dreyfus – qu'il connaît personnellement et apprécie –, une réunion privée dans son bureau, rue de la Victoire, où se retrouvent quelques amis sûrs, pour envisager la création « d'un petit comité de vigilance » ?

Et quelques jours après la condamnation, le 10 janvier 1895, est-ce encore avec leur approbation qu'il évoque à nouveau ce projet d'un comité de défense contre l'antisémitisme ? À ses côtés, le grand rabbin de Paris, Jacques-Henri Dreyfus, Narcisse Leven, président du Comité central de l'alliance israélite universelle, Salomon Reinach et, peut-être, Edmond de Rothschild.

Zadoc Kahn a sur Edmond une grande influence : depuis 1877, il le seconde dans toutes les missions de bienfaisance. Mais il sait aussi l'accompagner dans sa quête d'un judaïsme plus ouvert, encourager son action dans la lutte contre l'antisémitisme. C'est certainement lui qui le pousse à mécéner en 1894 *La Vraie Parole d'Isidore Singer* pour répondre à Drumont – dont le journal *La Libre Parole* ne cesse de s'attaquer à la famille Rothschild.

Dénoncé par les mouvements antisémites, ce petit comité, ce « syndicat » pour reprendre le terme des détracteurs, est soutenu financièrement par les Rothschild – la tradition consistoriale le confirme. Il reste confidentiel pendant plusieurs années puis, sous l'impulsion de personnalités comme Isaïe Levaillant, de l'*Univers israélite*, décide de s'affirmer au grand jour, surtout après le procès de Rennes.

En envoyant quotidiennement un « bulletin des faits et des événements », les Rothschild de Paris font à leurs cousins de Londres une fidèle relation des temps forts qui, de 1896 à 1899, marquent l'histoire de l'Affaire : procès Esterhazy, procès Zola accompagné de manifestations antisémites violentes et, le 2 juin 1899, révision « prononcée par la Cour de cassation avec toutes les précisions d'innocence en faveur de Dreyfus [...], une énorme victoire contre les antisémites et la faveur de la vérité ».

On découvre dans ces lettres que de nouveaux sentiments s'affichent au grand jour : sympathie, compassion pour l'innocence bafouée, reconnaissance de l'erreur judiciaire. En témoignent la stupeur et l'indignation après le verdict de Rennes.

« Nous avons reçu la nouvelle de l'arrêt prononcé par le conseil de guerre de Rennes ; dois-je vous dire que nous sommes tous effondrés devant ce déni de justice, ce défi au bon sens et à l'équité. J'ajoute que la stupeur a été générale, aussi bien de la part de ceux qui comptaient sur l'acquittement que de la part de ceux au contraire qui comptaient sur la condamnation ». Et le lendemain, le 1^{er} septembre, Édouard de Rothschild résume bien la situation :

« Je n'ai rien de particulièrement agréable à vous raconter. Il est inutile maintenant d'épiloguer sur l'issue du drame qui vient de se dérouler sous nos yeux. Mais les vrais Français sont, je vous l'assure, bien attristés du spectacle que la France a donné au monde. Depuis l'arrêt, il n'y a rien eu de nouveau, pas d'incident, pas de nouvelles. Aussi, ne puis-je vous rapporter que des impressions. On dit, et c'est très probable, que, dans quelques jours, le malheureux capitaine Dreyfus sera gracié ! C'est la façon la plus rapide et la plus sûre de le remettre en liberté ? L'infortuné en a bien besoin, il est dans un tel état qu'il ne s'en remettra pas ! Aussi, veut-on le laisser tranquille. Mais ce n'est pas la réhabilitation. Une fois libéré, ses partisans et ceux qui défendent la cause de la justice pourront prendre tout le temps nécessaire pour arriver de nouveau à une révision du procès, au point de vue moral, et faire rendre à ce martyr ce qu'on n'a pu que lui enlever momentanément ... l'honneur ! ».

Alphonse de Rothschild et Zadoc Kahn meurent en 1905. L'année suivante, le 6 juillet, la Cour de cassation prononce la réhabilitation du capitaine Dreyfus qui reçoit au milieu de flots de lettres de félicitations, celle du baron et de la baronne Gustave de Rothschild :

« Toutes nos profondes félicitations. Nous partageons votre émotion et votre grand bonheur : la glorieuse réparation de la plus grande des injustices et de l'infamie cruelle nous pénètre profondément. »

Préface

Jean-Louis Lévy

Il est une faculté, par essence humaine, celle de se mettre à la place de l'autre. Cette faculté, l'homme ne la partage pas, semble-t-il, avec le règne animal. Nos animaux de compagnie – chien, chat, perroquet – sont trop occupés d'eux-mêmes et du moment présent pour imaginer, pour se représenter la souffrance ou le bonheur d'autrui.

Étrangement, Alfred Dreyfus ne bénéficie pas de la part d'autrui de cet avantage. C'est qu'il n'est jamais *vu* : il est toujours *défiguré*. Dé-visagé à travers un triple rideau de préjugés. Personne ne songe à le plaindre ou à le consoler. Nulle once d'empathie ne parvient jusqu'à lui. Il est seul face à son destin, dans une solitude absolue.

En un sens, Job, accablé de malheurs, est privilégié par rapport à Dreyfus. Ses amis viennent le saluer. « Durant sept jours et sept nuits, ils restèrent assis à terre, n'osant lui adresser la parole. » Au premier abord, leurs destins se confondent. Lequel a dit : « Je vivais paisible et Il m'a broyé » ? Lequel a dit : « Je suis l'homme à qui on crache au visage » ? Lequel a dit : « Je suis marqué d'un sceau fatal » ? Puis leurs destins se séparent. Job s'en prend à ses « pauvres consolateurs ». « Moi aussi, dit-il, je pourrais parler comme vous si seulement vous étiez à ma place. » Job sans Dieu, Dreyfus reste seul, face à son destin.

Se joue alors un duel serré entre forces de vie et forces de mort, entre Dreyfus et ses bourreaux. Duel à deux niveaux : le ministre des Colonies et le surveillant-chef Deniel. Relisez les instructions du ministre au directeur de l'administration pénitentiaire de Cayenne :

« Si Dreyfus mourait et que vous fussiez obligé de l'immerger comme les autres forçats, de le donner aux requins ... il se trouverait toujours des incrédules qui n'admettraient pas sa mort et vous accuseraient de l'avoir laissé fuir. S'il meurt, embaumez-le et envoyez tout de suite son cadavre en France pour qu'on l'y voie. »

Quant à Deniel, il n'est de jour où il n'invente avec sadisme quelque nouvelle mesure en vue d'abattre ou d'humilier Dreyfus.

Dreyfus ne plie pas. Il a pour ses bourreaux un mépris hautain. Il est la parfaite incarnation du constat d'Henri Michaux : « L'homme est indestructible. C'est pourquoi il n'y a pas de limite à sa destruction. »

Otage d'une bande de terroristes, Jean-Paul Kauffmann a parfaitement décrit ses trois années de détention : « Plus que la souffrance, le désœuvrement n'est-il pas l'épreuve suprême ? Qui sait combler le vide de l'âme quand plus rien ne l'absorbe est tiré d'affaire. Il triomphe du supplice le plus cruel : le temps sans mesure ni terme. » (*)

Imaginons Dreyfus, solitaire au milieu de ses geôliers, sous un soleil de plomb. Depuis des semaines, aucune nouvelle des siens. Le courrier n'arrive pas. Il est privé du spectacle grandiose de l'océan. La folie le guette ... Comment remplir cette journée, après tant d'autres ? Comment combler ce vide ? D'un geste automatique, sans y penser, il saisit sa plume et dessine une sorte de fleur stylisée. Curieusement, il en éprouve un infime bien-être. Ce dessin, répété sans relâche, remplit le temps. Il permet de canaliser les folles ruades de son cerveau. Il s'en empare pour s'en faire un garde-fou. Il va le répéter indéfiniment quand tout chavire, noircir des pages entières. C'est le degré zéro de l'écriture, une sorte de basse continue, de caresse neuronale ... À mille lieues du bonheur indépassable du courrier, à cent lieues des réminiscences scolaires qui parsèment ses *Cahiers*.

Pour le déporté Dreyfus, le dessin automatique n'est rien de plus, rien de moins qu'une stratégie de survie. À nous d'en respecter le mystère.

(*) Jean-Paul Kauffmann, « L'Arche des Kerguelen », *Voyages aux îles de la Désolation*, La Table Ronde, 2002.

Avertissement au lecteur

Le manuscrit d'Alfred Dreyfus comprend cinq cents feuillets recto-verso de textes, de mathématiques et de dessins. L'effacement de la mine de plomp ou de l'encre, la dégradation du papier due au climat et au temps, ainsi qu'une graphie parfois minuscule ont rendu délicate la lecture de certains mots ou de certains passages. Le déchiffrement a été le fruit d'un travail obstiné.

Mauricette Berne a participé à l'établissement du texte définitif avec, pour la partie scientifique, la contribution d'Arnaud Parenty, professeur agrégé normalien en classes préparatoires.

Je remercie l'une et l'autre vivement.

Le parti pris éditorial et graphique restitue la notion de travail du manuscrit original en même temps que l'esprit de rigueur et de clarté du capitaine Dreyfus.

L'ordre de la transcription respecte celui du manuscrit original.

Ce manuscrit comporte peu de ratures. Lorsqu'il a été biffé par Alfred Dreyfus lui-même, nous mentionnons *[biffé]*; lorsqu'il a été effacé par Alfred Dreyfus, *[effacé]*; lorsqu'il est illisible ou que le sens demeure incertain, le mot est suivi de la mention *[ill.]* ou *[?]*.

Nous avons choisi d'utiliser les italiques pour retracer la totalité des propos d'Alfred Dreyfus, sans exclusive.

La transcription donne des indications sur la graphie du capitaine Dreyfus et met en évidence les mots soulignés par lui. Elle rétablit, à de très rares occurrences, une orthographe moderne ou un mot par une mention entre crochets.

La ponctuation et l'accentuation sont en revanche restituées conformément aux usages actuels, sauf dans les cas où, à l'évidence, cela visait pour Alfred Dreyfus à renforcer le sens du mot.

Le mot *[dessin]* fait référence au graphisme répétitif de la main du capitaine Dreyfus tel qu'on le voit dans le fac-similé du Cahier 7. Les schémas scientifiques sont, eux, indiqués par la mention *[schéma]*.

Les autres dessins, peu nombreux, sont précisément définis; on trouvera alors, par exemple, la mention *[dessin d'un paysage]*.

PREMIER CAHIER

3 AOÛT – 22 AOÛT 1898

CAHIER 1, F°1
Premier feuillet
Le chef de détachement Danjean
[14 dessins]
Cahier commencé le 3 août 1898,
terminé le 22 août 1898
Le Com[mandan]t Sup[érieur]r
Deniel]

CAHIER 1, F°1 V°
[1 schéma d'un solide]
Rotation d'un corps solide autour d'un point fixe O
pour [un mot ill.] de deux points fixes F et F1
Résultante des deux fixes
Coordonnées du point A : x, y, z
 $OA^2 = z^2 + OA'^2 = z^2 + x^2 + y^2$
 $OA = l \cos \theta$
 $l^2 \cos^2 \theta = x^2 + y^2 + z^2$
La variabilité de l'angle w déterminé sous la forme
de la conoïde décrite par le corps [un mot ill.]
résultante des deux points fixes F et F1
[un trait horizontal] [11 dessins]

CAHIER 1, F°2
[texte effacé] [24 dessins]
Les Vertus se perdent dans les intérêts comme les fleuves dans la mer
(de La Rochefoucauld).
Cette idée a été reprise par D'Annunzio – dans le Triomphe de la Mort, je crois,
et il l'a admirablement développée, sous une forme poétique. Elle m'avait
frappé, quand je l'ai lue, mais je ne m'étais pas souvenu que le germe de cette
pensée reposait dans une maxime de La Rochefoucauld. Tant il est vrai que
les idées qui guident la nature humaine restent éternelles; on ne peut que les
organiser ou en modifier la forme, en mieux approprier l'expression.
[un trait horizontal]

CAHIER 1, F°2 V°
[1 schéma de trièdre]
Lieu des points dont le rapport à deux plans fixes
[ces quatre mots biffés] des distances à deux plans reste invariable
 $AB/AC = \alpha \quad p/z = \alpha \text{ donc } a = \alpha z$
[un trait horizontal]
Le Désert. La Galilée. Jérusalem de Pierre Loti.
Très inférieure à ses précédentes œuvres. Aucune psychologie. Une grande
intensité de sentiments pittoresques, des perceptions et des mélancolies, des
images fugitives et vagues, une incurable désillusion. Une notation très juste
et très vibrante des états vagues et changeants de la nature, une acuité aiguë
des perceptions et des sensations, mais sans en tirer aucune conclusion morale.
Tout ce qu'on peut dire de ces trois livres, c'est que Loti y a fixé avec une justesse
surprenante les plus mobiles et les plus étranges aspects de la nature et c'est tout.
Ramuncho de Loti. Bien supérieur de très loin à ces trois livres de voyage
décrivant les étapes vers Jérusalem. Se dégage de sa personnalité pour écrire une
œuvre humaine simple et naturelle. Admirable description de la vie basque.

Ah! Miseram Eurydicen! anima fugiente vocabat:
Eurydicen toto referebant flumine ripae.
[Ah, malheureuse Eurydice! criait-il, tandis que son âme s'enfuyait de son
corps: / et, tout le long du fleuve, les rives répétaient en écho: « Eurydice! » –
Virgile] [un trait horizontal]

[schémas de trièdre, triangles et tétraèdre]
Résolution de l'équation à trois inconnues par le système des
interpolations.
 $\alpha x + \beta y + \gamma z = \Gamma$ $x = (\Gamma - \beta y - \gamma z) / \alpha$
 $\alpha' x + \beta' y + \gamma' z = \Gamma'$ $x = (\Gamma' - \beta' y - \gamma' z) / \alpha'$
 $\alpha'' x + \beta'' y + \gamma'' z = \Gamma''$ $x = (\Gamma'' - \beta'' y - \gamma'' z) / \alpha''$
[ill.]

CAHIER 1, F°3
 $AB = AC$
 $AB^2 = y^2 + (x-p)^2$
[22 dessins] [1 dessin de colonne dorique]
colonne d'ordre dorique [biffé]
colonne d'ordre ionique
colonne d'ordre corinthien

CAHIER 1, F°3 V°

Lieu des points dont le rapport
à deux plans fixes [ces quatre mots biffés]
des distances à deux plans reste invariable
[un trait horizontal]

Équation de la conoïde
[1 schéma de trièdre]

$AF+AF'=2d$
 $AF^2=z^2+(p-x)^2$
 $AF'^2=z^2+(p+x)^2$
 $\sqrt{z^2+(p-x)^2}=2d-\sqrt{z^2+(p+x)^2}$
 $z^2+(p-x)^2=4d^2-4d\sqrt{z^2+(p+x)^2}+z^2+(p+x)^2$
 $p^2-2px+x^2=4d^2-4d\sqrt{z^2+(p+x)^2}+p^2+2px+x^2$
 $0=d^2-d\sqrt{z^2+(p+x)^2}+px$
 $d\sqrt{z^2+(p+x)^2}=d^2+px$
 $d^2(z^2+(p+x)^2)=d^4+2d^2px+p^2x^2$
 $d^2z^2+d^2p^2+2d^2px+d^2x^2=d^4+2d^2px+p^2x^2$
 $z^2+p^2+x^2+2px=d^2+p^2x^2/d^2$
Conoïde. $z^2-x^2p^2/d^2+x^2+2px=d^2-p^2$
 $AF^2=z^2+GF^2=z^2+y^2+(x-p)^2$
 $AF'^2=z^2+GF'^2=z^2+y^2+(x+p)^2$
 $AF^2=(2d-AF')^2$
 $AF^2=4d^2-4dAF'+AF'^2$
 $z^2+y^2+(x-p)^2=4d^2-4d\sqrt{z^2+y^2+(x+p)^2}+z^2+y^2+(x+p)^2$
 $-2px+p^2=4d^2-4d\sqrt{z^2+y^2+(x+p)^2}+2px+p^2$
 $0=4d^2-4d\sqrt{z^2+y^2+(x+p)^2}+4px$
 $0=d^2-d\sqrt{z^2+y^2+(x+p)^2}+px$
 $0=d-\sqrt{z^2+y^2+(x+p)^2}+px/d$
 $\sqrt{z^2+y^2+(x+p)^2}=d+px/d$
 $z^2+y^2+(x+p)^2=d^2+2px+p^2x^2/d^2$
 $z^2+y^2+x^2+2px+p^2=d^2+2px+p^2x^2/d^2$
 $x^2(1-p^2/d^2)+y^2+z^2=d^2-p^2$
Équation de la conoïde, c'est-à-dire
du corps constitué par une ellipse gravitant
autour de son axe.

CAHIER 1, F°4

[1 schéma de parabole]
 $AB=AC$
 $AB^2=y^2+(x-p)^2$
 $x^2=y^2+(x-p)^2$
 $x^2=y^2+x^2-2px+p^2$
 $y^2-2px+p^2=0$
équation de la parabole tangente
en un point x, y .
 $ydy-2pdx=0$
 $ydy=2pdx$
 $ydy/dx=2p$
 $ydy/dx-2p=0$
 $ydy/dx=2p$
[un trait horizontal]
[24 dessins]

CAHIER 1, F°4 V°

[6 dessins] [1 schéma]
 $AB/AC=\alpha$
 $AB^2=AO^2-R^2=y^2+x^2-R^2$
 $AC^2=AO'^2-R'^2=y^2+(x+a)^2-R'^2$
 $y^2+x^2-R^2=\alpha^2y^2+\alpha^2(x+a)^2-\alpha^2R'^2$
 $x^2-R^2=$
[14 dessins]

CAHIER 1, F°5

Vers de Shakespeare dans Othello
Who steals my purse, steals dash,
'tis something, nothing
'Twas mine, 'tis his, and has been
slave to thousands
But he that filches from my good name
Robs me of that which enrichies him
And makes me poor indeed.
[Qui me vole ma bourse vole une camelote :
c'est quelque chose et rien ; /
Elle était mienne, elle est sienne,
elle fut serve de milliers d'hommes ; /
Mais qui me filoute de mon bon renom /
Me dérobe ce qui ne l'enrichit pas /
Et me fait pauvre vraiment.]
[un trait horizontal] [37 dessins]

CAHIER 1, F°5V°

[16 dessins] [3 schémas]

CAHIER 1, F°6

[31 dessins] [texte effacé]
Vendr[edi] 5 juin
6h matin 26°
8 1/2 27°
9 1/2 28°

CAHIER 1, F°6V°

[3 dessins] [1 schéma] [un trait horizontal]
De Renan: « L'étude de l'histoire littéraire remplacera
en grande partie la lecture directe des œuvres de l'esprit
humain. » Je suis désolé de me trouver absolument en
contradiction avec Renan. L'étude de l'histoire littéraire
ne peut que compléter la lecture directe des œuvres de
l'esprit humain. Elle en coordonne les éléments, en
minimise les obscurités, en fait comprendre les trans-
formations, l'influence exercée par le milieu ambiant et
par les idées courantes. Rien jamais ne saurait remplacer
la lecture directe des grandes œuvres de l'esprit humain.
L'émotion morale ou intellectuelle ne sera jamais produite
que par la lecture directe des grandes œuvres ; les idées
qu'elles éveillent, qu'elles suscitent en passant ensuite
du conscient dans l'inconscient provoquent dans l'esprit
qui les a assimilées une forme de caractère élevé. L'étude
de l'histoire littéraire est du domaine de la critique, du
domaine de la science purement subjective. La lecture
des grandes œuvres est du domaine objectif, personnel,
en vue d'éveiller des idées savantes ou intellectuelles.
Il ne faut donc voir dans cette phrase de Renan qu'une
boutade à un moment où, premièrement, son esprit était
tendu vers l'étude de la même critique, philologique.
[les quatre dernières lignes biffées]
[6 dessins dont 1 est la trace de l'encre
du feuillet précédent]

[37 dessins] [1 schéma] [texte ill.]

CAHIER 1, F°7 V°

[1 schéma de cylindre]

L'œuvre des grands écrivains du Nord, Bjornson, Ibsen, Tolstoï, Dostoïevski, a été diversement appréciée. Ou bien leur œuvre a été fortement dénigrée ou, au contraire, portée aux nues. Elle ne méritait ni un tel dénigrement ni un tel excès de louanges.

Leur œuvre est hautement humaine ; elle a appelé au souci des idées, à l'expression de la lutte des volontés, contradictoires avec les tempéraments, les climats, les influences ambiantes, pour affirmer leurs diverses conceptions de la vie, du bien et du mal. Ils ont montré les uns et les autres la nécessité pour l'individu de se libérer des passions intérieures que la naissance, l'éducation ont créées en lui, ou la nécessité non moins grande pour l'individu de se dégager de l'oppression cartésienne que fait peser sur lui la société.

Ils nous ont montré des âmes souvent impures, souvent mesquines, mais nous ont montré l'effort de ces âmes pour se dégager, ce qui est noblement humain.

Le plus grand, celui venu en dernier lieu, Nietzsche, a poussé à l'extrême cette théorie, en créant dans son puissant cerveau le super homme.

Le rêve était si grand, si irréalisable dans la nature humaine dont les imperfections subsisteront toujours, que Nietzsche en a été brisé lui-même.

J'y reviens donc, leur œuvre est essentiellement humaine et noblement humaine.

Cela suffit à leur gloire. [un trait horizontal] [3 dessins]

CAHIER 1, F°8

[1 schéma et 3 équations ill.] [4 dessins]

De la foi religieuse [souligné]. Il faut réduire la question à ses deux termes essentiels, choisir entre le déterminisme et la révélation, et ce choix n'est nullement une affaire de raison, c'est une question de foi. Contre la foi, nulle critique ne prévaut ; elle est admirable et j'envie ceux qui la possèdent, mais dès qu'on ne croit pas, comme un petit enfant, dès que la critique, l'esprit de raison, s'en mêlent –, inutile de se casser la tête, de se griser de raisons d'esthétique, de chercher dans la nature, dans la conscience universelle etc. des raisons de croire – de l'affirmation de la raison, de la science, sort la dissolution des religions. À ceux qui ne croient pas, la raison fournit au contraire l'explication du phénomène de la croyance. Dieu rentre dans la catégorie de l'idéal, dans le rêve que nous faisons tous d'une humanité où tout serait noble, bon et juste. La religion est la beauté dans l'ordre moral et voilà tout, car l'idéalisme purement philosophique n'est pas à l'usage de toutes les intelligences, tandis que l'idéalisme purement religieux est accessible aux plus humbles esprits. Je ne suis ni croyant, ni hostile à la croyance – témoin sympathique au contraire à ceux qui croient, conscient de la bonté morale pour ceux qui croient, à condition toutefois que cette croyance ne devienne pas une idée étroite, une formule abstraite, qu'elle se réduise à un idéalisme élevé. En résumé, idéalisme philosophique pour les hautes intelligences, idéalisme religieux pour les plus humbles esprits, voilà à quoi devraient se résumer la beauté, la bonté morale de nos croyances.

[texte entièrement biffé]

CAHIER 1, F°8 V°

[20 dessins]

CAHIER 1, F°9

[1 schéma] [29 dessins]

CAHIER 1, F°9 V°

[15 dessins sur un texte au crayon effacé, ill.]

De la foi religieuse [souligné]. Il faut réduire la question à ses deux termes essentiels : choisir entre le déterminisme et la révélation, et ce choix n'est absolument pas une affaire de raison, c'est une simple question de foi. Contre la foi, nulle critique ne prévaut et j'envie ceux qui la possèdent. Mais dès qu'on ne croit pas, comme un petit enfant, dès que la raison, la vraie science s'en mêlent – malgré la prétendue banqueroute de la science –, inutile de se casser la tête, de se griser de prétendues raisons d'esthétique –, de chercher dans la nature, dans la conscience universelle... etc. des raisons de croire ; de l'affirmation de la raison, de la science, sort la dissolution de toutes les religions.

À ceux qui ne croient pas, la raison fournit au contraire l'explication du phénomène de toutes les croyances, le besoin inné en tout être de sortir des réalités brutales, de se plonger dans le domaine du rêve, de l'idéal, d'une humanité qui serait supérieurement belle, noble et juste.

Une religion, quelle qu'elle soit, est la beauté dans l'ordre moral, voilà tout. Car l'idéalisme purement philosophique n'est pas à l'usage de toutes les intelligences, tandis que l'idéalisme purement religieux est accessible aux plus humbles esprits.

Je ne suis pas croyant, mais je ne suis hostile à aucune croyance – témoin sympathique au contraire à ceux qui croient, conscient de la beauté morale de la croyance, à condition toutefois que celle-ci ne devienne pas une formule abstraite, idée étroite, que la croyance se réduise à un idéalisme élevé, à la beauté morale en esprit et en vérité.

En résumé, idéalisme philosophique pour les hautes intelligences, idéalisme religieux pour les humbles esprits, voilà à quoi doivent se réduire la beauté, la bonté morale de nos croyances.

[un trait horizontal] [9 dessins]

La pensée humaine dans toute sa puissance, dans toute sa [un mot ill.] ne peut prendre de force [?] que par la valeur morale dont elle est empreinte, autrement elle est abstraite et sèche comme un problème de mathématiques peut être. [un mot ill.]

CAHIER 1, F°10 V°

[lettre effacée à Lucie]

Chère Lucie

[6 dessins]

Il est peu d'hommes assez détachés de leurs propres idées pour ne pas s'étonner quand on ne leur sert pas celles qui leur sont chères.

[6 dessins]

CAHIER 1, F°11

quoique je t'aie écrit deux longues lettres dans le courant [...]

[32 dessins sur un début de lettre]

CAHIER 1, F°11 V°

[2 dessins]

Je reviens à cette idée exprimée par Renan. « L'étude de l'Histoire littéraire remplace en grande partie la lecture directe des œuvres de l'esprit humain. »

L'étude de l'histoire littéraire ne peut que compléter la lecture directe des grandes œuvres de l'esprit humain ; elle en coordonne les éléments, fait saisir l'évolution subie par les esprits [mot biffé], l'influence exercée par le milieu ambiant, les circonstances extérieures... mais jamais ne remplacera la lecture directe des grandes œuvres de l'esprit humain.

L'émotion morale ou intellectuelle, l'éveil des sentiments ne seront jamais produits que par la lecture directe des grandes œuvres de l'esprit humain. En passant ensuite du domaine du conscient dans le domaine de l'inconscient, c'est-à-dire quand les idées éveillées ainsi ont été assimilées, modifiées même avec le tempérament propre à chacun, elles produisent une forme de caractère élevé, une intelligence souple, apte à recevoir toutes les impressions, à sentir toutes les beautés.

L'étude de l'histoire littéraire est du domaine de la critique, du domaine de la science ; la lecture des grandes œuvres est du domaine du sentiment, de l'éveil des impressions des beautés de tout ordre.

Il ne faut donc voir dans cette idée exprimée par ce grand esprit qui s'appelait Renan qu'une simple boutade à un moment où il était plongé lui-même dans des études de critique pure, dans des études philologiques qui l'absorbaient entièrement. L'étude de l'histoire littéraire fait surtout voir l'évolution de l'esprit humain et, à ce titre, elle est instructive et intéressante. [un trait horizontal] [8 dessins]

Essai critique sur les Évangiles, d'après Tolstoï.

« Les Évangiles, d'après Tolstoï » ont été traduits du russe par de Wizewa et G. Art.

Dans une préface, les auteurs traducteurs reconnaissent que dans cette œuvre, Tolstoï a exposé d'une façon plus claire et plus complète que nulle autre part, sinon la doctrine de Jésus, du moins sa propre doctrine, les principes de ce christianisme nouveau que Tolstoï s'efforce d'inspirer au monde.

Les traducteurs trouvent que Tolstoï en a pris à son aise avec le texte sacré. Discours et parabole, pensées et images, tout y est pris dans un sens nouveau. Cela ne saurait étonner. Le texte des quatre Évangiles qui ne concordent pas prête à toutes les interprétations!

Les traducteurs s'étonnent ensuite que Tolstoï, après avoir proclamé la divinité de la doctrine de Jésus, se refuse ensuite à reconnaître la divinité de sa personne. Tolstoï est simplement incomplet, ni la personne, ni la doctrine ne sont divines, elles sont simplement humaines.

Il aurait mieux valu pour les traducteurs s'en tenir simplement à ces paroles d'[un mot ill.] d'Alexandrie qu'il ne fallait pas si fort examiner les matières de la religion, que le mieux était pour chacun de rester dans sa croyance. [texte entièrement biffé] [un trait horizontal] Entrons dans le sujet. [19 dessins]

CAHIER 1, F°12 V°

[1 schéma de deux hyperboles]

$$AF - AF' = 2a$$

$$AF = 2a - AF' \text{ [sic]}$$

$$AF^2 = 4a^2 - 2aAF' + AF'^2$$

$$2aAF' = 4a^2 + AF'^2 - AF^2$$

$$AF^2 = y^2 + (p+x)^2$$

$$AF'^2 = y^2 + (p-x)^2$$

$$2aAF' = 4a^2 + y^2 + (p-x)^2 - y^2 - (p+x)^2$$

$$2aAF' = 4a^2 - 4px$$

$$2a\sqrt{y^2 + (p+x)^2} = 4a^2 - 4px$$

$$\sqrt{y^2 + (p+x)^2} = 2a - 2px/a$$

$$y^2 + (p-x)^2 = 4a^2 - 8px/a - 4p^2x^2/a^2 \text{ [sic]}$$

[9 dessins]

CAHIER 1, F°13

[feuillet effacé puis réécrit]

Je pourrais m'appliquer ce vers d'Ovide :

Mens intenta suis ne siet usque malis

[De peur que mon âme ne soit toujours occupée de ses propres maux]

[4 dessins] [1 schéma d'un triangle] [1 dessin]

Lieu des points B tels que

$$AB/AC = \alpha \quad y/\gamma = AB/AC = \alpha \quad y = \alpha\gamma$$

[1 schéma de deux cercles] [6 dessins]

[1 schéma de la Terre] [3 dessins]

$$AO = R. \quad PB = \alpha$$

$$OB = R$$

$$AP = x$$

$$X^2 = (\alpha + R)^2 - R^2 = \alpha^2 + 2\alpha R + R^2 - R^2$$

$$X^2 = \alpha^2 + 2\alpha R$$

[un trait horizontal]

$$X = \sqrt{\alpha^2 + 2\alpha R}$$

$$I = 2\pi R / 40.000.000 \quad R = 40.000.000 / 2\pi = 40.000.000 / 6,32 = 6.000.000$$

$$X = \sqrt{\alpha^2 + 2\alpha 6000.000} \quad \alpha = 1$$

$$X = \sqrt{1 + 12.000.000}$$

$$X = 3500m$$

[un trait horizontal]

CAHIER 1, F°13 V°

Dans le domaine de l'intelligence, la valeur morale exerce son influence aussi profondément que dans le domaine du cœur. Une intelligence ne saurait être haute et belle, si des idées mesquines ou petites y règnent. Mais rêver du super homme de Nietzsche assez dégagé de toutes les influences ambiantes, de toutes les impressions de beauté de tout ordre devient une folie et tellement une folie que Nietzsche [un mot ill.] en [un mot ill.] cet homme [ill.] dans son œuvre en a été brisé lui-même malgré toute sa puissance intellectuelle et morale. [17 dessins]

CAHIER 1, F°14

[33 dessins]

CAHIER 1, F°14 V°

[2 dessins]

No more the thirsty [...]

Shall [un mot ill.] her lips with her own children's blood

[Plus jamais (...) assoiffé / Ne (...) ses lèvres du sang de ses enfants – Shakespeare]

[un trait horizontal] [16 dessins]

CAHIER 1, F°15

Dans le domaine de l'exercice spirituel comme dans tout le domaine de l'exercice physique, les ressorts de l'intelligence de l'âme [un mot ill.] dans toute leur force, sans pour cela agrandir [?] ou désarmer [?] en puissance qui doit grandir, s'organiser [?] s'il le faut, [un mot ill.] et grandir [un mot ill.] ou [un mot ill.] grandissent dans [un mot ill.]. [21 dessins]

CAHIER 1, F°15 V°

[18 dessins]

CAHIER 1, F°16

[34 dessins]
[texte effacé, ill.]

CAHIER 1, F°16 V°

[9 dessins]

CAHIER 1, F°17

[38 dessins]

CAHIER 1, F°17 V°

[30 dessins]

CAHIER 1, F°18

[texte ill.]
« Semper veritas »
[la vérité, toujours]
[10 dessins]

CAHIER 1, F°18 V°

[16 dessins]

CAHIER 1, F°19

[25 dessins]

CAHIER 1, F°19 V°

[10 dessins]

CAHIER 1, F°20

20 août
[texte effacé d'une lettre]
Quoique je t'aie écrit deux longues lettres en Juillet... le reflet de mon âme, la tendresse de mon cœur...
[25 dessins sur le texte]

CAHIER 1, F°20 V°

Demetrius [9 dessins]

CAHIER 1, F°21

[37 dessins]

CAHIER 1, F°21 V°

[7 schémas de trièdres]
 $x^3 + \alpha x^2 + \beta x + \gamma = 0$
 $3x^2 dx + 2\alpha x dx + \beta dx = 0$
 $dx(3x^2 + 2\alpha x + \beta) = 0$
 $\int dx(3x^2 + 2\alpha x + \beta) = \gamma$
[7 dessins]

CAHIER 1, F°22

[36 dessins]

CAHIER 1, F°22 V°

15 août
[texte effacé, ill.]
[17 dessins]

CAHIER 1, F°23

[31 dessins sur une lettre effacée]

CAHIER 1, F°23 V°

Équation de la paraboloïde
[un trait horizontal] [2 schémas de trièdres]
 $AB = AF$
 $AB^2 = x^2 + y^2$
 $AF^2 = z^2 + aF^2 = z^2 + (x - p)^2 + y^2$
 $x^2 + y^2 = z^2 + y^2 + (x - p)^2$ [biffé]
 $AB = AF$
 $AF^2 = z^2 + aF^2 = z^2 + (x - p)^2 + y^2$
 $AB^2 = x^2$
 $x^2 = z^2 + y^2 + (x - p)^2$
 $x^2 = z^2 + y^2 + x^2 - 2px + p^2$

Paraboloïde $z^2 + y^2 = 2px - p^2$
Section de la paraboloïde par un plan droit [biffé]
Interpolation
 $\alpha x + \beta y + \gamma z = a$ [biffé] $\alpha x + \beta y = a$
 $\alpha'x + \beta'y + \gamma'z = a'$ [biffé] $\alpha'x + \beta'y = a'$
 $\alpha''x + \beta''y + \gamma''z = a''$ [biffé]
 $\alpha\alpha'x + \alpha'\beta y = \alpha'a$
 $\alpha\alpha'x + \alpha\beta y = \alpha a'$
 $\alpha\alpha'x = \alpha'a - \alpha'\beta y$ $\beta'\alpha x + \beta\beta'y = \beta'a$
 $\alpha\alpha'x = \alpha a' - \alpha\beta'y$ $\beta\alpha'x + \beta\beta'y = \beta a'$
 $\beta'\alpha x - \beta\alpha'x = \beta'a - \beta a'$
 $\alpha'a - \alpha'\beta y = \alpha a' - \alpha\beta'y$
 $\alpha'a - \alpha a' = y(\alpha'\beta - \alpha\beta')$
 $y = (a\alpha' - a'\alpha)/(\alpha'\beta - \alpha\beta')$ $x = (\beta'a - \beta a')/(\beta'\alpha - \beta\alpha')$
En résumé $y = (a\alpha' - a'\alpha)/(\alpha'\beta - \alpha\beta')$ $x = (\beta'a - \beta a')/(\beta'\alpha - \beta\alpha')$

CAHIER 1, F°24

« Que philosopher c'est apprendre à mourir » de Montaigne. Il n'est nul besoin de philosopher pour apprendre à mourir : – la mort nous prend tous, petits et grands – il vaudrait mieux philosopher pour apprendre à vivre.

Omnes eodem cogimur, omnium

Versatur urna serius, ocus

Sors exitura et nos in aeternum

Exsilium impositura cymbae – (Horace)

[Nous allons tous, troupeau docile, au même lieu ; les noms de tous s'agitent dans l'urne d'où doit sortir, un peu plus tôt, un peu plus tard, l'arrêt qui nous fera partir, pour un exil éternel, sur la fatale barque.]
[un trait horizontal] [3 schémas de parallélépipèdes]
[41 dessins]

CAHIER 1, F°24 V°

[19 dessins]

CAHIER 1, F°25

[1 dessin]

$$MA/MB = c$$
$$MA^2 = x^2 + (OA - y)^2$$
$$MB^2 = y^2 + (OB - x)^2$$
$$MA + MB = L$$
$$MA = cMB$$
$$cMB + MB = L$$
$$(c+1)MB = L$$
$$(c+1)\sqrt{y^2 + (OB - x)^2} = L$$
$$y^2 + (OB - x)^2 = L^2/(c+1)^2$$
$$x^2 + (OA - y)^2 = c^2[y^2 + (OB - x)^2]$$
$$x^2 + y^2 + OA^2 - 2yOA = c^2y^2 + c^2(OB - x)^2$$

$$AB = L$$
$$OA^2 + OB^2 = L^2$$
$$MB = MA/c$$
$$MA + MA/c = L$$
$$MA(1 + 1/c) = L$$
$$MA = L/(1 + 1/c)$$

[un trait horizontal] [21 dessins]

CAHIER 1, F°25 V°

[12 dessins]

CAHIER 1, F°26

Je viens de relire La Nouvelle Héloïse de Rousseau. Sous la phraséologie du temps, abondante, touffue, se perdant souvent en digressions inutiles, il y a une infinité de thèses suggestives, de critiques mordantes de l'édifice social, de tous les mensonges dont se couvrent des consciences timorées et faibles. L'idée capitale, admirable, sur laquelle repose tout le roman, est celle du renouvellement intégral de l'être social. Julie se relève de sa faute, purifie son âme. Elle sort de l'église avec une volonté prête à un effort moral. Dans la profondeur du sens religieux, Rousseau a trouvé cette fois le sens psychologique qui lui manque d'habitude. [27 dessins]

CAHIER 1, F°26 V°

[13 dessins]

CAHIER 1, F°27

$$AC = \alpha$$
$$AB = \beta$$

Lieu des points A

Les points C et B sont assujettis à se mouvoir sur les axes [un mot ill.] Ox et Oy

$$AC^2 = x^2 + (v' - y)^2 = \alpha^2$$
$$AB^2 = y^2 + (x - v)^2 = \beta^2$$
$$AC/AB = \alpha/\beta$$

[un trait horizontal]

Lieu des points Cx = 0

[5 schémas] [5 dessins]

$$AB = \alpha$$
$$AC = \beta$$
$$AB^2 = x^2 + (y - OB)^2$$
$$AC^2 = y^2 + (OD - OC)^2$$
$$x^2 + (y - OB)^2 = \alpha^2$$
$$y^2 + (OD - OC)^2 = \beta^2$$
$$\alpha x + \beta y + \gamma z = \lambda$$
$$\alpha'x + \beta'y + \gamma'z = \lambda'$$
$$\alpha''x + \beta''y + \gamma''z = \lambda''$$

[un trait horizontal]

$$\alpha\gamma'x + \beta\gamma'y + \gamma\gamma'z = \lambda\gamma'$$
$$\alpha'\gamma x + \beta'\gamma y + \gamma\gamma'z = \lambda\gamma'$$
$$\lambda\gamma' - \alpha\gamma'x - \beta\gamma'y = \lambda\gamma - \alpha'\gamma x - \beta'\gamma y$$

[un trait horizontal]

CAHIER 1, F°27 V°

[4 dessins] [1 dessin figurant un pont et des arbres] [9 dessins]

CAHIER 1, F°28

[1 dessin]

[3 schémas dont un de polyèdre]

$$ax^2 + 2bx + c = \alpha$$
$$ax^2 + 2bx = \alpha - c$$
$$x^2 + 2px + q = 0$$
$$x^2 + 2px + p^2/4 + q - p^2/4 = 0$$
$$(x + p/2)^2 = p^2/4 - q$$
$$X + p/2 = \pm \sqrt{p^2/4 - q}$$
$$X = -p/2 \pm \sqrt{p^2/4 - q}$$

[22 dessins]

CAHIER 1, F°28 V°

[3 schémas] [18 dessins]

CAHIER 1, F°29

[32 dessins]

CAHIER 1, F°29 V°

Triangle sphérique
[2 schémas] [6 dessins]

CAHIER 1, F°30

Schéma d'une installation électrique
[un trait horizontal]
[1 schéma de bobines électriques et d'accumulateurs]
Les bobines de self induction permettent de monter jusqu'à 350 ampères et 130 volts sans trouver d'échauffement ni trace d'étincelles aux bobines.
[un trait horizontal] [16 dessins]

CAHIER 1, F°30 V°

[17 dessins]

CAHIER 1, F°31

Je garde pour toujours
en mon âme obstinée
Le souvenir de ces longues
et mornes journées
Où je vais, la tête vide,
le corps épuisé
Dans l'avenir désert,
songeant ma destinée.
[un trait horizontal]
 $x^2+y^2=OB^2=R^2+\alpha^2R$
[1 schéma]
Le lieu est un cercle dont le rayon
est $=\sqrt{\alpha^2+R^2}$
[1 dessin] [un trait horizontal]
Fortis imaginatio generat casum
[une imagination puissante
produit l'événement]
[un trait horizontal]
OA = C
[2 schémas]
Hyperbole équilatère $AF \pm AF' = C$
Équation des asymptotes, tangentes
à l'infini
[un trait horizontal] [22 dessins]
16 juillet
27 juillet
7 août
12 août
15 août.

CAHIER 1, F°31 V°
[22 dessins]

CAHIER 1, F°32
[23 dessins]

CAHIER 1, F°32V°
[23 dessins]

CAHIER 1, F°33
[9 dessins]
[1 schéma de parabole]
 $y^2=2px$
 $2ydy=2pdx$
 $2y \frac{2y}{dx} = 2p \quad y = \alpha$
 $\frac{2y}{dx} = \frac{p}{y} \quad w = \frac{p}{\alpha}$
[22 dessins]

CAHIER 1, F°33 V°
[15 dessins]

CAHIER 1, F°34

Mori lucrum [c'est un gain que de mourir – Vulgate]
Sur la nature [souligné]
N'est-on pas plus souvent guidé par des visions que par des raisons?
L'homme n'a-t-il pas besoin d'oublier dans un idéal les réalités
brutales comme l'enfant aime à tourner les feuillets des livres
d'images? Certes, de la vie l'on sait bien des choses. Le chimiste
analyse tout, l'économiste nous apprend comment se développe la
richesse d'un pays... mais pourquoi telle fleur nous donne-t-elle
une impression de fraîcheur et de joie? – pourquoi tel ciel nous a
rendus tristes et tel autre nous a rendus joyeux?
Sortons donc et voyons la nature. Voici deux paysages semblables
pour le chimiste, pour l'agronome, par la valeur des terres; l'un
n'arrêtera pas nos pas, l'autre nous attirera par ses contours, ses
lignes fugitives, ses mille fantaisies de couleur et nous fera oublier
la vie, nous rendra plus rassérénés et plus tranquilles. Pourquoi?
L'homme regarde et sent, l'homme jouit et souffre... devant des
reflets qu'il ne peut saisir, devant des paysages dont il ne peut rien
faire. Pourquoi?
Pourquoi les plus grands, les plus nobles esprits, les plus grands
aimèrent-ils à retremper leur vue, leur âme, aux spectacles de la
nature, aux beautés de tout ordre, quand ils eurent quelque grand
œuvre à accomplir, ou quelque épreuve à subir, dépassant la force
habituelle de leur esprit? – et ces impressions sont d'autant plus
vives, d'autant plus profondes dans le cœur de l'homme, que cet
homme est plus libre de passions basses, et de mesquines envies! –
Pourquoi? – parce qu'il y a la sensibilité, parce qu'il y a l'amour,
amour, au sens noble et élevé du mot, amour des choses ou amour
des hommes, amour des occupations, saines et viriles. La loi de la
nature est donc l'amour. La grandeur morale du cœur humain se
mesure à son besoin, à sa capacité d'aimer, la force d'esprit d'un
homme, dans quelque ordre d'idées que cet esprit s'exerce, science
pure, philosophie, littérature, etc. réside dans sa force d'aimer ce
dont il s'occupe. La loi de la nature est donc l'amour.
[un trait horizontal] [16 dessins]

CAHIER 1, F°34 V°
[13 dessins]

CAHIER 1, F°35
[23 dessins]

CAHIER 1, F°35 V°
[12 dessins]

Sur la nature [souligné]

N'est-on pas bien souvent guidé par des visions, par l'imagination plutôt que par la raison? L'homme n'a-t-il pas besoin d'oublier dans un idéal les réalités brutales et tangibles, les amertumes et les vicissitudes, comme l'enfant aime à tourner les feuillets d'un livre d'images? Certes, de la vie on sait bien des choses. Le chimiste nous explique tous les éléments, le physicien, le mathématicien nous font connaître les lois de la nature, les mouvements des corps, l'économiste nous apprend comment se font et se maintiennent les richesses d'un pays... mais pourquoi telle fleur nous donne-t-elle une impression de fraîcheur, de joie? – pourquoi tel ciel nous a-t-il rendus tristes et tel autre ciel nous a-t-il rendus moroses?

Sortons et voyons la nature. Voici deux paysages identiques pour le chimiste, pour l'agronome, par la valeur des terres, leur rendement. Cependant, l'un n'arrête pas le pas, l'autre nous attire par ses lignes fugitives, ses contours, ses mille fantaisies, et nous fera oublier dans un moment de plénitude et de sérénité, la vie avec toutes ses mesquineries et toutes ses bassesses! Pourquoi?

L'homme regarde et sent, l'homme geint et souffre... devant des reflets qu'il ne peut souvent saisir, devant des paysages dont il ne sait que faire, devant des impressions qu'il ne saurait rendre... Pourquoi?

Pourquoi les plus grands, les plus nobles esprits aimèrent-ils à retremper leur vue, leur âme, aux spectacles grandioses de la nature, aux beautés de tout ordre, quand ils eurent quelque grand œuvre à accomplir, ou quelque grande épreuve à subir, dépassant la force habituelle de leur esprit? – et les impressions, devant la beauté, sont d'autant plus vives, d'autant plus profondes dans le cœur de l'homme, que le cœur de cet homme est plus libre des passions basses, ou des mesquines envies! –

Pourquoi? – parce qu'il y a la sensibilité, parce qu'il y a l'amour, amour au sens noble et élevé du mot, amour des choses ou amour des personnes, car l'amour ennoblit tout, amour de la science ou des grandes œuvres de l'esprit humain; amour des occupations saines et viriles. La loi de la nature est donc l'amour.

La grandeur morale du cœur humain se mesure à son besoin, à sa capacité d'aimer, dans quelque ordre d'idées que cet amour s'exerce. La loi de la nature est l'amour.

[un trait horizontal]

CAHIER 1, F°36 V°

[24 dessins]

CAHIER 1, F°37

[1 schéma d'une ellipse]

$BF' = 2a$

[35 dessins]

CAHIER 1, F°37 V°

[21 dessins]

CAHIER 1, F°38

[1 schéma d'un dièdre]

$$x^3 + px^2 + qx + r = 0$$

$$x(x^2 + px + q) + r = 0$$

$$x(x^2 + px) + qx + r = 0$$

$$x(x^2 + px + p/4) - xp/4 + qx + r = 0$$

$$x(x + p/2)^2 - x(p^2/4 - q) + r = 0$$

$$x[(x + p/2)^2 - p^2/4 + q] + r = 0$$

$$x(x + p/2)^2 = x(p^2/4 - q) - r$$

$$(x + p/2)^2 = p^2/4 - q - r/x$$

$$x + p/2 = \pm \sqrt{p^2/4 - q - r/x}$$

$$x = -p/2 \pm \sqrt{p^2/4 - q - r/x}$$

[un trait horizontal]

$$\alpha x + \beta y = \lambda \qquad \alpha \beta' x + \beta' \beta y = \lambda \beta' \qquad y(\alpha \beta' - \alpha' \beta) = \lambda \beta' - \lambda' \beta$$

$$\alpha' x + \beta' y = \lambda' \qquad \alpha' \beta x + \beta \beta' y = \lambda' \beta \qquad y = \frac{\lambda \beta' - \lambda' \beta}{\alpha \beta' - \alpha' \beta}$$

[17 dessins]

CAHIER 1, F°38 V°
Ibsen [souligné]. Je viens de relire la dernière œuvre d’Ibsen, John Gabriel Borkman. Je n’ai guère compris la valeur morale de cette œuvre qui me paraît être une faiblesse de ce grand esprit. Qu’y a-t-il dans toute cette pièce?
John Gabriel Borkman est un financier malheureux qui n’a même pas la conscience de ses actes. Il a entendu des voix qui lui disaient de mettre en œuvre les richesses contenues dans les entrailles de la terre. Pour arriver à ce but, il a besoin de se faire nommer directeur de la Banque et, pour ce faire, l’appui de l’avocat Hinkel lui est nécessaire. Or Hinkel aime Ella Rentheim, propre fiancée de Borkman qui l’aime et en est aimé. Sans scrupules, Borkman dédaigne l’amour de la jeune fille, épouse sa sœur Gunhild et se fait ainsi nommer directeur de la Banque. Il fait alors grand [sic] et, absorbé dans son «rêve», il dispose de l’argent qu’on lui a confié pour réaliser son rêve [sic]. Là-dessus, Hinkel, qui reste dédaigné d’Ella Rentheim, dénonce Borkman pour se venger. Et Borkman est condamné à cinq ans de prison cellulaire.
Jusqu’ici, je ne vois aucune thèse morale; je ne vois que la bassesse humaine dans toute sa férocité, ce que souvent Ibsen nous a montré dans ses précédentes œuvres, mais je ne vois ici, ce qu’il faisait dans ses précédentes œuvres, aucun effort d’aucun de ces êtres pour dégager leur âme de leur gangue impure, le noble effort de l’humanité pour le bien.
Mais poursuivons. Ella Rentheim demeure riche, vient au secours de sa sœur Gunhild et du petit Erhart dont elle entreprend l’éducation. Mais quand Erhart eut quinze ans, sa sœur Gunhild, jalouse de l’influence de sa sœur, reprend l’enfant.
Quant à Borkman, la prison finie, il est rentré dans la maison vide où il se claquemure, toujours isolé dans son rêve, toujours aussi inconscient.
Ella, malade, demande à Gunhild de lui rendre Erhart pour qu’il lui ferme les yeux. Gunhild refuse, prétendant garder son fils pour la restitution. Elle n’entend point par là la réhabilitation de son mari, la restitution de l’argent volé, mais simplement la revanche du passé par la conquête d’une nouvelle fortune. Mais pendant cette discussion entre les deux sœurs, entre Erhart avec une M^e Wilton, belle, divorcée, et qui aime le plaisir. Ils s’en vont tous deux passer la soirée chez le fameux Hinkel, une maison où l’on s’amuse. Ella Rentheim rentre alors chez Borkman, et le cours naturel de la narration les mène à parler du passé. Borkman confesse à Ella qu’il l’a toujours aimée, mais qu’il a dû la sacrifier pour réaliser son «rêve». Ici, le crime de Borkman est de ceux pour lesquels il n’y a plus de rémission.
Erhart rentre. La lutte recommence à qui des deux sœurs appartiendra Erhart. Mais lui s’en va voyager avec la belle M^e [sic] Wilton, il veut «vivre, vivre, vivre sa vie», c’est-à-dire qu’il veut s’amuser, et il part. Borkman part alors dans la neige, suivi d’Ella, et il meurt sur un banc, saisi par le froid. Qu’est-ce que l’auteur a voulu nous dire? Il n’y a que ce grand niais d’Erhart qui dise un mot «Il faut vivre», mais ce qu’il entend par vivre, c’est s’amuser avec M^e Wilton. Je ne comprends pas.

CAHIER 1, F°39 [16 dessins sur un texte effacé]	CAHIER 1, F°42 [11 dessins sur une lettre à Lucie effacée] Avant le départ du courrier, je veux encore t’encourager [...] [ill.]
CAHIER 1, F°39 V° [15 dessins]	
CAHIER 1, F°40 [1 schéma] [34 dessins]	CAHIER 1, F°42 V° [14 dessins sur une lettre à Lucie ill.]
CAHIER 1, F°40 V° [8 dessins sur un texte effacé]	CAHIER 1, F°43 [30 dessins sur un texte effacé]
CAHIER 1, F°41 [17 dessins sur une lettre à Lucie effacée] Avant le départ du courrier, je veux te faire entendre [...]	CAHIER 1, F°43 V° [23 dessins]
CAHIER 1, F°41 V° [1 schéma d’un triangle] $ob = b$ $oa = a$ $oc = c$ $oa + ob + oc = a + b + c$ De natura rerum [De la nature] et surtout «Mori lucrum» [c’est un gain que de mourir] [un trait horizontal] [15 dessins]	

CAHIER 1, F°44

[32 dessins sur un texte ill.]

CAHIER 1, F°44 V°

[6 dessins sur une lettre raturée, ill.]

La lettre que j'ai écrite à Mad [sic] Dreyfus
[un mot biffé, ill.] n'était pas adéquate de [?]
ma pensée [quatre mots biffés, ill.], pourvu
que la conclusion de tout [un mot biffé, ill.]
[13 dessins dont 3 sont la trace de l'encre
du feuillet précédent]

CAHIER 1, F°45

[22 dessins sur une lettre à Lucie ill.]

CAHIER 1, F°45 V°

[23 dessins]

CAHIER 1, F°46

[18 dessins sur un texte effacé]

CAHIER 1, F°46 V°

[22 dessins]

CAHIER 1, F°47

[22 dessins sur une lettre effacée]

Avant le départ du courrier,
je veux t'envoyer l'écho de mon
immense affection [...]

CAHIER 1, F°47 V°

[24 dessins]

CAHIER 1, F°48

[manquant]

CAHIER 1, F°49

[25 dessins]

CAHIER 1, F°49 V°

[feuillet écrit dans le sens de la longueur]

[1 schéma]

Courbes de températures-intérieur
dans la journée [souligné]

5 août. Temps lourd orageux ciel couvert
température maxima 36°

CAHIER 1, F°50

[Le chef de Détachement L Danjean]

[24 dessins sur un texte effacé, ill.]

CAHIER 1, F°50 V°

Cayenne

4 flacons fleur d'oranger

3 pots beurre de conserve

2 boîtes camembert ou 250 gr gruyère

1 k° chocolat

[un trait horizontal]

2 paquets bougies

[un trait horizontal]

1 bouteille Soda water

2 bout [sic] d'orangeade ou citronnade

[un trait horizontal]

3 flacons vinaigre de Bully, eau de Cologne

1 flacon de dentifrice

3 pains de savon fin

1 bobine fil blanc

1 bobine fil noir

[un trait horizontal]

15 paquets tabac

30 cigares

2 pipes en bois

[un trait horizontal]

6 serviettes toilette toutes faites (si possible
serviettes éponge)

[un trait horizontal]

DEUXIÈME CAHIER

9 SEPTEMBRE – 21 SEPTEMBRE 1898

CAHIER 2, F°1

Premier feuillet
Le chef de Détachement L Danjean
[9 dessins]
Cahier contenant cinquante feuilles,
commencé le 9 septembre 1898 terminé le 21 septembre
Le Com[mandant] sup[érieur]
Deniel

CAHIER 2, F°1 V°

[feuillet entièrement vierge]

CAHIER 2, F° 2

Alfred de Vigny
Le comte Alfred de Vigny, né d'une maison de Beauce, commence à écrire étant lieutenant aux Gardes. Il lachait de temps en temps quelques poèmes dont l'ensemble constitue Les Destinées. Puis vient le Moïse et la conclusion du Mont des Oliviers. Les vers étaient la confidence hautaine et discrète de son moi. Son chef-d'œuvre est ce Chatterton si sobrement pathétique. Il n'y a de riche pour lui que l'idée et il la recueille toute pure dans des symboles où elle transparait. Le fond de Vigny est la solitude et la détresse amère qui accompagne le sentiment de la solitude. Il n'avait pas la ressource de la fuite dans le rêve comme Chateaubriand et manquait d'imagination et d'égoïsme. Il est seul et sent l'humanité indifférente ou hostile, la nature belle, impassible, les cieux déserts, Dieu s'il existe, sourd aux cris des malheureux.

« Le juste opposera le dédain à l'absence
Il ne répondra plus que par un froid silence
Au silence éternel de la divinité. » [Vigny] [26 dessins]

CAHIER 2, F°5

[1 schéma de cercle] Dès les premiers jours d'août
Lieu des points A que ma demande de révision de fin mai
 $y^2+x^2=AB^2-a^2+R^2$ était restée entre vos mains
 $x^2+y^2-R^2+a^2=[ill.]$ [...] [33 dessins]
 [3 schémas de cylindre]
 $x^3+px^2+qx+r=0$
 $x(x^2+px+q)+r=0$
 $x(x^2+px+p^2/4-p^2/4+q)+r=0$

CAHIER 2, F°5 V°

Shortly after the marriage of Napoleon with Marie-Louise, daughter of the emperor of Austria, some political measures were adopted by the Austrian Court, which were contrary to the views of Bonaparte. On receiving the news, he said the emperor of Austria is « une vieille ganache ». Marie-Louise was present, but never having heard the expressing [sic] before, she did not understand it.
Soon after, when she was alone with her husband, she asked him the meaning of the word ganache; but unwilling to tell her the true signification, he said: Oh, it means a man of great experience and good understanding.
On the following day, the Chancellor Cambacérès wanted to impress with an address of congratulation on her marriage, and wishing to pay him a compliment in her reply, she thanked him heartily, saying she considered him the greatest ganache in the empire.
The courtiers astonished and confounded, but of course they withdraw [?] without making any observation. The circumstance came shortly to the care of Napoleon, who laughed heartily at it and during some weeks it was a topic of pleasantry [sic] in all circles of Paris, the empress herself being the only person who remained ignorant of the blunder she had committed. [un trait horizontal] [11 dessins]
[Peu de temps après le mariage de Napoléon avec Marie-Louise, fille de l'empereur d'Autriche, le Parlement autrichien prit des mesures politiques qui allaient à l'encontre des idées de Bonaparte. Mis au fait de ces mesures, il déclara que l'empereur d'Autriche était « une vieille ganache ». Marie-Louise, présente à ses côtés mais qui n'avait jamais entendu l'expression auparavant, ne comprit pas et, seule avec son mari, s'enquit un jour du sens du mot « ganache ». Il lui répondit alors, pour dissimuler le vrai sens, qu'on le disait d'un homme très expérimenté et compréhensif.]

CAHIER 2, F°2 V°
[21 dessins]

CAHIER 2, F°3
[26 dessins]

CAHIER 2, F°3 V°
[27 dessins]

CAHIER 2, F°4
[1 schéma ill.]
[équations ill.]
[21 dessins]

CAHIER 2, F°4 V°
[9 dessins]

Le lendemain, alors que le chancelier Cambacérès voulait féliciter l'impératrice à propos de son mariage, celle-ci le remercia chaleureusement de son compliment en lui disant qu'elle le tenait pour la plus grande ganache de l'empire. Les courtisans, stupéfaits et consternés, ne firent bien entendu pas la moindre remarque. L'anecdote parvint rapidement à l'oreille de l'empereur qui en rit de bon cœur et, plusieurs semaines durant, elle fit le tour de Paris; l'impératrice demeurant seule dans l'ignorance de sa bévue.]

CAHIER 2, F°6
[1 schéma ill.]
Parabole équilatère
[souligné]
[28 dessins]

CAHIER 2, F°6 V°
[1 dessin]
[2 schémas de parabole]
 $AF = AC$
 $AF^2 = y^2 + (p-x)^2$
 $AF = \sqrt{y^2 + (p-x)^2}$
 $AC = x$
 $x^2 = y^2 + (p-x)^2$
 $x^2 = y^2 + p^2 - 2px + x^2$
 $y^2 - 2px + p^2 = 0$
 $y^2 - 2px + p^2 = 0$ [sic]
 $y^2 = 2px - p^2$
 $x = 1$
 $y^2 = 2p - p^2$
 $\alpha x + \beta y + \gamma z = a$
 $\alpha' x + \beta' y + \gamma' z = a'$
 $\alpha'' x + \beta'' y + \gamma'' z = a''$
[4 dessins]

CAHIER 2, F°7
A O B C
[4 schémas de volumes] [21 dessins]

CAHIER 2, F°7 V°
Il est curieux [deux mots ill.] en lisant des écrivains cependant célèbres, d'une puissance intellectuelle inouïe, [deux mots ill.] chez beaucoup d'entre eux, le sens psychologique est faible, sinon absolument nul. Ils disserteront très doctement pour employer tout le langage de Rabelais sur tel ou tel cas de morbidité, sur tel ou tel état social, en accuseront les vices et les défauts, avec une clairvoyance souvent remarquable, sans pouvoir faire ressentir combien tout est dépendant de l'homme, de son âme, de la psychologie, en un mot. Tel fait qui paraîtra péremptoire dans un certain ordre d'idées, quand on ne considère que l'idée, sera formellement démenti quand on étudiera l'homme et les causes déterminantes de cette idée. Il est d'ailleurs fort peu d'hommes assez détachés de leurs propres idées pour ne pas s'étonner quand on ne leur sert pas celles qui leur sont chères. Dans toute discussion d'idées, chacun apporte cette inconsciente mauvaise foi qui est le fait de l'homme. Et c'est de cela plus que de toute autre chose qu'il faut se dégager si l'on veut apporter dans une étude, et de quelque ordre qu'elle soit, la pleine impartialité. Nul ne l'a mieux senti que Fustel de Coulanges quand il disait dans ses livres qu'avant d'aborder tout un sujet quelconque de l'histoire, il fallait se dégager de tout parti pris, de tout son propre fonds, de ses idées propres, pour étudier cette histoire dans le milieu où elle s'est élaborée, dans les milieux humains, en un mot. Et ce qui est vrai pour l'histoire est vrai pour tout. Et c'est là une des plus hautes qualités de Fustel de Coulanges, c'est cette haute impartialité qu'il apporte dans ses études historiques. [un trait horizontal]

CAHIER 2, F°8
La théorie de l'homme de génie de M. Lombroso [souligné]
Le célèbre M. Lombroso a passé sa vie à rechercher et à deviner des vérités cruelles et elles l'ont toujours charmé. Il se demande, quoique les faits soient venus bien souvent sinon toujours lui donner un démenti formel – alors, sous quelles latitudes, dans quelles conditions de milieu ambiant naissent puis se forment les alcooliques, les criminels, les crétins, les sourds-muets. Dans son dernier livre, il a découvert que les grands hommes sont leurs cousins germains, que le génie est une sorte de psychose dégénérative, appartenant à la famille des épilepsies!... Cependant, il nous assure – avoué à retenir – que sa découverte l'a d'abord attristé, ému, révolté. Le breuvage lui paraissait si amer qu'il hésitait à le boire.
«L'idée de la psychose du génie, nous dit-il, m'était souvent venue à l'esprit, mais je l'avais toujours repoussée. Il m'avait été donné de surprendre dans le génie plusieurs de ces aventures de dégénérescence qui sont la base et le signalement de presque toutes les aliénations congénitales... si bien que j'acceptais les faits, non leurs dernières conséquences. Comment en effet se défendre d'un sentiment d'honneur à la pensée d'associer aux idiots, aux criminels, ceux-là mêmes qui représentent les plus hautes manifestations de l'esprit humain.» !!... Mais les faits paraissent à M. Lombroso si évidents qu'il lui fallut bien se rendre à l'évidence, nous dit-il avec une naïveté enfantine. M. Lombroso a oublié que le génie n'est rien sans ce qui lui donne sa valeur et qui, seul, le met en relief, la haute valeur morale. Ouvrier de la pensée ou ouvrier de la main, tous ceux qui ont produit de grandes œuvres avaient une haute conscience morale de leur devoir et du but qu'ils poursuivaient.
Mais reprenons M. Lombroso. Il ne lui suffit pas, évidemment, d'affirmer que sa théorie est vraie – les affirmations de M. Lombroso nous laissaient incrédules –, il veut encore montrer que son affirmation est basée sur des faits évidents. Mais moi qui suis d'humeur difficile et rétive en ces sortes de matières, j'estime que M. Lombroso se contente de peu.

Ce médecin aliéniste, qui s'est fait une plus grande réputation par ses paradoxes que par ses livres, est un laborieux compilateur d'anecdotes et il nous les fournit comme des preuves péremptoires!... Quelques-unes de ses anecdotes sont curieuses, d'autres sont suspectes ; en tout cas, aucune ne saurait me convaincre. Affirme-t-il que Hegel, dans un accès de mégalomanie, ait commencé une de ses leçons par ces mots : « Je puis dire, avec le Christ que, non seulement j'enseigne la Vérité, mais que je suis moi-même la Vérité. » Quiconque a pratiqué quelque peu Hegel doutera fort de cette petite historiette. Si Poisson dit que la vie n'était bonne qu'à faire des mathématiques, faudrait-il en conclure que Poisson était un détraqué ? Pourquoi Ampère, un jour, dans la chaleur d'une discussion mathématique – et l'anecdote est vraie – a pris la capote d'une voiture pour un tableau noir afin d'y refaire des démonstrations, faudra-t-il en conclure qu'Ampère était un dégénéré!!... Tout cela est d'une puérilité naïve.

Je ne veux pas poursuivre la citation du grand nombre d'anecdotes dont fourmille l'œuvre de Lombroso pour affirmer sa théorie. J'en ai suffisamment montré la valeur.

Je crains pour M. Lombroso qu'il ne finisse par ne se servir de verges que pour les recevoir quelque jour sur son propre dos et qu'un beau matin, un de ses collègues en aliénisme n'arrive à prouver que l'auteur de tous ses livres n'est lui-même qu'un aliéné.

[un trait horizontal]

CAHIER 2, F°8 V°
[11 dessins]

CAHIER 2, F°9

$\alpha x + \beta y = a$ $\alpha \alpha' x + \alpha' \beta y = a \alpha'$
 $\alpha' x + \beta' y = a'$ $\alpha \alpha' x + \alpha \beta' y = a' \alpha$
 $y(\beta \alpha' - \alpha' \beta) = a \alpha' - a' \alpha$
 $y = \frac{a \alpha' - a' \alpha}{\beta \alpha' - \alpha \beta'}$

[un trait horizontal] [11 dessins]

$AB = AC$ [sic]
 $AF^2 = y^2 + (x-p)^2$
 $AF = x$
 $x^2 = y^2 + (x-p)^2$
 $y^2 - 2px + p^2 = 0$
 $2ydy = 2pdx$
 $2y \frac{dy}{dx} - 2p = 0$
 $\frac{dy}{dx} = \frac{p}{y}$ $w = \frac{p}{\alpha}$

[1 schéma de parabole
et de système optique]
[1 schéma d'une portée
musicale avec les notes si mi do
do dièse la ré ré]

CAHIER 2, F°9 V°

Ammoniaque AzH³ [sic]
[2 schémas]
 $\frac{AF}{AF'} = c$
 $AF^2 = y^2 + (x-p)^2$ $AF'^2 = y^2 + (x+p)^2$
 $\sqrt{y^2 + (x-p)^2} = c \sqrt{y^2 + (x+p)^2}$
 $y^2 + (x-p)^2 = c^2 [y^2 + (x+p)^2]$
équation d'une ellipse
[un trait horizontal]
Équation du 3^e degré
 $x^3 + 3p^2x^2 + qx + r = 0$
Résolution de cette équation
avec $p = 0$
 $x^3 + qx + r = 0$
 $x(x^2 + qx) + r = 0$

CAHIER 2, F°10

The Miser de Hume

A miser being dead, and fairly enterred, came to the banks of the Styx desiring to be ferried over along with the other ghosts. Charon demands his fare, and is surprised to see the miser rather than payed, throws himself into the river and swims over to the other side, not withs standing all the clamour and opposition that could be made to him.

All hill was in an upriver, and each of the judges was meditating some punishment suitable to a crime of such dangerous consequences to the infernal [un mot ill.], « Shall he be chained to the rock along with Prometheus? – or trumble bellow the precipice in company with Danaïdes? – or assist Siphysus in rolling his stone? – No, says Minos, none of these; we must invent some severer punishment. Let him be sent back to the earth, to see the use his heirs are making of his riches. »

[un trait horizontal]

[traduction d'Alfred Dreyfus] L'Avare de Hume

Un avare étant mort et venant d'être enterré, arrive aux bords du Styx, devant se joindre aux autres âmes. Charon lui demande de poursuivre, étant surpris de voir l'avare plutôt que de le payer, se jeter dans la rivière et nager jusqu'à l'autre rive, malgré les cris, les protestations qu'il fit entendre.

Tout l'enfer était [inachevé]

CAHIER 2, F° 10 V°

[1 dessin]

[1 schéma

d'ellipsoïde]

$$AB = AF$$

$$AF^2 = z^2 + CF^2 = z^2 + y^2 + (x-p)^2$$

$$x^2 = z^2 + y^2 + (x-p)^2$$

$$z^2 + y^2 - 2px + p^2 = 0$$

MORI LUCRUM

[souligné]

[2 dessins]

CAHIER 2, F° 11

[43 dessins]

CAHIER 2, F° 11 V°

[19 dessins]

CAHIER 2, F° 12

[4 dessins] [un trait horizontal]

Je rappelais il y a quelques jours Fustel de Coulanges et les beaux préceptes de haute raison, de haute impartialité qu'il avait posés pour l'étude de l'Histoire. Augustin Thierry avait voulu, le premier, passer de l'idée à la vie, chercher la raison des lois et des événements de l'Histoire, les replacer dans le milieu qui a produit leur développement. Son chef-d'œuvre, ce sont Les Mérovingiens que je viens de relire. Le parti pris politique ne s'y fait presque pas sentir par la vertu même du sujet. Au lieu des dates insipides, des faits secs et arides qu'on lisait dans tous les auteurs, Augustin Thierry fait ressortir une réalité précise, vivante, dramatique. Il a cherché à donner à l'Histoire sa vie propre – je n'ose cependant dire qu'il ait complètement réussi, il lui manquait d'être suffisamment artiste. La langue dont il se sert est un peu pauvre. Mais malgré cette insuffisance, il lui reste d'avoir été le premier qui ait su chercher à lire dans les faits le caractère particulier d'une époque, mettant ainsi l'Histoire d'un seul coup dans sa véritable voie.

Mais ce qu'Aug[ustin] Thierry avait voulu être et ne fut pas pleinement, Michelet le fut avec une incomparable puissance. – Michelet eut ses erreurs, ses haines, âme infiniment tendre et noble, il a détesté furieusement certaines idées et les hommes qui les représentaient. La vérité, la sérénité de ses œuvres en eût été quelque peu diminuée, mais l'ardeur, le souffle de foi et de puissance qui les animent en ont augmenté leur puissance.

L'œuvre de Michelet est née dans cet immense espoir, sitôt déçu, de la Révolution de 1830, qui enflamma son âme populaire. C'est alors qu'il vit la France comme une âme, comme une personne vivante, et il voulut être l'historien de cette âme et de cette personne. Le problème historique se pose pour lui non seulement dans la vérité des faits, mais dans la résurrection de l'âme d'un peuple qui a vécu ces faits. Michelet donne dès l'abord aux races une forte base, la terre qui les porte et les nourrit. Dans l'admirable morceau oratoire qui est le début de son histoire, il appuie celle-ci sur la géographie et marque puissamment la physionomie de chaque région, au pratique comme au moral.

Thierry avait posé le principe de races immuables – Michelet s'élève contre le principe dans des pages d'une éloquence enflammée et montre que l'humanité les crée et progresse. Au lieu de races immuables, ce qu'il perçoit dans l'étude de l'Histoire, « c'est le puissant travail de soi sur soi, où la France, par son progrès propre, va transformant tous ses éléments bruts ». Michelet veut voir comme le pays est né, comment il a formé sa personnalité morale, comment il a vécu. Mais pour réussir dans cette tâche, il fallait deux qualités, la science de l'historien, la poésie de l'artiste, la première pour établir l'exactitude des faits, la seconde pour montrer le prolongement dans l'âme d'un peuple.

CAHIER 2, F° 12 V°

Michelet réunit ces deux conditions, il eut la patience, le labeur de l'historien, la plume de l'artiste. Laborieusement, il rassemble les fragments de la vérité totale, il ressuscite l'âme des siècles lointains.

Thierry déjà, par un labeur acharné, était retourné aux sources, aux documents, à l'étude patiente et laborieuse de l'imprimé. Michelet va plus loin ; il a recours aux chroniques, il interroge les œuvres de la littérature et de l'art ; une pièce de procédure, un livre de dévotion, un monument, une forme de l'architecture valent souvent mieux que les témoignages falsifiés des historiographes.

Michelet dans toute son œuvre est peuple et poète. Il avait une âme frémissante qui partout aimait, partout sentait, partout mettait de la vie. L'expression est intense et solide, et fixe le caractère d'une époque et en dégage la beauté. Michelet protestant contre les romantiques : en réalité son histoire est un chef-d'œuvre de l'art romantique. Cette méthode peut avoir des inconvénients. Elle n'en présente aucun tant Michelet reste dans les siècles antérieurs, dans le Moyen Âge où il atteint la vérité par la force de sa sympathie.

Mais dès qu'il atteint les siècles contemporains, ses passions l'emportent. Si son œuvre reste toujours admirable de force et de puissance, elle dénature les faits pour prouver sa vérité. C'est donc surtout dans l'Histoire du Moyen Âge qu'il faut chercher Michelet dans [sic] la représentation intégrale de l'Histoire. [un trait horizontal]

Michel de Montaigne [souligné]

Il faut lire tout Montaigne pour en admirer le style facile et simple, car il n'y a aucune unité, aucune composition dans les Essais.

Ainsi, les six ou sept pages les plus exquises que Montaigne ait écrites sur les Anciens et sur la langue française s'accrochent on ne sait comme à une citation de Lucrèce dans un chapitre intitulé « Sur des vers de Virgile », tout juste au milieu des plus scabreuses réflexions que Montaigne nous ait défilées. Je ne puis résister à la tentation de reproduire le chapitre exquis, quitte peut-être à passer quelques-unes des facéties que Montaigne s'était permises.

« Sur des vers de Virgile », par Michel de Montaigne

À mesure que les pensées deviennent plus fermes et plus solides, plus aussi elles sont onéreuses – le vice, la mort, la pauvreté, la maladie sont sujets graves et qui peinent. Il faut avoir l'âme instruite des moyens de soutenir et combattre les maux et des règles de bien vivre et de bien croire; il faut souvent l'exercer et l'éveiller sur cette belle étude; mais pour une âme du commun, il faut que ce soit par intervalles et avec modération, car elle s'affole d'être constamment bandée. Dans ma jeunesse, j'avais besoin de me solliciter pour exercer ma pensée sur des sujets, mais à présent, les conditions de la vieillesse m'assagissent et me prêchent. De l'excès de la gaieté, je suis tombé en celui de la sévérité, plus fâcheux; aussi, parfois, je me laisse aller à la débauche par dessein, et j'emploie l'âme à des pensées folâtres et jeunes. Je ne suis maintenant que trop rassis, trop mûr; ces années me donnent leçon, tous les jours, de froideur et de tempérance...

Que l'enfance regarde devant elle, la vieillesse derrière, n'était-ce pas ce que signifiait le double visage de Janus? Les ans m'entraînent s'ils veulent, mais à reculons! Autant que mes yeux peuvent reconnaître cette belle saison expirée, je les en détourne à temps.

Platon ordonne aux vieillards d'assister aux exercices, danses et jeux de la jeunesse, pour se réjouir de la beauté et de la souplesse du corps qui n'est plus en eux, et rappeler dans leur souvenir la grâce et la faveur de cet âge verdissant.

Je marquais autrefois comme extraordinaires les vilains jours, mais maintenant, ce sont les beaux jours, qui sont les jours extraordinaires. Que je me chatouille, je ne puis même pas arracher un pauvre rire de ce méchant corps; je ne m'égaie qu'en fantaisie et en songe, pour détourner par ruse le chagrin et la vieillesse, mais certes, hélas, il faudrait d'autres rêves que ceux que l'on fait en songe. Faible lutte de l'art contre la nature!...

CAHIER 2, F° 13 V°

Mon jugement m'empêche de regimber et gronder contre les inconvénients que la nature m'incombe de souffrir, mais non pas de les sentir; je courrais d'un bout du monde à l'autre un bon air de tranquillité plaisante et enjouée, moi qui n'ai d'autre but que de vivre et de me réjouir. Je hais un esprit hargneux et triste qui glisse par-dessus les plaisirs de la vie et se plaît aux malheurs comme les mouches qui se peuvent tenir contre un corps bien poli et bien lisse et s'attachent et reposent aux lieux scabreux et raboteux.

Au reste, je me suis ordonné d'oser dire tout ce que je vais faire et les pensées impubliables me déplaisent. La pire de mes actions ne me semble pas si laide comme je trouve laid et lâche de ne l'oser avouer...

Je me confesse en public, religieusement et purement. Saint Augustin, Origène, Hippocrate ont publié les erreurs de leurs opinions; moi, encore, de mes mœurs...

Qu'a fait l'action génitale aux hommes, si naturelle, si nécessaire et si juste, pour n'en oser parler sans vergogne et pour l'exclure des propos sérieux et réglés?...

Tu, Dea, tu rerum naturam sola gubernas

Nec sine te quicquam dias in luminis oras

Exoritur, neque fit laetum nec amabile quicquam.

[«Ô! Vénus, toi seule tu gouvernes la nature; sans toi, rien ne s'élève aux rivages célestes du jour, sans toi, rien n'est charmant, rien n'est aimable – Lucrèce]

Je ne sais qui a pu mal mêler Pallas et les muses avec Vénus et les refroidir envers l'Amour. Qui ôtera aux muses les imaginations amoureuses, leur dérobera le plus bel entretien qu'elle reçut et la plus noble matière de leur ouvrage; et qui fera perdre à l'Amour les services qu'il rend à la poésie l'affaiblira de ses meilleures armes. Tout asséché et appesanti que je suis, je sens encore quelques restes de mon ardeur passée.

Qual l'alto Ægeo, perche Aquilone o Noto

Cessi, che tutto prima il vuolse et scosse,

Non s'acccheta ei pero: ma'l sono e'l moto

Ritien del'onde anco agitate è grosse.

Ainsi la mer Égée bouleversée par le Notus et l'Aquilon ne s'apaise pas après la tempête; longtemps irritée, elle s'agite et murmure encore. Torquato Tasso
Mais, ainsi que je l'entends, les forces et la valeur de ce dieu se trouvent plus vives et plus animées dans la peinture de la poésie que dans leur propre essence.
Vénus n'est pas si belle toute nue, et si vive et haletante, comme elle l'est dans les vers de Virgile.

CAHIER 2, F° 14

Dixit, et niveis hinc atque hinc diva lacertis
 Cunctantem amplexu molli foveat. Ille repente
 Accepit solitam flammam, notusque medullas
 Intravit calor, et labefacta per ossa cucurrit.
 Non secus atqua olim tonitru cum rupta corusco
 Ignea rima micans percurrit limine nimbos.
 [ill.] Ea verba loquutus
 Optatos dedit amplexus, placidumque petivit
 Conjugis infusus gremio per membra soporem.

Elle dit; et, comme il balance, la déesse passe autour de lui ses bras blancs comme la neige et le réchauffe d'un doux embrassement. Aussitôt, Vulcain sent renaître son ardeur accoutumée, un feu qu'il connaît le pénètre et court jusque dans la moelle de ses os. Ainsi, un éclair brille dans la nuée fendue par le tonnerre et parcourt de ses rubans de feu les nuages épars dans la région de l'air... Enfin, il donne à son épouse les embrassements qu'elle attend et, couché sur son sein, il s'abandonne tout entier aux charmes d'un paisible sommeil. Virgile (Énéide)

Ce que je trouve à remarquer, c'est qu'il la peint un peu bien émue pour une Vénus maritale: dans un aussi sage marché, les appétits ne sont pas aussi folâtres. On ne se marie pas pour soi, quoi qu'on en dise, on se marie autant et plus pour sa postérité, pour sa famille; l'usage et intérêt du mariage touche notre race bien loin, par-delà nous.

Quo rapiat sitiens Venerem interiusque recondat...

[C'est ainsi que (la femelle) assoiffée saisit Vénus et s'en imprègne plus profondément – Virgile]

Quand je rumine ce « rejicit, pascit, inhians, molli, foveat, medullas, labefacta, pendet, percurrit » et cette noble « circumfusa » mère du gentil « infusus », je dédaigne les mêmes pointes et allusions verbales qui naquirent depuis. À ces bonnes gens, il ne fallait ni rencontre aiguë ni subtile. Leur langage est ferme et droit et gros d'une vigueur naturelle et constante – ils sont toute épigramme, non par la queue seulement, mais par la tête, l'estomac et les pieds. Il n'y a chez eux rien de forcé, rien de traînant; tout y marche d'une allure pareille: « contextus totus virilis est; non sunt circa flosculos occupati » (leur discours est un tissu de beautés mâles; ils ne songent pas à l'orner de vaines fleurs – Sénèque). C'est une éloquence nerveuse et solide, qui ne plaît pas tant qu'elle ne remplit et ne ravit, et elle ravit le plus les plus forts esprits. C'est la gaillardise de l'imagination qui élève et enfle les paroles. « Pectus est quod disertum facit » (c'est le cœur qui fait l'éloquence – [Quintilien]). Gallus parle simplement parce qu'il conçoit simplement; Horace ne se contente point d'une superficielle expression, elle le trahirait; son esprit crochette et furète tout le magasin des mots et des figures [...]

CAHIER 2, F° 14 V°

[suite du F° 14] il les lui faut plus qu'ordinaires, comme sa conception surpasse l'ordinaire.

Le sens éclaire et produit les paroles, non pas de vent, mais de chair et d'os; elles signifient plus qu'elles ne disent. Le maniement et l'emploi qu'en font les beaux esprits donne[nt] le prix à la langue, non par des innovations, mais en l'employant à de plus vigoureux services, en l'étirant et la ployant; ils n'y apportent point de mots mais ils enrichissent les leurs, approfondissant leur signification et leur usage, lui donnant des mouvements inaccoutumés, mais prudemment et ingénieusement.

Quand j'écris, je me passe bien de la compagnie et souvenance des livres, de peur qu'ils n'interrompent ma forme – mais je me défais plus malaisément de Plutarque – il est universel et si plein, qu'à toutes occasions, et quelque extravagant sujet que vous ayez pris, il s'ingère à votre besogne et vous tend une main libérale et inépuisable de richesses et d'embellissements.

Il m'en fait dépit d'être si fort exposé au pillage de ceux qui le hantent.

Il me vient aussi à propos d'écrire chez moi, en pays sauvage, où personne ni ne m'aide ni ne me relève, où je n'entends ordinairement ni homme qui entend le latin, ni de français. J'eusse fait mon ouvrage meilleur ailleurs, mais il eût été moins mien et sa fin principale et perfection est d'être mien. [Montaigne]
[un trait horizontal]

CAHIER 2, F° 15

[18 dessins]

CAHIER 2, F° 15 V°

[10 dessins]

6 heures 5

CAHIER 2, F° 16

Voyage autour de ma chambre de Xavier de Maistre

Le comte de Maistre, frère de Joseph de Maistre, est un écrivain aimable, facile, loin de fréquenter les hautes pensées de Joseph. Sa popularité est faite de chansons et se détache ainsi de la renommée de son illustre frère. Les paradoxes éloquentes, les magnifiques anathèmes de son glorieux aîné ont provoqué autour de cette haute figure une part d'admiration et de contradiction, tandis qu'une quantité de regards se sont reposés sur la douce, aimable figure du comte Xavier.

Xavier de Maistre sentait que c'était doux, près de soi, d'avoir un haut abri dans ses pensées et, cependant, il s'en est tiré mieux que tous ses cadets, de grands hommes en littérature, et a trouvé sa place par le naïf, le sensible et le charmant. Il écrivit lui-même son épitaphe dont voici les premiers vers :

Ci-gît sous cette pierre grise,
Xavier qui, de tout, s'étonnait,
Demandant d'où venait la bise,
Et pourquoi Jupiter tonnait. [16 dessins]

CAHIER 2, F° 16 V°

Ellipsoïde

$$AF + AF' = 2a$$

$$AF^2 = z^2 + BF^2 = z^2 + y^2 + (x-p)^2$$

$$AF'^2 = z^2 + BF'^2 = z^2 + y^2 + (x+p)^2$$

$$\sqrt{z^2 + y^2 + (x-p)^2} = 2a - \sqrt{z^2 + y^2 + (x+p)^2}$$

$$z^2 + y^2 + (x-p)^2 = 4a^2 - 4a \sqrt{z^2 + y^2 + (x+p)^2} + z^2 + y^2 + (x+p)^2$$

$$-4px = 4a^2 - 4a \sqrt{z^2 + y^2 + (x+p)^2}$$

$$-px = a^2 - a \sqrt{z^2 + y^2 + (x+p)^2}$$

$$\sqrt{z^2 + y^2 + (x+p)^2} = a + \frac{p}{a}x$$

$$z^2 + y^2 + (x+p)^2 = a^2 + 2px + \frac{p^2}{a^2}x^2$$

$$z^2 + y^2 + x^2 + 2px + p^2 = a^2 + 2px + \frac{p^2}{a^2}x^2$$

$$z^2 + y^2 + x^2 \left(1 - \frac{p^2}{a^2}\right) = a^2 - p^2$$

[un trait horizontal] [6 dessins]

CAHIER 2, F° 17

Lamenais [souligné]

Certains hommes sont intéressants par l'unité de leur doctrine, par la force de leur caractère, la logique de leur système, leur intelligence générale qui leur permet d'embrasser dans un ensemble tout un vaste système d'idées et y faire entrer toutes les idées secondaires que les circonstances, les réflexions, les faits font comparaître devant leur esprit, à faire une synthèse, une doctrine, en un mot.

D'autres, au contraire, sont intéressants par la variation de leurs pensées, surtout du moins qu'on a reconnu qu'elles n'étaient pas le résultat de l'impuissance, mais seulement le développement imprévu, logique, d'une pensée qui vit, se meut et se transforme; d'autre part [ill.]. Considérées à l'un et à l'autre des points de vue, la pensée et l'œuvre d'un homme deviennent, suivant l'expression même de Lamenais, des mémoires pour servir à l'histoire de la pensée humaine. Elles nous montrent chez un tel homme ce qui arrive si souvent dans l'histoire de l'humanité, une doctrine, des démarches ou demandes toutes logiques, ou tout au moins ayant leurs profondes raisons d'être, aboutissant à son contraire.

[un trait horizontal]

Toute religion est l'explication des choses par le surnaturel, toute science est exclusive du surnaturel dans ses recherches, et toute philosophie scientifique, même élémentaire, a l'élimination du surnaturel à la fois pour point de départ et pour but.

[un trait horizontal] [15 dessins] [1 schéma]

Je l'ai poussée vers F allant trop lentement [?].

CAHIER 2, F° 17 V°

[19 dessins]

CAHIER 2, F° 18

[2 schémas de parabole]

$$AB = x$$

$$AF^2 = y^2 + (x-p)^2$$

$$x^2 = y^2 + (x-p)^2$$

$$x^2 = y^2 + x^2 - 2px + p^2$$

$$y^2 - 2px + p^2 = 0$$

rapportée aux axes OY et OX

[un trait horizontal]

$$AB = x' + \frac{p}{2} \text{ [sic]}$$

$$AF^2 = Y^2 + \left(X - \frac{p}{2}\right)^2$$

$$y^2 + \left(x - \frac{p}{2}\right)^2 = \left(x + \frac{p}{2}\right)^2$$

$$y^2 + x^2 - px + \frac{p^2}{4} = x^2 + px + \frac{p^2}{4} \text{ [sic]}$$

$$y^2 = px$$

$$2y = 2p \text{ [sic]}$$

$$\frac{dy}{dx} = \frac{p}{y},$$

paramètre de la tangente

Ox, asymptote de la tg à l'infini

$$\int x dx = \frac{x^2}{2} \text{ [souligné]}$$

[14 dessins]

CAHIER 2, F°18 V°

[13 dessins]

Égaliser [?]

à 11 h moins le quart

CAHIER 2, F°19

[24 dessins]

en 6 h retard de 5 de 2 h à 8 h

de 8 – à 2 h1/2

[un trait horizontal]

CAHIER 2, F°19 V°

[feuillet entièrement vierge]

CAHIER 2, F°20

Le Roi Lear de Shakespeare

Le plus tragique des chefs-d'œuvre de Shakespeare. L'excès du malheur et la noire sécheresse du cœur font de cette pièce le drame le plus tragique, le plus navrant qui ait jamais été écrit. Le Lear de Shakespeare franchit d'un seul bond tous les échelons de la misère humaine et, en un clin d'œil, de roi devient mendiant; et, dans sa vieillesse, il fait encore l'expérience accablante non pas de cette ingratitude banale et honnête qui est dans la nature humaine, mais de la plus noire dureté dont le cœur humain soit capable. De toutes les histoires tragiques que Shakespeare ait racontées, je crois qu'il n'en est pas une qui blesse plus douloureusement le cœur que celle du roi Lear, car il n'en est pas une qui montre plus profondément l'incroyable faiblesse de la nature humaine. Pour détruire les conditions les plus heureuses, il suffit d'un mot, d'une parole, tant le jugement humain, quand il n'est appuyé que sur des préjugés et des passions, est faible et chancelant.

Cordélia était la fille la plus aimée du roi Lear, et parce que son cœur est simple, qu'il n'est pas habile à la rhétorique, qu'il ne sait pas parer de belles phrases les sentiments de son âme, la voilà livrée par son père à tous les hasards de l'infortune. Mais ce n'est encore là que le premier degré de l'effrayante faiblesse humaine que Shakespeare nous découvre. Nos sentiments sont moins sûrs que ceux des plus honnêtes bêtes; les animaux, par leur simple instinct, savent distinguer entre les familles de brutes, celles qui leur sont amies ou ennemies. L'agneau flaire le loup sans même l'apercevoir, mais hélas, un cœur et une âme sont tellement aveugles, et d'autant plus aveugles qu'ils sont plus simples et plus loyaux qu'ils ne savent pas reconnaître les sentiments véritables qui les [un mot ill.] et les menacent.

Le roi Lear maudit la seule de ses filles qui l'aime véritablement et se remet aux mains de celles qui n'ont pour lui qu'indifférence. Le roi Lear, il est vrai, est vieux; son jugement est affaibli par l'âge et sa décision aussi erronée que précipitée est le fruit fatal de cette longue habitude du commandement qui finit par livrer l'homme à toutes les erreurs parce qu'il est toujours privé de contradiction. Plus on est élevé dans l'échelle sociale, plus le sentiment de sa responsabilité doit grandir par l'importance même des décisions que l'on prend, plus le jugement doit se mûrir en ne s'appuyant que sur des données certaines. Mais hélas, combien en tous les temps et en tous les pays ne voyons-nous pas cette haute notion de la responsabilité faussée précisément par le sentiment qu'on a de son pouvoir.

Nous ne nous connaissons pas les uns les autres, tant nos âmes sont encloses véritablement dans cette forteresse de chair où elles sont prisonnières. Combien souvent voyons-nous des êtres honnêtes et droits comme cette pauvre Cordélia qu'un obstacle intérieur paralyse, qui ne peut parvenir à dire ce qu'elle éprouve et qui reste muette par trop de tendresse?

Cet invouable aveuglement de la nature humaine fait la tristesse sombre du drame de Shakespeare. Le dénouement est d'une cruauté angoissante. Certes, Shakespeare nous a montré souvent des sentiments douloureux. Dans Roméo et Juliette, la mort saisit les deux amants l'un après l'autre, par un fatal malentendu. [un trait horizontal]

CAHIER 2, F°20 V°

Dans Hamlet, c'est la fatalité qui accomplit son œuvre inexorablement. Mais ni dans l'une, ni dans l'autre de ses pièces, le dénouement ne serre le cœur comme [dans] celui du roi Lear. Jamais la philosophie morale de Shakespeare ne s'est exprimée avec une ironie plus amère. La nature et la fortune se jouent également des bons et des méchants. Ne dites pas que le mal domine en ce monde, mais ne dites pas non plus que le bien y triomphe. Rarement les méchants profitent de leur crime, parce qu'il y a dans le crime un principe de mort pour son auteur; mais non moins rarement les bons reçoivent récompense de leur vertu. Les bons périssent par leur dévouement et leur vertu, comme les méchants périssent par leurs travers, et la même terre leur ouvre impatiemment les bras. Ce sont les indifférents qui profitent des vertus et des crimes des autres. Cette philosophie morale de Shakespeare n'est pas gaie et ne peut inspirer que la mélancolie sur la faible condition humaine. [7 dessins]

CAHIER 2, F°21

Scène entre Kent et Lear, quand Lear vient de renvoyer sa fille.
Kent: Royal Lear, que j'ai toujours honoré comme un roi, aimé comme mon père, suivi comme un maître, invoqué dans mes prières comme un grand patron.
Lear: L'arc est bandé et a lancé sa flèche, écarter-vous de son chemin.
Kent: Laissez-le frapper, au contraire, dût sa pointe pénétrer au cœur. Que Kent soit emporté [ill.] parce que Lear est fort. Que veux-tu faire, vieillard? Crois-tu donc que la loyauté aura crainte de parler lorsque la puissance se rend à la flatterie? L'honneur est tenu à la sincérité lorsque la majesté s'humilie dans la folie. Retire ton arrêt et, après meilleures conventions, fais rebrousser chemin à cette obscure précipitation. J'engage ma vie en te disant que ta plus jeune fille n'est pas celle qui t'aime le moins. Ils ne [un mot ill.] les cœurs dont le son étouffe [trois mots ill.] sentiment [un mot ill.].
Lear: Kent, sur ta vie, assez.
Kent: Ma vie? Je ne l'ai jamais considérée que comme un départ pour [un mot ill.].
Lear: Hors de ma vue.
Kent: Sois plus [ill.] Lear, et laisse moi / rester le point de mire constant de ton regard [...]
[un trait horizontal] [12 dessins]

CAHIER 2, F°21 V°
[5 dessins]

CAHIER 2, F°24 V°
[17 dessins]

CAHIER 2, F°22
[24 dessins]

CAHIER 2, F°25
[21 dessins]

CAHIER 2, F°22 V°
[13 dessins]

CAHIER 2, F°25 V°
[10 dessins]

CAHIER 2, F°23
[1 schéma] [27 dessins]

CAHIER 2, F°26
[19 dessins]

CAHIER 2, F°23 V°
[11 dessins]

CAHIER 2, F°26 V°
[6 dessins]

CAHIER 2, F°24
Équations du 2^e degré
 $x^2+px+q=0$
 $x^2+px-p^2/4+p^2/4+q=0$
 $(x+p/2)^2+q-p^2/4=0$
 $x=-p/2\pm\sqrt{p^2/4-q}$
 $x^3+px+q=0$
 $(x+a)^3=x^3+3ax^2+3a^2x+a^3$
 $x^2+2ax+a^2$
 $x+a$
 $x^3+2ax^2+a^2x$
 $ax^2+2a^2x+a^3$
 $(x+a)^3=x^3+3ax^2+3a^2x+a^3$
 $x^3+px^2+qx+r=0$
 $x^3+px^2+x+r=0 \quad p=3a$
 $x^3+px^2 \text{ [sic] } q=\text{[sic]}$
 $x^3+x^2+x+r=0$
 $x^3+3x^2+3x+1+r-1=0$
 $(x+1)^3=1-r$
 $x+1=\sqrt[3]{1-r}$
 $x=-1\pm\sqrt[3]{1-r} \text{ [sic]}$
Équations du 3^e degré
 $x^3+3ax^2+3a^2x+r=0$
 $x^3+3ax^2+3a^2x+a^3-a^3+r=0$
 $(x+a)^3=a^3-r$
 $x+a=\sqrt[3]{1-r}$
 $x=-a\pm\sqrt[3]{a-r} \text{ [sic]}$
[7 dessins]
[un trait horizontal]
[7 dessins]

CAHIER 2, F°27
[23 dessins]
CAHIER 2, F°27 V°
[feuillet entièrement vierge]

CAHIER 2, F°28
[8 dessins] [un trait horizontal]
Sur le grabat, chaud de mon agonie,
Pour la pitié je trouve encore des pleurs,
Car un parfum de gloire et de génie
Est répandu sur ce lit de douleurs;
C'est là qu'il vient, veuf de ses espérances,
Chanter encore, puis prier et mourir.
[Hégésippe Moreau]
CAHIER 2, F°28 V°
[feuillet entièrement vierge]

De l'art [souligné]

L'art a dans sa main toute la puissance de la création, tout ce qui fait la poésie, la passion, la grandeur d'une période humaine, toutes les aspirations. Vers l'Idéal, toutes les images panthéistes, tout ce qui tombe du ciel ou tout ce qui s'élève de la terre. Voilà ce qui reflète l'art, voilà le chaos dans lequel pétrit l'art pour y saisir la vie de la pensée, pour en représenter toutes les manifestations. L'art a des doctrines comme les religions ont leurs règles, non point que ces doctrines doivent être immuables – écouter battre son cœur, laisser flotter sa pensée, donner une vie, une énergie à toutes les aspirations de l'humanité, voilà la doctrine de l'art qui doit régenter l'odieux cilice, c'est-à-dire la règle d'Aristote, le Traité du sublime de Longin, de l'Art poétique de Boileau. La méthode est le refuge des stériles; pour les autres, elle n'est qu'un guide, une préparation pour la main de l'ouvrier sublime.

L'Art dans sa mission suprême doit aspirer sans cesse à l'infini, chercher à gravir cette âpre montagne où fleurit l'Idéal. Mais si l'art parfois manque de souffle, si, à certaines époques, il est incapable d'atteindre les hauts sommets, car l'art est le reflet de l'âme d'une époque, il suivra toujours la vérité qui sort du puits toute nue et toujours ruisselante encore.

L'Idéal et la Vérité, voilà les deux suprêmes caractères de l'Art; celui qui sait réunir les deux faces radieuses de la Beauté est capable de produire un chef-d'œuvre. Sans cependant arriver à cette suprême expression de l'art, il faut permettre à chacun de dépenser ses talents dans la nature de ses moyens, permettre à l'un d'être savant, à l'autre d'être original, à l'un d'être un poète épris de la forme, à l'autre un panthéiste amoureux de ce qui vit, sans se soucier des hautes pensées, du mystère de la création.

Mais avant la main qui exécute, il faut toujours placer la pensée qui inspire; les yeux et l'âme passent avant tous les autres. La pensée, c'est le génie pour toute activité dans quelque ordre d'art que cette pensée s'exerce; la pensée, c'est Dieu, la pensée n'a point d'entraves, comme l'aigle de Jupiter plane au-dessus du monde. L'exécution, fille de l'Étude, est l'art matériel, soumise à certaines lois, enchaînée par certains modes. Le Génie n'est pas l'œuvre du hasard, mais l'œuvre de la pensée. Timanthe voulait peindre un orage. Il alla sur les bords de la mer un jour d'orage; il vit, mais il ne pensa pas. Il crut pouvoir peindre un orage. Il fit une œuvre qui n'avait ni âme, ni vie et brisa ses pinceaux. Un autre jour, le même Timanthe entra dans une école de rhéteurs; il entendit lire Homère, il sentit son cœur battre, son imagination s'enflammer, il courut à son atelier, se remit à son œuvre et peignit une tempête qui l'épouvanta lui-même.

CAHIER 2, F°29 V°

La recherche du Beau a préoccupé tous les philosophes comme tous les artistes. Ils sont parfois ainsi les uns et les autres guidés par le génie, le rayon qui éclaire l'âme, comme le soleil éclaire le monde.

Aussi, combien paraissent parfois présentes les luttes d'écoles – celles des idéalistes et des réalistes. Idéalisme, je l'ai dit, veut dire la Beauté dans ses deux concepts, Idéal et Vérité. Nous représenter par exemple dans un tableau un intérieur de famille, un homme dans toute sa réalité matérielle, ne nous renverra, ni le parfum, ni l'âme de cet intérieur. Ce même tableau, inspiré par une pensée, nous donnera l'âme de cet intérieur, nous donnera l'homme et non pas un homme. L'Idéalisme et la Vérité dans son concept sublime d'une humanité qui progresse, dans la Beauté; le Réalisme est la vérité d'un point de détail, qui ne saurait interpréter l'humanité et qui est faux parce qu'il n'est qu'un instant.

Pour voir, il faut les yeux, pour comprendre, il faut l'intelligence [souligné].

Il est donné à peu d'hommes de remonter du phénomène à la cause, de la beauté visible à la beauté invisible, de l'homme à l'humanité. Et cela est vrai pour tous les ordres d'idées dans lesquels la pensée humaine s'exerce. C'est ce que je disais déjà il y a quelques jours en étudiant Michelet. Les faits ont donné la matière à Michelet, par la forme de son intelligence, de sa pensée, il a su faire revivre les faits devant nous, donner l'âme d'un peuple, d'une époque. Ce qui est vrai pour l'Histoire est vrai pour la littérature, pour la peinture, pour tous les ordres d'idées où la pensée humaine s'exerce. Voir ne suffit pas; il faut comprendre avec les yeux du cœur, avec ceux de l'âme.

Nul mieux que Michelet n'a réalisé le grand concept de la Beauté dans l'Histoire, comme Michel Ange dans la peinture, Léonard de Vinci dans l'orfèvrerie.

Michélet a eu la pensée rayonnante, le souci de la vérité, la plume d'un artiste, pour rendre cette vérité. Michel Ange a eu la palette d'un grand artiste, la pensée d'un grand génie, qui a dirigé cette main. Quel plus merveilleux enfantement de la pensée humaine, de la main soumise à l'intelligence, que les fresques de la Chapelle Sixtine à Rome?

Les réalistes violent la vérité en ne nous soumettant qu'un point de détail, en ne regardant qu'avec les yeux qui voient, sans l'âme qui comprend et saisit. C'est l'Idéal qui éclaire la Vérité.

Le génie ne reconnaît pas de doctrines, il ne reconnaît que des outils pour donner une forme à sa pensée seule. Saluons les libres esprits qui vont chercher leur inspiration dans les poèmes d'Homère, dans les pages même mystérieuses de la Bible, ceux surtout qui vont chercher leur inspiration dans le livre radieux qui s'appelle la Nature [ces deux mots soulignés].

Panthéistes ou déistes, [trois mots ill.] tous ceux qui ont la culture du Beau, dans ses deux concepts, l'Idéal et la [un mot ill.] Vérité. [phrase biffée]

Donc, panthéistes ou déistes, peu importe, saluons tous ceux qui ont la culture du Beau, dans ses deux concepts, l'Idéal et la Vérité.

[un trait horizontal]

Post tenebras spero lucem. [après les ténèbres, j'espère la lumière – Vulgate]

[un trait horizontal]

Léonard de Vinci enfin a donné l'exemple suprême, car il a eu le crayon, et la palette et le ciseau, la ligne divine et la couleur humaine, il a révélé l'âme en peignant le corps, en ciselant la matière.

CAHIER 2, F°30 V°

[15 dessins]

CAHIER 2, F°31

Descartes [souligné]

C'est de Descartes qu'il faut dater la Vraie liberté de l'esprit. Sa loi est celle de la raison. C'est dans la raison humaine qu'il cherche les états de sa certitude. Ergo sum [donc je suis]. Je pense donc je suis. Par la pensée, Descartes conquerrait aussi le sentiment.

[un trait horizontal] [10 dessins]

CAHIER 2, F°31 V°

[8 dessins]

CAHIER 2, F°32

[12 dessins]

CAHIER 2, F°32 V°

[feuillet vierge avec quelques traces d'encre du feuillet précédent]

CAHIER 2, F°33

[11 dessins]

CAHIER 2, F°33 V°

[5 dessins]

CAHIER 2, F°34

Dans la Philippide de Viennet, il y a des vers et des femmes d'une faiblesse par trop grande. Que dire de cette strophe où le roi Jean, après avoir résolu la mort d'Arthur, est imploré par sa femme Isabelle qui se jette à ses pieds pour lui demander la grâce d'Arthur, et qui lui répond ainsi :

« Paix [?], répond-il, vous n'êtes qu'une femme

[ces six mots soulignés],

De votre maître, ignorez les secrets,

De mon départ, ordonnez les apprêts,

Et renfermez la pitié dans votre âme ? »

Il la repousse et s'éloigne à ces mots :

« Et sur les mains, Isabelle est tombée,

[vers souligné]

Et, frémissant de ces affreux complots,

Dans sa douleur elle reste absorbée. »

[vers souligné]

Si c'est là tout ce que le roi Jean et Isabelle trouvent à dire et à faire dans une situation aussi tragique, c'est pauvre ; M. Viennet, que vous êtes donc loin de Shakespeare. Quelle parodie !

Et puis, quand Jean sans Terre tue Arthur, voici la scène, décrite avec une faiblesse d'imagination rare :

Il ... « jette à ses pieds l'héritier de Richard,

Et, savourant les délices du crime, [vers souligné]

D'un œil content [ces quatre mots soulignés]

le voyant expirer,

D'un poids affreux [ces quatre mots soulignés]

il semble respirer. »

Ah ! Vous êtes savoureux, M. Viennet ! Quel style ! ...

Et ce : « quand il le vit expirer, il semble respirer » ! ...

Ah ! Encore, M. Viennet, ne vous attaquez pas à des sujets traités par le grand Shakespeare.

Et cette exclamation de Cunégonde, qui écoute sur le bord de la mer :

« Un bruit sourd lui révèle,

Qu'un corps pesant [ces deux mots soulignés]

est tombé dans les eaux. »

Il est triste de faire de la parodie de cette manière-là !

CAHIER 2, F°34 V°

[10 dessins]

Un mot d'Henri IV – Quelque brave qu'il fût, quand on venait lui dire « Voilà les ennemis », il lui prenait toujours une espèce de dévoiement, et qui terminait cela en raillerie et disait : « Je m'en vais faire bon pour eux. » [un trait horizontal]
Personne n'est grand pour son valet de chambre. [un trait horizontal] [7 dessins]

Appareils photographiques

Il est une chose dont les photographes amateurs ne se rendent pas compte. Dans les appareils photographiques, on a, suivant les circonstances, copié la façon de faire de l'homme et de la plupart des animaux, ou la façon de faire du poisson, pour la mise au point de l'objectif.

Quand on se sert de lunettes, on modifie ainsi le foyer de l'objectif; on fait comme l'homme et la plupart des animaux qui, pour accommoder leur œil aux divers plans, font varier sa distance focale en changeant sa courbure. Quand, ou contraire, on met au point avec une crémaillère qui fait varier la distance entre le verre dépoli et l'objectif, ce qui est le cas général des appareils usuels, on opère comme les poissons qui, eux, n'ont pas la faculté de changer la courbure de leurs yeux, mais qui peuvent avancer ou rentrer leur rétine pour faire la mise au point. [un trait horizontal]

Jusqu'ici, la question de chimie physiologique de connaître la transformation de la graisse dans l'organisme était restée plus qu'obscur. On savait bien comment on engraisait, grâce aux féculents, mais on ne se doutait guère par quel phénomène on maigrissait. On croyait autrefois que les graisses s'oxydaient sous l'influence de l'oxygène de l'air; c'est faux – l'oxygène n'oxyde pas les graisses. Cependant, il était reconnu que l'exercice physique était généralement salubre, c'est pourquoi on avait cru à cette transformation de la graisse par l'oxygène de l'air, quoique toutes les expériences de laboratoire démontrassent la non existence des faits. Par des expériences multiples, un chimiste autorisé vient de donner l'explication, assez vraisemblable, de fait. Le sérum du sang lui-même renferme un ferment spécial qu'il a nommé la lipase et qui jouit de la propriété de se saponifier des graisses. Après quoi, les graisses se transforment comme d'habitude en acide carbonique et en sels alcalins et sortent ainsi du corps. Si cette existence de la lipase, ferment actif dans le sérum du sang, est donc confirmée, l'explication du maigrissement [sic] par l'exercice devient rationnelle, car tout exercice physique active la circulation du sang et, par là même, facilite le travail du ferment qui agit seul sans le concours de l'air.

Comme tout cela me fait souvenir du souhait formulé par Cahours, mon regretté maître à l'École polytechnique, quand, dans ses derniers livres, il exhortait les chimistes de [sic] s'occuper de cette question de la connaissance parfaite du sang pour en déduire toutes ses propriétés physiologiques. [un trait horizontal]

[1 schéma de clepsydre]

Clepsydre par Salomon de Caus [un trait horizontal] [3 dessins]

[7 dessins] [un trait horizontal]

Heureux ceux qui portent en eux un idéal de Beauté, et qui leurs [sic] obéissent, idéal de l'art ou idéal de la science.

[un trait horizontal]

[1 schéma de paraboloïde]

Lieu des points A tels que

$$\frac{AB}{AF} = c$$

$$AB^2 = x^2$$

$$AF^2 = y^2 + (x-p)^2$$

$$\frac{AB}{y^2 + (x-p)^2} = c^2$$

$$x^2 = c^2 y^2 + c^2 (x-p)^2$$

$$x^2 = c^2 y^2 + c^2 x^2 - 2c^2 px + c^2 p^2$$

$$x^2(c^2 - 1) + c^2 y^2 - 2c^2 px + c^2 p^2 = 0$$

Équation d'un [sic] conoïde

De Pascal: « L'âme humaine a des profondeurs insondables. » Il eût mieux fait de dire que le cœur humain avait des profondeurs de cruauté incommensurables. –

[un trait horizontal] [4 dessins]

Angelo, tyran de Padoue de Victor Hugo. [un trait horizontal]

Il y a de la terreur au fond de ce drame. Toutes les passions amoncelées dans les cinq actes se heurtent et s'entrechoquent d'une façon étrange et brutale. Si Angelo est l'œuvre d'un grand esprit, d'une imagination puissante et vagabonde, d'un habile écrivain, ce n'est certes pas un chef-d'œuvre.

Cette histoire toute remplie de pur amour et d'amour profane, cet amour lyrique de passions, de poignards, d'amants, tous ces personnages sans proportion aucune entre eux, fille de théâtre, sénateur, honnête femme, courtisane... ces palais, ces cachots, ces couloirs secrets, ces assassins, ces prie-dieu, ce billot tout noir, ce crucifix, cette hâche. Ah ! Quelle débauche d'imagination, quelle confusion, quel pêle-mêle... Et quel moyen cependant de ne pas se laisser prendre à ce verbe grandiloquent de Hugo, mais quand le cœur s'est calmé, quand la tête s'est refroidie, quand les yeux ne sont plus éblouis, enchantés par tant d'oripeaux, par tant de sentiments si opposés et si divers, alors, retiré dans un petit coin de bon sens, on se demande de quel rêve on a été la dupe.

Scène admirable au second acte entre les deux femmes, celle-ci surgit comme une lionne, celle-là, pauvre agneau ! qui attend le boucher. Mais comme tout cela serait plus beau, plus vrai, plus dramatique, si, pour aboutir à cette scène, on avait laissé parler les sentiments sans prendre tant de clefs, tant de passages, tant de portes, tant de détours.

Un autre mari, bien touchant dans sa fureur, Othello, immole aussi une jeune femme innocente et belle. Mais quand vient le dernier jour, quand Desdémone arrive seule, en robe blanche, dans la chambre nuptiale, la jeune femme n'a pas besoin de nous dire comment son palais est bâti, par quelles portes elle a dû passer... tout découle des sentiments que nous connaissons déjà, du Maure, du caractère des personnages.

Trop de moyens empruntés au mélodrame.

Si des drames comme Angelo, comme presque tous ceux de l'école romantique, après avoir jeté un vif éclat, sont tombés dans l'oubli, ce n'est pas qu'ils manquaient d'énergie ni de puissance, ni de style, mais parce que toutes les qualités étaient prodiguées en pure perte dans des fables impossibles, invraisemblables, et qui, pour se produire, avaient besoin de trop de secours artificiels.

[un trait horizontal]

CAHIER 2, F°38 V°

[9 dessins]

CAHIER 2, F°39

Cette question de l'alcool continue à préoccuper toujours, et chacun cherche un procédé de rectification plus ou moins complet.

Il n'y en a pas, d'abord ; ensuite, l'alcool par lui-même est une substance toxique. Les [un mot biffé, ill.] aldéhydes y sont constants, presque ou tout à fait impossibles à éliminer. J'ai passé jadis deux périodes de près de six mois à essayer de trouver un procédé efficace pour chasser de l'alcool du commerce les aldéhydes et les éthers méthyliques qui s'y trouvent renfermés. Jamais je n'y suis arrivé d'une façon complète, même par des procédés de laboratoire, incapables à employer indubitablement.

Je me demande pourquoi, pour la mesure des circuits électriques, on a été chercher les noms des grands savants. Voici aujourd'hui comment on définit également les circuits électriques. Quelle cacophonie ! L'ohm est la résistance offerte à un courant par une colonne de mercure à la température de la glace fondante ayant une mesure de 14 gr, 4521 [mesure soulignée trois fois], une section constante et une largeur de 106, 3 cm [souligné trois fois]. L'ampère est le $1/10^6$ de l'unité électromagnétique CGS du courant. Il est à peu près représenté dans la pratique par le courant invariable qui dépose en une seconde 0 gr, 00118 d'argent. Le volt est la force électromagnétique qui soutient le courant d'un ampère dans un conducteur dont la résistance est un ohm. Il est à peu près représenté dans la pratique par les 1000/1434 de la force électromotrice d'un élément Latinus Clark. Quelle simplicité !

CAHIER 2, F°39 V°

[10 dessins]

CAHIER 2, F°40
Othello de Shakespeare [biffé]
[schéma de l'estomac vide] **estomac vide** [légende, soulignée]
estomac vide
[schéma de l'estomac après le repas]
[légende, soulignée] **estomac contenant les aliments pendant la digestion**
[un trait horizontal]
L'estomac vide est presque vertical et le pylore en est le point le plus déclive. Pendant la digestion, l'estomac se détend momentanément. Le pylore ne s'entrouvre que lorsque les aliments sont suffisamment élaborés. Quand il existe une altération quelconque des phénomènes de la digestion (phénomènes chimiques), le pylore demeure fermé et contracturé pendant de nombreuses heures; l'estomac se dilate passivement, se remplit de gaz putrides et il s'y produit, par suite de fermentation anormale, des acides gras qui exagèrent à la fois le spasme réflexe du pylore et les douleurs gastralgiques.
Cette chirurgie de l'estomac est encore peu connue. Cependant, de grands progrès ont été réalisés. Mais s'il est possible aujourd'hui par des procédés chirurgicaux d'agir mécaniquement et permettre à l'estomac de se vider librement, les phénomènes chroniques de la digestion sont, après comme avant l'opération, défectueux. Combien l'étude de la chimie et la chimie physiologique et organique est [sic] nécessaire [sic] aux médecins et combien cette étude a été longtemps négligée par eux.

CAHIER 2, F°40 V°
[10 dessins, dont certains sont les traces d'encre du feuillet précédent]

CAHIER 2, F°41
[17 dessins, dont certains sont les traces d'encre du feuillet précédent]

CAHIER 2, F°41 V°
[12 dessins, dont certains sont les traces d'encre du feuillet précédent]

CAHIER 2, F°42
[14 dessins, dont certains sont les traces d'encre du feuillet précédent]

CAHIER 2, F°42 V°
[7 dessins]

CAHIER 2, F°43
Madame de Staël [un trait horizontal]
Fille de Necker. Appartient plutôt au XVIII^e siècle. Elle est fille de Rousseau, par l'intensité de sa vie sentimentale. Elle a l'imagination furieuse, le cœur ardent, généreux, d'où jaillit une inépuisable source de passion. Aucune de ses nombreuses expériences ne dissipera son optimisme sentimental. Toute sa vie, elle croit que le roman a raison contre la vie et que la vérité, c'est le roman. Elle assiste au progrès, à la perfectibilité de l'humanité.
[un trait horizontal]
[10 dessins, dont certains sont les traces d'encre du feuillet précédent]

CAHIER 2, F°43 V°
[feuillet écrit dans le sens de la longueur]
[1 schéma d'un (sic) conoïde]
Lieu des points A dont la distance à un plan [biffé] fixe et à une droite
Lieu des points A dont le rapport des distances à un plan fixe et à un point fixe est constant
 $\frac{AB}{AF} = \alpha$ $AD = x$ $AF^2 = z^2 + BF^2 = z^2 + y^2 + (x-p)^2$
 $\alpha^2 x^2 = z^2 + y^2 + (x-p)^2$
 $\alpha^2 x^2 = z^2 + y^2 + x^2 - 2px + p^2$
 $z^2 + y^2 + x^2(1-\alpha^2) - 2px + p^2 = 0$
[un trait horizontal]

CAHIER 2, F°44

Odes et ballades, Victor Hugo

[souligné]

« Que la soirée et fraîche et douce ...

Ô Viens ! Il a plu ce matin,

Les humides tapis de mousse

Verdisent les pieds de satin,

L'oiseau vole sous les feuilles

Secouant ses ailes mouillées.

Pauvre oiseau que le ciel bénit !

Il écoute le vent bruire,

Chante et voit des gouttes d'eau luire

Comme des perles dans son nid.

Viens errer dans la plaine humide,

À cette heure nous serons seuls ;

Mets sur mon bras ta main timide,

Viens, nous prendrons par les tilleuls ;

Le soleil rougissant décline ;

Avant de quitter la colline

Tourne un moment les yeux pour voir

Avec ses palais, ses chaumières ;

Rayonnante des mêmes lumières,

La ville d'or sur le ciel noir.

*[deux traits horizontaux]*Michelet *[souligné]*

Michelet, dont j'ai déjà parlé il y a quelques jours à propos de son œuvre d'historien, est un des grands écrivains de notre siècle qu'une terrible destinée a grandi encore.

Dans la dernière période de sa vie, Michelet, chassé du Collège de France après son refus de serment au Coup d'État, se retire d'abord aux environs de Paris, puis à Gênes.

Là, son âme de poète, plus jeune, plus ardente, plus passionnée que jamais, s'ouvre à la grande et divine Nature, la douce consolatrice. Il nous donne ses impressions dans *La Montagne*, *La Mer*, etc. où le lyrisme déborde, mais un lyrisme imprégné d'une forte culture intellectuelle. Ici encore, il apporte le sens du vrai auquel il donne toute sa Beauté par la toute-puissance de sa plume d'artiste. On comprend mieux encore ici tout le génie historique de Michelet, en constatant combien sa plume a ce don d'évocation qui rend ses récits si vivants et qui semblent d'une âme qui ressent et vibre avec toutes les manifestations de la vie. Michelet, au contact de la Nature, comme tous les grands esprits, y renouvelle sa vie morale déçue et blessée et il revient ainsi à l'humanité avec un espoir plus fort, une pitié plus large. *[un trait horizontal]*

CAHIER 2, F°44 V°

*[1 dessin] [un trait horizontal]*De l'esprit contemporain. *[souligné] [un trait horizontal]*

Taine, Renan, Darwin, voilà les trois grands esprits qui ont le plus influé sur les idées modernes, plus ou moins, suivant qu'ils ont été plus ou moins bien compris. Darwin surtout a été parfois fort mal compris.

Quelques autres influences se sont exercées, d'ordre plutôt secondaire, comme celle de Stuart Mill, les Spencer en Angleterre, celle de Haeckel et de Schopenhauer en Allemagne, puis enfin celle de Nietzsche.

Nos savants se sont généralement limités à des études d'ordre spécial sans vouloir généraliser, sans en tirer des conclusions. Cependant, il y a une œuvre qu'il faut citer, c'est l'Introduction à l'étude de la médecine expérimentale de Claude Bernard. C'est une œuvre maîtresse de la philosophie contemporaine et qui, à l'immense intérêt du fond, basé sur des données de science pure, joint la parfaite simplicité de la forme.

*[un trait horizontal]*C'est l'histoire qui, dans notre siècle, enrichit le plus le domaine de la littérature par la quantité des pensées philosophiques qu'elle implique ou suggère. *[un trait horizontal]*

CAHIER 2, F°45

Le poème de la Justice de Sully Prud'homme. *[un trait horizontal]*Sully Prud'homme cherche la Justice dans l'univers et ne trouve partout que des luttes et des haines ; il ne la trouve enfin que dans la conscience de l'homme. Malheureusement, pour d'aussi hautes conceptions, le poète a choisi une forme trop étriquée du vers ; si la pensée est belle, la forme est faible. *[un trait horizontal] [11 dessins]*

CAHIER 2, F°45 V°

[11 dessins]

CAHIER 2, F°46

Amplification des épreuves photographiques

On s'est étonné de cette amplification et, cependant, elle est parfois non seulement utile, mais même nécessaire. Une photographie est l'image exacte telle que la perçoit notre œil, au moins dans sa forme perspective, sinon dans sa couleur. Or, notre œil ne voit distinctement que les objets situés à une distance supérieure à la distance de vision distincte qui varie entre 25 et 30 centimètres selon les individus. Il en résulte que le tirage ne doit jamais être inférieur à 25 ou 30 centimètres et qu'on ne doit pas employer d'objectif

de distance focale inférieure à 30 centimètres, si les images obtenues doivent être regardées directement. Il faudrait alors en conclure que les objectifs à courte distance focale ou les appareils à main de faible tirage devraient être rejetés. Non. Il faut que les photographies ainsi obtenues soient examinées, agrandies au moyen d'une loupe ou d'une lanterne à projection, ou encore, en tirer des épreuves amplifiées, ce qui est la meilleure méthode. Agrandir une photographie revient ainsi à lui substituer une image identique à celle qu'on aurait obtenue au moyen d'une chambre à tirage plus long. [un trait horizontal] [5 dessins]

CAHIER 2, F°46 V°
Sprezzata ancella, a chi fo più conserva
Di questa chioma, or ch'a te fatta è vile?
Raccorciella: al titolo di serva
Vuo' portamento accompagnar servile.
Te seguirò, quando l'ardor più ferva
Della battaglia, entro la turba ostile
Animo ho bene, ho ben vigor che baste
A conduirti i cavalli, a portar l'aste.
À quoi bon conserver, vile esclave,
ma chevelure, dès lors que tu la méprises?
Je la couperai: je veux à mon titre
d'esclave conformer un maintien servile.
Je te suivrai, dans le feu de la bataille,
au plus fort de la mêlée ennemie.
Je ne manque ni de courage, ni de force
pour conduire tes chevaux ou porter tes lances.
Le Tasse [souligné] [9 dessins]

CAHIER 2, F°47
Lorsqu'un nuage noir menace la terre et cache sous son voile de sombres brouillards les sommets à la cime ambitieuse, il arrive souvent qu'une douce brise, s'échappant de la terre obscurcie [quatre mots ill.] les vapeurs ténébreuses, et prévient, en les divisant, leur chute imminente.
[un trait horizontal]
L'office du Temps est de mettre fin aux haines, de détruire les erreurs. La gloire du Temps est de démasquer la fausseté, d'amener la vérité à la lumière, d'imprimer le sceau des siècles sur les choses, de frapper l'injuste obscurcie [?] jusqu'à ce qu'il revienne au droit [six mots biffés, ill.].
[un trait horizontal]
Distique funèbre
La Beauté, la Vérité, la Grâce dans toute la simplicité gisent, réduites en cendres.
La mort est son nid, et un cœur loyal repose dans l'éternité.
Vérité et Beauté sont ensevelies.
Qu'à cette urne se rendent les vrais et les beaux et qu'ils soupirent une prière.
[un trait horizontal] [5 dessins]

CAHIER 2, F°47 V°
[4 dessins] [1 schéma]
 $y^2 = x^2 + p$
 $\alpha x + \beta y = c$
 $\alpha'x + \beta'y = c'$
[un trait horizontal]
 $\alpha\alpha'x + \alpha'\beta y = \alpha'c$
 $\alpha\alpha'x + \alpha\beta'y = \alpha c$
 $y(\alpha'\beta - \alpha\beta') = \alpha'c - \alpha c'$
 $y = \frac{\alpha'c - \alpha c'}{\beta\alpha' - \alpha\beta'}$
 $\alpha\beta'x + \beta\beta'y = \beta'c$
 $\alpha'\beta x + \beta\beta'y = \beta c'$
 $x = \frac{\beta'c - \beta c'}{\alpha\beta' - \alpha'\beta}$
[un trait horizontal]

CAHIER 2, F°48
Jadis, dans l'étude de l'Histoire, deux écoles étaient rivales. La première de ces écoles consistait dans le récit pur et simple des événements et des mœurs qu'elle racontait et ne discutait pas. Elle laissait le lecteur à son arbitre, elle ne prend parti ni pour ni contre, elle s'abstient de toute passion et n'est prévenue par aucune idée.

Cette école s'appelle l'école descriptive par opposition à l'école philosophique du dernier siècle. Cette épithète, d'ailleurs, d'école philosophique est une niaiserie car c'est en dégagant des faits la vérité des événements que l'histoire est philosophique. Elle ne fait pas de la philosophie un but, elle n'est pas de cette science. C'est en faisant revenir devant nous l'âme d'une époque que la philosophie s'en dégage sans qu'il soit utile [un mot ill.] de prononcer son nom.

[un trait horizontal]

La Pucelle de Chapelain appréciée par un [sic] épigramme contemporain

La France attend de Chapelain

Le rare et fameux écrivain

Une merveilleuse Pucelle.

La cabale en dit force bien.

Depuis vingt ans, on parle d'elle;

Dans six mois, on n'en dira rien.

[un trait horizontal]

CAHIER 2, F°48 V°

[9 dessins]

CAHIER 2, F°49

[14 dessins]

CAHIER 2, F°49 V°

[1 schéma de parabole]

$$\frac{AB}{AF} = 1$$

$$AB = AF$$

$$AB^2 = x^2$$

$$AF^2 = y^2 + (x-p)^2$$

$$x^2 = y^2 + (x-p)^2 = y^2 + x^2 - 2px + p^2$$

$$y^2 - 2px + p^2 = 0$$

$$y^2 = 2px - p^2$$

$$2y \frac{dy}{dx} = 2p$$

$$y \frac{dy}{dx} = p$$

équation de la tangente

$$\text{paramètre de la tangente } \frac{dy}{dx} = \frac{p}{y}$$

[un trait horizontal]

[3 dessins]

CAHIER 2, F°12

[le texte qui suit est écrit sur un feuillet isolé, numéroté 12]

Timon d'Athènes de Shakespeare [souligné]

Shakespeare était un grand lecteur de Plutarque et c'est dans la Vie de Marc Antoine qu'il a trouvé les éléments de son drame. Plutarque, en effet, nous raconte qu'Antoine, après la bataille d'Actium, navré et abandonné, s'installe dans l'île de Pharos pour y vivre à la façon de Timon le Misanthrope. Plutarque profite de l'occasion pour raconter tout ce que la tradition avait conservé de relatif à ce personnage de Timon.

Selon la tradition antique, Timon est un excentrique qui est resté [ces deux mots biffés] dans sa haine des hommes est resté fidèle à la logique et est allé vivre loin des hommes. Les Anciens appliquaient leurs idées dans leur vie. Un Diogène professe que l'indépendance est le plus grand bien de la vie et ne croit être fidèle à sa doctrine qu'en s'installant dans un tonneau. De même, Timon ayant juré haine aux hommes va vivre au fond des bois comme un loup, accueillant à coup de pierres ceux qui viennent le voir.

Dans ce grand soin qu'avaient les Grecs de conformer leur vie à leur doctrine, il y avait une grande naïveté, mais aussi un grand amour de l'harmonie qui les distingua.

De nos temps, la philosophie n'a plus la même sincérité, nos opinions n'engagent plus notre conduite et ne dépassent pas le domaine de l'intelligence. Le Timon d'Athènes n'est donc vrai qu'à Athènes, le Timon de Shakespeare est vrai pour le monde entier.

Dans Shakespeare, Timon est un grand seigneur, riche, libéral, sympathique, généreux, la main toujours ouverte. Mais dès que l'adversité souffle, il est seul – plus d'amis, plus personne. Alors éclate en lui le trop plein d'indignation qui saisit toute âme bien née la première fois qu'elle aperçoit la laideur de la nature humaine. Avec toute l'ardeur de son âme généreuse, il fuit les hommes et [se] jette dans la misanthropie la plus farouche. Mais, sous ce deuxième aspect, il n'a pas une meilleure connaissance de la nature humaine que sous le premier aspect. Dans celui-ci, il croyait tous les humains bons, dans celui-là, il les croit tous méchants. Mais si Timon réfléchissait, il s'apercevrait que ce qu'il y a de plus étonnant dans la nature humaine, ce n'est pas sa perfidie, mais sa lâcheté, et que ces hommes qu'il prend pour des méchants sont simplement des indifférents. Ici ressort encore toute l'ironie amère, toute la morale de Shakespeare. La vie n'est ni aux bons, ni aux méchants ; les premiers ne reçoivent pas la récompense de leur vertu, les seconds, le châtiement de leurs crimes. La vie est aux indifférents. Cette morale n'est pas gaie. [un trait horizontal]

CAHIER 2, F°12 V°

[12 dessins]

CAHIER 2, F°50

[11 dessins]

CAHIER 2, F°50 V°

[feuillet vierge; texte effacé]

Cinquantième et dernier feuillet

L Danjean

TROISIÈME CAHIER

15 OCTOBRE – 30 OCTOBRE 1898

CAHIER 3, F°1
Premier cahier L Danjean
Cahier contenant cinquante feuillets
commencé le 15 octobre 1898,
terminé le 30 octobre 1898
Le C[ommandan]t Sup[érieur]
Deniel

CAHIER 3, F°1 V°
[schéma d'un plan et d'un trièdre]
Lieu des points A tels que leur distance
à un plan fixe Z'O'Y' soit égale
à leur distance à un point fixe M
 $AB = x + p/2$
 $AF^2 = AC^2 + FC^2 + z^2 + FC^2 = z^2 + y^2 + (x - p/2)^2$
 $(x + p/2)^2 = z^2 + y^2 + (x - p/2)^2$
 $x^2 + px + p^2/4 = z^2 + y^2 + x^2 - px + p^2/4$
 $x^2 + y^2 = 2px$
équation de la paraboloïde engendrée
par une parabole tournant
autour de son axe

Section de la paraboloïde par un plan
perpendiculaire à son axe
Ce plan a pour équation $x = a$
La section donne $z^2 + y^2 = 2pa$
C à d un cercle ayant pour rayon $\sqrt{2pa}$
[un trait horizontal] [11 dessins]

CAHIER 3, F°2
[1 schéma] [23 dessins]

CAHIER 3, F°2 V°
[13 dessins] [texte effacé]

CAHIER 3, F°3
[22 dessins]
[2 dessins d'animaux :
cheval et vache de profil couchés]

CAHIER 3, F°3 V°
[15 dessins]

CAHIER 3, F°4
 $Fe + SO^3 = FeO \cdot SO^3 + H$
Préparation de l'hydrogène par la réaction
de l'acide sulfurique sur le fer
[un trait horizontal] [15 dessins]
[1 dessin d'une femme, vue de profil, le doigt levé]

CAHIER 3, F°4 V°
La vie n'a de prix que par le dévouement à la vérité et au
bien. Le but d'une vie noble doit être une poursuite idéale
et désintéressée.
[un trait horizontal]
Le but de l'éducation, ce n'est pas la doctrine enseignée, c'est
l'éveil des pensées et des sentiments. La force du raisonne-
ment n'apparaît que dans les études critiques. Écrire sans
avoir à dire quelque chose de pensé me paraît le jeu d'esprit
le plus fastidieux. [un trait horizontal] [6 dessins]

CAHIER 3, F°5
L'Équation de l'hyperboloïde
[schémas d'un plan, d'un trièdre et de points]
 $AF - AF' = 2a$
 $AF^2 = z^2 + BF^2 = z^2 + y^2 + (x + p/2)^2$
 $AF'^2 = z^2 + BF'^2 = z^2 + y^2 + (x - p/2)^2$
 $\sqrt{z^2 + y^2 + (x + p/2)^2} = 2a + \sqrt{z^2 + y^2 + (x - p/2)^2}$
 $z^2 + y^2 + (x + p/2)^2 = 4a^2 + 4a\sqrt{z^2 + y^2 + (x - p/2)^2} + z^2 + y^2 + (x - p/2)^2$
 $2px = 4a^2 + 4a\sqrt{z^2 + y^2 + (x - p/2)^2}$
 $px = 2a^2 + 2a\sqrt{z^2 + y^2 + (x - p/2)^2}$
 $(\frac{p}{2a}x - a) = \sqrt{z^2 + y^2 + (x - p/2)^2}$
 $\frac{p}{4a^2} - \frac{2apx}{2a} + a^2 = z^2 + y^2 + (x - p/2)^2$
 $\frac{p}{4a^2} - px + a^2 = z^2 + y^2 + x^2 - px + \frac{p^2}{4}$
 $z^2 + y^2 + x^2(1 - \frac{p}{4a^2}) = \frac{p^2}{4} - a^2$
Section de l'hyperboloïde par un plan perpendiculaire
à l'axe $x = \tau$
 $z^2 + y^2 + \tau^2(1 - \frac{p}{4a^2}) = \frac{p^2}{4} - a^2$
équation d'un cercle dont le rayon vaut
 $\sqrt{\frac{p^2}{4} - a^2 - \tau^2(1 - \frac{p^2}{4})}$
[4 dessins]

CAHIER 3, F°5 V°
Éloquence napoléonienne.[souligné]
[un trait horizontal]
Elle se règle sur la nette concision des rapports et la fermeté saisissante.
La forme est courte, nerveuse, brusque, admirablement expressive, et
de sa nature réelle et de l'idée qu'il voulait donner de lui, admirable-
ment adaptée à l'âme élémentaire des foules. On y trouve souvent des
réminiscences d'auteurs latins.
Du Lucain
Nil, autem reputans si quid supersit agendum
« Vous n'avez rien fait puisqu'il vous reste à faire. »
Enfin, du Tite-Live: « Dira-t-on de vous que nous avons su vaincre,
mais que nous n'avons pas su profiter de la victoire? »
Vincere scis, Hannibal, victoria uti nescis [Tu sais vaincre,
Hannibal, mais tu ne sais pas utiliser la victoire.]
[un trait horizontal] [9 dessins]

CAHIER 3, F°6

[7 dessins]

Koclos. Chorate de potasse sur l'action de la chaleur, se décompose en Kcl, chlorure de potassium et dégage l'oxygene [sic]. [un trait horizontal]

Mémoires de Madame de Rémusat. Style facile, agréable. De l'esprit et de la finesse, peu de profondeur de pensée, nulle prétention.

[un trait horizontal]

Droite AB de longueur constante assujettie [?] à la [ill.] sur deux axes fixes OY, OX. Lieu des points M tels que = c

$$\frac{MA}{MB} = c$$

[1 schéma de droite]

$$\frac{MA}{MB} = c \qquad \frac{MA}{MB} + 1 = c + 1 \qquad \frac{MA}{MB} = \frac{1}{c}$$

$$MA + MB = \lambda \qquad \frac{MA + MB}{MB} = c + 1 \qquad \frac{MB + MA}{MA} = \frac{1}{c} + 1$$

$$MA^2 = x^2 + (a - y)^2 \qquad \frac{\lambda}{MB} = c + 1 \qquad \frac{\lambda}{MA} = \frac{1}{c} + 1$$

$$MB^2 = y^2 + (\tau - y)^2 \qquad MB = \frac{\lambda}{c + 1} \qquad MA = \frac{\lambda}{\frac{1}{c} + 1}$$

$$\frac{\lambda^2}{(\frac{1}{c} + 1)^2} = x^2 + (a - y)^2 \qquad \frac{\lambda^2}{(\frac{1 + c}{c})^2} = x^2 + a^2 - 2ay + y^2$$

$$\frac{\lambda^2}{(c + 1)^2} = y^2 + (\tau - y)^2 \qquad \frac{\lambda^2}{(c + 1)^2} = y^2 + \tau^2 - 2\tau y + x^2$$

$$A^2 + \tau^2 = \lambda^2$$

$$\frac{c^2 \lambda^2 + \lambda^2}{(c + 1)^2} = 2(x^2 + y^2) + \lambda^2 - 2y(a + \tau) \qquad \frac{c^2 \lambda^2}{(c + 1)^2} = x^2 + a^2 - 2ay + y^2$$

$$\frac{\lambda^2}{(c + 1)^2} = y^2 + \tau^2 - 2\tau y + x^2 \text{ [sic]}$$

$$\frac{c^2 \lambda^2 - \lambda^2}{(c + 1)^2} = a^2 - \tau^2 - 2ay + \text{ [ill.]}$$

CAHIER 3, F°6 V°

[5 dessins]

[traces d'encre du feuillet suivant]

CAHIER 3, F°7

[1 schéma de droite]

$$MA + MB = \lambda$$

$$\frac{MA}{MB} = c$$

[un trait horizontal] [12 dessins]

CAHIER 3, F°7 V°

Dans la Chambre qui siégeait sur le gouvernement de Juillet, Lamartine, sans être classé dans aucun parti, siégeait, comme il disait, au plafond. Lamartine s'était donné le rôle de jeter, à travers les discussions des combats, toutes les nobles humanités [un mot biffé] idées d'humanité, de justice, de générosité, sachant élever les consciences au risque des petites querelles de parti.

[2 dessins] [trois lignes biffées, ill.]

J'attends cette réponse avec confiance, convaincu que vous entendrez mon appel pour faire mettre enfin un terme à des souffrances.

28 octobre [texte effacé, ill.]

[4 dessins] [1 schéma de droite]

$$\frac{MA}{MB} = c \quad MA+MB=\lambda$$

$$\frac{MA+MB}{MB} = c+1 \quad \frac{\lambda}{MB} = c+1 \quad \frac{1}{c} = \frac{MB}{MA}$$

$$MB = \frac{\lambda}{c+1} \quad 1 + \frac{1}{c} = \frac{MB+MA}{MA}$$

$$MA = \frac{\lambda c}{c+1} \quad 1 + \frac{1}{c} = \frac{\lambda}{MA}$$

$$MA^2 = y^2 + (OA-x)^2$$

$$MB^2 = x^2 + (OB-y)^2$$

$$OA^2 + OB^2 = \lambda^2$$

$$\frac{\lambda^2}{(c+1)^2} = y^2 + (OA-x)^2 \quad \frac{\lambda^2}{(c+1)^2} = y^2 + OA^2 - 2OAx + x^2$$

$$\frac{\lambda^2 c^2}{(c+1)^2} = x^2 + (OB-y)^2 \quad \frac{\lambda^2 c^2}{(c+1)^2} = x^2 + OB^2 - 2OBy + y^2$$

$$OA^2 + OB^2 = \lambda^2 \quad \frac{\lambda^2}{(c+1)^2} + \frac{\lambda^2 c^2}{(c+1)^2} = x^2 + y^2 + \lambda^2 - 2OAx - 2OBy + x^2 + y^2$$

$$(OA-x)^2 = \frac{\lambda^2}{(c+1)^2} - y^2 \quad \frac{\lambda^2(1+c^2)}{(1+c)^2} = \lambda^2 - 2(OAx+OBy) + 2x^2 + 2y^2$$

$$OA-x = \sqrt{\frac{\lambda^2}{(c+1)^2} - y^2} \text{ [sic]}$$

$$OA = x \pm \sqrt{\frac{\lambda^2}{(c+1)^2} - y^2}$$

$$OB = y \pm \sqrt{\frac{\lambda^2 c^2}{(c+1)^2} - x^2}$$

$$(x \pm \sqrt{\frac{\lambda^2}{(c+1)^2} - y^2})^2 + (y \pm \sqrt{\frac{\lambda^2 c^2}{(c+1)^2} - x^2})^2 = \lambda^2$$

$$x^2 \pm 2x \sqrt{\frac{\lambda^2}{(c+1)^2} - y^2} + \frac{\lambda^2}{(c+1)^2} - y^2 + y^2 \pm 2y \sqrt{\frac{\lambda^2 c^2}{(c+1)^2} - x^2} + \frac{\lambda^2 c^2}{(c+1)^2} - x^2 = \lambda^2$$

$$\pm 2x \sqrt{\frac{\lambda^2}{(c+1)^2} - y^2} + \frac{\lambda^2}{(c+1)^2} \pm 2y \sqrt{\frac{\lambda^2 c^2}{(c+1)^2} - x^2} + \frac{\lambda^2(1+c^2)}{(c+1)^2} = \lambda^2$$

CAHIER 3, F°8 V°

[10 dessins]

Esprit des armées de la Révolution

Les volontaires et réquisitionnaires des premiers temps de la Révolution, aguerris par leurs rudes campagnes, sont devenus des soldats de carrière qui ne songent plus à épargner leurs foyers.

Rompus à toutes les fatigues, ils forment une troupe de vétérans capables désormais de vaincre les plus belles armées et les plus entraînées. L'enthousiasme n'est pas moindre qu'au début de la Révolution. Témoin cette longue prière du sergent Friesse dans la terrible marche de l'hiver [17]95. « Dieu de toute justice, prends sous ta protection sainte une nation généreuse qui ne combat que pour l'égalité. Bénis les généreux citoyens qui exposent leur vie et leur fortune pour défendre leur patrie. »

CAHIER 3, F°9

[1 schéma de droite]

$$\frac{MA}{MB} = c \quad MA+MB=\lambda$$

$$\frac{MA+MB}{MB} = c+1 \quad \frac{\lambda}{MB} = c+1 \quad \frac{1}{c} = \frac{MB}{MA}$$

$$MB = \frac{\lambda}{c+1} \quad 1 + \frac{1}{c} = \frac{MB+MA}{MA}$$

$$MA = \frac{\lambda c}{c+1} \quad 1 + \frac{1}{c} = \frac{\lambda}{MA}$$

$$MA^2 = y^2 + (OA-x)^2$$

$$MB^2 = x^2 + (OB-y)^2$$

$$OA^2 + OB^2 = \lambda^2$$

$$\frac{\lambda^2}{(c+1)^2} = y^2 + (OA-x)^2 \quad \frac{\lambda^2}{(c+1)^2} = y^2 + OA^2 - 2OAx + x^2$$

$$\frac{\lambda^2 c^2}{(c+1)^2} = x^2 + (OB-y)^2 \quad \frac{\lambda^2 c^2}{(c+1)^2} = x^2 + OB^2 - 2OBy + y^2$$

$$OA^2 + OB^2 = \lambda^2 \quad \frac{\lambda^2}{(c+1)^2} + \frac{\lambda^2 c^2}{(c+1)^2} = x^2 + y^2 + \lambda^2 - 2OAx - 2OBy + x^2 + y^2$$

$$(OA-x)^2 = \frac{\lambda^2}{(c+1)^2} - y^2 \quad \frac{\lambda^2(1+c^2)}{(1+c)^2} = \lambda^2 - 2(OAx+OBy) + 2x^2 + 2y^2$$

$$OA-x = \sqrt{\frac{\lambda^2}{(c+1)^2} - y^2} \text{ [sic]}$$

$$OA = x \pm \sqrt{\frac{\lambda^2}{(c+1)^2} - y^2}$$

$$OB = y \pm \sqrt{\frac{\lambda^2 c^2}{(c+1)^2} - x^2}$$

$$(x \pm \sqrt{\frac{\lambda^2}{(c+1)^2} - y^2})^2 + (y \pm \sqrt{\frac{\lambda^2 c^2}{(c+1)^2} - x^2})^2 = \lambda^2$$

$$\begin{aligned} &x^2 \pm 2x \sqrt{\frac{\lambda^2}{(c+1)^2} - y^2} + \frac{\lambda^2}{(c+1)^2} - y^2 + y^2 \pm 2y \sqrt{\frac{\lambda^2 c^2}{(c+1)^2} - x^2} + \\ &\frac{\lambda^2 c^2}{(c+1)^2} - x^2 = \lambda^4 \\ &\pm 2x \sqrt{\frac{\lambda^2}{(c+1)^2} - y^2} + \frac{\lambda^2}{(c+1)^2} \pm 2y \sqrt{\frac{\lambda^2 c^2}{(c+1)^2} - x^2} + \\ &\frac{\lambda^2 (1+c^2)}{(1+c)^2} = \lambda^4 \\ &[3 \text{ dessins}] \end{aligned}$$

CAHIER 3, F°9 V°
J'attends donc de réparer, [mots biffés] de vouloir bien me faire donner, convaincu d'ailleurs [?] que cette réponse sera ma réhabilitation.
J'ai cru [?], [mots biffés, taches d'encre] [ill.] aussi dans mon cœur, cette [ill.] fait prolonger [ill.], pour les saisir [ill.] J'ai confiance dans la haute équité de M le Président de la République. [texte de la lettre effacé] [16 dessins]

CAHIER 3, F°10
[1 schéma au milieu des dessins]
[27 dessins et taches d'encre]

CAHIER 3, F°10 V°
[10 dessins]

CAHIER 3, F°11
[1 schéma]
 $\alpha x + \beta y + \gamma = \lambda$
 $\alpha' x + \beta' y + \gamma' = \lambda'$
 $\alpha'' x + \beta'' y + \gamma'' = \lambda''$ [sic]
[23 dessins]

CAHIER 3, F°11 V°
[20 dessins et quelques traces d'encre du feuillet suivant]

CAHIER 3, F°12
[26 dessins]
[quatre mots ill.]
impur
quelques mots à ajouter
[souligné]

CAHIER 3, F°12 V°
[14 dessins]

CAHIER 3, F°13
[16 dessins]

CAHIER 3, F°13 V°
[texte effacé]
[un trait horizontal]
[17 dessins]

CAHIER 3, F°14
Danton [souligné]. Une des figures les plus remarquables de l'histoire de la Révolution. Mérite une étude très approfondie et plus juste que celles qui lui ont été généralement consacrées – n'a pas donné toute sa mesure car il a été arrêté par Robespierre qui le craignait.
Danton était un tribun et en avait toutes les qualités comme tous les défauts. Une forte nature, une tête laide mais expressive, une voix tonnante, une énergie et une ardeur indomptables, de véritables qualités d'homme d'État qu'il appartient à l'Histoire impartiale d'apprécier, un accent puissant dominateur ont fait de lui un des orateurs les plus écoutés de la période révolutionnaire.
Danton s'emparait de ses auditeurs, les remuait et les secouait jusqu'à ce qu'il s'en fût emparé. Quand déjà on le tenait sous le couteau, on prit soin que cette voix terrible ne pût plus se faire entendre. On craignait d'être étouffé par le colosse bien qu'il fût garrotté. Comme on l'a si bien dit – au moment de la mise en accusation de Robespierre, et je ne sais plus quel est le conventionnel qui jeta à ce dernier ces mots horribles à la face – « Robespierre, c'est le sang de Danton qui t'étouffe. »
[un trait horizontal]
Danton fut le plus politique des membres du premier Comité de Salut public. Toute sa politique intérieure et extérieure est guidée par le sentiment admirable de la patrie. Ce fut lui qui chercha à concilier la Gironde et la Montagne et la retraite de Danton fut le signal et la chute de la Gironde dirigée par [ill.] Madame Rolland. Quelques Girondins plus clairvoyants voyaient tout le péril. Condorcet soutenait la politique de Danton, mais il avait plus de génie que d'énergie et de volonté ; Vergniaud enfin voyait le péril de la discorde en face de l'étranger, mais il était indolent. Tous deux, par générosité et par pointe d'honneur, confondirent plus tard leur cause avec celle de leurs amis et partagèrent ainsi leur ruine finale, dont la cause, je l'ai dit, vient surtout de Madame Rolland qui, avec une âme très haute et très noble fit malheureusement prévaloir les passions d'une âme aussi rancunière.
Une grande tâche de la mémoire de Danton, c'est de n'avoir pas osé désavouer les massacres de septembre.
[un trait horizontal]
Je crois que Danton grandira encore avec des études plus impartiales sur la Révolution française. [3 dessins]

CAHIER 3, F°14 V°
[22 dessins]

CAHIER 3, F°15
[34 dessins]

CAHIER 3, F°15 V°
[7 dessins]

CAHIER 3, F°16
[5 dessins]
[un trait horizontal] [7 dessins]

CAHIER 3, F°16 V°
[13 dessins]

CAHIER 3, F°17
[1 schéma de droite]
 $\frac{MA}{MB} = c$
 $MA + MB = \lambda$
 $\frac{MA + MB}{MB} = \frac{c + 1}{c}$
[19 dessins]

CAHIER 3, F°17 V°
[18 dessins]

CAHIER 3, F°18
[texte ill.] [8 dessins] [un trait horizontal] [11 dessins]

CAHIER 3, F°18 V°
[texte effacé d'une lettre] [8 dessins]

CAHIER 3, F°19
La politique extérieure de Danton. [souligné]
La Convention avait inauguré la politique des sentiments et avait déclaré la guerre aux tyrans, appelant les peuples à s'affronter en leur promettant son appui. Mais le vigoureux esprit de Danton ne se nourrissait pas de chimères; il avait un sens exact de la réalité et voulait continuer à traiter les grandes affaires européennes d'après les traditions et les règles.
Danton avait été l'un des créateurs du premier Comité de Salut public et s'était chargé avec Barras du département des affaires étrangères.
Danton, dans une de ses plus belles luttes oratoires à la tribune à la Convention, le fit enfin revenir sur ses anciens doutes et fit voter le décret suivant, qui était dans la suite logique et dans la considération exacte des événements.
« La Convention nationale déclare, au nom du peuple français, qu'elle ne s'immiscera en aucune manière dans le gouvernement des autres puissances, mais elle déclare en même temps qu'elle s'ensevelira plutôt de ses propres mains que de souffrir qu'aucune puissance s'immisce dans le régime intérieur de la République. »
[paragraphe souligné]
Dès lors, la voie était ouverte aux négociateurs – c'était la politique des intérêts – la politique des intérêts de la patrie aboutissant enfin à la politique des sentiments.
[un trait horizontal] [13 dessins]

CAHIER 3, F°19 V°
[15 dessins]

CAHIER 3, F°20
[20 dessins]

CAHIER 3, F°20 V°
[15 dessins] [1 schéma]

CAHIER 3, F°21
Robespierre [souligné]
L'éloquence de Robespierre était froide, très laborieuse, très concertée.
Il n'était pas orateur de naissance. Robespierre était un sentimental, un mystique mais qui rapportait à lui toute la pitié et pleurait sur les cruautés de ses ennemis à son égard et sur celles qu'ils l'obligeaient à commettre. Ce fut un dangereux maniaque.
[un trait horizontal] [21 dessins]

CAHIER 3, F°21 V°
[26 dessins]

CAHIER 3, F°22
Essai sur William Pitt. [souligné]
Quand, le premier, William Pitt proteste à la Chambre des Communes contre les faits de la guerre d'Amérique, avec une éloquence et un héroïsme qui devaient encore un épuisement qui devait [sic] quelques jours plus tard le conduire à la mort, il s'était appuyé sur le jeune William Pitt, âgé alors seulement de dix-neuf ans.
Quand enfin le ministère Shelburne ne put plus faire face à l'opposition de la Chambre des Communes, il dut appeler à son aide William Pitt. On vit alors un chancelier de l'échiquier âgé de moins de vingt-trois ans.
Seize fois mis en minorité, William Pitt, fort de sa conviction, du sentiment qu'il y allait de la grandeur de sa patrie, résista, refusant toutes les sinécures, toutes les compensations qu'on lui offrait, méritant dès ce jour le surnom de l'Incorruptible. Enfin l'occasion vint de pouvoir dissoudre la Chambre des Communes; il la saisit et l'Angleterre se donna un maître en William Pitt.
L'homme d'État, que les électeurs de 1784 venaient ainsi d'affermir au pouvoir est le plus anglais des hommes, et dans la période pacifique de son ministère, le plus grand ministre parlementaire de tous les temps. Son père, lord Chatham, chérissait ce fils cadet, mais s'il l'avait fortement nourri d'éloquence classique, il n'avait pu lui communiquer la fougue de sa passion. Le second Pitt est froid, calme, lucide, animé seulement quand les considérations de la patrie venaient à l'emporter dans les sphères les plus élevées de l'éloquence.

Mais si William Pitt a admirablement compris l'Angleterre, il n'a pas compris l'Europe. Au lendemain de la guerre d'Amérique, les finances étaient bien dans un état désastreux. Avec une ténacité et un courage admirables, Pitt se mit à l'œuvre et ni traitements abusifs, ni sinécures ne trouvèrent grâce devant lui. William Pitt est le premier chef de gouvernement qui ait fait du système communal du pays le principal objet de sa politique. C'est l'apogée de la politique de Pitt.

La Révolution française éclate. Le régicide est annoncé. Pitt se jette dans l'opposition contre la France et de toute la prospérité amassée dans les premières œuvres de son gouvernement, il ne reste plus rien ... [un trait horizontal]

CAHIER 3, F°22 V°

L'esprit philosophique de Kant [souligné]

La révolution intellectuelle produite par Kant par la publication du livre Critique de la raison pure est comparable à celle que Copernic a accomplie dans l'astronomie.

L'idéalisme de Kant est l'application aux conceptions d'ordre philosophique de la doctrine de la libre discussion. C'est de Hume que Kant a reçu l'idée de critiquer nos facultés, de connaître et de limiter surtout la portée des principes directeurs de toute pensée humaine.

Dans le sérieux remarquable de son caractère, dans l'estime de la vie morale [ces cinq mots soulignés], Kant trouve l'idée maîtresse de sa philosophie, à savoir que nous n'avons des certitudes absolues que pour agir [ces neuf mots soulignés], et que la science est d'un tout autre ordre que la croyance.

Même depuis que l'évolution des idées a modifié l'absolutisme de cette dernière conception, l'action de Kant a été décisive dans l'histoire de la pensée humaine.

Il a, à mon avis, saisi d'une façon indiscutable la distinction entre la connaissance proprement scientifique et celle que l'on peut appeler philosophie et a surtout posé l'estime de la vie morale. [ces cinq mots soulignés]

[8 dessins]

CAHIER 3, F°23

[33 dessins]

CAHIER 3, F°23 V°

Je parlais il y a quelques jours de Kant. Comme je l'ai dit, son œuvre vit par son esprit moral.

La morale de Kant est bien supérieure à toute sa logique et à toute sa philosophie intellectuelle.

[un trait horizontal]

On se défie parfois de la raison individuelle quand elle cherche à se dresser en système de vie. Fort bien, mais qu'on trouve mieux. Faute de mieux, il faut suivre la raison, quitte à se dépiter parfois contre elle.

[un trait horizontal] [8 dessins]

J'a - . b. - c. - d. - e. - f. - g. - h. - i. - j. - k. -

CAHIER 3, F°24

J.-J. Rousseau [souligné]

Éducation faite par lui-même après une vie d'aventures, etc.

[27 dessins]

CAHIER 3, F°24 V°

[15 dessins]

CAHIER 3, F°25

[24 dessins]

CAHIER 3, F°25 V°

[18 dessins]

CAHIER 3, F°26

L'Indoustan [souligné] (1718-1767), l'Empire mongol.

Mohammad, le sixième successeur du grand Aureng Zeb, n'avait pu empêcher le démembrement de son empire. Deux grandes dynasties furent fondées à côté de la sienne, celle des Nizam sunbabs [?] du Dekhan et celle des nababs vizirs d'Aoude. L'empire du Mongol restait cependant encore un vaste territoire plus grand que l'Allemagne.

Nadir Schah venait de son côté d'achever la conquête de l'Afghanistan et de devenir le voisin de l'Empire mongol ; fatalement, comme tout conquérant, le vizir se portait [sic] sur les Indes. Nadir Schah saisit le premier prétexte venu et comme l'empereur mongol lui refuse satisfaction, il franchit l'Indus et entre bientôt à Peschavar. Puis il rencontre l'empereur mongol et le bat. Celui-ci est obligé de fuir avec le nabab du Dekhan; le nabab d'Aoude traite avec le vainqueur.

Nadir se saisit de l'Empereur et entre à Delhi après une longue période de pillages et d'exactions, après avoir exigé la cession des provinces de Kaboul et du Kashmir. Nadir Shah se retire enfin dans la capitale de l'Empire mongol et reprend le chemin de la Perse.

Mais la renommée de l'immense butin rapporté par Nadir enflamme les imaginations artistiques; et bientôt l'empereur Mohammad vit une nouvelle armée persane sur les bords de l'Indus qui heureusement n'alla pas plus loin. Bientôt, l'empereur Mohamad mourait.

Son successeur, l'empereur Ahmed, fut encore plus malheureux que son père l'empereur Mohamad. Toutes les nations pillardes semblaient s'abattre sur l'empire mongol. Les Mahrattes surtout qui finirent par déposer l'empereur mongol; celui-ci fut remplacé par Alam Gir qui n'était et ne pouvait être qu'un fantôme d'empereur.

Mais les Afghans n'étaient pas disposés à laisser aux Mahrattes seuls l'exploitation de l'Inde; pour la troisième fois, Delhi, la capitale de l'empire mongol, tombe aux mains d'une armée iranienne. À cette nouvelle, les Mahrattes constituent une armée formidable; c'est la levée du paganisme indou contre l'envahisseur musulman. Les grandes rencontres s'engagent à Panipat; les Indous furent complètement défaits. L'élan qui avait entraîné les Mahrattes à la reconquête de l'Indus fut brisé pour dix ans. Les Afghans restaient maîtres de l'Indoustan, mais le Dourani, aussi sage que Nadir Schah, comprit qu'il ne pourrait recevoir dans ses mains à la fois l'Indus et l'Afghanistan, il laissa sur les traces de l'empire mongol l'empereur Alam II.

Si la victoire des Afghans a brisé l'élan des Mahrattes, l'ère des invasions musulmanes n'en est pas moins fermée – l'Indoustan, au lieu de devenir un champ clos où ne restent en présence que les puissances indigènes et la Compagnie britannique [sic].

CAHIER 3, F°26 V°

Alam II qui reste empereur mongol nous présente comme un retour au type héroïque des premiers successeurs de Baber. Le [ill.] veut se lancer contre la guerre contre les vassaux rebelles, dans les batailles contre les Anglais. Il est vraiment le dernier grand Mongol. Après lui, Akbar II et Mohamad Bahadour, les derniers empereurs mongols, ne seront plus des pensionnaires de la compagnie britannique.

Cependant, dans cette anarchie croissante de la péninsule, les derniers empereurs représentent, dans le monde des idées et du droit, quelque chose de très grand. Entre les chefs et bandits qui s'élèvent à la royauté, les compagnies des marchands européens qui rongent l'Indoustan, l'empereur reste la source unique de toute légitimité. Mais ils ne veulent plus que la main qui signe les firmans et qui s'ouvre ensuite pour recevoir en or son salaire; c'est à cette main que Dupleix et la Compagnie française, Clive et la Compagnie anglaise s'adressent pour faire consacrer leur conquête et leurs empiètements.

[un trait horizontal]

La Compagnie française. Dupleix [souligné]

Le premier gouvernement des Indes françaises qui mérite d'être signalé, c'est Lenoir. Il gère honnêtement, loyalement et en commençant ainsi les affaires de la Compagnie française.

Sous Lenoir, se fonda notre troisième établissement politique de l'Inde: Mahé. Le successeur de Lenoir fut Dumas. Quand il devint gouverneur de l'Inde, la dissolution de l'empire mongol s'achevait, Dumas s'immita hardiment dans la politique indienne.

CAHIER 3, F°27

Par la loyauté envers ses alliés, par sa fermeté devant les audacieux pillards des Mahrattes, Dumas avait conquis dans l'Inde la réputation d'un héros, l'estime et l'admiration de tous les princes.

C'est Dumas qui, le premier, fit de nos quatre établissements politiques des places imprenables pour les armées indoues. À son successeur Dupleix, il allait léguer des expériences, des exemples en une situation à la fois prospère et glorieuse.

Dupleix [souligné]. Dès dix-huit ans, Dupleix s'embarque sur les vaisseaux de la Compagnie et fit plusieurs voyages aux Indes. Dupleix est bientôt nommé membre du conseil supérieur et commissaire de guerre. Il était déjà membre de ce conseil sous Lenoir. Peu de temps après, il est nommé gouverneur de Chandernagor et attire dans cette ville endormie les marchands de l'Europe. En 1741, Dupleix épouse une veuve, fille d'un Français et d'une Française. De son génie naturel, elle doubla celui de son mari dans les pires épreuves, relevant son courage, le consolant dans ses désespoirs.

La guerre de la succession d'Autriche qui s'allume en Europe a son contre-coup dans l'Inde par la première guerre anglaise.

Voilà quelle était à ce moment dans l'Inde la situation respective des diverses nations européennes. Négligeons les Hollandais et les Portugais pour ne considérer que ces deux compagnies qui vont se disputer l'Empire des Indes.

Les Français ont quatre établissements politiques : Chandernagor, Pondichéry, Mahé, Karikal, plus un certain nombre de comptoirs – Masulipatam, Calicut, Sûrat.

Les Anglais ont Bombay, Madras, avec le fort Saint-David, Calcutta et des comptoirs, les mêmes que les Français plus Hougly.

Un avantage de la France, c'est que la route est jalonnée par nos îles de l'Afrique orientale [...]

CAHIER 3, F°27 v°

[...] tandis que, sur cette même route qu'ils occuperont un jour si fortement, les Anglais n'ont encore aucune porte (ni l'Île-de-France qui est aux Français, ni le Cap qui est aux Hollandais). Dans l'Inde, à l'heure actuelle, Français et Anglais ont ceci de commun, c'est que ni la Compagnie anglaise, ni la Compagnie française ne se soucient de sortir de leurs attributions. Commerciales, elles n'ont envie ni de former des armées, ni de faire ou de défaire des rois, ni d'annexer des royaumes; elles n'ont cure que des dividendes à distribuer à leurs actionnaires que la force des choses les transformera, de simples associations de commune en puissances conquérantes. C'est malgré elles que la Compagnie française sera entraînée dans cette voie par Dupleix; c'est malgré elles que le Camp « anglais suivra le Camp » français ne fût-ce que pour les supplanter. Pas plus à Londres qu'à Versailles, on n'a formé le dessein de se substituer au Grand Mogol et l'on y verra éclater de terribles colères contre les gouverneurs français ou anglais qui engageront la métropole dans des aventures politiques. Dupleix peut s'expliquer déjà par ses prédécesseurs Lenoir, Dumas, mais il a des vues autrement nettes et une autre énergie.

CAHIER 3, F°28

Dès son arrivée au gouvernement, Dupleix va se préparer au rôle qu'il pressent lui revenir. Pour cela, il lui faut de bonnes finances, de bonnes troupes, de bonnes fortifications – il organise tout, sévit contre les abus, rompt les soldats à la discipline, enrôle des Cipayes.

La guerre vient l'interrompre. Quand la guerre anglaise éclate, on prive Dupleix des vaisseaux de La Bourdonnais que celui-ci reçut l'ordre de renvoyer en France; on enjoint à Dupleix de négocier avec la Compagnie britannique la neutralité dans l'Inde. Dupleix se vit donc abandonné dans Pondichéry, dénué de tout moyen de défense. Il se résigne alors à entrer en négociation avec Morse, gouverneur de Madras. Celui-ci repousse orgueilleusement toute proposition de neutralité. Dès lors, Dupleix ne voit de salut pour la Colonie française que dans l'appui que pourraient lui prêter les suzerains indous; il s'adresse aux souverains de Delhi. Tel était encore en ce moment le prestige de la puissance mongole que le conseil métropolitain de la Compagnie anglaise s'effraya de cette interdiction et enjoignit à Mora de se tenir au repos.

Mais Dupleix n'était pas dupe du fantôme d'empereur mongol qu'il avait fait intervenir; il n'avait cherché qu'à se donner du répit. Dupleix envoie un vaisseau à La Bourdonnais pour s'informer de la situation critique, puis il tombe malade. Mais dès qu'il apprend l'arrivée de La Bourdonnais, il saute hors de son lit pour préparer le ravitaillement des vaisseaux.

Quand La Bourdonnais arrive à Pondichéry, Dupleix l'embrasse en versant des larmes de joie.

Le plan proposé par Dupleix est aussitôt accepté par La Bourdonnais; d'abord détruire la flotte anglaise puis prendre Madras et le fort Saint-David, raser ces places et chasser les Anglais de la côte de Coromandel.

La Bourdonnais s'élance à la recherche de la flotte anglaise; celle-ci se dérobe. On se rabat alors sur la dernière partie du plan.

CAHIER 3, F°28 v°

La Bourdonnais délègue ses hommes sur Madras qui est enlevé.

Ici commencent les divergences entre Dupleix et La Bourdonnais. Dupleix, pour désarmer l'empire mongol, voulait lui remettre Madras, après l'avoir sali et après avoir chassé les Anglais. La Bourdonnais, lui, avait fait son traité avec Mora : Madras resterait aux Anglais moyennant une rançon. Ce traité tel n'avait pas le droit de conclure. Dupleix était gouverneur.

L'irritation fut grande à Pondichéry. Le Conseil cassa le traité de La Bourdonnais avec Mora. La Bourdonnais sut résister, mais des ordres arrivent de France et accablent La Bourdonnais qui quitte Madras, désespéré. La dissension entre les deux chefs nous avait coûté cher.

Après le départ de son rival, Dupleix se retrouve dans une situation très périlleuse.

[un trait horizontal] [3 dessins]

CAHIER 3, F°29

[18 dessins]

CAHIER 3, F°29 V°

[16 dessins]

CAHIER 3, F°30

[texte effacé d'une lettre commençant par]

je tiens à vous exprimer toute ma pensée toute entière [sic].

[3 dessins]

CAHIER 3, F°30 V°

[12 dessins]

CAHIER 3, F°31

Suite de l'étude de Dupleix. [souligné]

[un trait horizontal]

Je rappelais qu'à la suite du départ de La Bourdonnais, la situation de Dupleix était devenue très critique. Il n'avait plus un seul vaisseau ; les forces anglaises étaient intactes et le Mongol réclamait Madras suivant les conventions stipulées avec Dupleix. Mais les Indous furent vaincus et défaits à plate couture par la petite poignée de Français. Madras reste entre nos mains, devient possession française. Il ne restait plus de ce côté aux Anglais que le fort St-David où s'était réfugié en particulier Robert Clive. Le nabab se décida d'ailleurs à faire la paix avec Dupleix.

L'Angleterre se décide à un grand assaut pour reprendre son influence sur la côte de Coromandel, tandis que Dupleix reste sans aucun secours. L'amiral anglais Boscawen prend le commandement et, négligeant Madras, dirige ses forces sur les mers sur Pondichéry. Mais Dupleix supplée à tout et l'héroïque défense de Pondichéry oblige les Anglais à se retirer en désordre à Fort David.

Mais aussi, la nouvelle de la signature de la paix par le traité d'Aix la Chapelle, avec Louis XV, hélas restituait aux Anglais ce Madras acquis avec tant d'audace, conservé avec tant de vigilance.

Toutefois, la première guerre anglaise de l'Indoustan avait eu des résultats incalculables ; c'en était fait du prestige mongol. Il ne restait en présence que deux compagnies de marchands. Maintenant, c'était vraiment la France et l'Angleterre qui, seules, restaient en présence, se disputant le [ill.] du Grand Mogol. L'Inde serait-elle française ou anglaise ? En 1748, toutes les apparences étaient en faveur de la première hypothèse. Elles ne se réalisèrent pas, hélas.

Dupleix ne pouvait espérer agrandir sa nababie de Pondichéry tant que vivraient les deux puissants, le nabab du Carnatic et le nabab du Dekhan.

[un trait horizontal] [9 dessins]

CAHIER 3, F°31 V°

[12 dessins]

CAHIER 3, F°32

[24 dessins]

CAHIER 3, F°32 V°

L'éducation dans les écoles doit être le complément de l'instruction. L'instruction donne le savoir ; l'éducation enseigne l'amour du beau et du bien, de la Vérité, le sérieux de la vie. Il faut que l'enfant soit jeté dans la vie non seulement avec un fort bagage intellectuel – et cela seul ne suffit pas – mais avec un sentiment moral tellement fort, tellement inébranlable que la mort seule peut atteindre, que la vie peut ensuite patiner sur lui, lui faire subir toutes les épreuves sans parvenir à affaiblir le sentiment moral. Quelle que soit donc la dose d'instruction que les circonstances ou le milieu permettent de donner à l'enfant, ce qu'il ne faut jamais omettre de lui faire donner, c'est le sentiment moral, inflexible, indiscutable.

Écoles primaires ou secondaires, grandes écoles universitaires, instituteurs primaires ou professeurs d'ordre plus élevé, tous les éducateurs en un mot, ne devront jamais perdre de vue le but élevé qu'ils ont à atteindre : faire des hommes.

[9 dessins et trace de l'encre du feuillet précédent]

CAHIER 3, F°33

[25 dessins]

CAHIER 3, F°33 V°

Je ne connais rien de plus émouvant comme l'étude de l'Histoire, surtout quand on [un mot biffé, ill.] lit la vie et le mouvement des peuples.

[un trait horizontal]

Je ne connais pas de plus grand repos, dans les épreuves qui désespèrent parfois le fond de l'esprit humain, je ne connais pas de plus grand repos que le travail. Plongé dans un sujet qui m'émeut, j'oublie tout, terre et air, pour m'y absorber tout entier, cœur et âme. [14 dessins] [un trait horizontal]

Quand on lit Michelet, il semble que l'on entend les cris de joie, de douleur, d'amour, de haine, d'espérance, de dégoût, qu'il jette en dépouillant les documents originaux qui peuvent servir à écrire son histoire. Quelle âme lyrique et frémissante que l'âme de Michelet! [un trait horizontal]

CAHIER 3, F°34

[texte effacé de lettre]

[un trait horizontal]

[25 dessins]

CAHIER 3, F°34 V°

I had been [sic] happy if the General Camp Pioners and all had [tasted] her sweet body: so I had nothing known. [J'aurais été heureux quand le camp tout entier, jusqu'au dernier pionnier, aurait goûté son corps charmant, si je n'en avais rien su – Shakespeare]
[un trait horizontal] [12 dessins]

CAHIER 3, F°35

Olivier Madox Brown. [souligné]

Le nom de Brown, illustré par un peintre célèbre en Angleterre, semble revivre sous ses yeux dans son fils, qui promettait un grand artiste et un grand écrivain. La mort vint briser à dix-neuf ans tout cet avenir de gloire. Cet enfant qui avait peu vécu trouva cependant le moyen de laisser une impression ineffaçable de force et de puissance.

L'arrière grand-père d'Olivier était le fameux médecin d'Edimbourg qui croyait avoir trouvé, avant Broussais, le secret des forces vitales, et découvert dans l'excitabilité le dernier mal de leurs luttes et de leurs harmonies, comme elle fut le premier et le dernier mot de sa destinée ardente et vagabonde. Le père d'Olivier, le grand peintre idéaliste, est donc le petit-fils de ce médecin épique. L'hérédité de l'imagination et de la force nerveuse semble ainsi très marquée. Olivier a une puissance réelle, tandis que ce qu'on appelle souvent précocité chez certains enfants prodiges n'est qu'une puissance d'imitation et d'assimilation. La véritable intelligence naît de la pensée personnelle. Dès onze ans, Olivier se met à dessiner et à peindre. Mais sa vocation littéraire se dessine dès sept ans et, à dix ans, l'absorbe. Il y a des vers de lui d'une originalité et d'une pensée étonnantes.

Tennyson n'a rien écrit de plus harmonieux que ces vers adressés à une rêveuse:

Or art thou listening to the gondolier	[Ou bien écoutes-tu le gondolier / lui dont
Whose song is dying o'er the waters wide	le chant s'éteint sur les vastes eaux, / Pourras-tu
Trying the faintly-sounding tune the hear	saisir l'écho lointain de la mélodie / Avant qu'elle
Before it mixes with the rippling tide?	ne se fonde dans le flux murmurant?]

Durant le dur hiver de [18]70-71, Brown s'enferme sans feu dans sa chambre et compose son premier roman, *The black Susan* (Le Cygne noir).

C'est une haine et un amour à bord [sic]. Il y a dans cette œuvre une telle logique de la fatalité, qui voile l'horreur en la [un mot ill.], qui rappelle un drame d'Eschyle, qu'on est frappé de cette jeune puissance dramatique.

Sa dernière œuvre, *The Divale Bluth* (Fleurs de folie), est restée inachevée. Dans ses papiers, on trouve un fragment de poème qui devait faire partie de l'œuvre et dont voici quelques extraits:

« Dieu! Quelle âme cette femme avait! Il n'est point d'idéal au ciel, là-haut, ni dans l'enfer, en bas, qu'une âme de femme ne puisse dépasser, auquel elle ne puisse s'élever ou se dégrader... »

« Ses yeux étincelaient – deux étoiles sœurs, cueillies dans l'abîme de l'âme du Dieu [?] le plus inconcevable. Ils s'allumaient et brillaient comme une flamme soufflée au vent, le jour où nous nous rencontrâmes. Ils illuminaient l'âme de l'enfant, comme à présent ils brûlent à en mourir l'âme de l'homme. »

« Oh! Amour, amour, dont les impulsions incompréhensibles charment en esclavage les nerfs les plus puissants de la terre, dont la main fait le ciel de celui-ci avec l'enfer de celui-là, dont les aspirations prennent l'assaut du ciel avec leurs hautes ambitions. »

CAHIER 3, F°35 V°

Le génie visionnaire allait gagnant.

Calling him [master, though] he was so [young].

Oh friend and brother, if this thing [un mot ill.]

What soul lives after death, the great [un mot ill.]

Should [un mot ill.] the [un mot ill.] to gave the [un mot ill.] to them

And they thy wandering [un mot ill.] would [un mot ill.]

[l'appelant maître, malgré son si jeune âge / Oh, mon ami, mon frère, si cela (...)]

Ce que l'âme vit après la mort, le grand (...) / Devrait (...) leur donner (...) /

Et leur errance (...)]

[10 dessins]

Quelles belles figures que ces généraux de la Révolution !

Marceau, dont la vie n'était qu'un tissu de nobles actions, qui tombera le 2 juin sur le champ de bataille d'Alterkirchen. Hoche, l'émule de Napoléon, dont la noblesse d'âme égale la haute valeur militaire, succombe à Wetzlar; Championnet, un Champi [sic] qui traitait ses soldats en citoyens, d'un désintéressement absolu; Desaix, ardent et généreux, modeste jusqu'à la gaucherie dans la vie privée, héroïque au feu, inspiré sur le champ de bataille, réunissant en lui, par le plus rare des contrastes, les plus belles qualités d'un Catinat et d'un Condé; Moreau, plus illustre que tous: « La guerre sous mes ordres, disait-il avec une légitime fierté, ne fut un fléau que sur les champs de bataille; je ne m'appliquai pas moins à faire respecter le caractère du peuple français qu'à faire craindre ses armes. » Hélas, tant de belles qualités furent obscurcies par la rancune et la jalousie et l'égarement jusqu'au crime impardonnable d'avoir apporté à l'ennemi le concours de ses belles facultés; ce boulet qui le frappa ne fut que le châ-timent légitime.

Berthier – le chef d'état-major accompli; Lannes, l'Ajazz français dépensier, Pygmée qui se transforme en géant. Tous ces esprits sont à étudier. Quelques taches dans cette belle galerie: Pichegru que la fortune semblait réserver au rôle d'un Bonaparte et qui finit plus misérable encore que Dumouriez.

Quand on étudie la Révolution française, il s'en dégage des figures extraordinaires, surtout celles qui ont paru dans la période purement révolutionnaire. Ils aimaient l'humanité comme représentant la raison et haïssaient la superstition comme la rupture de la raison. Ils n'eurent pas le grand souffle poétique et idéaliste que notre siècle sut apporter à ces grandes vertus, mais ils virent haut et très loin.

On voudrait pouvoir faire revivre en quelques traits de plume les adeptes de l'Église jacobine, leurs ardentes convictions, leurs attachements sans borne aux souvenirs de 1793-1794.

Ce rêve d'une armée fut si ardent que ceux qui l'avaient traversé et qui survécurent ne purent désormais rentrer dans la vie. Ils restaient forcément sous le coup d'idées fixes, ils avaient le delirium tremens des ivresses sanglantes. Et il faut les voir comme ils étaient, non point des bêtes féroces, mais au contraire des croyants absolus, sacrifiant tout à leur conviction, et le monde qui n'était pas au diapason leur semblait vide et enfantin. Ceux qui [un mot biffé, ill.] demeurèrent ainsi, seuls débris comme des restes d'un monde de géants, ne pouvant plus avoir de commun avec les vivants. Il faudrait la plume d'un Michelet pour faire revivre ces figures de géants. [9 dessins]

Influence de la Révolution française sur les idées philosophiques.

L'Europe subit l'influence des idées philosophiques qui, de France, rayonnent partout. Le prestige de Rousseau est énorme. Kant avoue qu'il a été frappé comme d'une révélation quand il comprit que le respect dû à l'homme n'était point réservé à une élite d'esprit cultivée, mais qu'il s'étendait à tous sans exception. Cette idée féconde des droits de l'homme et de l'universalité de la raison jette partout de profondes racines. Et l'Europe ne s'y trompait pas. Quels que fussent être les excès de la Convention, les violences de la Terreur, les idées de raison, de droit, de justice vont insinuer aux âmes une fermeté, une énergie, un sentiment de discipline et d'héroïsme moral qui deviendra la réponse suprême. [un trait horizontal]

Résumé succinct [sic] de la Constitution de l'Amérique et de la guerre de l'Indépendance. [un trait horizontal]

À la conclusion de la paix d'Utrecht (1713), la population totale des colonies anglaises s'élevait à 450 000 habitants, dont 400 000 Européens et 50 000 Nègres. Le Canada ne faisait aucun progrès; il n'y avait que 20 à 25 000 Français dans la vallée du St-Laurent.

La disproportion des forces entre deux colonisations, la colonisation anglaise et la colonisation française, destinées à se disputer la possession exclusive de l'Amérique septentrionale, était déjà considérable, elle n'allait que s'accroître.

Au milieu du XVIII^e siècle, en 1750, la colonie française du Canada n'avait reçu qu'un accroissement de forces de 20 à 25 000 habitants, tandis que la population totale des colonies britanniques s'élevait à un million et demi d'habitants.

L'Angleterre proposait donc, vers 1750, un véritable empire colonial – les 13 colonies qui devaient, 25 ans plus tard, s'unir par leur aggrandissement, occupaient toute la côte, sans solution de continuité. Cependant, ces groupes de population différaient par le climat, le genre de cultures, l'origine, les croyances, les conditions d'existence. L'histoire intérieure de ces colonies durant le XVIII^e siècle est faite presque uniquement des démêlés entre les assemblées coloniales, élues par les habitants, et les gouverneurs royaux, nommés par la Grande-Bretagne.

Du côté français au contraire, au Canada, à la Louisiane, aucun mouvement; ce qui pourrait faire illusion sur les chances de domination éventuelle de la France dans l'Amérique du Nord, dans le cas d'une lutte avec l'Empire colonial britannique, c'est l'immensité des territoires occupés nominalement au moins par les colons français. Quoique si peu nombreux, les Français au Canada avaient des visées de plus en plus ambitieuses et, se portant sur les Alleghanys, ils allèrent se heurter aux colons anglais. La paix d'Aix-la-Chapelle (1748) mit un terme à ces querelles, et la France obtint les petites îles de Saint-Pierre et de Miquelon, au nord de Terre-Neuve. Mais ces querelles firent comprendre aux Canadiens le péril où les exposait leur petit nombre, que le moment était proche où la lutte pour la possession de l'Amérique du Nord allait éclater, définitive, sans merci entre la France et l'Angleterre. La disproportion énorme des forces entre les deux colonies assurait [mot biffé, ill.] la défaite, s'il n'était tenté par la royauté française, pour sauver le Canada, un effort énergique et suivi. Cet effort ne fut pas fait. [ces six mots soulignés]

Le premier choc eut lieu sur le versant occidental des Alleghanys, entre un poste de Français commandés par Jumonville et un poste de Virginiens commandés par Georges Washington, alors âgé de 22 ans. Jumonville fut tué, mais la victoire resta au parti français. L'Angleterre résolut alors d'en finir avec cette menace permanente contre [?] les établissements et de conquérir le Canada. La première campagne tourna mal pour les Anglo-Américains; les quelques renforts que reçurent les énergiques Canadiens leur suffirent.

CAHIER 3, F°39 V°

Mais la cour de Versailles oublia de plus en plus les colonies françaises, tandis que les colons américains étaient énergiquement soutenus par la métropole. Les Canadiens se défendirent héroïquement, la poignée de Français qui s'y trouvait fit bravement comme toujours son devoir, mais succomba fatalement sous le nombre.

Le Traité de Paris (1763) abandonna aux Anglais tout le Canada et toute la Louisiane, sauf la Nouvelle-Orléans. De son immense domaine, la France ne conservait que les îlots de Saint-Pierre et de Miquelon!...

[un trait horizontal]

Lorsque les treize colonies qui avaient pris part à la guerre contre le Canada se retrouvèrent en tête à tête avec la métropole anglaise, le désaccord ne tarda pas à éclater. La faute en fut à la fois aux hommes et aux circonstances. Le système colonial anglais de l'époque en est surtout la cause; les possessions exotiques devaient être différemment exploitées au profit de la mère patrie; la grandeur maritime et commerciale de l'Angleterre reposait sur l'exclusion des colonies de toute participation aux profits du trafic maritime. De là le célèbre « Act of navigation ». Enfin, le Board of Trades établi à Londres devait édicter toutes menaces relatives aux colonies américaines. Tel est le début de la lutte entre les Anglo-Américains et la métropole, lutte d'intérêts.

La lutte ne sortit pas, tout d'abord, du terrain juridique et constitua la première évolution qui transforma les établissements coloniaux en une nation indépendante.

Mais l'agitation gagne peu à peu les populations par des menaces de plus en plus maladroites. On se décide alors au retrait de toutes les terres qu'on avait imposées aux Américains, mais on maintient la taxe sur le thé, pour le principe. Cette unique exception fut l'occasion directe de la révolte.

Tout d'abord, le rappel des taxes fit une bonne impression; l'agitation se calma. Mais comme on avait maintenu la taxe sur le thé, les Américains s'obstinèrent à ne pas vouloir importer du thé anglais. Le mauvais mot du Cabinet anglais fit qu'il voulut avoir le dernier mot sur cette question.

Sur un ordre ministériel, la Comp[agn]ie des Indes dirige des cargaisons de thé de plusieurs ports d'Amérique. Les patriotes américains organisent l'insurrection contre le thé officiel; à Boston, il est jeté à la mer. Ces incidents provoquent une vive indignation en Angleterre; des mesures répressives sont prises – mais toujours des demi-mesures: on envoie des troupes mais avec défense de les employer. Les Américains de leur côté s'organisent.

Les esprits sont de plus en plus surexcités de part et d'autre; les tentatives de conciliation faites par les loyalistes en Amérique, par lord Chatham et les Whigs en Angleterre échouent – la parole va être à la poudre. En peu de jours, une armée de 20 000 volontaires assiège le général Gage dans Boston. La rupture paraît définitive, dès lors; on arrive au terme logique d'une telle succession d'événements: l'indépendance.

[un trait horizontal]

Guerre de l'Indépendance.

[un trait horizontal]

Le Congrès nomma Washington général en chef (1775). Celui-ci établit aussitôt autour de Boston un blocus régulier; encadre et discipline l'armée de volontaires. Bientôt, les Anglais évacuent Boston. Mais l'Angleterre alors prend des mesures énergiques et prend des positions d'attaque. Le Congrès se décide alors à prendre la mesure définitive, à franchir le pas décisif – le 4 juillet 1776, au vote de la déclaration de l'Indépendance.

[un trait horizontal]

Washington, ayant rendu Boston aux Bostoniens, avait conduit son armée à New York.

Le 8 juillet, quelques jours après la déclaration de l'Indépendance, 9 000 Anglais débarquent en force de Washington.

Alors commença réellement la guerre pour l'Indépendance.

Elle dura six années, de 1776 à 1782, et son histoire se partage tout naturellement en deux périodes divisées par la conclusion de l'alliance entre les États-Unis et la France.

Dans la première période de la lutte, de juillet 1776 à février 1778, les Américains luttent seuls contre les Anglais. Dans la seconde période de la lutte, les Français soutiennent les Américains par des envois de troupes et de vaisseaux et engagent contre les Anglais une lutte maritime dans laquelle ils entraînent avec eux l'Espagne en 1779 et bientôt après la Hollande. Pendant la première période, les hostilités sont [...]

CAHIER 3, F°40 V°

[...] confinées sur le continent de l'Amérique du Nord; durant la seconde période, la guerre se fait à la fois en Amérique, aux Antilles, dans les mers de l'Europe et jusque dans celles des Indes.

[un trait horizontal]

Washington avait devant lui 24 000 hommes de troupes disciplinées. Quelle que fût la bravoure de ses militaires, il se fit battre, dut évacuer New York et se retirer jusqu'au Delaware. Heureusement, les Anglais ne le poursuivirent pas. Washington, à qui le Congrès avait confié [sic] une sorte de dictature, regagne le Delaware sur la glace, surprend les Anglais et les refoule jusqu'à Staten Island.

La campagne était terminée pour l'hiver.

Les généraux anglais se renferment dans New York. Washington attend derrière l'Hudson le moment d'agir. Au mois de juin seulement, les Anglais se mettent en marche, battent Washington et s'emparent de Philadelphie. Mais au nord, les Américains avaient été plus heureux avec Gates qui força le général anglais Burgoyne à capituler.

La nouvelle de la capitulation d'une armée anglaise devant les milices américaines produisit un grand effet en Europe. Elle décida la cour de France à traiter ouvertement avec les États-Unis.

L'alliance formelle eût peut-être été conclue dès la fin de 1776, après la déclaration de l'Indépendance, si les premières défaites des Américains n'eussent un peu réfréné l'enthousiasme. Mais l'esprit public restait favorable aux insurgents – Dès fév[rier] 1777, Lafayette, alors âgé de vingt ans, signait un engagement avec Franklin.

Enfin, le 17 décembre 1777, Franklin fut avisé que le roi de France avait décidé de reconnaître l'Indépendance des États-Unis et de signer avec les Américains un traité d'amitié et de commerce. Les signatures furent données le 6 février 1778.

Le gouvernement français fit armer immédiatement à Brest une flotte destinée à retenir en Europe la plus grande partie des forces navales de l'Angleterre. En outre, d'Estaing fut chargé de conduire en Amérique une division de onze vaisseaux qui suit à la voile le 13 avril.

La nouvelle de la conclusion du traité fut accueillie avec joie en Amérique. La situation était grave. On ne comprend pas que les Anglais, bien nourris et bien abrités à Philadelphie, n'aient pas eu l'idée, pendant ces longs mois, d'attaquer les restes [?] misérables de l'armée de Washington dont ils auraient eu si aisément raison. Le coup de foudre de l'alliance les réveilla de leur joyeuse indolence comme il réveilla les Américains de leur torpeur. L'armée et le Congrès acclamèrent le roi de France comme le protecteur des droits du genre humain.

Les Américains, épuisés par deux années d'efforts, n'eussent sans doute pas été capables de reprendre Philadelphie. Mais Clinton, successeur de Howe, sachant que d'Estaing ne pouvait tarder à paraître à l'embouchure du Delaware, se décida à évacuer la ville.

Malheureusement, d'Estaing n'arriva que le 8 juillet dans la baie de Delaware, quand déjà l'armée anglaise était en partie à New York. D'Estaing mit alors à la voile pour les Antilles.

La détresse financière empêche les États-Unis de tenter de grands efforts. En 1779, Le Congrès soutient le mieux qu'il peut Washington dans la résistance tenace aux causes de dissolution de l'armée.

En 1780, les Anglais modifièrent leurs plans d'opérations en Amérique. N'ayant rien gagné au nord, c'est dans les États du Sud qu'ils portèrent désormais leur principal effort.

Au nord, des grands changements s'étaient produits dans la situation depuis qu'une division française de troupes de terre, commandées par le comte de Rochambeau, était venue occuper la ville de Newport que les Anglais avaient dû abandonner par crainte d'une attaque d'Estaing.

Toutes les forces anglaises se concentrèrent à Yorktown, où toutes les troupes franco-américaines vinrent les assiéger. Le 19 octobre, Cornwallis dut capituler avec l'élite des troupes anglaises d'Amérique. Ce grand désastre de l'armée anglaise de Virginie mit fin aux hostilités sur le continent américain.

CAHIER 3, F°41 V°

[26 dessins]

CAHIER 3, F°42

Essai sur Turgot. [souligné]

Turgot fut un des plus nobles esprits de son temps. Il renonça à une grande fortune ecclésiastique pour « ne pas se condamner à porter toute la vie un masque sur le visage », mais ne devint pas, loin de là, un ennemi du christianisme. Il sut prendre cette position si ordinaire aujourd'hui, si originale de son temps, de respecter le christianisme, comme toutes les autres religions, tout en n'obéissant qu'à la raison. Il estimait que toutes les religions ont droit à la tolérance, pourvu qu'elles ne choquent pas la morale. Turgot était aussi mû uniquement par l'amour de l'humanité et ses actes étaient réglés par la considération du bien public, ne cherchant d'autre soutien que celui de sa conscience, d'autre récompense que celle d'avoir fait son devoir. Turgot avait embrassé toutes les parties de la vie nationale et du gouvernement. Aussi, quand, en 1774, à l'âge de 47 ans, Turgot fut appelé au ministère, était-il prêt pour sa mission.

Turgot, dès sa nomination, sortant encore tout ému du cabinet du roi, se recueille et tout aussitôt, il écrit au roi la lettre mémorable qui contient l'exposé de ses vues sur l'administration des finances.

Il commence par l'engagement qu'il a pris envers lui-même : « Point de banqueroute, point d'augmentation d'impôts, point d'emprunts. » Puis il continue : « Il faudra, Sire, vous armer contre votre bonté de votre bonté même, considérer d'où vous vient cet argent que vous pouvez distribuer à vos courtisans et comparer la misère de ceux auxquels on est obligé de l'arracher parfois pour les exécutions les plus rigoureuses à la situation des personnes qui ont le plus de titres pour obtenir vos libéralités. »

Toujours se manifeste la même préoccupation de Turgot : l'intérêt des malheureux, l'amélioration du sort des peuples. Ensuite, après avoir signalé tous les abus, avec une perspicacité étonnante, il désigne la ligue qui le renversera et qu'il sera seul à combattre. « J'aurai à lutter contre la générosité de Votre Majesté et de personnes qui lui sont les plus chères. Je serai craint, haï, même, dans la plus grande partie de la cour, de tout ce qui sollicite des grâces... Ce peuple, auquel je me serai sacrifié, est si aisé à tromper que peut-être j'encourrai sa haine... Je serai calomnié et peut-être avec assez de vraisemblance pour m'ôter la confiance de Votre Majesté. » Malgré tout, donc, fort de la conscience, du devoir à remplir, Turgot se met résolument au travail.

Turgot commence par des réformes de détail, après l'avancement qui inaugure réellement son ministère et l'arrêt qui rend la liberté au commerce des grains dans l'intérieur du royaume.

« C'était, a dit Michelet, la Marseillaise du blé. Donnée précisément à la veille des semailles, elle disait à peu près 'semez' ! pour être sûr de vendre. Désormais, vous vendrez partout – mot magique, dont la terre frémit. La charrue prit l'essor et les bœufs semblaient réveillés. »

À la lecture de l'édit libérateur, le sceptique Voltaire s'était écrié : « Il me semble que voilà de nouveaux cieux et une nouvelle terre. » Turgot commençait à connaître la popularité. Qu'on le laissât faire et sans doute la révolution se faisait pacifiquement. Mais qui pouvait consentir à le laisser faire ? Était-ce la cour, la noblesse, le Parlement, la finance ? Le peuple alors n'avait pas de voix ! Et qui pouvait le soutenir ? Était-ce le roi ?

Il est impossible de se faire une idée de l'activité de Turgot ; il faudrait le suivre pas à pas dans toutes les réformes. Mais le grand projet auquel il travaillait constamment était la réforme de la corvée. Soudain, il tombe malade. Toutes les haines amassées se réunissent et se concertent. Accapareurs, tous ceux que lésait la liberté de commerce des grains agissaient ; les privilégiés n'attendaient qu'un mouvement des esprits pour profiter de la première panique. La première récolte fut médiocre – les esprits furent surexcités contre Turgot – ce ne fut pas la guerre des farines.

Mais Turgot se révéla homme d'énergie et les fit cesser, promettant la recherche des coupables. Mais les vrais coupables, sauf Conti, étaient si hauts, qu'il fut difficile de les désigner par leur nom.

La guerre des farines avait ébranlé la situation de Turgot. Mais la nouvelle récolte s'annonçait abondante. Les intrigues de la cour semblaient s'apaiser ; enfin, son ami Malesherbes entra au ministère. Turgot devenait la tête pensante et agissante du ministère ; son activité embrassait toutes les parties du gouvernement. Mais Turgot constate son impuissance à obtenir des économies – la cour, à elle seule, avait dévoré plus de 5 millions d'imprévu.

CAHIER 3, F°43

Turgot lance son édit : le Parlement lui fait des remontrances. Les remontrances et itératives remontrances du Parlement ne furent point écoutées et les édits furent enregistrés dans un laborieux lit de justice.

Ce devait être la dernière victoire de Turgot.

Ses derniers travaux nous le montrent toujours aussi résolu qu'au premier jour, aussi attaché, dans la variété de ses décisions, à d'invariables principes de liberté, d'équité, de paix, d'humanité, de progrès éclairé et sage.

Turgot était avant tout partisan de la liberté et de la propriété – il pensait « que la société est faite pour les particuliers, qu'elle n'est instituée que pour protéger les droits de tous, en assurant l'accomplissement de tous les devoirs mutuels ».

À ses yeux, la souveraineté résidait essentiellement dans la raison et la justice. « Votre Majesté, disait-il, Louis XVI, règne sur son pouvoir dans le moment présent. Elle ne peut régner sur l'avenir (régner réellement, être reconnu souverain en droit) que par la raison qui aura présidé à ses lois, par la justice qui en sera la base. »

La publication des édits avait été accueillie avec joie par Voltaire et l'opinion générale, mais la guerre des libelles dirigée contre Turgot redoubla de violence. C'est en vain que, dans une lettre mémorable, Turgot conjure le roi de résister au terrible courant qui menace le trône d'une prochaine catastrophe. Une fermentation inouïe se répand dans la cour, dans la finance, la grande noblesse, le haut clergé. À cette ligue formidable de tous les privilégiés, se joignent tous ceux qui tiennent au maintien des abus. Mais le plus acharné contre Turgot fut la reine Marie-Antoinette.

Malesherbes, découragé, donne sa démission. Turgot, ferme jusqu'au bout, veut attendre qu'on le chasse. Il n'attend pas longtemps. Turgot se retire et termine par une lettre digne et attristée au roi : « Tout mon désir, Sire, est que vous puissiez croire que j'avais mal vu et que je vous montrais des dangers chimériques. Je souhaite que le temps ne me justifie pas. »

Turgot meurt en 1781. Il ne vit pas la Révolution. Il l'avait pressentie ; il n'avait pas pu l'empêcher.

CAHIER 3, F°43 V°

[2 dessins] [1 schéma]

$$AB/AC = c$$

$$AB^2 = x^2 + (y - \lambda)^2$$

$$AC^2 = AO'^2 - R^2 = y^2 + (x - R)^2 - R^2$$

$$AC^2 = y^2 + x^2 - 2Rx$$

$$x^2 + (y - \lambda)^2 = C^2 y^2 + C^2 x^2 - 2C^2 Rx$$

Équation d'une ellipse

Pour $C = 1$

$$x^2 + y^2 - 2\lambda x + \lambda^2 = y^2 + x^2 - 2Rx$$

$$2Rx = 2\lambda y - \lambda^2$$

Le lieu se réduit à une droite perpendiculaire à l'axe des x

[5 dessins]

Montesquieu écrit L'Esprit des lois, un des monuments du XVIII^e siècle.
Helvétius voulut écrire des lois de l'esprit qu'il ne connaissait pas.
[2 dessins]

Athénè de Renan.

[un trait horizontal]

« Ô Noblesse ! Ô beauté simple et vraie ! Déesse dont le culte signifie raison de sagesse, toi dont le temple est une leçon éternelle de conscience et de sincérité ; j'arrive tard au seuil de tes ruptures ; j'apporte à ton autel beaucoup de remords. Pour te trouver, il me faut des recherches infinies. L'initiation que tu conférais à l'Athénien par un sourire, je l'ai conquise à force de réflexion, au prix de longs efforts. »
[un trait horizontal]

CAHIER 3, F°45

On en revient toujours à ses auteurs favoris, à Michel de Montaigne et à Montesquieu. Jean-Jacques Rousseau, malgré toutes ses inégalités, dans l'époque contemporaine, Michelet, Taine, Renan.

Dans l'étude que je faisais de Turgot, rappelant l'édit rétablissant la libre circulation des blés, je citais les paroles de Michelet faisant en quelque sorte revivre devant nous l'émotion produite dans ce pays.

« C'était la Marseillaise du blé.

Donnée précisément à la veille des semailles, elle disait :

'Semez, vous êtes sûrs de vendre. Désormais, vous vendrez partout.'

La charrue prit l'essor et les bœufs semblaient réveillés. »

[2 dessins] [un trait horizontal]

a b

formules d'Euler

[un trait horizontal]

La prière à Athénè de Renan sur l'Acropole.

[un trait horizontal]

CAHIER 3, F°45 V°

« Ferme en toi, Ô Athénè, je résisterai à mes fatales conseillères, à mon scepticisme, qui me fait douter du peuple, à mon inquiétude d'esprit qui, quand le vrai est trouvé, me le fait chercher encore ; à ma fantaisie, qui, après que la raison a prononcé, m'empêche de me tenir en repos. Ô Archegète, idéal que l'homme de génie incarne en ses chefs-d'œuvre, j'aime mieux être le dernier dans ta maison que le premier ailleurs. Oui, je m'attacherai au stylobate de ton temple. Je n'aimerai que toi... J'arracherai de mon cœur tout ce qui n'est pas raison ou art pur... »

Tard je t'ai connue, ô beauté parfaite. J'avais des retours, des faiblesses. Une philosophie perverse sans doute m'a porté à croire que le bien et le mal, la raison et la folie, se transforment les uns dans les autres par des nuances, aussi indiscernables que le cou de la colombe...

Si une société, si une philosophie, si une religion eût possédé la vérité absolue, cette société, cette philosophie, cette religion aurait vaincu les autres vivants et vivrait seule à l'heure qu'il est.

Mais à la raison, il faut l'ivresse de l'art, de la poésie... » (Renan)

CAHIER 3, F°46

[4 dessins]

[1 schéma de droite]

$MA+MB=\lambda$

$MA=MB$

[un trait horizontal]

$\int x dx = x^2/2$

$D(x^2+y^2) = 2xdx + 2ydy/dx$

[un trait horizontal]

[3 dessins] [1 schéma]

Ordre dorique

Ordre ionique

Ordre corinthien

[un trait horizontal]

Architecture batave

[un trait horizontal]

CAHIER 3, F°46 V°

[1 schéma de droite]

$\frac{MA}{MB} = c$

$MA+MB=\lambda$

$\frac{MA+MB}{MB} = c+1$

$\frac{\lambda}{MB} = c+1$

$MB = \frac{\lambda}{c+1}$

$\frac{1}{c} = \frac{MB}{MA}$

$\frac{1}{c} + 1 = \frac{MB+MA}{MA} = \frac{\lambda}{MA}$

$MA = \frac{\lambda}{\frac{c+1}{c}} = \frac{c\lambda}{c+1}$

$MA = \frac{c\lambda}{c+1}$

$MB = \frac{c\lambda}{c+1}$

[un trait horizontal]

$\sin a / \cos b -$

$\operatorname{tg} \varphi = \sin \varphi / \cos \varphi$

[un trait horizontal]

$\operatorname{tg} \varphi = AC/OC$

[1 schéma]

[un trait horizontal]

[1 dessin]

CAHIER 3, F°47

Richard III d'Angleterre est dans le drame de Shakespeare conforme à l'histoire jusqu'au scrupule.

Irrésolu et violent, aussi prompt à la colère qu'au désespoir, sourd à tous les conseils, orgueilleux comme un maître qui n'a jamais mis en doute la légitimité de ses caprices et qui, par les déductions d'une logique vicieuse, en est ainsi à identifier ses caprices, ses fantaisies avec son droit [ces deux mots soulignés] et tout cela parce qu'on lui a enseigné qu'il était le droit en personne, tel nous le dépeint l'Histoire, tel nous le dépeint Shakespeare.

Quand Richard III voit enfin son droit contenté, il est encore plus indigné que terrifié d'étonnement. Il ne peut comprendre comment et où lever la tête devant sa personne sacrée !

[un trait horizontal] [5 dessins]

Doctrine de la fatalité [biffé]

[un trait horizontal]

Quand on relit les proclamations de Napoléon, on sent un tel souffle, une éloquence saisissante, qu'elle évoque toutes les périodes de cette gigantesque épopée. [un trait horizontal] [1 dessin]

CAHIER 3, F°47 V°

[10 dessins]

[un trait horizontal]

Montesquieu [souligné] – un des plus grands esprits de l'humanité. Les Lettres persanes sont une satire amère et souvent profonde des mœurs de tout l'Occident. Quelques idées générales et des aperçus généralisateurs dénotent déjà le sociologue, puis il se retire et, pendant trente ans, écrit l'Esprit des lois. [6 dessins]

CAHIER 3, F°48

[20 dessins]

[1 dessin de trois profils d'homme]

CAHIER 3, F°48 V°

[27 dessins]

(Litteræ [les écrits]–)

CAHIER 3, F°49

L'Émile de Rousseau

[un trait horizontal]

L'Émile de Rousseau, avec toutes les corrections qu'il mérite, est cependant le plus suggestif traité d'éducation qu'on ait écrit. La forme est un peu raide, mécanique – tout est divisé en compartiments.

Si le développement de l'individu répète souverainement l'évolution de l'espèce, l'éducateur de l'enfant doit reproduire souverainement l'évolution de l'espèce; l'éducation de l'enfant doit reproduire largement le mouvement général de l'humanité. Ainsi, l'âge de la sensation précèdera l'âge de la réflexion et l'éducation physique précèdera l'éducation intellectuelle. On fortifiera d'abord le corps, on aiguïsera les sens, l'on n'exercera l'esprit qu'au service des sens et du corps. Émile sera un petit sauvage rusé, adroit, robuste.

Il faut conduire l'enfant de la sensation brute à la notion réfléchie, à la connaissance abstraite, l'exercer à débrouiller, à analyser, interpréter les impressions.

[un trait horizontal]

Fatalement, l'acquisition du « savoir » tend à prendre dans l'éducation le plan que doit tenir surtout la formation du jugement et du caractère – il est bon qu'un Montaigne et un Rousseau nous remettent sous les yeux les fins essentielles de l'humanité.

CAHIER 3, F°49 V°

[20 dessins, et dépôts

d'encre du feuillet 50]

CAHIER 3, F°50

Cinquantième
et dernier feuillet

Danjuan

[22 dessins et dépôts

d'encre du feuillet

précédent]

CAHIER 3, F°50 V°

L'intelligence n'est rien, si l'on n'y joint pas le caractère. C'est par le caractère qu'on s'impose et qu'on domine les situations les plus critiques.

Un jugement droit, un caractère ferme doivent être les bases de l'éducation. Le « savoir » ne suffit pas. Il ne suffit pas d'être un bon élève, il faut y joindre la sûreté du jugement, l'impression personnelle.

Aussi, suis-je absolument contre les compositions de rhétorique où l'on donne une pensée à développer. Une pensée est concrète et n'a de force que par son abstraction. Son développement ne fait que l'affaiblir et habitue à parler pour ne rien dire. Ce qu'il faut donner, ce sont des sujets d'histoire, de philosophie, de critique ... etc., n'importe quel sujet enfin à traiter, en permettant à l'élève l'emploi de toutes les sources, de tous les documents. C'est par là qu'on habitue à penser, à exercer le jugement, à avoir une opinion personnelle, à démêler le vrai du faux.

C'est par cet enseignement qu'on apprend l'amour de la vérité, le respect de la raison, le sérieux de la vie. Il faut que l'enfant sorte des mains de l'éducateur avec un sentiment moral tellement prêt à toutes les épreuves, que la vie peut ensuite patiner sur lui sans l'altérer. Il faut que la devise « Honneur et patrie » ne soit pas seulement [un mot caché par un dessin] sur les mœurs; il faut qu'elle soit imprimée dans les cœurs.

[un trait horizontal] [7 dessins]

QUATRIÈME CAHIER

30 OCTOBRE – 11 NOVEMBRE 1898

CAHIER 4, F°1

Premier feuillet

Le chef d'état-[*major*] L. Danjean

[3 dessins]

Cahier contenant cinquante feuillets

commencé le 30 octobre 1898

et remis le 11 novembre 1898.

Le Commandant sup[*érieur*] Deniel**CAHIER 4, F°1 V°**

[22 dessins]

CAHIER 4, F°2

[7 dessins]

*Quelques schémas de généraux de la Révolution (suite) –**Murat [souligné], fanfaron de bravoure, chef idéal de cavalerie, vaniteux et magnifique, peu d'envergure d'esprit; Massena [souligné] débute comme corsaire et contrebandier, dans la plus haute fortune, mêle toujours l'amour de l'or avec la bravoure, l'opiniâtreté, l'ascendant sur le soldat: on disait de lui que le bruit du canon éclairait ses idées. [un trait horizontal] [12 dessins]**[un trait horizontal] [9 dessins]***CAHIER 4, F°2 V°**

[17 dessins]

CAHIER 4, F°3

[8 dessins] [un trait horizontal] [6 dessins]

CAHIER 4, F°3V°

Ce sont les travaux historiques qui vont mieux éclairer la conscience humaine. Ces travaux sont comme les travaux des taupes; l'un soulève une question, l'autre aborde une étude; celui-ci étudie une langue, celui-là déchiffre les manuscrits, on interroge les monuments, les mythologies, les chants populaires, on soulève des hypothèses, on élève des comparaisons; puis ces travaux font corps et on en dégage des résultats généraux, et voilà que l'histoire est transformée et, avec l'histoire, la conscience même de l'humanité. Car l'histoire est cela: le genre humain se rendant compte de ce qu'il a été et de ce qu'il est devenu.

[11 dessins]

CAHIER 4, F°4

[3 dessins]

Lucrèce [souligné]

Le poème de Lucrèce offre encore aujourd'hui un grand intérêt. Le fond, il est vrai, en est simplement l'exposition technique d'une physique vieillie – mais ce que le poète a surtout cherché dans la doctrine des atomes, c'est le mot de toutes les énigmes, et il y rattache dès lors tout, jusqu'à la morale et surtout l'histoire de l'humanité. Le De natura rerum est un magasin d'hypothèses. C'est un système du monde écrit à un point de vue particulier par un disciple d'Épicure, mais qui montre mieux qu'aucun autre écrit où en était la raison, la science des anciens au temps des Césars. Quand on écrira un jour l'histoire et l'évolution de la pensée humaine depuis les temps les plus reculés, le De natura rerum sera certainement un des livres les plus précieux à consulter.

Et le poème de Lucrèce a surtout cet attrait, qu'il cherche le problème de la destinée par des méthodes purement naturelles. Nous nous sommes contentés pendant de longs siècles d'explications artificielles – au lieu de chercher simplement dans son intérieur le sentiment du beau, du bien, et du vrai, nous avons consulté prêtres et livres. On demandait à de soi-disant révélations le secret de cette vie et de l'autre. Mais à la longue, la raison reprenait ses droits et rien ne peut satisfaire la raison que ce qui est tiré de son propre fonds. Après avoir tout reçu du révélateur, l'homme se demande un beau jour sur qui repose cette autorité du révélateur lui-même et ce jour, il se voit obligé de chercher pour son propre compte.

L'un des grands charmes du poème de Lucrèce est cette mâle raison en prise avec les énigmes du sort. Avec son âme impressionnable de poète, Lucrèce avait éprouvé plus qu'un autre les terreurs de la destinée humaine. Il avait trouvé l'amertume au fond de toutes les voluptés, la mort au fond de tout – il s'était jeté au pied des autels, et les autels étaient restés sourds à ses appels. Et quand enfin la notion philosophique du monde s'empara de son esprit, il embrasse la foi nouvelle avec l'ardeur d'un enfant, et comme la nature l'avait doué du don des chants immortels, il lança au monde un cri de délivrance, au ciel un cri de colère et de défi.

[un trait horizontal]

CAHIER 4, F°4 V°

[23 dessins]

CAHIER 4, F°5

[8 dessins] [un trait horizontal]

De l'expérience, d'après Montaigne

[un trait horizontal]

Il n'y a pas de désir plus naturel que celui de la connaissance. Nous employons tous les moyens pour y parvenir; quand la raison nous manque, nous y employons l'expérience. La Vérité est chose si belle et si grande que nous ne devons négliger aucun moyen pour y parvenir. La raison, l'expérience sont déjà de grands éléments, mais la conclusion que nous voulons tirer des événements est toujours plus assurée.

Quaesite, quos agitat mundi labor.

[Cherchez, vous que tourmente le besoin d'approfondir ces mystères –

Properce] [un trait horizontal] [13 dessins]

CAHIER 4, F°5 V°

Ce qui est inouï,
c'est le manque de
générosité de la majorité
des caractères.

[15 dessins]

CAHIER 4, F°6

Condorcet [souligné]

A beaucoup travaillé dans une vie assez courte. Âme élevée et forte, quoique écrivain un peu lourd. Sa meilleure œuvre est cette Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain qui est le beau rêve d'un honnête homme.

Condorcet y montre l'humanité dans un progrès constant depuis ses origines sauvages jusqu'au siècle des Lumières qu'est le XVIII^e siècle, seulement il va un peu loin, en croyant que ce progrès ira au bonheur absolu, par le développement des sciences et le développement de l'égalité et de la fraternité.

Ce livre où dominent une haute raison et une si grande liberté d'esprit a été écrit presque sous le couteau de la guillotine. Mais il est intéressant par lui-même parce que c'est là qu'est formulée avec la plus grande subtilité et la plus vive intrépidité d'affirmation la théorie du progrès, inconnue à l'Antiquité et au Moyen Âge. [un trait horizontal] [25 dessins]

CAHIER 4, F°6 V°

[23 dessins]

CAHIER 4, F°7

[8 dessins]

Bonaparte [souligné]

Suivant la juste formule de Taine, Bonaparte était l'égoïsme servi par le Génie, et l'un des plus grands de l'humanité.

Souvarof [souligné]. Un des plus grands entraîneurs d'hommes qui aient [sic] jamais été, parce qu'il avait l'âme du kosak [sic], du soldat russe, qu'il partageait sa vie et qu'il avait réussi à lui communiquer sa foi aveugle dans la protection et dans la victoire.

Il avait rédigé un catéchisme militaire que tous les soldats savaient par cœur.

« Tomber sur l'ennemi dur comme neige; surpris, il est déjà vaincu à moitié – ne lui donne pas le temps de se reconnaître – poursuis-le, achève-le. Tirer savamment – viser précisément; avec la baïonnette va hardiment. La balle est une sottise – la baïonnette, un gaillard – La balle se trompe souvent, la baïonnette, jamais. »

Au fanatisme républicain et patriotique de ses jeunes troupes, Souvarof oppose un patriotisme non moins ardent pour Dieu et pour le tsar.

Battu dans ce qu'on appelle les batailles de Zurich, qui sont le plus beau titre de gloire de Massena, Souvarof réussit à s'échapper par des sentiers presque impraticables. Aucun général dans une situation aussi désespérée n'a déployé une énergie plus indomptable que ce petit vieillard presque septuagénaire.

[un trait horizontal]

CAHIER 4, F°7 V°

Felix, qui potuit rerum cognoscere causas,

Atque metus omnes et inexorabile fatum

Subjecit pedibus, strepitumque Acherontis avari

Fortunatus et ille, deos qui novit agrestes,

Panaque, Sylvanumque secum, Nymphasque sorores.

[Heureux, qui peut pénétrer les causes des choses/ Fouler au pied toutes les craintes, le destin inexorable / Et le bruit de l'avare Achéron. /

Heureux aussi celui qui connaît les dieux champêtres, et Pan, et le vieillard Sylvain, et les Nymphes sœurs – Virgile]

[un trait horizontal] [1 schéma] [12 dessins]

Taine [souligné]

Dans une histoire de la littérature anglaise, Taine a apporté ses ordinaires qualités où l'on reconnaît la pensée qui domine les faits, l'inspiration qui donne l'animation au style, enfin, la volonté qui permet d'aller avec la même sûreté et avec la même subtilité jusqu'au terme des plus vastes sujets sans faiblir un seul instant.

Dans toute œuvre de Taine, il faut avant tout rendre hommage, aussi bien à la grande valeur de l'œuvre qu'à la puissance du talent. Mais Taine incite à la contradiction.

Taine a souvent exposé ses vues sur la tâche de l'historien, et dans son introduction, il les appuie avec une précision qui permet d'en juger la valeur ; il ramène tout à une étude psychologique et en pose les données nettement scientifiques.

Je les résume encore une fois, quoique je l'aie fait déjà souvent en étudiant Taine.

Derrière les actions de l'homme, il y a l'homme, et derrière l'homme visible qui agit, il y a l'homme intérieur qui pense et qui veut. Dès qu'on remonte donc des faits à la cause, on arrive immédiatement à l'âme souveraine. Qu'est-ce que l'homme, en effet ? Un être vivant dans lequel se fait une représentation des choses, cette représentation devient une idée, cette idée détermine la volonté et devient enfin une résolution. Cette transformation de la sensation en idée, puis en volonté, enfin en résolution, s'opère d'une manière plus ou moins nette, plus ou moins vive, plus ou moins simple, plus ou moins belle, [un mot biffé, ill.] et c'est cette différence entre ces transformations qui devient la somme de toutes les autres diversités entre les hommes. Donc, étudiez cette transformation de la sensation en idée, puis en volonté, enfin en résolution et vous connaîtrez l'homme, son âme. Rien de plus juste, jusqu'à présent. Mais Taine va plus loin. Il dit à quoi tient cette différence. 1° à la race, qui varie selon les peuples. 2° le milieu. 3° le point où on est arrivé à l'époque, considéré [?] le développement dont on étudie la marche. Les causes une fois reconnues, vous n'avez plus devant vous qu'une question de mécanique [ces trois mots soulignés]. Dès lors pour Taine, l'histoire est au fond un problème de psychologie. Parfaitement juste encore – mais les trois conditions que Taine indique ne sont pas toutes les conditions – il y en a une quatrième, la part individuelle, la réceptivité de l'impression qui varie chez chaque être, indépendamment de toutes les conditions qu'indique Taine. Taine possédait en lui-même cette qualité, c'est peut-être pour cela qu'il a oublié de la mettre en ligne de compte ; – et en second il y a en plus l'homme, l'art, la part individuelle de chacun et qu'on n'écarte jamais. Il y a donc bien dans toute étude psychologique les trois [mêmes] termes que pour Taine, mais il faut y ajouter un quatrième terme, que Taine possédait, qui est la part individuelle, la part de l'artiste, la grandeur individuelle.

CAHIER 4, F°8 V°

[feuillet écrit dans le sens de la longueur]

État de la culture et des paysans [un mot biffé, ill.] à l'aurore de la Révolution [souligné]

La situation générale était loin d'être excellente. On peut encore accumuler des témoignages de misère à la fin du XIII^e siècle [sic]. Taine l'a fait.

Cette période de la Révolution comme celle de l'Empire est profondément attachante. Elle restera comme une époque dans l'histoire de l'humanité. [4 dessins]

CAHIER 4, F°9

$$x^3+px^2+q=0$$

$$x(x^2+px)+q=0$$

$$x(x^2+px+p^2/2-p^2/2)+q=0 \text{ [sic]}$$

$$x(x+p/2)^2-(p^2/2)x+q=0$$

[25 dessins]

CAHIER 4, F°9 V°

[7 dessins] [un trait horizontal]

Quelque jugement qu'on puisse apporter sur Bonaparte, ce qu'il faut admirer, c'est son génie militaire. Il nous a légué le plus bel exemple de l'instrument moral avec lequel on gagne les batailles. De l'histoire de la Révolution, comme de l'histoire de l'Empire, découle cet enseignement qu'il faut qu'une armée soit une âme, âme multiple et une, ardente et vibrante, irrésistible quand certains souffles passent sur elle et la soulèvent. En 1812, la Grande Armée s'est perdue dans les neiges de la Russie ; on la croit détruite – l'Europe respire – erreur – le cerveau brûlant qui a enfanté la Grande Armée est debout. La Grande Armée, c'était la pensée, l'âme de Napoléon, et Napoléon n'est pas mort. Il met au cœur des conscrits de 1813 l'étincelle qui fait de ces enfants des héros.

[un trait horizontal] [5 dessins]

Après les 5 années consacrées à la Guerre de l'Indépendance, les États-Unis en consacrèrent encore 7 autres à se donner une constitution définitive, à organiser le Gouvernement fédératif.

Cette période fut remplie par tant de troubles que leurs historiens l'ont appelée la période critique; elle dure de 1781 à 1788.

Avant même que la guerre se fût terminée, les États-Unis se trouvèrent en prise avec les plus graves difficultés financières. La première Constitution américaine (1781) est fort courte. Les clauses principales sont:

Les 13 États de l'Amérique du Nord contractent entre eux une union perpétuelle et forment une confédération dénommée les États-Unis d'Amérique. Chaque État conserve sa souveraineté, sa liberté et son indépendance, avec tout pouvoir, juridiction en droit non expressément délégué en termes formels par des articles aux États-Unis assemblés en congrès. Les États-Unis, pour l'administration de leurs intérêts généraux, sont représentés par un congrès, chambre unique... [un trait horizontal] [9 dessins]

CAHIER 4, F°11

Saint-Simon [souligné]

Il y a des lignées dans les lettres, comme dans les familles, comme dans l'Histoire, qui n'est que la famille agrandie. Les aïeux littéraires de Saint-Simon se nomment Villehardouin, Joinville, Montluc, d'Aubigné. N'ont-ils pas tous le dédain superbe, cette vaillantise [sic] un peu bruyante, cette parole qui a le mors aux dents, des grands seigneurs autorisés dans leur droit féodal et d'autant plus imbus de ce droit qu'ils ont l'air d'en faire bon marché?

N'ont-ils pas tous à égal don cette audace de tout dire, cette grâce fanfaronne pour médire?

Le duc de Saint-Simon fut un grand seigneur qui fut un grand écrivain quoiqu'il méprisât les Lettres et les gens de lettres. Il affectait de ne savoir ni l'orthographe, ni la grammaire et voulait faire croire qu'il écrivait avec son épée. Mais le grand dédain de Saint-Simon fait son génie littéraire – il n'aime personne, mais il hait bien – il est étincelant dans sa colère, la vérité taille sa plume et Satan la trempe dans le feu de l'enfer.

Chateaubriand a dit de Saint-Simon: « Il écrit à la diable pour l'immortalité. » Il serait plus juste de dire qu'il écrit comme le diable. Pour parler avec Bossuet, il semble rendre le vrai plus vivant. On ne peut le comparer à Dante quoiqu'il y ait des rapprochements forcés entre les deux esprits; il n'est pas possible non plus de le mettre au niveau de Shakespeare, car il lui manque partiellement les deux dons admirables des poètes, l'idéal et la rêverie. Mais Saint-Simon, comme Dante et comme Shakespeare, ne voit pas seulement la cour, le monde, l'Histoire – ce qu'il voit aussi, c'est le cœur de l'homme, c'est la nature humaine tout entière avec ses contrastes et ses contradictions, ses hauts et ses bas, son jour et sa nuit, qui tombent sous son regard et sa plume. Comme eux, il passe du tragique au comique.

Saint-Simon a osé saluer la vérité en pleine cour de Louis XIV. « La vérité, s'écria-t-il, je l'ai aimée jusque contre moi-même. » [un trait horizontal]

CAHIER 4, F°11 V°

La moralité humaine se compose de mille délicatesses.

[un trait horizontal] [4 dessins] [un trait horizontal] [15 dessins]

CAHIER 4, F°12

[14 dessins]

Le mot de St Simon sur Racine

« Il n'a dit qu'une fois la Vérité et il en est mort. » C'est le jour où Racine, se trouvant en tête à tête avec Louis XIV et Madame de Maintenon, eut la maladresse d'évoquer le souvenir de Scarron. Cela ne lui fut jamais pardonné.

L'homme n'est qu'un roseau, mais c'est un roseau pensant [Pascal]. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser. Une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais, quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien.

Ainsi toute notre dignité consiste dans la pensée. C'est de là qu'il faut nous relever, non de l'espace et de la durée. Travaillons donc à bien penser.

[un trait horizontal] [6 dessins]

« La Politique » de Jean-Jacques Rousseau. [souligné]

Rousseau a précisé ses vues sur la politique dans Le Contrat social. À première vue, il semble que rien n'était plus difficile pour Rousseau que d'ajouter une politique quelconque à l'ensemble de ses idées qui vont toutes à la négation de l'état social.

En effet, que dit Rousseau dans ses différents écrits ?

La nature avait fait l'homme bon et la société l'a fait méchant. La nature avait fait l'homme libre et la société l'a fait esclave. La nature a fait l'homme heureux et la société l'a fait misérable. Donc, d'après Rousseau, la société est à la nature ce que le mal est au bien.

Tel que Rousseau concevait l'homme, l'individualisme est l'essence de sa pensée, de sa doctrine, de sa passion. Or, l'homme libre et passionnément libre n'est pas sociable.

Donc, à mon avis, si Rousseau avait été logique, un état social eût été l'anarchie.

Or, que va nous montrer Rousseau dans Le Contrat Social ?

Une société « parfaite », omnipotente, où l'homme est garrotté et emmuré, opprimé jusque dans ses croyances philosophiques et religieuses.

Il y a contradiction flagrante entre les idées de Rousseau et ses vues sur la politique – de grands esprits ont cherché à relier le Contrat Social aux autres œuvres de Rousseau, en disant que Rousseau a montré que la nature humaine ne rétrograde pas, qu'il faut des lois, que les hommes « nés libres » aliènent leur liberté entre les mains de la communauté pour pouvoir vivre tranquilles – à partir de ce moment, la communauté a tous les droits.

Le Contrat Social est donc, avec un peu d'exagération peut-être, mais qui précise bien l'antinomie, comme la théorie de l'État despote, qui serait écrit par un anarchiste. Il a voulu remplacer le despotisme d'un seul qui était alors le roi, par le despotisme de tous, celui de la foule. Despotisme pour despotisme, je m'imagine que le premier vaut mieux que le second. Rousseau n'a pas vu que le règne de la liberté pouvait s'exercer sans despotisme d'aucune sorte, pas plus le despotisme d'un seul que le despotisme de tous.

En voulant écrire une œuvre de liberté, qui était bien, je crois, le fond de sa pensée – car Rousseau était libéral en son fond et, de toute son âme, il nous a donné simplement un autre absolutisme que celui qu'il connaissait, absolutisme qui serait néfaste.

CAHIER 4, F° 13

[17 dessins] [un trait horizontal]

CAHIER 4, F° 13 V°

Quand on étudie la Révolution dans sa période ardente, on constate comment les faits qui amènent les catastrophes sont, comme tels, caractéristiques au plus haut point – qu'ils ont une portée cent fois plus grande pour l'historien que les menus faits de la vie.

Il faut en effet remarquer, et les séances de la Convention le montrent, que dans les heures décisives de l'existence, dans les moments de crise, toutes les forces morales de notre être atteignent à leur plus haut degré d'exaltation, d'épanouissement, de franchise. C'est ainsi qu'un seul fait important dans la vie d'un homme nous donne souvent des renseignements plus complets, plus profonds de son caractère que des actions ou des pensées en très grand nombre.

Les sorties véhémentes de Mirabeau à la tribune, le mot superbe de Maury, un jour que dans une émeute on menaçait de le mettre à la lanterne et que l'exécution semblait suivre de près la menace : « Y verrez-vous plus clair ? », répondit-il. Condorcet, sous la menace du couteau de la guillotine, écrivait L'Esquisse des progrès de l'esprit humain..., tous les [un mot biffé, ill.] mots enfin que l'Histoire nous a légués sur les grandes échappées dans les grandes crises sont caractéristiques de la grandeur à laquelle ces caractères étaient parvenus. [un trait horizontal] [8 dessins]

CAHIER 4, F° 14

Tel est un fier lion, roi des monts de Cyrène,
Lorsque, de tout un peuple entouré de l'arène,
Contre sa noble vie il voit de toutes parts,
Unis et conjurés, les épieux et les dards.
Reconnaissant pour lui la mort inévitable,
Il résout à la mort son courage indomptable,
Il y va sans faiblesse, il y va sans effroi,
Et, la devant souffrir, la veut souffrir en roi.
[Chapelain] [un trait horizontal]

La nature a donné à l'homme un double amour pour qu'il pût se mettre en communication avec le monde par les yeux de l'âme comme par les yeux du corps. Pour créer, il faut l'alliance de ces deux forces, la Beauté sans laquelle il ne saurait y avoir d'art, le sentiment sans lequel il n'y a pas de Beauté. Le beau visible doit parler du Beau invisible comme la nature parle à nos yeux, à notre âme.

Le travail est la loi de l'humanité. N'est-ce pas lui, en effet, qui travaille éternellement dans la nature? Tant qu'il y aura une espérance à faire luire sur le chemin de l'humanité une étincelle du cœur à rallumer parmi les cendres, un mot à dire pour ceux qui croient au lendemain, le devoir du penseur est de parler – et de parler haut.

[un trait horizontal] [11 dessins et des dépôts d'encre du feuillet précédent]

CAHIER 4, F° 14 V°

Marchez! L'humanité ne vit pas d'une idée!
Elle éteint chaque soir celle qui l'a guidée,
Elle en allume une autre à l'immortel flambeau,
Comme les morts vêtus de leur parure immonde,
Les générations emportent de ce monde
Leurs vêtements dans le tombeau!
Là, c'est leurs dieux; ici, les mœurs de leurs ancêtres,
Le glaive des tyrans, l'amulette des prêtres,
Vieux lambeaux, vils haillons de cultes ou de lois,
Et quand après mille ans dans leurs caveaux on fouille,
On est surpris de voir la risible dépouille
De ce que fut l'homme autrefois. [Lamartine]
[un trait horizontal] [5 dessins]

CAHIER 4, F° 15

[trois lignes biffées, ill.]

Fauchée ainsi, elle repousse aussi drue. C'est l'affaire de quelques printemps. Le vrai crime est d'avilir l'âme.
[7 dessins] [un trait horizontal]

Il y a dans l'introduction de Duruy aux Mémoires de Barras des pages frémissantes où il stigmatise les thermidoriens, les mains malpropres qui ont succédé aux mains pures et loyales des premiers conventionnels, qui malheureusement se sont décimés eux-mêmes.

Quand Barras revient du midi, où il a spéculé sur tout et avec tous, il est inquiet, malgré les gages qu'il a donnés, de l'ardeur de ses convictions révolutionnaires; c'est qu'il songe à l'homme redoutable qu'il va falloir affronter, à ce Robespierre dont le regard froid et hautain va se poser sur lui, fouiller jusqu'aux derniers replis de son âme vicieuse. Robespierre n'aime pas les prévaricateurs!

Or, à ce moment-là même, l'Incorruptible songe à nettoyer la République de cette vermine qui s'est développée sur elle, qui la ronge et la souille, les corrompus, en un mot. Tallien, « ce ventre tout à la gueule et aux filles » (Michelet); Fouché, ce « hideux coquin dont l'atroce figure était moins atroce encore que l'âme » (Hamel); Carrier, ce satrape sanguinaire; Courtois, Fréron, tous les hommes enfin, dont les mains, selon la forte expression de Robespierre lui-même, « sont pleines de rapines et de sang ». Barras, le corrompu par excellence, se sent menacé.

M. de Vogüé n'est pas moins sévère pour Barras: « Le répugnant Barras, dit-il, est traité selon son mérite d'intrigant plongé dans la crapule, prêt à se vendre à tous les partis. »

[un trait horizontal]

CAHIER 4, F° 15 V°

[22 dessins]

CAHIER 4, F° 16

Expédition d'Égypte, 1798

L'idée d'aller attaquer l'Angleterre en Égypte et dans l'Inde était utopique. Une fois en Égypte, Bonaparte ne put envoyer dans l'Inde à Tippto-Saïb [sic] que des encouragements et non des secours effectifs [cinq mots biffés, ill.]. Oui, l'Égypte eût été pour la France la meilleure part dans l'héritage de l'empire ottoman et le gage le plus certain de sa suprématie dans le bassin de la Méditerranée. En réalité, Bonaparte voulait se faire donner un grand commandement. D'autre part, le Directoire commençait à trouver Bonaparte dangereux. L'expédition d'Égypte est donc en résumé le résultat d'un double calcul égoïste – de la part de Bonaparte, qui ne songe qu'à sa fortune, de la part du Directoire, qui croit garantir sa sécurité.

Le secret de l'expédition fut soigneusement gardé afin de déjouer la surveillance de l'escadre de la Méditerranée sous les ordres de Nelson.

Bonaparte emmenait avec lui les meilleurs généraux – Berthier, Murat, Lannes, Davout, Duroc, Bessière, Friant, Belliard, ses anciens compagnons d'armes de l'armée d'Italie, Kleber et Desaix, deux des chefs les plus célèbres des armées du Rhin –, son frère Louis et son beau-fils Eugène de Beauharnais.

Le départ eut lieu le 19 mai 1798. Malte fut occupée au passage – il faut plutôt dire achetée. Après avoir échappé comme par miracle aux croisières anglaises, l'armée put débarquer à Alexandrie. L'Égypte était sous la domination nominale de la Turquie. En fait, la caste militaire des mamelouks était maîtresse du pays. Bonaparte en attaquant l'Égypte prétendait seulement l'arracher aux mamelouks, sans porter atteinte à l'autorité de la Porte. Alexandrie tomba, presque sans coup férir, entre les mains des Français. Pour gagner Le Caire, il fallut faire, à travers le désert de Damahour, une marche longue et pénible. On vit des soldats égarés par la chaleur et la fièvre se donner la mort sous les yeux du général en chef. Murat, Lannes, quelques autres généraux étaient très abattus et la fièvre du désert terrassait leur courage. Au contraire, l'énergie de Bonaparte et de Kléber ne se démentit pas un seul instant.

[9 dessins]

CAHIER 4, F°16 V°

Histoire de la Suisse pendant la Révolution. [biffé] [un trait horizontal]

De 1513 à 1798, c'est-à-dire pendant trois siècles environ, la Suisse resta la Confédération des treize cantons. Les uns étaient des cantons campagnards que dirigeaient des assemblées, d'autres étaient des républiques citadines, quelques villes comme Zurich et Bâle, présidées par des bourgmestres, gardaient davantage le caractère d'aristocraties marchandes. Ces treize cantons exerçaient chacun sur leur territoire un droit absolu de souveraineté. Dès le XVI^e siècle, la Suisse proclame le principe de la neutralité. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner qu'avec la paix, la Suisse ait connu, au XVIII^e siècle, un certain bien-être matériel.

En même temps que le bien-être matériel s'était accru, une grande activité intellectuelle se fit jour. Les Euler et les Bernouville de Bâle, les Bonnet, les Tronchin, les Saussure de Genève fondèrent au loin la réputation scientifique de leur patrie. Telle était la situation de la Suisse à la veille de la Révolution.

Entre la France et la Suisse, les rapports s'étaient multipliés – relations militaires d'abord – relations commerciales et intellectuelles ensuite. [11 dessins]

CAHIER 4, F°17

Si l'on étudie le choix rationnel du développement d'une bicyclette, on en arrive à cette conclusion que le développement idéal, pour un cycliste de puissance donnée, serait celui qui, se modifiant d'après la nature du terrain et ses déclivités, ferait travailler le cycliste dans des conditions de vitesse angulaire des pédales, d'effort sur les pédales et de puissance constante. Ce n'est pas un problème insoluble pour la mécanique – elle l'a résolu dans des machines industrielles d'une délicatesse inouïe où le travail varie automatiquement suivant l'effort. Il est donc probable que cet intéressant problème sera résolu également dans l'industrie du cycle; en attendant, il est préférable de se contenter d'une solution approchée, qui profite de l'élasticité de la machine humaine au point de vue des trois facteurs considérés (vitesse, effort et puissance), et simplifie le problème en réduisant à deux seulement le développement que doit présenter la machine, l'un élevé pour les routes faciles, les faibles pentes, l'autre plus faible pour les côtes dures, et surtout pour les descentes dangereuses.

On a cherché la solution dans l'emploi d'une double transmission, avec deux paires d'engrenage et deux chaînes, dont une seule travaille à la fois.

1°/ Changement de vitesse à double chaîne.

[1 schéma]

L'axe des pédales porte en son milieu une partie hexagonale C sur laquelle peut coulisser une poulie à double gorge B munie de dents D en saillie sur les deux faces latérales. Cette poulie a l'air d'un levier et peut être activée à droite ou à gauche par le cycliste et s'engrener sur des moyeux qui entraînent la roue. Les dents solidaires l'une de l'autre [deux mots ill.] roue ou l'une des pédales suivant que la poulie est poussée d'un côté ou de l'autre. On voit donc que le changement de vitesse peut se faire facilement sans descendre de machine par la simple action du levier A.

2°/ Les autres systèmes sont toujours basés sur le même principe – changement de pignon d'engrenage.

3°/ Enfin, quelques inventeurs ont cherché à résoudre le problème inverse et ont réalisé une multiplication de vitesse; ce système présente naturellement des inconvénients mécaniques.

[un trait horizontal]

CAHIER 4, F°17 V° [1 schéma de triangle rectangle] $AB = AO \sin \theta$ $y = AO \sin \theta$ $x = AO \cos \theta$ AO [9 dessins]	CAHIER 4, F°18 [11 dessins] CAHIER 4, F°18 V° [1 schéma] [15 dessins] Mori lucrum [c'est un gain que de mourir]
--	--

CAHIER 4, F°19
Les créations scolaires et scientifiques de la Révolution.
Avant 1789 déjà, les esprits clairvoyants ne s'étaient pas arrêtés seulement aux réformes politiques et sociales. Turgot déjà avait dit à Louis XVI que la première et la plus importante des institutions qu'il croyait nécessaire était la formation d'un Conseil de l'institution nationale.
De l'ensemble des cahiers émanant des Trois Ordres se dégageait [sic] les quelques idées générales: organisation d'un système d'enseignement et d'éducation nationale s'étendant à toutes les classes et aux deux sexes. L'on n'en était pas encore arrivé à la satisfaisante formule de Danton: « qu'après la paix, l'éducation est le premier besoin du peuple ».
Pourtant, l'assemblée nationale [biffé] constituante ne fit en somme que bouleverser ce qui existait déjà. La question de principe fut tranchée par elle cependant, par la disposition suivante insérée au titre I de la Constitution de 1791: « Il sera créé et organisé une institution publique, commune à tous les citoyens, gratuite à l'égard des parties d'enseignements indispensables pour tous les hommes, et dont les établissements seront distribués graduellement dans un rapport combiné avec la division du royaume. »
L'assemblée constituante à la veille de se séparer renvoie l'examen de la question à l'assemblée législative. L'assemblée législative comme la Convention créèrent des comités d'instruction publique qui déployèrent les plus grandes activités.
Les nombreux plans généraux furent soumis à la Convention. Les plus remarquables furent ceux que Romme fut, par deux fois, chargé de diriger. Mais les idées de Romme étaient empruntées à Condorcet auquel il faut revenir.
Le rapport de Condorcet se divise en deux parties.
Dans la première partie, l'exposé des principes sur lesquels Condorcet s'était appuyé pour rédiger le projet de décret qui forme la deuxième partie.
Condorcet dit d'abord que l'instruction nationale incombe comme un devoir rigoureux à la puissance publique. Le premier but de cette instruction nationale doit être « d'établir entre les citoyens une égalité de fait et de rendre réelle l'égalité politique reconnue par la loi. Sous ce point de vue, elle est, pour la puissance publique, un devoir de justice. Elle doit ensuite en cultivant les parties physiques, intellectuelles et morales, contribuer au perfectionnement général et graduel de l'espèce humaine, dernier but vers lequel toute institution sociale doit être dirigée. L'instruction doit être universelle, aussi égale et aussi complète que possible ».
En résumé, enseignement organisé par l'État, aussi complet que possible, accessible à tous par la gratuité totale, indépendante du pouvoir politique, pour la vérité.
La Convention adopta les principes posés par Condorcet et les grandes lignes de son projet, mais ne le discuta pas intégralement. On courut au plus pressé, on en détacha les divers articles relatifs aux écoles primaires et c'est là-dessus que s'engagea la bataille entre les partisans de Condorcet et ceux qui lui reprochaient de préparer « dans la nation et à ses dépens une corporation formidable ». Dans la discussion d'un point particulier du projet, on devait finir par oublier l'ensemble.

CAHIER 4, F°19 V° [20 dessins]
CAHIER 4, F°20 [3 schémas] [19 dessins] $a\ b\ c\ d\ e\ f\ g\ h\ i\ j\ k\ l\ m\ n$ $o\ p\ q\ r\ s\ t\ u\ v\ w\ x\ y\ z$
CAHIER 4, F°20 V° [1 schéma] [15 dessins]

[22 dessins et des dépôts d'encre du feuillet précédent]

CAHIER 4, F°21 V°

Au commencement de la Révolution, l'esprit humain éprouvait dans sa course une telle ivresse et se voyait déjà parvenu si loin que l'on croyait aux facultés de l'homme comme à un dogme nouveau. L'autorité, son exaspération, l'infailibilité même semblaient avoir passé du côté de la raison.

Franklin [souligné]

L'alliance que les Américains cherchaient à conclure avec la France, Franklin, l'adroit négociateur de Londres, était venu à Versailles pour la préparer et la conclure. Le Congrès, qui ne pouvait mieux placer sa confiance et sa foi qu'en ce grand homme, l'avait adjoint à Silas Deane. Franklin, dès son arrivée, prit une forte position. Même ceux qui étaient le moins enthousiastes pour la cause américaine furent saisis d'un profond sentiment de respect pour ce majestueux vieillard, d'un si grand cœur, d'un si grand esprit, qui avait trouvé le moyen de séduire avec ses qualités imposantes et qui, défendant des intérêts avec des vertus, ne disait que le vrai et ne cessait cependant d'être habile.

Malgré cette toute-puissance du caractère et du génie, Franklin ne put conclure d'emblée de traité, objet de sa mission. Il passa près d'un an auprès du cabinet de Versailles et ce n'est qu'après la défaite et la prise de Sataroga que celui-ci se décida à traiter ouvertement. [9 dessins]

La générosité du caractère consiste à faire le bien, sans attendre d'autre récompense que celle de sa conscience. [2 dessins]

CAHIER 4, F°22

Les vertus se perdent dans les intérêts comme les fleuves dans la mer. [La Rochefoucauld]

[10 dessins]

Dans les campagnes [trois mots ill.] de mer en Amérique, un homme nous vengeait aux Indes et cet homme était le bailli de Suffren. Dans cette guerre des Indes où parfois tout lui manqua à la fois, son impulsion fut irrésistible; il était né pour commander aux hommes et aux choses. Ce Suffren qui n'avait que onze vaisseaux, quand de Grasse en avait 33 pour se faire battre, quand d'Orvilliers en avait soixante-huit pour rentrer sans combattre dans le port de Brest, Suffren, sans un seul port dans les mers de l'Inde, pouvait-il, à lui seul, relever le sort de ses armées? Mais [un mot ill.] ce que la force d'un seul homme, malheureusement réduite à elle-même, peut faire, Suffren le fit et le fit en maître. Les quatre batailles furent des victoires navales. Jamais on ne vit les Anglais refuser tant de combats.

[5 dessins]

CAHIER 4, F°22 V°

[1 dessin]

Les Grecs. [souligné]

Il y a eu un peuple d'aristocrates. Un public tout entier composé de connaisseurs, une démocratie qui a [un mot ill.]. Il y a un public pour comprendre ce qui fait la beauté des Propylées et la supériorité des sculptures du Parthénon. [quatre lignes ill.]

[17 dessins]

CAHIER 4, F°23

[37 dessins]

CAHIER 4, F°23 V°

[18 dessins]

CAHIER 4, F°24

[14 dessins]

CAHIER 4, F°24 V°

Per una ghirlandetta

Ch'io vidi mi farà

Sospirare ogni fiore...

[Pour une guirlandelle /

que je vis, / toute fleur /

fera que je soupire – Dante]

[18 dessins]

CAHIER 4, F°25

J. J. Rousseau

Études peu complètes faites au hasard de ses lectures. Eut une jeunesse d'aventurier décrite dans ses propres Confessions.

Un jour qu'il allait voir Diderot, enfermé au donjon de Vincennes, il causa avec lui d'un sujet que l'Académie de Dijon mettait au concours: « Si le rétablissement des sciences et des lettres a contribué à corrompre ou à épurer les mœurs. » Diderot lui conseille d'y répondre – dans quel sens, la question reste controversée; ce qu'il y a de certain, c'est que Rousseau soutient le paradoxe, c'est-à-dire que les lettres et les arts avaient dépravé l'humanité! Mais quelle que soit la valeur de ce premier manifeste de Rousseau, et elle apparaît très faible, elle éclaire tout au moins le fond obscur de sa pensée.

[5 dessins]

Sous le soleil étincelant, il semble que les nervures des feuilles ressortent vibrantes – les fleurs, comme de petites ampoules mal closes, qui se sont repliées sur elles-mêmes, dans les ténèbres, s'épanouissent et semblent fondre sous l'haleine enflammée des airs. [4 dessins]

CAHIER 4, F°25 V°

[4 dessins]

Dériver sa pensée est la suprême réponse. Je lis une longue lettre de Sully Prudhomme sur la syntaxe du style. Quoique un peu pédantesque, il y a de bonnes et de justes choses.

« Syntaxe, arrangement, constructions des mots – ce sont les règles de l'art de bien dire. »

Le style n'existe et n'est prescrit que par le tempérament individuel. Un homme, d'un caractère banal, effacé, n'a pas de style; il en a aussi longtemps que son langage ne perd pas sa signification.

[7 dessins] [quatre lignes ill.]

Pour moi, j'ai vécu avec une seule pensée, de toujours, toi, nos enfants [inachevé]

CAHIER 4, F°26

[feuillet effacé]

[6 dessins] [1 schéma d'une hélice en relief]

CAHIER 4, F°26 V°

[9 dessins]

CAHIER 4, F°27

[24 dessins]

CAHIER 4, F°27 V°

[17 dessins]

CAHIER 4, F°28

Les colonies anglaises

La Grande-Bretagne avec ses colonies forme un des plus vastes empires qui aient jamais existé. Son étendue est triple de celle de l'Europe. Il est vrai que les territoires occupés ainsi sont répandus sur toute la surface de la terre et qu'ils ne forment pas un tout compact; mais ce manque de cohésion est plus apparent que réel. Il ne faut guère en effet plus d'un mois pour se rendre d'un point à un autre de l'Empire britannique – il fallait assurément plus de temps, il y a dix-huit cents ans, pour traverser l'Empire romain et il en faut davantage aujourd'hui pour passer d'une extrémité à l'autre de l'Empire russe. On dira peut-être encore qu'il faut traverser la mer. Mais la mer elle-même n'est-elle pas en grande partie dominée par les Anglais? Mais ce qui subsiste dans ces éléments épars des colonies anglaises en dépit du télégraphe et de la vapeur, c'est la variété des races et des climats qui se partagent l'Empire. [8 dessins]

CAHIER 4, F°28 V°

[16 dessins] [un trait horizontal]

Pour ma chère Lucie

Doubt thou, the stars are fire,

Doubt that the sun doth move,

Doubt truth to be a liar

But never doubt I love!

[Doute que les étoiles soient du feu, / Doute que le soleil se meuve, /

Doute de la vérité même, / Ne doute pas que je t'aime – Shakespeare]

[un trait horizontal]

Quand de Vigny fut reçu à l'Académie, on connaît la réponse aussi douce que cruelle que lui fit Molé. Dans une lettre inédite de Vigny, je trouve ces mots: « Vous savez comment se fait une réception à l'Académie. Il faut que le discours de l'élu soit écrit, puis qu'il le communique au directeur qui lui répondra ... Tout cela prend quelquefois, comme ce fut pour moi, neuf mois; ce fut le terme de la gestation du discours de Molé, qu'un écolier de quatrième eût mieux écrit en une matinée. »

CAHIER 4, F°29

La question d'Orient

Il est un ordre de faits qui, depuis longtemps, interroge les relations internationales: l'effondrement de l'empire ottoman. Cet effondrement est une catastrophe inéluctable, qu'on retarde depuis longtemps, qui se fera fatalement, et qui mettra les grandes puissances aux prises avec des difficultés qu'il ne sera pas aisé de résoudre, pacifiquement surtout.

Aucun État ne saurait donc s'abstenir de veiller à la disparition d'une monarchie qui, quels que soient les bénéficiaires, rompra l'équilibre des diverses puissances les plus directement intéressées.

Il est donc particulièrement intéressant de jeter un coup d'œil sur l'histoire de l'empire ottoman, quoique j'ignore totalement les événements qui ont pu se passer depuis deux ans, mais l'histoire des événements antérieurs est toujours utile pour pouvoir envisager les événements futurs dont la conclusion pour moi est certaine, proche ou lointaine, si déjà elle n'est faite: l'effondrement de l'empire ottoman.

Dès le XVII^e siècle, l'empire ottoman arrivé à l'apogée de sa grandeur s'était totalement assis sur les deux rives du Bosphore, maître absolu de la mer Noire et de la mer Égée, même de la mer Ionienne. À ce moment, il possédait une population de près de 40 millions d'âmes et sa domination s'étendait des bords de la [un mot ill.] aux confins du Sahara, des frontières de la Perse aux montagnes du Canada. Il osa porter ses armes victorieuses jusque sur les murs de Vienne, mais ce fut la dernière étape de ses armes victorieuses; les Turcs échouèrent dans cet effort, et dès lors commence la nuit presque ininterrompue de leurs revers.

Battus par Sobreski, par le duc de Lorraine, par le Prince Eugène, les Turcs furent obligés de signer en 1699 la paix de Carlowitz, abandonnant à l'Autriche la plupart de leurs possessions de Hongrie, avant le port d'Azov [?] à la Russie qui faisait aussi sa première apparition dans les luttes séculaires de la chrétienté contre l'islamisme. Puis, à leurs pertes territoriales, vinrent s'ajouter pour les uns des révoltes et des rébellions qu'elle [ne] réussit à étouffer que dans le sang, éveillant ainsi tous les sentiments d'humanité, de réprobation de l'Europe entière.

CAHIER 4, F°29 V°

La Grèce aussi s'insurgea et, après une lutte héroïque, obtint son affranchissement.

À peine sortie de cette lutte, la Turquie se vit en face d'un vassal habile et audacieux, Mehemet Ali, qui avait solidement assis sa domination sur l'Égypte. L'armée turque fut complètement défaite à Komah [?] par les troupes de Mehemet Ali.

À ce moment intervint, par un revirement bizarre, le tsar Nicolas, peut-être par crainte de l'ouverture d'une succession prématurée. Une armée russe vint camper sur les murs de Constantinople.

À aucune autre époque de son histoire, la Turquie n'avait connu de pareils dangers. Jamais le chef de l'Empire n'avait dû confier à des mains étrangères la défense de sa capitale.

Mais les autres puissances, craignant l'influence prépondérante prise par les Russes en Turquie, intervinrent. Le gouvernement turc consentit à traiter avec Mehemet Ali, lui laissant la Syrie. Les Russes durent évacuer Constantinople. Mais, dès cette époque, ne cessèrent plus de se produire les rivalités diplomatiques entre les grandes puissances, dont Constantinople est le théâtre.

L'orgueilleux Mehemet ne consentit pas longtemps à rester sous l'accord conclu pour ainsi dire sous la force des puissances. Dès 1839, persuadé qu'il était en état de lutter avec les troupes égyptiennes, il engagea de nouveau la lutte. La rencontre eut lieu au pied du Taurus – mais Mehemet Ali fut encore vainqueur et se retrouva, comme en 1833, maître des destinées de la Turquie. Bien entendu, l'Europe reprit l'alarme...

CAHIER 4, F°30

Ce fut l'Angleterre, cette fois-ci, qui provoqua la médiation des puissances, enlevant à la Russie l'influence prépondérante qu'elle avait pu prendre en Turquie.

Mehemet Ali dut céder malgré l'appui moral que la France lui porta. Mais, d'accord avec la France, on lui laissa l'Égypte qui fut constituée en vraie royauté au profit de son fondateur et de sa descendance.

Dès ce moment, l'Angleterre prend le haut du pavé à Constantinople; elle exige des témoignages de gratitude affective, ne connaissant pas la politique des sentiments. Son représentant à Constantinople, lord Stratford, veut imposer aux Turcs son autorité supérieure personnelle.

Mais la Russie était atteinte dans son prestige. L'empereur Nicolas fut blessé dans sa légitime fierté. Il saisit le premier prétexte – la question des lieux saints – et affirme ses prétentions jusqu'à envahir les principautés Moldo Valaques, prétextes de cette guerre dont le tsar Nicolas ne vit pas la fin et qui devait se terminer par la destruction de l'arsenal et de la flotte de Sébastopol.

Enfin, en 1876, une insurrection éclate en Bosnie, se propage – la Turquie, pour la comprimer [sic], a recours à une répression effroyable. La Russie intervient, déclare la guerre à la Turquie qui est réduite à signer le traité de San Stefano. Ce traité restituait à la Russie sa haute frontière. Mais les jalousies des autres puissances se réveillent aussitôt. Au congrès de Berlin, l'Angleterre et l'Allemagne réunies infligent à la Russie une nouvelle humiliation en la dépouillant de la plupart des avantages stipulés par le traité de San Stefano.

Dès lors, toutes les puissances cherchent à relever la Porte, prenant l'engagement réciproque et chimérique de reporter les possessions du sultan. C'était comme un fruit dont [sic] tout le monde voulait et que chacun épargnait dans la crainte qu'un autre s'en emparât.

CAHIER 4, F°30 V°

La question d'Orient, il ne faut pas se le dissimuler, se dresse tout entière devant l'Europe, avec toutes ses menaces, complétement insoluble à première vue, et s'impose aux méditations de tous les hommes d'État.

[un trait horizontal]

La littérature du Nord

Nous occupons dans le monde moral comme dans le monde physique une sorte de juste milieu. Il est bon de regarder quelquefois aux extrêmes, sans cependant vouloir, comme je l'ai déjà dit il y a longtemps, accorder une influence plus grande qu'elle ne le mérite, à cette littérature du Nord.

Mais comme dit Taine, dans toute étude, il faut tenir compte de la race, du climat. La nature dans le Nord, en Norvège, est presque monstrueuse, anti-humaine. Pire encore que le climat est la solitude. Il semble que tout est refusé à l'homme. En revanche, la nature fait ici l'âme plus forte, comme le corps plus robuste, la volonté plus ardente, la vie intérieure plus intense, en un mot, la personne humaine plus élevée. Elle imprime dans l'homme le sens dramatique de la vie comme les grandes passions. L'individu a besoin tout à la fois d'idéal et d'action. Torturé d'angoisse devant le problème de l'existence, il aspire, il tend vers une foi ; il le veut en philosophie, en mystique.

De cette nature fantastique et presque monstrueuse, l'homme en naissant reçoit un symbolisme immanent, un fanatisme exalté. Dans toute âme norvégienne, il y a la foi de l'apôtre ou du réformateur ; il y a un peu de Braud [?], de Mesmer [?], du pasteur Lang. Dans tout esprit norvégien, Ibsen et Bjørnson sont en germe, avec leurs exaltations et leur foi blessée, leur noblesse de visée mais aussi leur naïveté de conception.

[4 dessins]

CAHIER 4, F°31 V°

Qualis, ubi Oceani perfusus Lucifer unda,
Quem Venus ante alios astrorum diligit ignes,
Extulit os sacrum cœlo, tenebrasque resolvit.

Tel brille l'astre du matin, cet astre que Venus chérit entre tous les feux de l'Olympe, lorsque, baigné des eaux de l'océan, il s'élève, majestueux, et dissipe les ténèbres de la nuit (Virgile).

[9 dessins]

CAHIER 4, F°32

[25 dessins]

CAHIER 4, F°32 V°

Hoc ipsum ita justum est, quod recte fit, si est voluntarium. (Cicéron)

[Une action juste n'est telle qu'autant qu'elle est volontaire.]

$\alpha x + \beta y + \gamma z = a$	$\alpha \alpha' x + \beta \alpha' y + \gamma \alpha' z = a \alpha'$
$\alpha' x + \beta' y + \gamma' z = a'$	$\alpha \alpha' x + \alpha \beta' y + \alpha \gamma' z = a' \alpha$
$\alpha'' x + \beta'' y + \gamma'' z = a''$	$y(\beta \alpha' - \alpha \beta') + z(\alpha' \gamma - \alpha \gamma') = a \alpha' - \alpha' a$
$d(x^2 + px + q) = 2x dx + p$ [sic]	

$f(2x dx + p) = x^2 + px + q$ [sic]

Séries continues

Développement en séries

[20 dessins]

CAHIER 4, F°33

[29 dessins]

CAHIER 4, F°33 V°

Gouvernement intérieur de Louis XV

1° Éducation. Caractère

Quand Louis XV contracta son mariage polonais, il avait seize ans. « Il était réputé, dit Richelieu, le plus bel adolescent de son royaume. »

On craignit plusieurs fois pour sa vie, aussi redouta-t-on de le fatiguer par l'étude, qu'il avait d'ailleurs en aversion. Il montrait cependant des dispositions pour les exercices du corps. Il rappelait Louis XIII avec ses manières sauvages et farouches, se livrant parfois à des plaisanteries méchantes et cruelles. Le duc de Villeroy ne développa que son égoïsme. L'abbé Fleury, par sa crainte de Dieu et de l'enfer, l'enchaîna à des pratiques étroites. Nul ne lui enseigna le métier de roi et l'expérience lui manqua pour l'acquérir.

2° Gouv[ernemen]t int[érieur] de Louis XV

En 1743, Louis XV avait 33 ans. Il était resté beau et le resta tant que le vice n'eut pas [deux mots biffés ill.] dégradé son visage. Il avait surtout la passion de la chasse et y était infatigable – son humeur était toujours très inégale et il ne sortait de mélancolies farouches que pour se jeter dans la dissipation.

Il inspira cependant des attachements passionnés sans aimer réellement jamais. Il considéra toujours d'un œil sec la mort de ses amis ou de ses maîtresses. Quand on emporta de Versailles le corps de Madame de Pompadour, il pleuvait : « Madame la marquise, remarqua-t-il, aura bien mauvais temps pour son voyage. »

L'amour, chez Louis XV, ne fut pas un sentiment noble; ce ne fut qu'un entraînement morbide des sens. Il n'avait connu ni son père, le sage duc de Bourgogne, ni sa mère, l'aimable duchesse de Savoie. Au fond, Louis XV n'aimait que lui. Cet égoïsme monstrueux, à peine tempéré par un étroit bon sens, n'avait pas, comme chez Louis XIV, le sentiment profond de sa dignité et de ses devoirs de roi.

Son incurable ennui s'explique par le vide de son âme et le dégoût amer d'être perpétuellement à soi-même sa propre idole.

3° Les affaires sous Louis XV

Cependant, Louis XV n'a aucun doute sur la légitimité de son pouvoir, mais il n'en comprend pas les responsabilités.

« Ils me désolent de leurs querelles, disait-il à propos du Parlement et des jésuites, ces gens finissent par perdre l'État. Au reste, en voilà assez. Les choses dureront autant que nous. » Les finances de l'État sont les finances du roi et, dira-t-il, il n'a de comptes à rendre qu'à Dieu. Louis XIV réservait aux affaires une bonne partie de son temps. Louis XV s'en ennuyait et laissait « sa bonne machine marcher toute seule ». Cependant, il contrecarrait sournoisement les influences qui se disputaient le pouvoir autour de lui ; il n'obéit à des principes aussi obscurs que contradictoires, que mesquins. Louis XIV n'appela aux affaires que des hommes sûrs. Louis XV abandonna à ses maîtresses, à ses courtisans, la visée des portefeuilles.

CAHIER 4, F°34

[19 dessins]

CAHIER 4, F°34 V°

[1 schéma] [14 dessins]

CAHIER 4, F°35

[7 dessins]

(a.b.c.d.e.f.g.h)

[18 dessins]

CAHIER 4, F°35 V°

La Nuit des Rois ou Ce que vous voudrez de Shakespeare. Ici, il s'éloigne assez de la réalité mais [un mot ill.] il prend sa revanche du côté de la poésie et quel [un mot ill.] il voue [un mot ill.] à l'imagination. En voulant peindre les amours de la jeunesse, Shakespeare s'enfonce dans le rêve pour évoquer le charme et la grâce.

Le jour des Rois est une mascarade légèrement grotesque comme il convenait à une de ces fêtes qui furent [?] les plus chères à la joyeuse humeur des [un mot ill.].

Le soir des Rois était le monde réuni pour un instant, une [cinq mots ill.] une surprise grotesque, plus grande [un mot ill.] la fête.

Nous sommes ici dans le monde des farces [?] – à quoi bon chercher à découvrir la nature réelle de ces personnages, ce sont des enfants de l'imagination et du caprice, fées gracieuses, sylphes et lutins [un mot ill.].

[un trait horizontal]

A couple or two [quatre mots ill.]

[un trait horizontal]

CAHIER 4, F°36

Paul Bourget

Ma sympathie est non seulement très vive pour l'écrivain, mais encore pour le fils de mon regretté professeur, avec lequel j'avais conservé de si bonnes relations jusqu'au dernier jour de sa vie.

Je vais surtout étudier Bourget dans les Essais de psychologie contemporaine.

Le trait distinctif de sa critique est l'application aux sciences dites morales ou psychologiques de la méthode inductive ou analytique des sciences naturelles. J'ai déjà dit à plusieurs reprises ce que je pensais de cette application où l'on supprime la part individuelle, l'artiste – application qui a donné naissance à la littérature à prétention scientifique.

Voici d'ailleurs comment Bourget, dans son article sur Taine, étudie cet élément nouveau de l'objectivité :

« Si je veux étudier la personnalité d'un grand écrivain, je ne procéderai pas autrement qu'un chimiste placé devant un gaz ou qu'un physiologiste en train d'étudier un organisme. Je dresserai, par voie d'observation, une liste de petits faits qui constituent cet écrivain, et cette liste une fois dressée, je déterminerai, par voie d'induction, les faits dominateurs qui commandent les autres (voilà la part personnelle, qui n'est plus du domaine scientifique – observation personnelle), comme dans un grand arbre les plus grandes branches commandent aux autres. Ces quelques faits initiaux générateurs une fois trouvés, il reste à les rattacher à d'autres encore, qui soient plus haut placés dans la hiérarchie des causes. Cette imagination particulière à l'homme est due à l'hérédité. Dans l'individu, il s'agit donc de déterminer la race. Le développement de la race tient lui-même à des conditions spéciales du milieu. Arrivé à ce degré, il est possible de monter plus haut encore et de rattacher à un fait suprême, loi générale de l'esprit, les faits petits ou grands dont nous avons suivi la filière... »

Ces lignes définissent l'essence même de la méthode empruntée à Taine, dont Bourget est un fervent disciple. Mais le livre de Bourget témoigne de la profondeur et de la pénétration de ses vues et montre la part personnelle dans le talent critique.

Donc toujours le tempérament résulte de l'influence des milieux, des races, des circonstances, choses qui le motivent et que lui, à son tour, reflète dans ses produits. Pour Bourget comme pour Taine, j'ajouterai qu'il y a [la] part individuelle, l'artiste, qui existe dans Bourget comme il existait dans Taine.

Il est certain que cette méthode est bonne, qu'elle a fait faire d'immenses progrès à la critique objective, qu'elle est même la seule raisonnable, à condition d'ajouter à ces trois causes fondamentales la part individuelle.

CAHIER 4, F°36 V°

Les idées de Taine ont imprégné toute la critique européenne et ont été une grande victoire. Les études de Bourget apportent une note toute originale dans la méthode et apparaissent comme une phase nouvelle dans cette méthode si glorieusement inaugurée par Taine.

Dans une courte préface, Bourget exprime ses vues sur le but et les moyens de la critique telle qu'il l'entend et prévient que le livre ne remplace pas ses jugements esthétiques: « Les procédés d'art n'y sont analysés qu'autant qu'ils sont des signes. J'ai voulu rédiger quelques notes capables de servir à l'histoire de la vie morale pendant la deuxième partie du dix-neuvième siècle. »

En prenant pour point de départ le vieil axiome de l'influence réciproque de la littérature et de la vie, Bourget affirme que « le livre devient le grand initiateur. Il n'est aucun de nous, dit-il, qui, descendu au fond de sa conscience, ne reconnaisse qu'il n'aurait pas été tout à fait le même, s'il n'avait pas lu tel ou tel ouvrage, poème ou roman, morceau d'histoire ou philosophie... » C'est parfaitement juste, mais comme je le disais déjà à propos de cette boutade de Renan, que « l'étude de l'Histoire littéraire remplace la lecture des grandes œuvres de l'esprit humain », c'est en passant du domaine du conscient dans le domaine de l'inconscient que cette influence s'exerce ; l'esprit reste imprégné de ses lectures mais en leur donnant son tour d'esprit propre, sa personnalité.

Bourget, comme s'il voulait d'ailleurs exciter davantage notre sympathique curiosité, termine par une image touchante pour prouver les tendances de son livre mieux que par des affirmations abstraites et dogmatiques: « À cette minute précise, et tandis que j'écris cette ligne, un adolescent que je vois s'est accoudé sur son pupitre d'étudiant ; par un beau soir d'un jour de juin. Les fleurs [...]

CAHIER 4, F°37

[...] s'ouvrent sur la fenêtre amoureusement. L'or tendre du soleil couché s'étend sur la ligne de l'horizon avec une délicatesse adorable. Des jeunes filles causent dans le jardin voisin. L'adolescent est penché sur son livre, peut-être un de ceux dont il est parlé dans les Essais !... Qu'il ferait mieux de vivre, disent les sages !... Hélas ! C'est qu'il vit à cette minute, et d'une vie plus intense que s'il cueillait les fleurs parfumées, que s'il regardait le mélancolique Occident, que s'il serrait les fragiles doigts d'une des jeunes filles. Il puise tout entier dans les phrases de son auteur préféré. Il converse avec lui de cœur à cœur, d'homme à homme. Il l'écoute prononcer sur la manière de goûter l'amour et de pratiquer la débauche, de chercher le bonheur et de supporter le malheur, de dévisager la mort et l'au-delà des ténébreux [sic] du tombeau, des paroles qui sont des révélations. Ces paroles l'introduisent dans un univers de sentiments jusqu'alors aperçus à peine. De cette première révélation à imiter les sentiments, la distance est faible et l'adolescent ne tarde guère à la franchir. »

Ces paroles sont saines, elles sont profondément senties. Si, à mon avis, c'est plutôt dans les grands spectacles de la nature que le penseur cherchera les profondes émotions, il est certain que tous ceux dont l'avenir doit faire des conducteurs de peuples, des artistes, des poètes, des savants, des génies créateurs, en un mot, les sensations seront fatalement produites par les profondes émotions que soulève en nous la lecture des grandes œuvres de l'esprit humain et qui, passant du domaine du conscient dans celui de l'inconscient, impriment à l'esprit une forme de pensée grande et noble. Comme je l'ai déjà dit, panthéistes et déistes, il faut saluer tous ceux qui vont chercher les sources profondes de l'imagination dans les poèmes d'Homère ou dans les profonds mysticismes de la Bible, ceux surtout qui vont chercher leurs inspirations dans ce livre radieux qui s'appelle la Nature. Toute source d'émotion est noble et féconde.

Je vais maintenant suivre Bourget dans les essais sur ceux auxquels il consacre des études.

[un mot biffé, ill.] Baudelaire

Il est peu de poètes qui produisent une impression aussi bizarre et pourtant séduisante comme Baudelaire. Son chef-d'œuvre est Les Fleurs du mal. Je ne l'ai jamais beaucoup goûté. Son inspiration est courte, c'est du bas romantisme. L'idée unique de Baudelaire est l'idée de la mort. Il y a de la pourriture partout dans son œuvre. Mais l'artiste est puissant, laborieux, raffiné. Sa forme est pleine et sobre, le vers est large.

Voyons comment Bourget applique ses talents d'analyste à cette nature bizarre et énigmatique de poète. Bourget cherche d'abord à éclairer les bizarres contradictions que présente, dans Baudelaire, la conception de l'amour.

L'amour a été, est et sera le thème principal de toute poésie, mais l'amour pour Baudelaire est tout ensemble mystique, luxurieux et analytique. Cet amalgame bizarre était motivé par les conditions réelles qui ont influé sur l'âme sensible du poète. Pour Bourget, Baudelaire était donc un mystique qui, aux heures noires, évoquait d'étranges visions morbides qui se retrouvent dans ses poèmes. Baudelaire était donc à la fois un mystique et le poète de la luxure, de la dépravation raffinée: « Il s'échappe, dit Bourget, un relent d'alcôve infâme de ces deux vers du magnifique 'Crépuscule du matin'.

'Les femmes de plaisir, les paupières livides, Bouche ouverte, dormaient de leur sommeil stupide.' »

Dès lors, et l'on voit où peut conduire le critique purement scientifique, pour Bourget, le poète a éprouvé lui-même tous les raffinements de sensualité qu'il exprime dans ses poèmes. Or ce n'est pas vrai, les nombreux amis de Baudelaire en témoignent. Il est certain que Baudelaire a mené une vie vicieuse, malsaine, anormale.

Certes, Baudelaire est un pessimiste. Comme Laménais, le poète aurait pu dire: « Je suis né avec une âme blessée. » Et ici, Bourget entre dans des considérations admirables sur le désastreux développement du pessimisme dans les âmes contemporaines.

CAHIER 4, F°38

Alors, par le pessimisme général du siècle, par la nature malsaine de la société environnante, par des conditions de famille particulièrement douloureuses, Bourget explique Baudelaire.

Mais le travail intérieur de Baudelaire, et il faut s'en rapporter au témoignage de ses nombreux amis sur sa vie, ne résulte pas uniquement du contrecoup du malheur personnel, mais plutôt de la vue du malheur universel. On voit en résumé comment les conceptions de la critique nouvelle permettent de saisir dans une œuvre d'art le phénomène intellectuel et social motivé par les conditions diverses de l'époque et du milieu, mais, derrière les conditions toutes scientifiques, subsiste toujours l'individualité, chez Baudelaire comme chez tous les artistes. Les conditions posées par Taine, appliquées par Bourget, n'expliquent pas tout. Chacun de nous voit le monde à travers le prisme de son tempérament personnel et le rêve d'une création tout objective n'existe pas.

[un trait horizontal]

Je poursuis cette étude sur Bourget. Pour Bourget, il n'y a pas de beautés absolues, ni d'école parfaite – la recherche des thèses, ou uniquement l'art pour l'art, ces deux termes si anciens, ont l'un et l'autre leur raison d'être.

Nous savons comment Victor Hugo, qui s'est jeté passionnément au début de sa vie dans ce débat, se pose entre les deux partis et jette la formule « la liberté dans l'art », c'est-à-dire être libre à condition de respecter l'art. En un mot, toutes les écoles sont bonnes; celles qui, à la beauté de l'idée, de la lettre, de la thèse, joignant la perfection de la forme, c'est-à-dire l'art, ont réalisé l'idéal rêvé.

Et j'en reviens dès lors à ma formule de la Beauté [deux mots biffés, ill.] qui se résout dans les deux concepts: l'Idéal et la Vérité.

La beauté de l'Idée, jointe à la beauté de la forme, constitue pour un homme, dans quelque ordre d'idées où sa pensée s'exerce, l'expression idéale du Génie. Cela revient en un mot à mettre la Beauté dans le caractère. [ces quatre mots soulignés]

[un trait horizontal]

La formule de Hugo « la liberté dans l'art » était forte, c'est-à-dire que chacun était libre d'apporter le témoin [?] des idées qu'il jugeait utile tout en respectant l'art. Mais les deux formules anciennes [...]

[ces deux lignes biffées]

Comme il vous plaira de Shakespeare

Une des plus délicieuses comédies de Shakespeare, une œuvre tout à fait à part dans les productions du génie poétique. Le thème est banal comme celui qui fait le fond de toutes les pastorales, mais Shakespeare l'a orné de variations exquises de poésie et de nature. En somme, qu'y a-t-il au fond des antiques métamorphoses, comme dans la comédie de Shakespeare, sinon cette grande vertu morale, que la nature est la grande et unique consolatrice ?

À ceux que la douleur a touchés, dont les malheurs ont dévoré la vie, il dit :

« Venez sous les verts abris de la nature, étendez-vous au bon soleil qui réchauffe les cœurs et vous sentirez tous vos chagrins s'évanouir peu à peu en vapeurs aussi légères que celles que la chaleur du jour fait monter des bois, des prairies et des clairières. »

« Le retour à la nature » [ces cinq mots soulignés], c'est aussi le grand mot de la Renaissance, mais la Renaissance y a cherché surtout les vertus qui se rapportent à l'intelligence, tandis que Shakespeare y a cherché des vertus morales, celles qui saisissent le cœur et l'âme même de l'homme, la bonté, la cordialité, l'amour, la pitié.

Logiquement, la meilleure conclusion qui ressorte de la comédie de Shakespeare, c'est que le meilleur talisman pour retrouver la nature, c'est le malheur.

C'est l'expérience du malheur qui apprend le prix de la nature et le sympathique misanthrope Jacques dans la comédie de Shakespeare pousse cette vérité à l'excès. S'il n'avait été aussi éprouvé par le malheur, s'il n'avait connu les déceptions de l'intelligence, les corruptions du cœur humain, il ne comprendrait pas autant le prix de la pureté des fontaines et de la paix des eaux, le prix de la candeur et de la bonne foi intuitive.

CAHIER 4, F°39

Dès que Taine eut écrit son admirable livre De l'intelligence, où il posa d'une façon magistrale les données sur lesquelles repose toute étude psychologique, tout le monde le crut en état de faire de la critique. Rien, dès lors, n'était plus facile !

La méthode, d'abord, était si simple – de là les carnets de notes que remplissent dès lors fiévreusement nos romanciers et qu'ils déversent dans leurs œuvres, de là l'usage du fait divers, judiciaire ou médical et le reportage acharné qui est la vulgaire chasse au fait divers.

Il fallut bien vite en rabattre. Le naturalisme, qui est la mise en œuvre par des esprits secs de la méthode de Taine, échoua piteusement.

Oui, il faut de l'observation, du document humain ; plus on sera documenté, plus l'œuvre sera forte et durable. Mais cette forte doctrine de Taine ne fait pas apparaître les éléments inexplicables. Elle ne tient pas compte, et j'y reviens toujours, de la nature individuelle, non pas du caractère qui est résolu en influences composées de la race, du milieu et du moment, mais du génie de l'intensité de la création [ces sept mots soulignés], génie de l'intériorité de la création.

Certainement, La Fontaine écrivant devait manifester sa personnalité comme Taine l'a analysé, mais devait-il la manifester par des Fables et sous une forme aussi admirable.

Dans une étude sur la littérature anglaise, Taine nous explique Shakespeare – mais tout ce qu'il nous explique dans l'œuvre de Shakespeare pouvait faire tout aussi bien un Shakespeare médiocre qu'un Shakespeare puissant – en un mot, l'écrivain est bien déterminé, mais la grandeur [mot souligné deux fois] de l'écrivain ne l'est pas.

La faculté d'analyse de Taine était extrême, mais c'est en lui-même qu'elle était toute l'intelligence. La faculté d'intuition, la force de sympathie que j'ai signalée chez Michelet n'existait pas chez Taine ou, si elle a existé, elle ne le sollicitait pas – et il s'est fait un principe de procéder uniquement par la méthode expérimentale.

Dans les morceaux de Taine, on sent une puissance d'abstraction inouïe, des fragments de la réalité, des morceaux de la nature, mais on ne sent pas, comme chez Michelet, la nature, la vie de la nature, la force de sympathie qui fait revivre devant nous une époque avec toute son âme.

Taine nous saisit par l'intelligence ; Michelet nous saisit jusqu'aux fibres les plus profondes de notre âme. [un trait horizontal]

CAHIER 4, F°39 V°

[17 dessins]

Omnes clari et nobilitate labores fiunt tolerabiles.

[Toutes les peines, accompagnées de gloire et de réputation, deviennent supportables – Cicéron]

[un trait horizontal]

De la bonne éducation, d'après Michel de Montaigne

« Je reviens volontiers sur le discours de l'ineptie de nos institutions [sic] ; elles ont [sic] pour fin de nous faire, non bons et sages, mais savants ! Elles y sont [sic] parvenues [sic]. Mais elles [sic] ne nous apprennent [sic] pas à suivre et à embrasser la vertu, la prudence – nous savons décliner Vertu, si nous ne savons l'admirer et l'aimer. Nous connaissons les belles idées par jargon et par cœur, mais nous [ne] les connaissons pas dans nos efforts et dans [deux mots ill.] de nos voisins, on nous a appris à connaître la race, les alliances, nous les voulons avoir pour amis et garder avec eux quelque conversation et intelligence – mais on ne nous a appris que des définitions, des divisions, des parties de la vertu comme les diverses branches d'une généalogie ; mais on [ne] nous a pas appris à avoir avec la vertu la pratique journalière et l'accointance privée – pour notre apprentissage, on ne nous a pas choisi les livres qui ont les opinions les plus saines et les plus vraies, mais ceux qui parlent le meilleur grec et latin ! ... » [10 dessins]

CAHIER 4, F°40 V°

Dans une lettre d'Ampère, je trouve un jugement assez heureux sur Laménais.

« J'ai diné, dit Ampère, aujourd'hui avec Monsieur de Laménais qui m'a beaucoup plu. Il est extrêmement petit et mesquin, a l'air jeune, la figure pâle, les manières souples ...

Le soir, au coin du feu, il nous a tranquillement exposé son système sur le ciel, l'enfer, la terre et la fin des hommes qui, selon lui, est proche, parce qu'il remarque à la fois un immense besoin de Vérité, de perfection, d'ordre, et un progrès effrayant de l'erreur et du mal. Ce double mouvement, dit-il, ne peut durer longtemps, sans que l'homme, dont l'état sur la terre n'est ni le bien, ni le mal absolu, ne se fixe ou dans un de ses états, le ciel, ou dans l'autre, l'enfer. Il croit dans le paradis à un bonheur progressif. Pour l'enfer, regardant le néant comme un mal infini et les données en étant infiniment éloignées, il trouve dans leur état un triomphe infini de la volonté divine. Tel est l'ensemble de son système qu'il débite d'une voix tranquille, de l'air d'une conviction profonde. Il vous parle avec le même calme des miracles du prince d'Hohenlohe et dit prudemment que lui-même a vu beaucoup de miracles – il est fanatique en dedans. Je le crois sincère, très systématique et très bon. »

[5 dessins]

CAHIER 4, F°41

[4 dessins]

Nihil est turpius, quam cognitioni
et perceptioni assertionem
approbationemque praecurrere.

[Rien n'est plus honteux

que de faire marcher l'assertion
et la décision avant la perception
et la connaissance – Cicéron]

[10 dessins] [deux mots latins, ill.]

CAHIER 4, F°41 V°

[18 dessins]

Buffon [souligné]. Fait avec

Diderot le plus parfait contraste.

Une sérénité imperturbable.

Indifférent aux polémiques et aux
pressions du temps.

CAHIER 4, F°42

[18 dessins]

Vous m'avez fait connaître que je recevrai la fin de la réponse à une lettre de Madame Dreyfus : j'ai interprété que cette réponse serait ma réhabilitation. Les lettres de Madame Dreyfus me font connaître [inachevé].

Par la lettre de Madame Dreyfus, je suis informé de la haute initiative prise par les membres du Gouvernement [inachevé].

[une phrase biffée, ill.] [23 dessins]

CAHIER 4, F°42 V°

« Le pinson, l'alouette, la linotte, le serin jasant et babillent tant que le jour dure. Le soleil couché, ils fourrent leur tête sous l'aile et les voilà endormis. C'est alors que le génie prend sa lampe et l'allume et que l'oiseau solitaire, sauvage, inapprivoisé, brun et triste de plumage, ouvre son gosier, commence son chant, fait retentir le bocage et rompt mélodieusement le silence des ténèbres de la nuit. »

« Le premier serment que se firent deux êtres de chair, ce fut au pied d'un rocher qui tombait en poussière ; ils attestèrent de leur constance un ciel qui n'est pas un instant le même ; tout passait en eux, autour d'eux et ils croyaient leurs vœux affranchis de vicissitudes. Ô enfants ! Toujours enfants ! »

Ces deux phrases que j'extraits de Diderot montrent qu'il y avait déjà en lui le germe du lyrisme romantique.

CAHIER 4, F°43

[19 dessins]

*En relisant quelques passages des Mémoires de Lamartine, je retrouve le début :**« Penser, c'est vivre. Se souvenir, c'est revivre : voilà pourquoi ... » [inachevé]**Penser, vivre, se souvenir. [7 dessins]**juridique [biffé]*

CAHIER 4, F°43 V°

*Pourquoi le prononcer, le nom de la patrie ?**Dans mon brillant [mot biffé] exil, mon cœur en a frémi ;**Il résonne de loin dans mon âme attendrie,**Comme les pas connus ou la voix d'un ami. [Lamartine]**[un trait horizontal] [1 dessin]**[paragraphe écrit dans le sens de la longueur du feuillet] De Montaigne [souligné]. Je me suis pris tard au ménage – ceux que nature avaient fait naître avant moi m'en ont déchargé pendant longtemps. J'avais déjà pris un autre pli, plus suivant ma complexion. Je ne prétends avoir rien acquis [ces trois mots biffés] acquérir que la réputation de n'avoir rien acquis, non plus que dissipé, conformément au reste de ma vie, impropre à faire mal ou bien qui vaille.**Non intimatione census, verum, victu atque cultu, terminatur pecuniae modus. [Ce n'est pas par le calcul des revenus, mais par les habitudes de vie et les besoins de chacun qu'on mesure la fortune – Cicéron]**Mon père aimait à bâtir Montaigne, où il était né, et en toute cette police d'affaires domestiques, j'aime à me servir de son exemple et des règles – y attacherai mes successeurs autant que je pourrai. Car quant à mon application particulière, ni ce plaisir de bâtir, qu'on dit être si attrayant, ni la chasse, ni les jardins, ni ces autres plaisirs de la vie retirée ne me peuvent beaucoup amuser. C'est chose de quoi je me veux mal, comme de toutes opinions qui me sont incommodes.**Sit mea sedes utinam senectae**Sit modus lapso maris, et viarum**Militiaeque. [Puisse (Tibur) être l'asile de ma vieillesse ; /**que j'y trouve enfin le terme de mes fatigues et sur mer et sur terre, /**de mes voyages et de mes campagnes ! – Horace]**[2 dessins]*

CAHIER 4, F°44

[manquant]

CAHIER 4, F°45

[manquant]

CAHIER 4, F°46

*Je vais échapper au flux de mes pensées par mon moyen habituel, le travail, le meilleur dérivatif à tout.**[un trait horizontal]**La Macédoine – d'après Victor Bérard.**[un trait horizontal]**Tout le long du Vardar, le site est attristant dans la descente vers l'archipel. Sur cette voie naturelle, à peine deux défilés inquiétants – l'un, au sortir de la plaine d'[un mot ill.], l'autre à mi-chemin de la descente. Ce dernier marque l'entrée dans le pays de la Méditerranée, l'entrée du fleuve slave.**Ce pays, sur la latitude de Naples, semblait disposé pour être un des paradis de l'humanité.**Son climat, continental et maritime à la fois, est fait de contrastes sans violence.**La Macédoine fut toujours peuplée par des races actives de soldats et de laboureurs. [8 dessins]*

Un drame cornélien. Sa psychologie

[un trait horizontal]

La tragédie de Corneille, quoiqu'on ait voulu parfois en prétendre, tend à la vérité du caractère. Certes, Racine est plus près de la nature, de la vérité, ou plutôt, il est plus près de nous, car il nous décrit des états d'âme qui sont devenus de plus en plus communs dans notre siècle, des sensitifs, des impulsifs, des nerveux et des femmes.

Corneille est d'un autre temps; il exprime une nature plus rude, plus virile, plus forte, qui a été longtemps la nature française, tout au moins d'une élite, une nature intellectuelle, consciente et active. Corneille est tout imbu de la théorie cartésienne. Il peint des passionnés, mais des passionnés conscients de leurs actes, qui ont des idées et qui les transforment en résolutions. Corneille nous a peint des femmes, mais des femmes toujours viriles, parce que toujours elles agissent par volonté, par intelligence, et non point par instinct.

Corneille nous montre des êtres grandis par l'effort et non pas des êtres qui se laissent aller à leurs faiblesses.

L'héroïsme cornélien n'est pas autre chose que l'exaltation de la volonté, donnée comme souverainement libre, et souverainement puissante. La conception de Corneille représente en sa forme idéale, des âmes fortes et dures, les âmes des Richelieu et des Retz, des grands ambitieux lucides et actifs.

CAHIER 4, F°47

[un paragraphe biffé, ill.] [un trait horizontal] [9 dessins]

Je n'arrive plus à dormir – la pensée de ma chère femme, de mes enfants, de tous, s'est tellement ancrée dans ma tête, qu'elle ne saurait plus en sortir. Je voudrais avoir un pouvoir surhumain pour pouvoir jeter un coup d'œil sur ceux qui me sont si chers.

[un trait horizontal] [3 dessins]

CAHIER 4, F°47 V°

Georges [sic] Sand [souligné]

[un trait horizontal]

L'expansion de la sentimentalité se retrouve surtout dans l'œuvre de Georges [sic] Sand.

Pendant quarante années, elle accumule romans sur romans avec une extraordinaire facilité. Comme elle le dit elle-même, dans la préface de Consuelo, quand elle s'assied à sa table pour écrire un roman, souvent elle ne sait pas jusqu'où elle ira – les incidents, les sentiments naissent les uns après les autres, se suscitent.

Ce système, qui n'en est pas un, a de graves inconvénients – l'intelligence de Sand est plus apte à refléter des idées qu'à en produire; elle est toute soumise aux impulsions de la sympathie et de l'imagination.

On peut diviser l'œuvre de G. Sand en plusieurs périodes.

D'abord influencée par Rousseau, blessée par la dure expérience de son mariage, elle fait de l'amour un bien souverain et sacré – elle écrit des romans débordants de lyrisme et de sentiment.

Puis, la vue de Georges [sic] Sand s'élargit – la paix se fait dans son cœur. Immensément bonne, elle adopte la religion de l'humanité.

Enfin, de retour dans son Berry, la vie rustique, la nature, la saisissent à leur tour.

En résumé, la faculté la plus forte qu'on trouve dans G. Sand est l'imagination. [un trait horizontal] [2 dessins]

CAHIER 4, F°48

Je suis toujours sous le coup de l'émotion que les chères lettres de ma chère Lucie m'ont produites – émotion bonne et douce –; comme je voudrais de tout mon cœur, de toute mon âme, lui apporter le concours de toutes mes forces, de toute ma volonté, pour abréger, ne fût-ce que d'une heure, son attente, demander à ceux qui m'ont fait condamner l'appui de leur autorité en forçant assez leurs sentiments de droiture, d'équité, de loyauté.
[un trait horizontal][mots biffés, ill.][18 dessins]
Je n'ai pas encore reconquis le bonheur. [phrase biffée]

CAHIER 4, F°48 V°

Les Joyeuses commères de Windsor de Shakespeare
[un trait horizontal]
La plus franche comédie de Shakespeare.
[un trait horizontal] [1 schéma]

AB = –
[un trait horizontal] [2 dessins]
Perdit et – [il perd et –]
Qu[a] Deus nam mundi temperet arte domum,
Qua venit [exoriens], qua deficit, unde [coactis]
Cornibus in plenum [menstrua] luna redit;
Unde salo superant venti, quid flamine captet
Eurus, et in nubes unde perennis aqua.
Sit ventura dies, mundi quae subruat arces
[Par quel art Dieu gouverne le monde, notre demeure; / par où s'élève la lune et par où elle se retire, et comment réunissant / son double croissant elle se retrouve chaque mois dans son plein; / d'où viennent les vents qui commandent la mer et quelle est l'influence / du vent du midi; par quelles eaux sont formés incessamment les nuages; / s'il doit venir un jour qui détruise les villes de l'univers ... – Properce]

Quaerite, quos agitat mundi labor.
[Cherchez, vous que tourmente le besoin d'approfondir ces mystères – Lucain]
[un trait horizontal] [1 dessin]
[schéma d'une boîte parallélépipédique dépliée, et d'une boîte en perspective]

$\frac{1}{2}gt^2 \quad g = \text{ill}$
 $ABC^2 = AB^2 + AC^2 \quad [\text{sic}]$
 $BDKE = ABGF$
 $DCJE = AHIC$

CAHIER 4, F°49

[dessin d'un visage d'homme de profil dans un médaillon, dessin de château, dessin de fleur]
Hospes aveto!
Horae sint rapidae, sit tibi fausta daumus
[sic] [Sois le bienvenu, hôte! que le temps s'écoule vite et que la demeure te porte bonheur – d'après une inscription placée dans le vestibule du château d'Abbadie, Pays basque]
[un trait horizontal]

Force vive = mv^2
Quantité de mouvement = mv
[un trait horizontal]
Soient deux corps animés d'une vitesse V et V' – le choc produit par leur rencontre s'exprimera par $mv^2 - m'v'^2$
[1 schéma de cylindre]
Mobile A sur lequel agit une force de grandeur F . La quantité de mouvement s'exprimera par la formule $mv^2 - m'v'^2$ [sic]
[2 dessins]

La France économique au XVIII^e siècle

Les vues théoriques des réformateurs du XIII^e [sic] siècle ont été assez originales.

Le premier en date est Boisguillebert qui s'attaque au colbertisme, montrant qu'une nation s'enrichit non point en attirant ou retenant chez elle les plus grandes quantités possibles d'argent et d'or, mais en multipliant les biens de la terre et les biens d'industrie, soutenant aussi que les phénomènes économiques ne doivent pas être réglementés par le pouvoir mais sont régis par les lois de la nature et par la libre concurrence.

D'autre part, Law n'avait pas été seulement un financier téméraire – il avait aussi des idées larges sur le crédit et le commerce, et si le système, par sa ruine [?], mit pendant un demi-siècle le commerce en défiance contre le billet de banque, il avait par ses théories attiré l'attention sur les questions de finance.

Gournay se faisait un nom en montrant les inconvénients de la réglementation.

Quesnay enfin, par une analyse profonde de certains points, fausse sur quelques autres, s'était convaincu que la terre est la source de la richesse et qu'il n'y a de capital disponible que le revenu net du propriétaire fermier – que d'autre part, l'industrie et le commerce, tout en rendant des services, ne font que transformer ou transporter les richesses.

Cependant, cette théorie étroite, fausse en ce qui concerne le commerce et l'industrie, le conduisit par un sentier détourné sur la grande route de la liberté du travail et des échanges.

Enfin, un philosophe anglais, Adam Smith, écrivait avec une grande ampleur et un grand sens pratique son livre des Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations.

Il y exposait les conditions de la création et de la distribution des richesses.

L'influence de Smith sur les idées économiques de notre pays fut considérable, mais elle s'exerça surtout après la Révolution.

CAHIER 4, F°50

[haut du feuillet coupé] [6 dessins]

La sûreté du jugement fait la force du caractère.

[un trait horizontal]

But to be. [Mais être]

[1 dessin]

Comme la grandeur, la générosité du caractère sont rares. Il est dans la vie des actes que l'on ne peut solliciter, que l'on ne peut demander – ce sont des actes tout spontanés, ce sont des actes que son propre cœur sollicite et qui tirent précisément toute leur valeur de leur spontanéité. [1 dessin]

CAHIER 4, F°50 V°

[haut du feuillet coupé]

athéisme...

les idées des sensations, sur lesquelles l'esprit travaille, qu'il clarifie, compare, abstrait, généralise, dont il entrevoit à la longue des séries infinies, des raisonnements rigoureux et limpides.

Condillac n'enseigne pas à observer les faits, base de la science et que la science n'a admis que de nos jours – il n'opère que sur les idées, quelles qu'elles soient et de quelque façon qu'elles aient pénétré dans l'esprit de l'homme.

Il montre que le défaut principal des penseurs de son temps, c'est d'ignorer, de mépriser, de mal voir les idées – nous dirions aujourd'hui les faits, bases de ces idées. [4 dessins]

CINQUIÈME CAHIER

11 NOVEMBRE – 14 NOVEMBRE 1898

Cahier contenant vingt feuillets, commencé le 11 novembre 1898, terminé le 14 novembre 1898,
le Com[mandant]t sup[érieur]r Deniel

[haut du feuillet coupé] l'intelligence se fût développée

La première activité qui se soit développée est celle de la locomotion, et très lentement. Les êtres des temps primaires vivaient dans un état presque complet d'immobilité; les mollusques étaient les êtres les plus répandus dans cette période.

Pour les mammifères comme pour les oiseaux, l'activité, la locomotion, a été en croissant pendant les âges géologiques. Cette activité, faible pendant l'ère secondaire, devient importante dès le commencement de la période tertiaire.

Puis, à l'époque quaternaire, a paru l'homme qui, s'il n'est point particulièrement rapide à la course, est le mieux adapté de tous les êtres pour la station verticale; c'est lui qui marche le mieux. Ainsi, les facultés d'activité, vagues au début de l'humanité, à l'époque primaire, où l'immobilité des êtres vivants était presque absolue, sont aujourd'hui pour les bêtes comme pour l'homme dans toute leur magnificence.

[un trait horizontal]

5° [?] Progrès de la sensibilité

[un trait horizontal]

Les philosophes partagent les faits de sensibilité en deux ordres: les sensations, c'est-à-dire les impressions produites par des êtres ou des choses en dehors de nous; les sentiments affectifs, qui nous portent pour ou contre les êtres et les choses faisant des impressions sur notre corps ou sur notre âme.

Au fur et à mesure que les temps géologiques se développaient, les impressions qui résultent de la vue, de l'ouïe, etc. semblent être devenues de plus en plus intenses et sans doute les sensations ont progressé en même temps. En étudiant le développement des sens, on reconnaît qu'il y a progrès dans le domaine des sensations extérieures, qu'elles aidèrent au développement des premiers êtres jusqu'au jour où elles éclairent la grande âme des hommes.

Quant aux sentiments affectifs, ils sont de plusieurs sortes; le plus répandu est l'amour sexuel.

L'amour sexuel a été peu répandu aux premiers âges – aujourd'hui encore, il y a des animaux qui ne s'accouplent pas. Chez l'homme, l'amour sexuel s'est tellement anobli que souvent l'union des âmes y joue un rôle égal à l'union des corps.

L'amour maternel s'est développé très tardivement sur notre globe; aux époques primaires et secondaires, il n'existait pas et n'apparaît qu'à l'époque tertiaire avec les oiseaux et les mammifères.

Quant aux hommes, quelques-uns ne savent pas aimer, mais ce sont des types incomplets. L'homme digne de ce nom est porté à toutes les passions ardentes qui embrasent les âmes, c'est dans *[trois mots ill.]* l'homme apparu à l'époque quaternaire qu'on *[quatre mots ill.]*

CAHIER 5, F°1 V°

Le progrès de l'intelligence *[un mot ill.]*.

Dans une certaine mesure au développement de la substance nerveuse.

[un trait horizontal]

En résumé, avant les découvertes des paléontologistes, les naturalistes avaient cru à la fixité des espèces, en se basant sur ce que les animaux semblables seuls s'unissent entre eux et ont des produits féconds. Mais les modifications des êtres ne proviennent pas du croisement des espèces, les espèces elles-mêmes se sont modifiées en passant d'une époque géologique à une autre.

S'il n'y a pas eu de croisement entre les différentes espèces, comment les transformations ont-elles eu lieu? Lamarck a parlé de l'influence que l'exercice a sur les organes; Darwin a étudié le rôle qu'ont joué la sélection naturelle et la concurrence vitale; certainement aussi les nombreux changements physiques du globe ont eu une action... mais il faut avouer que, jusqu'ici, on connaît très peu les causes des transformations des êtres. Ce qu'il y a de certain, et la paléontologie ne laisse aucun doute à cet égard, c'est que les espèces n'ont pas été immuables, qu'elles se sont transformées et que la doctrine de l'évolution seule subsiste, admise d'ailleurs partout aujourd'hui. Mais toujours la question primordiale se pose. Qu'est la vie? Qu'est l'être animé? Faut-il dire avec Leibniz que l'être animé est une force ou une réunion des forces? Certainement, on a pu étudier le développement de l'être animé, s'assurer qu'il a été progressif, que les différentes espèces ne sont apparues que successivement. Les forces vitales ne se sont donc développées que progressivement, mais on en revient toujours à la question fondamentale: « Quelles ont été alors les premières forces vitales? » La question, de quelque façon qu'on se la pose, reste insoluble.

[un trait horizontal]

Conclusion [souligné]. Contentons-nous donc, sans vouloir remonter aux causes premières, de constater à travers la longue période des âges géologiques cette lente progression, cette évolution des espèces, ce perfectionnement lent mais certain qui nous permet d'affirmer que nous n'en avons pas fini avec les inventions qui changeront la face des choses, que l'homme n'a pas encore atteint son perfectionnement, que son âme s'élève encore et qu'en dépit de maux passagers, l'humanité progresse et progressera. [un trait horizontal]

CAHIER 5, F°2

[14 dessins] [un trait horizontal] [11 dessins] [un trait horizontal]

La période de la Terreur sous la Révolution

[un trait horizontal]

Les malheurs de la guerre civile comme de la guerre contre l'Europe amenèrent une accentuation du régime de la Terreur qui ne fut certes pas un système, mais un état résultant de circonstances. « On a trop mal présumé de la perversité humaine, dit Thibeaudeau, lorsqu'on a imputé à quelques personnages l'atroce conception de ce qu'on a appelé le système de la Terreur... Sa marche, malgré sa rapidité, ne fut que progressive. On y fut successivement entraîné... »

Un événement qui contribua beaucoup à exaspérer les esprits, ce fut le meurtre de Marat par Charlotte Corday.

Puis les nouvelles désastreuses de la capitulation de Mayence et de Valenciennes amenèrent encore le vote de décrets furieux. C'est à ce moment que dans Paris, l'influence passe aux plus violents démagogues, Hébert, les cordeliers.

La nouvelle que Toulon est livrée aux Anglais amène des mouvements tumultueux. Le Comité de Salut public est lui-même débordé. À ce moment, on émet la loi terroriste la plus dure, celle qui ordonne la mise en arrestation dans toute la France de toutes les personnes suspectes et sont réputés suspects « tous ceux qui, soit par leur conduite, soit par leurs relations, soit par leurs propos et leurs écrits se sont montrés partisans de la tyrannie ou du fédéralisme, ennemi de la liberté. » Dès lors, la Terreur pèse sur toute la France.

CAHIER 5, F°2 V°

Le Comité de Salut public, la Convention, entraînés par ce déchaînement de toutes les passions, se décident à sacrifier les girondins, puis Marie-Antoinette.

À ce moment, quelques victoires auraient dû amener une détente à l'intérieur. Mais on avait encore trop peur pour être clément. La Terreur s'accroît plutôt.

[deux traits horizontaux]

Je rappelais il y a quelques jours qu'il y avait dans certaines circonstances tragiques des mots qui dénotent un caractère avec plus de force que moult pensées, ou moult faits antérieurs.

Je viens de relire Macbeth. Quand, dans le dernier acte, le meurtrier, prévoyant déjà sa propre perte, apprend la mort subite de sa femme, sa réplique n'est-elle pas caractéristique de la situation, quand il dit avec amertume mais avec un calme tragique et terrifiant: « Elle aurait pu mourir un peu plus tard » ?

Cette courte phrase, outre qu'elle peint l'état du désespoir où est Macbeth, c'est-à-dire rend l'acte tout entier, ne jette-t-elle pas aussi une vraie lumière sur tout l'être moral de ce pauvre égoïste, de cet assassin puissant et cependant si dépourvu d'énergie?

[un trait horizontal] [11 dessins]

L'oubli et le silence sont la punition qu'on inflige à ce qu'on a trouvé laid ou commun dans la promenade à travers la vie. [un trait horizontal] [2 dessins]

CAHIER 5, F°3

[manquant]

CAHIER 5, F°4

L'Esprit des lois d'Helvetius n'est composé que de pages arrachées à tous les philosophes. [un trait horizontal]

À la doctrine qui dira que la réunion de documents humains, l'imitation aveugle de la réalité sont les seuls éléments, je répondrai qu'il est vrai qu'il est impossible de négliger le document humain, mais que cette opération secondaire sera absolument insuffisante si on ne possède pas l'art, le génie, la faculté créatrice.

[un trait horizontal]

De même, à tous ceux qui sont pour la doctrine de l'art pour l'art, je répondrai que leur esthétique est plus qu'insuffisante, que l'art qui couvre le vide n'est plus de l'art, même chez Hugo, le grandiloquent Hugo, chez qui la forme admirable ne parvient pas parfois à cacher le vide de la pensée dans quelques-unes de ses œuvres.

C'est la pensée [mot souligné] qui fait le Génie. Ajoutez-y l'art, vous aurez la forme parfaite de l'expression de la pensée [ces quatre mots soulignés].

[un trait horizontal]

La beauté se réunit donc dans cette double formule, dans les deux concepts: l'Idéal et la Vérité.

[phrase biffée] [22 dessins]

CAHIER 5, F°4 V°

Je lisais, dans une de mes revues, que l'on avait donné de nouveau des parties des Maîtres chanteurs de Wagner. Je me souviens surtout de l'ouverture des Maîtres chanteurs – que j'ai entendue à plusieurs reprises. C'est un art magnifique. Il vous donne comme une oppression de songe, comme un cauchemar. Je ne veux pas revenir sur des discussions aussi vives qu'animées que j'ai eues souvent avec des parents fervents musiciens et qui en étaient arrivés à admirer davantage la virtuosité que la symphonie, l'harmonie ou la mélodie. Que m'importe qu'un musicien ait résolu de grandes difficultés, qu'il ait montré une grande habileté? Ce que je lui demande, c'est une impression et qu'elle soit heureuse. Une musique que je ne comprends pas, si savante qu'elle soit, ne saurait m'être agréable. Mais j'estime qu'une musique peut être très savante et Wagner en est une preuve éclatante, et procurer d'inoubliables jouissances.

Mais Mozart lui aussi a du sens pour nous, et ses tendres ardeurs, ses préciosités charment sans, il est vrai, intéresser autant l'intelligence que les productions de Wagner.

[tout ce texte est biffé] [un trait horizontal]

Comme il est peu d'esprits aptes à établir, à ramasser en quelques formules bien nettes la masse des faits ordinaires. Entre le « savoir » et la puissance agissante, il y a encore un large pas, peu aisé à franchir.

[un trait horizontal]

Quand on lit des études sur les littératures étrangères, il est impossible de ne pas être frappé de l'influence de la littérature française sur toutes les littératures européennes – l'action de certains hommes, celle de Taine par exemple, est toute souveraine, presque tyrannique.

[un trait horizontal] [2 dessins]

En lisant des lettres inédites de Mérimée, que je viens de retrouver dans mes revues, celui-ci paraît sous un jour assez inattendu. On n'y trouve plus guère trace de cette affectation de scepticisme et de sécheresse dont il s'était fait comme une seconde nature, dont il s'était couvert comme d'un masque.

[un trait horizontal] [2 dessins]

Empêcher un cœur de battre, un cerveau de penser!

L'intelligence est la faculté qui apparaît la dernière dans l'être humain passant de l'état embryonnaire à l'état adulte, mais c'est elle qui disparaît aussi la dernière.

Et quand je revois dans les temps millénaires, les millions et les millions d'années que le monde existe, cette marche progressive, cette évolution insaisissable, tant elle est lente, mais certaine, de l'humanité, je ne puis m'empêcher d'affirmer que cette marche progressive ne s'arrêtera pas, que l'homme n'a pas atteint son perfectionnement, que nos âmes s'élèveront encore, comme nous n'avons pas fini aussi la série des inventions qui changeront la face de la terre. En dépit donc de maux passagers, de cataclysmes mineurs, l'humanité progresse et progressera encore.

CAHIER 5, F°5

Je relisais Ramuntcho de Loti. Comme son art s'est simplifié. Il y a des pages descriptives admirables, dont la simplicité faite d'une habileté remarquable décèlent [sic] un art raffiné.

« Déjà, les feux de la Saint-Jean ont flambé, joyeux et rouges dans une claire nuit bleue – et la montagne espagnole, là-bas, semblait ce soir-là brûler comme une gerbe de paille, tant il y en avait de ces feux de joie, allumés sur ses flancs. La voici donc commencée, la saison de lumière, de chaleur et d'orage... »

« Et les rêves, qui au printemps montaient si vite, déjà s'alanguissent dans le développement complet des verdure, dans l'épanouissement large des fleurs. Et le soleil, toujours plus brûlant, surchauffe les têtes, de bérets coiffés, exalte les ardeurs et les passions, fait lever partout, dans les villages basques, des ferments d'agitation bruyante et de plaisir. »

[un trait horizontal] [7 dessins]

Malgré les céphalgies qui s'ensuivent, j'aime mieux le travail intellectuel que mes idées fixes et sans fond où le cerveau se brise, que cette inactivité, l'être tout entier tendu au loin, que les nuits sans sommeil – cette oisiveté enfin, et je ne connais pas de plus grand supplice, je ne connais surtout pas de plus grand supplice que d'être étendu sur un lit sans dormir. [les neuf derniers mots biffés] [un trait horizontal] [1 dessin]

Le travail heureusement me procure comme toujours l'oubli, en attendant que l'heureuse nouvelle me parvienne enfin, que j'apprenne la fin de ce drame dont les péripéties laissent l'esprit et la raison rêveurs, drame dont la terminaison [sic] doit être bien proche.

[un trait horizontal]

Dans ces derniers jours, où plus que jamais ma pensée est avec ma chère femme, mes chers enfants, tous les chers miens, où je partage toute leur joie, tout leur bonheur, je trompe la longueur des heures et de l'attente par une seule distraction, celle qui a toujours été ma distraction préférée, favorite, le travail. Quel bonheur enfin pour les chers miens que de voir approcher le terme de leurs souffrances. [un trait horizontal]

CAHIER 5, F°5 V°

Le 18 Brumaire, d'après Frédéric Masson

Napoléon depuis un an est en Égypte. Vers le milieu de cette année 1799, tous les membres de la famille Bonaparte sont réunis à Paris.

Ces petits Corses qui, six années auparavant, vivaient si péniblement à Toulon, sont maintenant de grands seigneurs. Ils traitent de pair avec le gouvernement, correspondent avec les ministres. Ils paraissent à peine se souvenir d'un certain « porte-épée », leur frère, utile sans doute jadis, mais à présent si éloigné de la France, qu'ils s'arrangent comme s'il ne devait plus revenir (tout cela est typique de l'esprit de la famille Bonaparte et Masson l'exprime en termes crus et nets).

C'est pourtant avec l'argent laissé par Napoléon, confié à Joseph, que les Bonaparte mènent cette vie grasse. En résumé, chacun cherchait à tirer son épingle du jeu – le bruit de la mort de Bonaparte en Égypte avait même couru. Seul, Louis poursuivait son idée d'envoyer des secours à Bonaparte, seul il affirmait que d'abandonner son frère et l'armée serait un crime de lèse-majesté. [texte entièrement biffé]

[un trait horizontal] [9 dessins]

CAHIER 5, F°6

[24 dessins]

a. b. c. d. e. f. g. h. i. j. k. l. m

[1 schéma]

[un trait horizontal]

[4 dessins]

[un trait horizontal]

[22 dessins]

Panthée

CAHIER 5, F°6 V°

Aperçu général sur les études historiques dans notre siècle

[un trait horizontal]

Dans les trois siècles de production intense qui s'étendent de la Renaissance au romantisme, l'Histoire n'est guère représentée que par le Discours sur l'Histoire universelle de Bossuet, qui n'est qu'un abrégé chronologique de l'Histoire, suivi d'un essai sur la philosophie de l'Histoire, œuvre plutôt théologique qu'historique car elle ramène toute l'Histoire aux desseins de la Providence par l'Esprit des lois de Montesquieu, qui est surtout un essai de philosophie politique et juridique – enfin par l'Essai d'Histoire universelle et le Siècle de Louis XIV de Voltaire, qui sont vraiment de l'Histoire.

Dès 1827, Augustin Thierry disait : « Existe-t-il une Histoire de France qui reproduise avec fidélité les idées, les sentiments, les mœurs des hommes qui nous ont transmis le nom que nous portons et dont la destinée a préparé le nôtre ? »

Ce fut Chateaubriand avec son Sixième livre des Martyrs et ses Fran[c]s sauvages qui fut l'initiateur – en le lisant, A. Thierry sentit tout l'intérêt passionnant de l'Histoire.

Dès lors, les œuvres originales ne se firent plus attendre. On exhume tout le passé ; on recherche dans les archives, on rassemble des documents, on publie les mémoires et les journaux authentiques, les Mémoires de Saint-Simon et autres.

Mais deux courants s'établissent dans le genre historique – les uns s'appliquent surtout à dégager la philosophie de l'Histoire, à faire des enseignements du passé des enseignements pour l'avenir ; les autres s'appliquent à nous ressusciter la forme du passé, à représenter les mœurs des générations passées, à faire revivre, devant devant [sic] nous l'âme des époques.

Les deux fondateurs de ces deux écoles historiques sont en France Thierry et Guizot.

Guizot est plus philosophe – il opère surtout surtout [sic] sur des idées – ; Thierry, plus imaginaire, essaie de faire revivre devant nous les mêmes faits, les réalités, la vie d'une époque.

1°/ – l'Histoire philosophique. Guizot. Tocqueville

[un trait horizontal]

Thierry nous donne les Récits mérovingiens, longue épopée où il essaie de faire revivre toute une époque – j'en ai déjà parlé, j'en parlerai encore –; Guizot, en une page, donne toute la substance de l'œuvre; c'est nous dire que Guizot écarte le détail, les hommes, pour synthétiser dans des formules, pour ne s'intéresser qu'aux idées générales qu'il présente avec une rare puissance. Guizot condamne les faits au lieu de les établir, et il nous en montre les lois, lois souvent paradoxales, forcément, car les causes ne sont pas aussi intimement liées aux faits, comme le prétend Guizot; il y a des faits d'ordre secondaire, des souffles qui passent sur les peuples et en modifient les aspirations, que l'esprit ne peut saisir, qu'aucune loi ne peut établir. Aussi, l'enseignement de Guizot, si beau qu'il soit, n'en est-il pas moins systématique, doctrinaire, et c'est le nom qui est resté à toute cette école.

De Tocqueville est plus impartial que Guizot; son esprit est aussi plus large et plus profond. Ses deux grands ouvrages, le premier sur l'Amérique – je ne me souviens plus du titre exact –, le second sur la Révolution, sont des chefs-d'œuvre de la philosophie historique. Ce que Tocqueville a été surtout chercher en Amérique, c'est une consultation sur la marche, l'œuvre des démocraties; son œuvre est une intelligente et sérieuse enquête sur la civilisation américaine devant le problème de la démocratie (Bourget a poursuivi cette enquête dans son ouvrage d'outre-mer, qui n'est malheureusement qu'une collection de notes).

Enfin, dans son ouvrage sur l'Ancien Régime et la Révolution, Tocqueville étudie le terme du mouvement social et politique qui a son commencement dans les origines mêmes de la patrie – il avait projeté dès lors de montrer comment la France nouvelle, la France démocratique, s'était reconstruite des débris de l'ancienne. Tocqueville n'eut pas le temps de donner ce beau complément à ses ouvrages, mais c'est à peu près ce qu'a fait Taine dans son admirable livre sur les origines de la France contemporaine. [un trait horizontal]

CAHIER 5, F°7 V°

2°/ L'école historique qui a pour base la résurrection du passé

[un trait horizontal]

Thierry le premier apporte dans l'étude de l'histoire cette résurrection du passé. Dans ces longues séances dans les bibliothèques, et qu'il nous a racontées, Thierry recueillait les détails les plus minutieux des chroniques et des légendes, tout ce qui pour lui rendait vivants les hommes et les époques. J'ai déjà dit ce que je pensais de son chef-d'œuvre, les Récits mérovingiens, je n'y reviendrai pas.

Mais cette résurrection du passé que Thierry voulait nous rendre intégralement et qu'il ne sut pas nous rendre, car si la vérité de l'historien ne lui a pas fait défaut, la plume de l'artiste lui a manqué, Michelet nous la donna avec une rare puissance.

Michelet fut incomparablement romantique dans l'histoire; il s'est refusé à l'abstraction systématique des doctrinaires et pour réussir dans sa tâche, il lui fallait deux conditions si difficiles à réunir, la science et le passé. Michelet réunit les deux conditions.

Son travail historique est un véritable élan d'amour vers les classes anonymes et laborieuses qui peu à peu ont fait la France, la patrie. [un trait horizontal]

3°/ Vers le milieu du siècle, l'histoire est devenue objective, c'est-à-dire scientifique, ou réaliste, souvent les deux à la fois. Ces grandes qualités de haute impartialité, je les ai déjà signalées dans les travaux de Fustel de Coulanges. Ce fut un grand historien et un grand écrivain. Fustel de Coulanges est tout à la fois un philosophe et un homme de science; ce qu'il poursuit, c'est la réduction du réel à des lois et tous ses travaux sont de généralisation sans pour cela tomber dans des abstractions. Tout en restant très sobre sur les faits, il nous fait sentir la vie.

CAHIER 5, F°8

Enfin, ce maître inégalable, Renan, dont l'œuvre historique est surtout une histoire de la Religion – Histoire des origines du christianisme et Histoire d'Israël. Si même il peut être parfois pris en faute au point de vue des interprétations philologiques, et il faut s'en rapporter à ce sujet entièrement aux gens compétents, il est impossible de trouver dans un ouvrage plus d'intérêt philosophique que dans les œuvres maîtresses de Renan. Il donne le contact et le secret de l'âme.

[un trait horizontal]

[10 dessins] [un trait horizontal]

[8 dessins] [un trait horizontal] [17 dessins]

Les vertus se perdent dans les intérêts comme les fleuves.

[La Rochefoucauld – phrase biffée].

CAHIER 5, F°8 V°

[18 dessins]

[un trait horizontal]

[10 dessins]

[15 dessins] [un trait horizontal]

Bourget [souligné]

À propos de Tocqueville et de son admirable enquête sur la civilisation américaine, je rappelais l'ouvrage de Bourget, *Outre-mer*, qui n'est malheureusement qu'une collection de notes. J'en profite pour reprendre cet ouvrage que j'ai sous la main et, en le relisant, d'essayer de l'analyser, de montrer ce grand mouvement de la démocratie, les enseignements qu'il comporte.

Je laisserai d'ailleurs souvent la parole à Bourget lui-même.

Préface [souligné]

Dans sa préface, Bourget dit qu'en relisant ces notes prises au jour le jour, il les a jugées bien incomplètes et bien superficielles et qu'il faudrait non huit mois, mais des années et des qualités multiples, des connaissances de tout genre, pour pouvoir prendre un moulage exact de cette énorme civilisation. Il ajoute que, malgré le travail de la valeur de celui de Tocqueville, écrit il y a déjà un demi-siècle, malgré celui de M. Bryce, écrit il y a quelques années seulement, le livre qui résume une pareille société reste à faire. Cela est certain, et l'ouvrage de Bourget, où il y a bien des répétitions, bien des inutilités, ne peut apporter qu'un certain contingent [?] à cette étude d'ensemble, qui reste encore à faire et qui viendrait nous montrer, mieux que nulle part ailleurs, quel monde nous préparent la Démocratie et la Science, ces deux grandes ouvrières de nos destinées futures.

Bourget ajoute qu'il est parti de France avec une inquiétude profonde devant l'avenir social et qu'elle s'est apaisée, sinon guérie, dans l'atmosphère d'action qu'on respire en Amérique. Il a vu, avec raison, que les grandes commotions, les grands écroulements que l'on croit nécessaires, qui se produisent parfois dans la marche de l'humanité, ne sauraient, ni modifier sa marche, ni ralentir son progrès.

En mer. [mots soulignés] Je dirai une fois pour toutes que la langue de Bourget est toujours aussi belle dans la forme que dans l'expression de la pensée – je ne m'arrêterai pas à ses descriptions qui n'apporteraient aucune contribution à la valeur de l'œuvre – j'essaierai simplement de colliger ses mots et d'en faire ressortir l'importance au point de vue du mouvement démocratique et social.

CAHIER 5, F°9 V°

Bourget profite de son séjour à bord pour faire un examen de conscience, trouver en quelques lignes ce qu'il va chercher en Amérique.

Ce qui l'attire dans le Nouveau Monde, ce n'est pas le Nouveau Monde en lui-même, mais l'Europe, la France, c'est l'inquiétude des problèmes où l'avenir de cette Europe, de cette France, est enveloppée [?].

Deux divinités nous fabriquent en ce moment cet avenir : la Démocratie et la Science. Et ici, nous allons voir dans le développement de la pensée de Bourget cette formule du pessimisme si fatale et si néfaste.

Il trouve que la Démocratie nous prépare la tyrannie imbécile et anonyme du nombre ; il trouve que la Science, avec ses bienfaits certains, est contrainte d'avouer aujourd'hui que sa méthode est impuissante à démêler les causes finales, ne saurait apporter à l'âme qu'un breuvage d'amertume. Je ferai remarquer à Bourget que la Démocratie s'instruit par l'élite, et que c'est l'élite qui en [un mot biffé, ill.] est l'émanation directe – qui devrait du moins en être l'émanation directe, lui imprimer sa direction – j'ajouterai ensuite plus fermement à Bourget, car ici, je suis plus compétent, que la Science n'a jamais fait aucune promesse, qu'elle n'a rien à promettre, et qu'elle a tenu tout ce qu'on a attendu d'elle tout ce qu'on [ces quatre mots biffés], qu'elle tiendra dans l'avenir de l'humanité tout ce qu'on attendra d'elle, que sa voie est droite et sûre ; chaque jour apporte une contribution nouvelle à son domaine dont la limite ne saurait être définie.

[un trait horizontal] [18 dessins]

CAHIER 5, F°10

[9 dessins] [un trait horizontal]

Outre-mer de Bourget [souligné]

II Le Monde. À Newport [souligné]

Newport demeure exclusivement américain.

Comment les Américains se logent, ceux du monde – des villas avec toutes les fantaisies de millionnaires pour lesquels time is money. On y trouve ce je ne sais quoi d'intempérant et d'effréné.

Comment ils se meublent – À nouveau l'évidence du trop, de l'abus, de l'absence de mesure. Trop de bibelots, trop de meubles rares, pas assez d'harmonie. [un trait horizontal] [37 dessins]

Suite

L'impression que Bourget nous donne de la femme, de la jeune fille en Amérique, si inconnue ou si mal connue en Europe, peut se résumer par l'impression qu'il donne d'un tableau de John Sargent. Cette toile, dit-il, tant elle est représentative, pourrait s'intituler L'Idole américaine. La femme est debout, les pieds rapprochés, les genoux collés, dans une pose presque hiératique... De l'ensemble, ressort une chair de fleur, une blanche et fine chair où court un sang fouetté sans cesse par le grand air de la campagne ou de l'océan. La tête, intelligente et audacieuse, avec une physionomie d'avoir tout compris... C'est l'image d'une énergie, invincible à la fois et délicate... Oui, c'est une idole, et pour le service de laquelle l'homme travaille. La frénésie des spéculations... le formidable travail enfin de ce pays d'efforts et de luttes, tout son travail, voilà ce qui a rendu possible cette femme, cette orchidée vivante, chef-d'œuvre inattendu de cette civilisation. Sargent a exprimé de sa race un des traits les plus essentiels, la divinisation de la femme, considérée, non plus comme une Béatrice, ainsi qu'à [un mot ill.], non plus comme une courtisane, ainsi qu'à Venise, non plus même comme une énigme, ainsi qu'à Milan, mais comme une suprême gloire de l'énergie nationale. Cette femme peut ne pas être aimée. Elle n'a pas besoin d'être aimée. L'Américaine ne symbolise ni la volupté, ni la tendresse. Elle symbolise ce qui est l'Idéalisme de ce pays sans idéal, ce qui sera sa perte peut-être – (je ne suis pas de cet avis) – mais qui jusqu'ici demeure sa grandeur : la foi absolue, unique, incomparable dans la Volonté. [un trait horizontal]

Suite d'Outre-mer de Bourget.

Gens et paysages d'affaires

Ce qu'il y a en Amérique, comme ailleurs, avant tout, c'est l'homme. Mais ce qui distingue cette civilisation, c'est que l'homme, ici, n'appartient qu'à une seule catégorie. Dans ce pays où il n'y a ni noblesse, ni bourgeoisie terrienne, ni officiers, ni corps diplomatique, l'homme, c'est l'homme d'affaires.

CAHIER 5, F° 11

Il y a, dit Bourget, dans les vigoureuses natures d'hommes d'affaires, un côté de génie technique, qu'aucun observateur, si profondément imaginatif soit-il, ne saurait définir.

Puis il nous trace quelques silhouettes dont il cherche ensuite à synthétiser la psychologie.

Les traits que Bourget découvre dans cette complexe figure de l'homme d'affaires américain sont le réalisme le plus humble, le plus asservi à la minutieuse observation des faits et, en même temps, une audace d'imagination qui ne recule jamais, qui greffe projets sur projets – l'individualisme le plus âpre, le plus implacable, et, en même temps, une magnanimité de passion civique qui se répand en infatigables sacrifices pour la patrie commune – un plébéianisme tout récent d'origine, une modestie, presque une bassesse souvent de naissance, de famille, d'éducation et, en même temps, des magnificences de grands seigneurs, le goût des arts, la large entente d'un luxe intelligent.

On voit donc combien les traits que découvre Bourget dans l'Américain paraîtraient contradictoires au premier abord, si l'on ne se reportait à l'origine de cette civilisation, à son développement rapide et presque fantastique, à cette poussée formidable d'une démocratie jeune et ardente, consciente de sa force.

[un trait horizontal] [5 dessins] [un trait horizontal] [10 dessins]

CAHIER 5, F° 11 V°

Suite de l'étude sur Outre-mer de Bourget

Ceux d'en bas. Les ouvriers [souligné]

« Les affaires, a dit un socialiste humoriste, c'est l'exploitation du travail des autres. »

Cette formule, dit avec raison Bourget, n'est que moitié juste, surtout aux États-Unis où les millionnaires s'écrasent eux-mêmes de besogne, tout autant que les plus opprimés.

Cette formule qui fausse une pensée juste a ceci d'exact que la mise en train d'une affaire suppose forcément comme élément premier le travail de l'homme de peine.

Derrière le capitaliste, il y a l'ouvrier.

Si d'une part, dit Bourget, la situation de l'ouvrier en Amérique est meilleure que nulle part ailleurs, pourquoi aussi les revendications? Question complexe, ici comme partout.

Le véritable ouvrier américain, et je crois qu'il en est ainsi partout, est laborieux, sérieux, respectueux de la loi, mais à côté de lui grouille la foule immense des ouvriers de race étrangère que la misère ou pis encore ont chassés de leur pays, animés d'autres idées, ignorants de l'histoire d'un pays qui ne leur représente plus qu'une dernière partie à jouer contre le sort, ne comprenant pas ce pays, je dirai presque le haïssant de toute la déception qu'ils y ont subie.

La vraie formule du problème social est : améliorer le riche en tant que riche, le noble en tant que noble, le bourgeois en tant que bourgeois, l'ouvrier en tant qu'ouvrier?

[un trait horizontal] [7 dessins]

Suite de Bourget [souligné]

Fermiers [souligné]

Pour calculer avec quelque exactitude la force révolutionnaire du socialisme international aux États-Unis, il faudrait savoir de quel côté tournerait, au cas d'un conflit décisif, l'immense population agricole de l'Ouest. Mais il n'est rien d'aussi difficile que de pénétrer l'âme du fermier comme celle du paysan en Europe – avec sa vie toute locale, ses longues méditations, l'obscurité presque végétative de sa propre conscience.

Cependant, si l'on consulte ses représentants les plus autorisés, leur grande association The Grange, il faut en conclure que la terre a une fois de plus accompli là son œuvre de moralisation? Elle a enseigné à l'homme la grande, l'unique vertu, en lui apprenant à s'accepter comme il accepte l'ordre des mois, la poussée lente des moissons, la pluie, la neige, le vent, le soleil, toute l'apparente et nécessaire iniquité des saisons. Mais une caractéristique du premier Américain, c'est sa grande avidité de connaître, son profond sérieux. Et Bourget cite une phrase bien typique d'un de ces fermiers, se promenant dans l'exposition de Chicago, sans être ni distrait, ni gai, uniquement préoccupé de cette colossale leçon de choses: «I [deux mots ill.] see folks to home. I came to see what's made in the world.» (Je ne me soucie pas de voir des gens, je vois assez de monde chez nous. Je suis venu voir ce que l'on fait dans le monde.)

[un trait horizontal]

L'Éducation [souligné]

Après avoir constaté dans une civilisation quelques-uns de ses exemplaires pleinement développés – que l'on s'est fait une idée plus ou moins exacte de ses qualités comme de ses défauts, il reste encore à contrôler cette idée par une expérience faite pour ainsi dire à rebours. Il faut essayer de regarder la formation de ces individus, que l'on a étudiés dans l'œuvre de la maturité.

Il est certain que la nature de l'enseignement donné par un pays à sa jeunesse est doublement significative. Elle révèle, d'une part, la conception que l'éducateur se fait de l'homme, par suite, la conception du citoyen, de la nation tout entière. D'autre part, elle permet de prévoir, de pressentir en quelque sorte quel pourra être l'avenir de cette nation, quand ces enfants, les adolescents, une fois sortis des mains des éducateurs, formeront la patrie elle-même.

Quand on se reporte à ses souvenirs personnels de collège, à cet internat que j'abhorre, ces bâtiments à l'aspect de casernes, il est impossible de ne pas se rendre compte que l'enfant élevé dans ces bâtiments sombres doit y avoir appauvri sa physiologie, exaspéré son système nerveux, désappris la joie de la spontanéité. Une réaction s'est produite il y a quelques années déjà contre notre déplorable système scolaire – j'ignore si ce mouvement s'est continué, s'est accentué. Je l'ai dit déjà, le but de l'éducateur n'est pas seulement de faire des savants, il est de faire des hommes qui comprennent le sérieux de la vie, qui aient en eux un sentiment moral tellement [...]

CAHIER 5, F°12 V°

[...] intraitable que la vie peut ensuite patiner sur lui avec toutes ses laideurs, avec toutes ses bassesses, sans parvenir à l'altérer.

J'en reviens à l'étude de Bourget. En Amérique comme ailleurs, l'éducation explique l'Histoire parce qu'elle explique les mœurs. Cette action que les écoles exercent sur une société n'est pas toujours facile à saisir, en Amérique surtout, où cette éducation est absolument dépourvue de direction centrale.

Bourget, dans sa recherche du document, va donc étudier les écoles de Boston, l'université de Harvard, celle de Wellesley, enfin l'école militaire de Westpoint.

J'essaierai de résumer ses impressions.

Dans cette courte enquête, que Bourget se défend de pouvoir généraliser, il récolte un fait: lucidité du but, lucidité du moyen.

Il y a une presque entière identité entre l'éducation de la vie telle que les Américains la conçoivent. Chaque génération nouvelle, en arrivant à la maturité, n'a plus d'apprentissage à faire.

Chez nous, un garçon qui a poussé ses études jusqu'aux baccalauréats n'est en aucune façon outillé pour gagner son pain, à plus forte raison pour faire sa fortune et celle de sa famille. Toute une gymnastique morale ou intellectuelle lui est nécessaire pour s'adapter aux réalités qui l'environnent.

Au système d'éducation si pratique des Américains, Bourget trouve cependant quelques graves inconvénients qui se reconnaissent dans le défaut le plus évident de cette société. Cette éducation ne fait pas la part assez large à l'inconscience, elle est trop précise, trop positive, trop nette. Il en résulte que la naïveté, la timidité, la gaucherie crédule, ne se rencontrent nulle part dans cette civilisation. C'est pourquoi, dit Bourget, avec cette immense culture, il n'y a pas encore d'art américain, pas encore de littérature américaine. Les grands artistes qui existent en Amérique – et il y en a – demeurent à l'état d'exception. Et ici se rencontre une page de Bourget qu'il ne me reste plus qu'à citer tout entière.

« Il faut aller plus au fond et reconnaître que les Américains manifestent là une des conséquences les moins évitables, et les moins attendues de l'idée démocratique. »

CAHIER 5, F°13

« Chez toutes les nations, la poésie a toujours tiré sa sève du cœur même du peuple. Ce qu'un Homère, un Eschyle, un Virgile, un Dante, un Shakespeare expriment, c'est le rêve élaboré pendant des siècles par les ignorants, les illettrés, par les douloureux... Ce qui soutient un Giotto peignant ses fresques, un Michel Ange sculptant ses marbres, c'est une Italie obscure au-dessous d'eux, qui ne sait pas, qui ne se comprend pas... »

« Le mystère [mot souligné] enveloppé dans cette vie inconsciente du peuple s'achève et prend sa forme dans la conscience de ces grands hommes... et tout cela est fait de souffrances individuelles, de misères... »

« Ces souffrances, ces avortements, ces ignorances d'un peuple, c'est justement ce que la démocratie s'efforce d'arracher du monde. Elle veut que tous aient leur part à la joie de vivre, tous à la joie de comprendre, tous à la joie de s'exprimer. Cette ambition semble la plus légitime, la plus généreuse de toutes. Mais elle est inconciliable avec un certain Idéal qui est la revanche des désirs mutilés. »

J'ajouterais que cette ambition de la démocratie si légitime et si généreuse, que l'aurore de la Révolution française a voulu saluer, est malheureusement irréalisable. Il y aura toujours des déshérités, il y aura toujours des souffrances, il y aura toujours des iniquités, c'est pourquoi il faut laisser dans l'âme profonde des foules un certain Idéal, qui les préserve des blessures trop profondes de la Réalité.

Rien ne doit arrêter la marche de la Démocratie dans cette œuvre saine ; augmenter dans la mesure possible le beau, le bien, la justice, mais ce qui serait néfaste pour elle, ce serait de supprimer cet idéal, cette haute culture de la vie morale [ces huit mots soulignés], qui, seule, permet de rester intact sous les heurts répétés et inévitables de la vie. Promettez le progrès, efforcez-vous de le produire, mais ne déchaînez pas les appétits. [un trait horizontal] [3 dessins]

Tout homme devrait porter dans le plus intime de lui-même les admirables vers que Shakespeare a mis sur les lèvres du vieux Polonius :

This above all, to thine ownself be true,
And, it must follow as the night the day,
Thou can not then be false to any man ...
Cela d'abord : envers toi-même sois vrai,
Et ceci suivra, comme la nuit suit le jour,
Tu ne pourras être faux envers aucun homme.

[un trait horizontal]

CAHIER 5, F°13 V°

Suite de l'étude d'Outre-mer de Bourget

Les plaisirs américains [souligné]

Il serait injuste de ne pas signaler, dit Bourget, le goût si vif que les gens cultivés de ce pays professent pour les plaisirs d'intelligence ; ils se pénètrent de toutes les œuvres, mais ils s'y prêtent sans s'y donner. Et alors, ajoute Bourget, une vérité bien cruelle – tout est sain aux sains, malsain aux malsains, dans l'ordre des idées morales. Cette constatation de Bourget est cruelle pour l'Europe, cruelle pour les tendances pessimistes et décadentes, fruit impur d'une littérature malsaine, non en elle-même, mais par l'influence qu'elle a exercée sur des générations d'il y a quelques années.

Bourget constate chez eux l'absence de tout élément libertin dans la conversation et dans l'esprit, ce qui n'exclut pas l'étude sérieuse de l'âme humaine, mais sans sa morbidité.

[un trait horizontal]

Le retour [souligné]

La question se pose, plus forte que jamais, à l'esprit inquiet de Bourget : « Où allons-nous ? » Il est sur le paquebot, qui sait où il va, d'un port à un autre, tandis que le temps, le monde, se précipitent d'un mouvement ininterrompu. Vers quel rivage ? Vers quel asile ? Et devant un inconnu qu'on jette à la mer, Bourget se demande si cette âme sait où elle va. Et il répète ce cri jeté avec tant de douleur par un des plus tourmentés d'entre les grands artistes de ce temps « à moins que la mort n'ait pas plus de secret à nous révéler que la vie ! » C'est l'écho de la saisissante et désespérée parole de l'Apôtre : « Si les morts ne ressuscitent pas, nous sommes les plus misérables des hommes. »

Toutes ces questions sont vaines ! Le croyant ne doit pas se les poser – pour l'incroyant, elles sont sans réponse, à jamais. Il faut donc écarter toutes les questions aussi vaines qu'oiseuses, sur lesquelles on ne s'entendra jamais, pour n'envisager que les réalités tangibles. Et Bourget, heureusement, revient à une besogne plus efficace et plus positive, à cet examen de conscience déjà fait sur le bateau de l'aller, et qu'il va renouveler sur le bateau du retour.

Bourget se demande quelles modifications profondes le contact de cette civilisation si vivante, si différente de la nôtre, aura imposées à son esprit, à sa pensée. Il l'ignore encore, dit-il, et sa réflexion est parfaitement juste, car il faut du temps et beaucoup de temps pour que des impressions de cet ordre modifient la pensée humaine. Mais ce que Bourget va essayer de résoudre, ce sont deux ou trois problèmes d'intérêt général.

CAHIER 5, F° 14

La démocratie américaine ne saurait être comparée à la nôtre. En France, le mot Démocratie signifie que tous les pouvoirs de l'État se trouvent délégués aux représentants du peuple, c'est-à-dire la majorité, et quelles que puissent être les mesures prises par les représentants, du moment qu'elles satisfont les passions du plus grand nombre, nous les estimons, non seulement légales, mais démocratiques. Ainsi conçue, la Démocratie réside dans le sacrifice constant de l'individu à la communauté.

En Amérique au contraire, la démocratie travaille au développement le plus intense, le plus complet de l'individu, et à la diminution, à la suppression même, s'il était possible, de l'ingérence de l'État.

Qu'en résulte-t-il ? En Amérique, le développement de l'énergie individuelle, de l'esprit d'entreprise, de la Volonté ; et pour le petit, c'est par l'association qu'il se défend, sans rien demander à l'État.

Chez nous, c'est l'État qui centralise tout, auquel on demande tout.

Et c'est pour avoir établi un régime où l'État centralise en lui toutes les forces du pays et pour avoir conquis violemment toute attache historique entre notre passé et notre présent, que l'on a si profondément tari les sources profondes de la vitalité française.

Cette critique, cette conclusion à laquelle arrive Bourget, et qui est malheureusement exacte, n'est pas neuve. Le Play, Taine, partis de doctrines si différentes, en employant des méthodes bien plus différentes encore, sont arrivés à la même conclusion.

[deux traits horizontaux] [13 dessins]

CAHIER 5, F° 14 V°

De la Science

Je reviens à cette prétendue banqueroute de la Science, à ce défaut aussi de bienfaisance sociale qu'on reproche à la Science.

C'est un lieu commun, aussi faux qu'absurde, qu'un principe de nihilisme se cache dans la Science qui la rend ainsi incompatible avec les hauts besoins du cœur de l'homme. Et ceux mêmes qui ne poussent pas l'absurdité jusqu'à la condamner ainsi au nom de l'Idéal, poussent l'inconséquence jusqu'à dire qu'elle est une mauvaise éducatrice du peuple. Depuis vingt ans, de nombreux petits esprits ont voulu prouver vainement que beaucoup de maladies morales de l'heure présente n'ont pas d'autres causes : l'intoxication que les résultats mal compris de la Science produisent sur des cerveaux mal préparés. La Science, comme toute œuvre de l'intelligence humaine, n'est funeste qu'à des esprits mal équilibrés. On a voulu tout reprocher à la Science, comme si elle avait tout promis – Science n'a rien promis, n'a rien à promettre. Elle marche d'un pas sûr vers son but, le Progrès humain, sans que la limite de son contour puisse être dessinée.

Pour les vrais hommes de Science, la Science a son Idéal, Idéal d'autant plus élevé qu'il est la plupart du temps plus désintéressé : le Progrès humain. Je ne connais pas d'Idéal plus élevé.

Comme je le disais en parlant de Kant et de sa Critique de la raison pure, il faut distinguer deux ordres d'idées très distincts : d'une part, le groupe de notions positives, exactes, acquises par les procédés de l'expérimentation, d'autre part, des hypothèses de pure métaphysique qui ne sont basées que sur des données.

Et en réalité, le groupe des notions positives, les sciences exactes, constituent seules la Vraie Science. Enfin, j'ajouterai au rebours des notions que l'on veut inculquer que la Science est une excellente éducatrice des classes inférieures, à condition que toute connaissance aboutisse à la pratique, à l'emploi utile de la volonté, au développement de l'individualisme par l'emploi des forces que la Science pratique met à sa disposition, aussi bien à la disposition de l'artisan que de l'agriculteur.

L'enseignement de la Science comprise ainsi ne produit ni des délaissés, ni des impuissants, bien au contraire, elle met au service de l'homme, dans quelque état où sa pensée s'exerce, une force nouvelle. La Science grandit l'homme, grandit sa moralité par ses notions exactes des choses.

CAHIER 5, F°15

[1 schéma] Lieu des points A tels que $\frac{AB}{AC} = C$

$$AB^2 = AO - R^2 = x^2 + y^2 - R^2$$

$$AC^2 = y^2$$

$$\frac{x^2 + y^2 - R^2}{y^2} = C^2$$

$$x^2 + y^2 - R^2 = y^2 C^2$$

$$x^2 + y^2(1 - C^2) = R^2$$

$$= \frac{x^2}{2}$$

[un trait horizontal]

Intégrale de $x \, dx$:

$$\text{soit } \int x \, dx = \frac{x^2}{2}$$

[un trait horizontal] [21 dessins]

L'ordre, l'harmonie, sont des besoins impérieux pour les natures fortes. Elles aspirent, elles tendent vers l'unité du moi. Une volonté qui s'ignore, qui se cherche, ne se connaîtra jamais si elle est servie par une intelligence flottante et confuse.

[un trait horizontal] [26 dessins]

CAHIER 5, F°15 V°

Le Premier Ministère de Richelieu d'après M. Gabriel Hanotaux

[un trait horizontal]

Pour marquer l'impulsion nouvelle qu'il entendait donner à la politique étrangère, l'évêque de Luçon avait décidé d'envoyer des hommes nouveaux auprès des gouvernements étrangers. La mission de Schomberg en Allemagne est la plus importante; les instructions qu'il reçoit de Richelieu sont fermes, ce ne sont plus les paroles d'une politique subordonnée. Les instructions données à Schomberg sont remarquables par la netteté avec laquelle elles affirment l'indépendance de la cour de France à l'égard de l'Escurial, et elles sont en contradiction si formelles avec la politique générale suivie par la reine pendant la Régence, qu'on ne peut être que frappé de l'espèce d'instinct qui, si longtemps à l'avance et en dépit des circonstances ambiantes, pousse dans sa vraie voie le cardinal de Richelieu. Mais, une fois porté dans une voie si décisive, comme tout esprit prompt, d'imagination ardente, Luçon devance les événements qui ne sauraient marcher d'un pas si rapide.

Richelieu, au moment où il adresse à Schomberg les belles instructions dont il sera toujours si près qu'il les insérera dans ses Mémoires car leur portée s'étend sur toute sa carrière politique, va compliquer singulièrement le problème des relations extérieures de la France par la hâte qu'il apporte à en terminer avec les affaires d'Italie. Son ambition est de les régler d'un seul coup et par une initiative hardie et nouvelle, émanant de la France seule.

Mais il est de règle, en diplomatie, de ne pas s'engager dans une procédure sans avoir sondé le fond de l'affaire. L'inexpérience de Richelieu le met ici en défaut. Offrir aux puissances pour régler les affaires d'Italie qu'il avait hâte de voir se terminer, un arbitrage que celles-ci ne demandaient pas, c'était s'exposer à un refus.

Cependant, il faut reconnaître que l'évêque de Luçon, une fois ses vues arrêtées, déploie une activité extraordinaire pour les faire aboutir.

Mais déjà, le ministre qui, prématurément, assigne à la France un rôle si grand au-dehors, se tourne vers les affaires intérieures du pays; il doit se sentir pris de dégoût en présence des difficultés chaque jour croissantes, qui affaiblissent ou entravent son action. Les grands lui donnent dès lors la mesure des obstacles parmi lesquels il devra, sa vie durant, marcher au but qu'il s'est proposé pour le bien de l'État et la grandeur de la France.

Mais dès ce moment, Luçon, entraîné par son ardeur fervente, se jette dans la mêlée par sa lettre publique au duc de Maine. Les princes se révoltent. Luçon déploie une activité inouïe ; il se multiplie, lève des armées, comprime de toutes parts les révoltes ; il pouvait croire qu'il touchait au but.

Mais Richelieu était moins heureux au dehors. Les missions envoyées par Luçon en Europe avaient abouti à des résultats divers, somme toute peu satisfaisants.

Où l'échec de Richelieu fut éclatant, c'est dans les affaires d'Italie. Sa médiation n'est pas acceptée – on y substitue le mot d'intervention, mais cela encore va aggraver le malentendu.

Richelieu joue au plus fin, mais c'est lui qui, de toutes parts, est joué. L'échec est complet. Mais Richelieu ne pouvait s'en prendre ici qu'à lui-même, c'est lui qui s'est trompé sur la convenance et la portée de son intervention. D'autre part, dans la politique intérieure, les troubles reprennent, le maréchal d'Ancre est assassiné. Luçon sort du Conseil des ministres. Mais à cette heure décisive, Richelieu recueillait la grave leçon, que sa jeunesse, maintenant close, laissait à sa maturité.

[1 dessin]

À la fin de l'accès, 38°5

À 1h 3/4, après avoir transpiré et pris la quinine, j'ai repris la température – elle était de 39°6. À 3 heures moins le quart, elle était de 39°4. Mais les indications de mon thermomètre me laissent rêveur, est-il exact?

Temp. à 4 [?] 38°4. Cependant, le thermomètre du docteur me procure à la même heure 38°2, ce qui me laisse croire que les [un mot ill.] de mon thermomètre à quelques dixièmes près sont exacts.

À la même heure, 3h moins le quart, le poulx battait 104 pulsations à la minute.

A-t-on l'air assez godiche quand on est secoué par la fièvre?

Pour la fièvre, comme pour le reste, c'est dans l'être moral qu'il faut chercher la réponse pour lutter énergiquement dès le début. On se couche pour transpirer quand on n'en peut absolument plus, mais dès que cela est possible, il faut tenir debout et remplir énergiquement par des boissons chaudes, brûlantes, jusqu'à ce que l'eau en coule le long du corps.

J'ai encore repris la température à des moments où la fièvre était tombée – le thermomètre marquait une température normale, 37°2, ce qui me laisse supposer que les indications sont cependant exactes.

[paragraphe entièrement biffé] [13 dessins]

CAHIER 5, F°16 V°

Le maréchal Bugeaud [souligné]

Le maréchal Bugeaud, duc d'Isly, vainqueur d'Abd el Kader, compte à juste titre parmi l'une des figures les plus originales de notre siècle.

Être en même temps un grand capitaine et un grand agriculteur, personnifier ainsi deux forces vitales, le soldat et le paysan, montrer en toute chose un bon sens un peu rude mais précis, efficace, une volonté ardente, inspirer confiance à tous par cette qualité indéfinissable, l'autorité, qu'il possédait au suprême degré, autorité qui se compose de force morale, de ténacité, d'éloquence [ces six mots soulignés], suprêmes beautés de caractère, demander peu de conseils aux livres, aux hommes, beaucoup à l'observation, à l'expérience directe, tirer de son génie propre le plan d'une bataille comme les arguments destinés à briser la routine rurale, personne ne peut contester ces mérites à Bugeaud.

Il faut ajouter à tous ces mérites de Bugeaud un caractère impétueux et passionné, qui a le besoin de penser tout haut, de dire leur fait à tous, amis et ennemis, grands et petits, sans s'inquiéter ni de déplaire, ni d'embarrasser. Il lui manque les fortes études classiques qui firent défaut à sa jeunesse.

Bugeaud était un grand homme d'action.

[un trait horizontal] [14 dessins]

C'est dans l'âme que l'on doit puiser sa force pour s'élever au-dessus de toutes les petitesse, au-dessus de toutes les laideurs.

L'esprit humain est ainsi fait que c'est le mal qu'il accueille avec le plus d'empressement – et voilà une des plus grandes tâches de nos éducateurs, c'est [sic] d'élever la moralité, de faire des hommes, des êtres qui aient la notion du beau, du vrai, du bien, qui comprennent le sérieux de la vie et qui ne cherchent pas dans leurs passions la raison d'être de leurs actes.

[un trait horizontal]

Si Michel-Ange, si Raphaël, si Giotto ont été de grands artistes, c'est qu'ils ont eu non seulement l'art, mais la pensée créatrice, et c'est elle qui nous donne l'émotion profonde que nous éprouvons devant leurs œuvres.

De la littérature française [souligné]

Notre littérature a été de toutes les littératures de l'Europe la plus civile [?], la plus soucieuse aussi de perfectionner les arts utiles à la vie humaine. En d'autres termes, les chefs-d'œuvre de la littérature française ont été, pendant trois cents ans, des œuvres où la nature et l'Histoire se sont généralement exprimées en fonction de l'homme, ce qui veut dire en fonction de l'universelle humanité.

Expliquer l'histoire en fonction de l'homme, c'est ne jamais perdre de vue que l'estime qu'il faut faire des civilisations ou des hommes se mesure exactement par les services rendus à l'humanité.

Qu'est-ce qu'un Rabelais, qu'est-ce qu'un Montaigne ont essayé d'écarter [?] de leur œuvre? Tout ce qui n'est pas humain, tout ce qui n'entre pas dans le commerce de la vie civile, toutes les questions chimériques. Je rappellerai, dans son style familier, la conclusion des Essais: « Nous avons beau nous monter sur des échasses, encore faut-il marcher de nos jambes et au plus élevé trône du monde, ne sommes-nous assis que sur notre ... derrière. »

Toute la sagesse consiste à devenir homme. De nos grands écrivains, nous apprenons à être honnêtes gens. Pour tous, il n'y a pas un écrit qui ne soit un acte, l'idée d'un service à rendre à la cause de l'humanité. Et ce sera toujours le plus bel honneur de la littérature française – de la grande littérature. Le caractère défini de notre littérature se déclare dès le XVII^e siècle dans toutes les œuvres, si auparavant il n'avait paru que chez des esprits tout à fait supérieurs.

Voltaire n'improvise pas un écrit, Montesquieu ne distille pas un chapitre de L'Esprit des lois, Rousseau ne rumine pas un de ses Discours, Diderot ne compile pas un de ses articles pour l'Encyclopédie sans une intention pratique, sans par suite se conformer à un certain idéal de la société à venir. Ils ont pu se tromper parfois, ils sont hommes avant tout, mais quand ils écrivent, et je le répète, ce sera l'honneur de tous nos grands écrivains, c'est pour l'Humanité. De quoi nous parlent-ils, depuis Montaigne, c'est de Justice et de Liberté et il n'y a pas d'oreille humaine qui ne s'ouvre à cet idéal de l'humanité.

On a vanté la clarté, la logique de la langue française. Certes, c'est exact et notre langue est belle. Mais ce n'est pas la langue française qui est de loin plus claire, plus logique que tout autre, c'est la Pensée française [ces deux mots soulignés].

Et quand on est venu nous donner cette formule absurde de l'Art pour l'Art, on ne s'est pas aperçu qu'on allait à l'encontre de tout notre domaine littéraire, ce qui a fait sa force comme sa grandeur, la Pensée qui l'inspirait.

Cette idolâtre perverse de la forme est donc contraire à toute notre tradition littéraire.

Corneille et Pascal, Voltaire et Rousseau ont d'abord fait œuvre de penseurs. L'art n'a fait qu'ajouter à la beauté de l'expression de la pensée [ces quatre mots soulignés]; dans notre siècle, Taine, Renan, Michelet ont d'abord eu [ces quatre mots soulignés] le soin de leur pensée.

[paragraphe écrit dans le sens de la longueur] Et à ce propos même, je me souviens de pages admirables de Renan, dont le sens est resté dans ma mémoire, où il raconte que ce qui l'a le plus peiné quand ont paru ses premières études philologiques, c'est que l'on a plus admiré la forme que le fond, et qu'aussitôt, il s'est empressé d'atténuer plutôt l'éclat de la forme, pour rendre toute sa vigueur à la pensée. Gardons donc avec soin notre gloire et c'en est une et des plus hautes, la suprématie de la Pensée française sur le monde civilisé [ces six mots soulignés].

CAHIER 5, F° 17 V°

[4 dessins]

À propos de la Renaissance latine, je trouve ces lignes éloquentes de M. de Vogüé:

« Je pense à la vieille nourrice, endormie sous les claires étoiles le long des mers heureuses. Nous avons bu à son sein le meilleur de la vie, de l'âme, le lait et la poésie de l'art, de la musique. Sa mamelle paraissait tarie, si elle se gonfle à nouveau, si elle doit verser encore dans nos veines le lait de sa beauté, réjouissons-nous, souhaitons renaissance et fécondité à la nourrice de nos premiers enchantements. »

[un trait horizontal]

Essai sur Euripide [souligné]

La tragédie grecque a été pendant longtemps peu comprise. Le XIII^e [sic] siècle, ouvert aux choses de l'Antiquité, s'était tourné surtout vers Rome.

Depuis cinquante ans, de nombreux travaux ont été une véritable révélation. Grâce à eux, la plupart des principales idées que la tragédie grecque comporte sont devenues courantes, les beautés fortes et simples agissant plus directement sur nos esprits plus libres.

Mais des trois grands tragiques grecs, c'est Euripide, le dernier par la date et la valeur, qui nous est le plus accessible. Il ne se renferme pas comme Eschyle et Sophocle dans une conception unique de la tragédie; son esprit curieux s'ouvre à toutes les idées, explore tous les mondes dans l'ordre intellectuel et moral et par là n'est pas sans analogie avec la matière dramatique de nos jours.

Eschyle et Sophocle se sont renfermés presque uniquement dans le sens religieux, appliqué – l’art dramatique; la religion de Dionysos, le dieu libérateur Eschyle, le sombre interprète des antiques légendes où le crime est expié par le crime, le peintre terrible des fureurs humaines sous l’action d’une divinité jalouse conçoit cependant déjà une idée de conciliation dans l’ordre moral et s’efforce de la réaliser dans ses belles œuvres. Mais c’est Euripide qui, le premier, s’efforce de se dégager des idées du [ces trois mots biffés] entièrement des idées des dieux cruels ou libérateurs, des divinités bonnes ou jalouses – Euripide est franchement irréligieux. Euripide attaque au nom du bon sens et de la morale les légendes consacrées par la tradition et le rôle qu’elles attribuent aux dieux.

Tous les récits sur les dieux, Zeus et Kronos, Apollon et Aphrodite, acceptés par la croyance vulgaire et consacrés de tout temps par la poésie, offensent la raison d’Euripide bien qu’ils forment la matière de son œuvre dramatique.

CAHIER 5, F° 18

Euripide était un indépendant qui se plaisait à reproduire tour à tour différentes hypothèses philosophiques. Il semble que les deux idées qui aient le plus occupé sa pensée sont : la nécessité de la nature et l’intelligence de l’homme, données comme l’épreuve de la divinité souveraine; les deux idées sont fort hardies. La première conçoit la marche du monde comme le développement de certaines lois fixes, immanentes. Nous pouvons aujourd’hui mesurer la portée de cette idée. La seconde idée place l’origine de tout dans l’homme lui-même. C’est son esprit qui a tout créé. Ce serait en un mot laisser entendre de cette époque qu’en dehors de la conception humaine, il n’y a rien. [un trait horizontal] [13 dessins] [un trait horizontal]

L’auteur des Maximes. La Rochefoucauld

Rochefoucauld [sic] écarte la pitié parce qu’elle n’est pas un sentiment noble, ni un sentiment désintéressé, si la vue des maux d’autrui nous inspire compassion, c’est par un retour attendri sur nous-mêmes, dit-il. Combien j’aime mieux l’égoïste Montaigne nous dire : « J’ai une merveilleuse lâcheté vers la miséricorde et mansuétude »; et Descartes nous expose que « le propre de ceux dont l’âme est grande, c’est d’être peu sensibles à leurs maux et beaucoup à ceux des autres ». Il y a de l’affectation dans les Maximes de La Rochefoucauld, j’ajouterai de la préciosité, mais en condensant ses pensées, il leur donne parfois une force inouïe. Ainsi de cette maxime : « On a toujours assez de force pour supporter les maux d’autrui. » Est-il possible de condenser plus d’ironie en moins de mots ?

Nombre de maximes cependant sont de simples amusements d’esprit. Prenons celle-ci : « Nous n’avons pas assez de force pour suivre toute notre raison. » On pourrait tout aussi bien dire le contraire « Notre raison consiste à employer toute notre force. »

En général, ce qui ressort des Maximes, c’est la plus ferme, la plus obstinée croyance à l’égoïsme individuel.

[deux traits horizontaux] [2 dessins]

Le cœur humain renferme des profondeurs insondables. Pascal

Pascal n’envisageait que l’être pris en particulier – et c’était au plus vif de ses polémiques –, attaqué de toute part, quand il laisse échapper ces paroles amères dont je me souviens du sens, sans cependant me souvenir exactement de la pensée.

Mais pour tout penseur, ce n’est pas l’être humain qu’il faut connaître, c’est l’humanité tout entière dans sa marche progressive, et dont il faut tant espérer. [ces six lignes biffées]

CAHIER 5, F° 18 V°

À propos d’un essai de paléontologie philosophique

[un trait horizontal]

Les créatures pensantes ont souvent cherché à connaître les origines de la grande nature qui les a précédées et les environne – les philosophes ont longuement discuté sur le développement des êtres. Les paléontologistes ont apporté depuis leur avis. Les êtres fossiles peuvent aider à saisir l’histoire du monde animé. Le monde animé est une unité dont on peut suivre le développement comme on suit celui d’un individu.

En embrassant l’ensemble des temps géologiques, on en constate l’évolution. Cette évolution existe dans le domaine des êtres animés. Dès les siècles primaires, la nature animée avait des traits généraux de ressemblance avec la nature actuelle. Dans l’ère secondaire, les invertébrés paraissent. Dans l’ère tertiaire, les genres actuels apparaissent tour à tour. Enfin, dans les temps quaternaires, les espèces sont pour la plupart identiques avec celles d’aujourd’hui, ou si peu différenciées qu’on les considère simplement comme des races.

Il est donc impossible de ne pas reconnaître qu'il n'y a qu'un monde unique qui s'est continué depuis les plus anciens âges jusqu'à nous. C'est la doctrine de l'évolution; le développement du monde animé à travers les âges géologiques peut se suivre comme le développement de l'être humain à travers ses différents âges. Le changement des êtres à travers les périodes géologiques a été lent et continu, sans que nul ne puisse fixer les instants précis de cette lente évolution.

Le développement de l'être humain se produit ainsi:

1°/ Multiplication des parties constituantes

– on voit apparaître des points d'ossification.

2°/ Différenciation des parties. Les points d'ossification semblables au début vont se différencier – l'un sera humerus, l'autre cubitus... etc.

3°/ Accroissement des parties – elles grandissent.

4°/ Progrès de l'activité.

De l'existence passive enfermée dans le sein de la mère, l'individu arrive à la vie active.

5°/ Progrès de la sensibilité. La sensibilité augmente avec l'activité.

6°/ Progrès de l'intelligence. Enfin l'intelligence apparaît, venue la dernière.

L'histoire du monde animé, considérée dans la longue période des temps géologiques, est à peu près la même que l'histoire de l'homme dans sa courte vie.

Il faut donc les étudier successivement.

CAHIER 5, F°19

1°/ la multiplication des êtres à la surface du globe

2°/ leur différenciation

3°/ leur accroissement

4°/ le progrès de l'activité

5°/ le progrès de la sensibilité

6°/ le progrès de l'intelligence

[un trait horizontal]

1°/ Multiplication des êtres [souligné]. Qu'est-ce que la vie? Nul ne le comprend, mais c'est un fait. Une quantité immense d'animaux existe aujourd'hui et a existé depuis une Antiquité qui surpasse notre imagination. Tous sans doute ne sont pas venus à la fois. Mais leur multiplication a été facilitée parce qu'à l'origine ils ont été très protégés.

Dès l'origine des espèces primaires, on trouve chez les animaux vivants des éléments de protection où la substance pierreuse était plus abondante encore que la matière vivante, en particulier chez les poissons.

Les géologues admettent que notre planète a d'abord eu une température très élevée. Sans doute, il y eut un temps où la chaleur était trop forte pour que des êtres organisés puissent vivre. Il est donc probable que l'apparition de la vie a eu lieu après celle du règne minéral.

2°/ Différenciation des êtres. En parcourant la série des âges géologiques, les paléontologistes ont rencontré beaucoup de différences de genres et d'espèces; ces types impriment leur cachet à l'époque où ils sont apparus.

La différenciation des êtres a dû se produire très lentement dans les temps anciens, surtout dans les temps primaires. L'étude des fossiles des différents terrains géologiques le montre.

3°/ Accroissement des êtres.

De même qu'un individu grandit en passant de l'état embryonnaire à l'état adulte, les corps des créatures qui ont peuplé notre globe ont grandi à mesure que le monde animé passait de l'état initial à celui de complet développement.

Les premiers fossiles sont des infiniment petits.

Si on veut essayer de se représenter l'aspect du globe à la fin de l'ère primaire, il faut s'imaginer des tableaux où le règne minéral et le règne végétal offraient déjà des scènes majestueuses, tandis que le règne animal avait encore peu de prestige.

Dès le début de l'ère humaine, la scène change.

Les plus grands quadrupèdes apparaissent; c'est l'ère du grand; que [un mot ill.] période de l'ère secondaire.

L'ère tertiaire voit se produire de profonds changements. Les animaux à sang froid diminuent, pour faire place aux animaux à sang chaud. La grandeur des animaux diminue, mais ceux-ci deviennent plus parfaits. Le règne du beau a succédé au règne du grand.

En résumé, dès l'origine du monde, le règne minéral a offert d'imposants spectacles. Pendant l'époque primaire, c'est le règne des invertébrés. Les gigantesques vertébrés à sang froid ont été cantonnés dans l'ère secondaire – les plus grands mammifères ont vécu durant les temps tertiaires – ; enfin, l'homme, plus faible du corps, mais plus fort que tous les êtres par son génie, règne depuis l'ère quaternaire.

[un trait horizontal] [2 dessins]

Quand on ne possède pas tous les documents sous la main, une parcelle par ci, par là, il est difficile de donner une idée très exacte des œuvres. Cependant, [deux mots biffés, ill.] c'est par l'ensemble des œuvres de tel ou tel écrivain qu'on peut mieux le juger et s'il fallait, chaque fois qu'on parle d'un écrivain, reprendre tout ce qu'il a écrit, nulle vie d'homme ne suffirait à pareille tâche. Mais pour l'analyse complète ou détaillée d'une œuvre déterminée, il faut certes s'en tenir à cette œuvre seule et la connaître, mais elle ne donnera pas toute la synthèse de l'écrivain.

D'ailleurs, les jugements des contemporains sur les écrivains sont bien souvent révisés par la postérité et tel qui était prôné et vanté de son temps tombe dans un oubli dont rien ne saura le tirer, tandis que tel autre trouvera dans la postérité une admiration qu'il n'avait pas connue.

L'évolution de nos idées existe comme l'évolution de l'humanité.

[4 dessins] [un trait horizontal] [12 dessins]

CAHIER 5, F°20

20^e et dernier feuillet

Le chef de dét[a]ch[emen]t

Danjean

[9 dessins] [un trait horizontal]

La nature ne manque pas de faire naître dans tous les pays des ouvrages élevés, mais il faut lui aider à les former. Ce qui les forme, ce qui les achève, ce sont des sentiments forts et de nobles impressions qui se répandent dans tous les esprits et passent insensiblement de l'un à l'autre. Le culte de ces grands sentiments fait le secret et la fortune de Rome.

[un trait horizontal] [10 dessins] [un trait horizontal]

[7 dessins] [un trait horizontal]

Et quand j'ai bien fini de barbouiller du papier, de déridier ma pensée, tout mon être, cœur, âme se reporte vers ma chère femme, vers mes chers enfants, vers les miens, à ces jours de détente et de bonheur que vont suivre tant de jours de peines et de souffrances, à ces jours de repos que vont suivre tant de longs jours d'épreuve. Quelques semaines encore et nous pourrons trouver dans notre affection, dans celle de nos enfants, l'oubli de nos longues peines. À l'heure actuelle, tout cela doit déjà être fort avancé et bien près de la fin. Quel bonheur enfin de voir mettre un terme à des souffrances presque surhumaines pour une malheureuse jeune femme, pour une mère.

[un trait horizontal]

Je voudrais pouvoir lire déjà la joie sur le visage de ma chère femme, lui faire oublier ses longues peines, ces longues journées d'épreuves, où elle a montré un courage et une grandeur d'âme admirables... Quelques semaines encore, et je serrerai enfin dans mes bras tous ces êtres aimés.

[un trait horizontal]

Les paroles manquent pour exprimer les sentiments qui m'envahissent quand je pense aux miens, à leur bonheur, à leur joie après ces quatre années d'épreuves aussi cruelles qu'im-méritées. [quatre lignes biffées, ill.]

CAHIER 5, F°20 V°

Commande prochaine à faire à Cayenne [biffé]

2 boîtes beurre courant (conserves)

2 flacons fleurs d'oranger

[trois lignes biffées, ill.]

1 paquet boîte d'allumettes

[10 dessins]

quels tas [biffé]

[un trait horizontal] [13 dessins]

Pasteur n'a pas été seulement le plus illustre savant de notre temps, mais restera un des plus grands bienfaiteurs de l'humanité.

[un trait horizontal]

Les principales études de Pasteur sont : celles de la dissymétrie moléculaire, la fermentation, les générations spontanées, les études sur le vin, les maladies des vers à soie, études sur la bière. Maladies virulentes. Virus vaccins. Prophylaxie de la rage.

Cela me rappelle un mot du grand chimiste Dumas à Pasteur. Quand la maladie des vers à soie se mit à sévir, le gouvernement charge Dumas d'aller trouver Pasteur, déjà célèbre pour ses études sur les générations spontanées, pour lui demander d'aller sur place étudier la maladie des vers à soie. Pasteur répondit : « Mais je n'ai jamais vu un vers à soie ! » « Vous n'en serez que mieux placé pour faire votre étude. Vous n'aurez pas d'idée préconçue », lui répondit Dumas. Je ne me souviens pas des paroles échangées entre Pasteur et Dumas, mais celles que je cite représentent en tout cas leur sens qui m'est resté dans la mémoire, tant ces paroles m'ont alors frappé par leur justesse. Il serait à souhaiter que dans des cas analogues, on s'adressât toujours à d'aussi hautes compétences, agissant sans idée préconçue.

[un trait horizontal]

Me voilà encore au bout de mon papier, au bout de mes barbouillages – et je voudrais reprendre et terminer l'étude d'après un Essai de paléontologie philosophique – Ah ! je m'aperçois que la première page est encore blanche – je pourrai continuer et terminer.

[un trait horizontal]

Le propos d'un Essai de paléontologie philosophique – (Suite) –

4° / Progrès de l'activité dans le monde animé. [souligné]

Après que les êtres se furent multipliés, différenciés, puis agrandis pendant la période des âges géologiques, arriva le progrès chez les êtres animés et qui a son couronnement dans les créatures humaines par ces facultés qui se nomment la sensibilité, l'intelligence, l'activité.

SIXIÈME CAHIER

14 NOVEMBRE – 29 NOVEMBRE 1898

CAHIER 6, F°2

Fustel de Coulanges

J'ai déjà parlé à différentes reprises de Fustel de Coulanges. J'ai dit que c'était un grand historien et un écrivain apportant dans ses études des qualités remarquables d'impartialité.

Je profite de quelques notices que je retrouve pour l'étudier plus en détail. Il ne cessait de regretter que l'Histoire était l'une des plus difficiles des sciences et il avait beau multiplier dans ses écrits les marques de ses remarquables talents, jamais il n'abordait un nouveau sujet d'étude sans éprouver une grande émotion. C'est que, disait-il, la poursuite du vrai est la lutte d'une intelligence contre un problème, et si armé qu'il fût pour la lutte, il doutait toujours de la victoire. Ceux qui croient tout savoir, ajoutait-il, sont bien heureux, ils n'ont pas le tourment du chercheur; les demi-vérités, les à peu près les satisfont. En Histoire, Fustel de Coulanges n'apercevait pas une question qui ne fût aisée à résoudre et il lui semblait toujours entendre une voix intérieure lui crier: « Va plus avant! Tu n'as pas encore trouvé le vrai. » Avant d'affirmer, Fustel de Coulanges, et cela sera un de ses plus beaux titres, voulait avoir élucidé de toutes manières le problème historique dont il s'occupait.

Rien ne l'affligeait autant que le succès de l'erreur. On a parfois attribué l'apprêt de quelques-unes de ses polémiques à des défauts de caractère, à des préoccupations d'amour-propre!! Ce fut une pensée bien plus haute qui inspira ses polémiques, certes parfois un peu âpres. Et quand on lit ses papiers, on en trouve un double témoignage. Comme on le priait de ne pas réfuter une opinion absolument inexacte d'un de ses collègues sur un point d'histoire, il répondit: « C'est un devoir de conscience. » Enfin, à propos d'une étude personnelle qu'un de ses élèves voulait reprendre et développer, Fustel de Coulanges lui dit: « Si vous trouvez chez moi quelque assertion fausse, ne manquez pas de la relever; l'essentiel est que la vérité soit établie. » Belles paroles.

La méthode de Fustel de Coulanges nous est bien connue par l'application qu'il en a faite. Mais il joignait la théorie à la pratique et s'efforçait, dans ses livres, comme dans ses leçons, à montrer comment on devait traiter les textes, empêcher l'esprit de système d'étouffer l'esprit de critique.

La première qualité qu'il demandait à l'historien, c'était le doute, non pas l'indifférence ou l'indécision malsaine qui fait qu'on restera toujours dans l'incertitude, mais le doute provisoire analogue à celui de Descartes. Rien n'est plus contraire à l'esprit scientifique que de croire trop vite aux affirmations. Il faut en histoire comme en philosophie un doute méthodique. Mais dès que les textes sont étudiés, dès qu'un fond de vérité est définitivement acquis, c'est par un acte de foi qu'il faut procéder.

CAHIER 6, F°2 V°

La science historique telle qu'il la concevait était une école de dignité morale autant que d'émancipation intellectuelle.

Enfin, pour être bon historien, ce n'est pas assez de s'abstraire dans ses opinions, il faut encore entrer dans les sentiments des hommes qu'on dépeint et se faire une âme pareille à la leur. Le précepte n'est pas nouveau. Tite-Live s'efforçait déjà de l'observer, mais peu lui ont trouvé autant de rigueur que Fustel de Coulanges.

Mais Fustel ne serait pas aussi le grand esprit qu'il a été s'il n'avait eu un système de vues bien liées sur le développement de l'humanité. L'objet d'étude qu'il assignait à l'historien, c'était l'âme de l'homme, non pas de l'homme isolé, mais de l'homme en société.

L'Histoire n'est pas l'accumulation des événements de toute nature qui se sont produits, mais elle est la science des sociétés humaines. Elle cherche comment les sociétés ont été constituées, quelles forces ont maintenu la cohésion et l'unité de chacune d'elles, décrivant les organes dont elles ont vécu, leur économie politique, leurs habitudes d'esprit, leurs habitudes matérielles, toute leur conception, enfin, de l'existence. L'Histoire doit aspirer à déterminer ce que les groupes sociaux ont cru, pensé, senti à travers les âges, elle est la sociologie même.

[un trait horizontal] [14 dessins]

CAHIER 6, F°3

[4 dessins]

Une heure au coucher du soleil

[un trait horizontal]

C'est le déclin du jour, les fleurs se répandent en grappes serrées comme par amour ; il y a de la place assez pour toutes, mais elles écrasent leurs feuilles selon toutes sortes de formes étranges, uniquement afin d'être plus près les unes des autres. Il y a de la beauté à cette heure d'apaisement, même dans l'herbe sans graines, dans le lichen de roches, sans fruit, sans fleur. Humbles créatures ! Derniers dons miséricordieux de la terre, voilant de leur silencieuse mollesse la nudité de ces rocs monotones. On ne les cueille pas, elles, comme les belles fleurs pour des guirlandes et des gages d'amour, mais l'oiseau sauvage en fait son nid et elles feront leur veille funèbre autour des pierres tombales. Des fleurs pour l'amour de la vie, de la mousse pour la tombe. [un trait horizontal] [4 dessins] [un trait horizontal] [8 dessins]

[un trait horizontal] [7 dessins] [un trait horizontal] [6 dessins] [un trait horizontal]

A [lettre dessinée en perspective]

CAHIER 6, F°3 V°

La science historique telle qu'il la concevait était une école de dignité morale autant que d'émancipation.

Hoffmann [souligné]

La littérature fantastique – j'oserais dire presque la littérature morbide – a eu sa renaissance dans notre siècle. Et ceux auxquels la folle du logis, l'imagination, ne suffirait pas pour rêver de mondes imaginaires ont encore cherché dans des poisons que la science découvrirait un moyen nouveau de rêves hallucinatoires. On en a été presque à en accuser la science d'avoir encouragé ce dévergondage d'esprits déséquilibrés, à la recherche du rêve hallucinatoire... je n'insiste pas. J'ai déjà dit ce que j'en pensais. Les découvertes de la science ne sont funestes qu'aux esprits malsains, déséquilibrés.

Hoffmann – dans ses bons jours – a été le grand rénovateur d'un genre qui n'avait guère varié ses formules depuis le Moyen Âge. Mais il a eu soin, dans toute la partie de son œuvre qui compte, de s'arrêter en deçà du surnaturel, à l'extrême bord du possible, sinon du réel. Mais l'écrivain fantastique a besoin d'être un visionnaire et quand Heine disait de lui « Sa poésie est une maladie », ce n'était pas de vaines paroles ; il n'ignorait pas qu'Hoffmann à sa table de travail avait des hallucinations, qu'il les cherchait, les provoquait, sachant bien que, plus il aurait le cauchemar de son sujet et de ses personnages, plus son réveil s'illuminerait des apparences de la vie et de la réalité.

Ce n'est jamais par des moyens inoffensifs qu'on appelle à soi des hallucinations. Hoffmann, d'autres avec lui – rappelons-nous avec tristesse ce pauvre Guy de Maupassant – ont eu recours aux poisons de l'intelligence, pour voir ce que ne voient pas les cerveaux parfaitement sains, heureusement pour eux.

Quant aux excitants, ils étaient variables, et la fantaisie qui en résultait relève plutôt de la pathologie que de la littérature.

Hoffmann, qui avait une véritable nature d'artiste, cherche ses inspirations fantastiques dans le vin. C'est avec du vin qu'il accélérât la roue de son moulin. Cependant, Hoffmann se surveillait et il y a réussi en ce sens qu'il n'a jamais été jusqu'à l'abrutissement final. Il n'en a pas moins été un alcoolique, il en est mort et son alcoolisme a influé sur son genre de talent. Don Juan semble être le chef-d'œuvre d'Hoffmann à tous égards.

[un trait horizontal]

CAHIER 6, F°4

[4 dessins] [un trait horizontal] [10 dessins]

[un trait horizontal]

[mots biffés]

Flacon, 100 gr. poivre, 1 flacon moutarde,
2 boîtes beurre conserve, 1 paquet boîte
d'allumettes, 1 main papier, 2 paquets bougies,
1 paire chaussures 41

[13 dessins] [liste biffée]

2 fl fleur d'oranger

1 kilo sucre

1 paquet d'allumettes

pince-nez

1 main papier

2 paquets bougie

Huile [liste biffée]

[un trait horizontal] [6 dessins]

[un trait horizontal] [15 dessins]

Et multus [et abondant]

CAHIER 6, F°5

[12 dessins]

a.b.c.d.e.f.g.h. [dans un cartouche]

[un trait horizontal]

Locutions anglaises [sur deux colonnes,
l'anglais à gauche, le français à droite]

What does that prove?
Qu'est-ce que cela prouve?
 Can you prove what you advance?
Sauriez-vous prouver ce que vous dites?
 Can you disprove it?
Êtes-vous à même de le réfuter?
 You should not contradict unless you can disprove
*Vous ne devriez pas contredire si vous
 ne pouvez pas réfuter*
 I can give you incontestable proofs [sic] of it
Je puis vous donner des preuves incontestables
 Can you prove to me that you have experienced it?
Pouvez-vous me prouver que vous l'avez éprouvé?
 What I have experienced prove the truth of it
Ce que j'ai éprouvé m'en prouve la vérité
 What proofs [sic] can he give of it?
Quelles preuves peut-il en donner?
 I can prove that it is not true
Je puis prouver que ce n'est pas vrai
 Experience proves the necessity of it
L'expérience en prouve la nécessité
 I hope it may prove true
J'espère que cela se confirmera
 I have experienced some heavy losses
J'ai éprouvé de grandes pertes
 Let us put it to the proof
Mettons-le à l'épreuve
 You should not advance a thing
 that you cannot prove
*Vous ne devriez pas avancer ce que vous ne pouvez
 pas prouver*
 Paris is much improved lately
Paris est beaucoup embellie depuis peu
 They are making great improvements in London
On fait de grandes améliorations à Londres
 Do you think he improves?
Trouvez-vous qu'il se perfectionne?
 If you study, you will improve
Si vous vous appliquez, vous ferez des progrès

[sur deux colonnes, l'anglais à gauche,
le français à droite]

This is a very important improvement
C'est une amélioration très importante
 Have you the last edition of this book?
Avez-vous la dernière édition de ce livre?
 I have just sold the last copy of it
Je viens d'en vendre le dernier exemplaire
 Oh ! You have come at last
Oh ! Vous voici enfin arrivé
 At last / at length he has written to me
Enfin il m'a écrit
 Do you think the rain will last?
Pensez-vous que la pluie durera?
 Put then boots on the last
Mettez les bottes sur la forme
 Nothing will last for ever
Rien ne peut durer toujours
 I will take the least of the three
Je prendrai le plus petit des trois
 You can at least try to do it
Vous pouvez du moins essayer de le faire
 He did not make the least objection
Il n'a pas fait la moindre objection
 Not in the least, I assure you
Pas le moins du monde, je vous l'assure
 At least, I have done my duty
Au moins, j'ai fait mon devoir
 Do not leave us so soon
Ne nous quittez pas si tôt
 I have left my purse at home
J'ai laissé ma bourse à la maison
 I leave you to guess
Je vous laisse à deviner
 We are going to leave Paris
Nous allons quitter Paris
 We are about leaving our apartment
Nous allons quitter notre appartement
 Let me come in, if you please
Laissez-moi entrer, s'il vous plaît
 I will let you into a secret
Je vous communiquerai un secret
 She has let her bird fly away
Elle a laissé envoler son oiseau
 Let us go and take a walk
Allons faire une promenade

Will you let me go with you?
 Voulez-vous me laisser aller
 avec vous?
 They will not let you in
 On ne vous laissera pas entrer
 What are you seeking?
 Que cherchez-vous?
 I am seeking my book
 Je cherche mon livre
 I will go and fetch it
 Je vais le chercher
 I have sought for it everywhere
 Je l'ai cherché partout
 I will go and look for it presently
 J'irai le chercher tout à l'heure
 Seek till you find it
 Cherchez jusqu'à ce que vous l'avez
 trouvé
 I am searching in my drawers
 Je cherche dans mes tiroirs
 What are you looking for?
 Qu'est-ce que vous cherchez?

CAHIER 6, F°6

[13 dessins] [un trait horizontal]

Frederic Nietzsche [souligné]

La sœur de Nietzsche, Madame Elisabeth Förster-Nietzsche, a publié
 La Vie de Frederic Nietzsche.

Dans le tome II, l'histoire de l'amitié qui unit pendant sept ans
 Nietzsche à Wagner forme pour ainsi dire l'unique sujet. Mad[ame]
 Förster nous montre d'abord Nietzsche et Wagner attirés l'un vers
 l'autre par l'illusion d'une communauté de pensées, puis viennent
 les joies d'une admiration et d'une adoration réciproques, puis le
 doute, jusqu'à ce qu'enfin ils comprennent tous deux que la sépa-
 ration est désormais inévitable et s'y résignent, tout en se deman-
 dant s'ils auront la force de la supporter. Tel est, paraît-il, dans
 ses lignes essentielles, le plan de ce second volume, et tout y est
 arrangé comme dans un roman.

Mais hélas, ce n'était qu'un roman. L'histoire véritable des rela-
 tions de Nietzsche et de Wagner apparaît tout autre et je profite
 d'un article que j'ai sous la main de M. de Wizeva sur l'histoire
 de la relation, en m'aidant de mes souvenirs des œuvres maîtresses
 de Wagner et de Nietzsche, pour retrouver ces deux figures.

L'histoire de ces relations pour être moins poétique n'en est que
 plus humaine, elle ne laisse pas d'ailleurs d'être touchante dans
 la vérité. Il faut ajouter qu'elle n'a rien au total que de très hono-
 rable, tant pour la mémoire de Wagner que pour celle de l'auteur
 de Zarathoustra.

Elle nous rappelle seulement que la nature humaine a ses faiblesses
 et qu'il n'y a pas jusqu'aux super-hommes qui ne doivent porter
 leur part des petits travers et des petits ridicules de l'humanité.

La véritable histoire de cette amitié fameuse et qui a fait couler
 tant d'encre, c'est surtout l'histoire d'un malentendu réciproque,
 devenant plus profond d'année en année. À ce malentendu, tout
 les y condamnait, sans qu'ils s'en aperçussent, la différence de
 leurs âges, leur admiration, leur caractère.

Quand Wagner reçut pour la première fois la visite de Nietzsche,
 il avait 57 ans. La pleine gloire ne lui était pas encore venue, mais
 déjà son génie avait provoqué dans le monde entier des admira-
 tions enthousiastes. Une seule chose désormais lui tenait au cœur,
 la fondation du théâtre modèle où il fait monter à sa guise l'œuvre
 qu'il achevait. Certes, Wagner était aussi un théoricien, il avait
 acquis les principes métaphysiques sur lesquels il avait basé son
 œuvre, et les corollaires musicaux qui l'accompagnent, mais il
 était avant tout musicien.

CAHIER 6, F°6 V°

Comment admettre que, dans ces conditions, Wagner ait éprouvé pour le jeune philologue qui venait à
 lui un attrait instinctif? Wagner certes fut frappé de l'enthousiasme du jeune homme, comme il fut
 frappé de sa science, de son esprit, de sa profonde connaissance de l'art et des tragiques grecs.

Les relations se poursuivent. Au fur et à mesure de ses remarques [sic] études, Nietzsche les soumet à
 Wagner qui lui en fait de très belles louanges. Jusque-là, rien d'anormal.

Mais peu à peu, des bizarreries se déclarent chez Nietzsche; à l'inauguration du théâtre de Bayreuth, il
 apparaît puis disparaît tout aussi brusquement.

Enfin, un livre de Nietzsche, Humain, trop humain, met le feu aux poudres – c'est la séparation.

En vérité, Nietzsche était un penseur, l'autre un musicien, un homme d'action, et chacun n'attachait
 d'importance qu'à son œuvre.

D'un côté, pour Wagner, les théories n'étaient au fond qu'un divertissement et sa force était avant tout la
 musique, intimement, passionnément.

Nietzsche, de son côté, tout en étant un merveilleux poète, n'a jamais vécu que pour l'idée, n'a jamais
 vécu que pour la pensée. Dans la plus admirable musique, il ne voyait qu'un point pour conduire à quelque
 conception générale des choses. Mais ni ses émotions, ni ses sentiments n'avaient d'importance réelle pour
 cet amant de l'idée – Quoi d'étonnant qu'il ait poursuivi Wagner de ses sarcasmes tandis que le souvenir
 de l'homme le faisait pleurer? [un trait horizontal] [7 dessins]

CAHIER 6, F°7*Suite-locutions anglaises*

*[sur deux colonnes, l'anglais à gauche,
le français à droite]*

I am come *[sic]* to fetch you

Je viens vous chercher

Seek and you will find

Cherchez et vous trouverez

I am tired of seeking

J'ai tant cherché que j'en suis fatigué

Do you learn drawing?

Apprenez-vous le dessin?

Who teaches you music?

Qui vous enseigne la musique?

Does your master teach well?

Votre maître enseigne-t-il bien?

To learn it well, one must have a good ear

Pour bien l'apprendre, il faut avoir l'oreille très juste

Who taught you Italian?

Qui vous a enseigné l'Italien?

The prononciation must be taught by a master

Il faut que la prononciation soit enseignée

par un maître

Don't do that

Ne faites pas cela

What have you done today?

Qu'avez-vous fait aujourd'hui?

Who makes your clothes?

Qui vous fait vos habits?

You have done wrong

Vous avez mal fait

What shall I do?

Que ferai-je?

Have you done your task?

Avez-vous fait votre devoir?

It is fine weather

Il fait beau temps

You do well to profit by it

Vous faites bien d'en profiter

Do not make a noise

Ne faites pas de bruit

I will make a point of doing it

Je me ferai un devoir de le faire

[un trait horizontal] 14 dessins]

CAHIER 6, F°7 V°

[11 dessins] [un trait horizontal]

[24 dessins]

CAHIER 6, F°8

[7 dessins] [1 schéma de double cône]

[un trait horizontal] [1 schéma] [9 dessins] [un trait horizontal]

section d'un cône et d'un plan PBP'

[8 dessins]

la section du cône A par le plan B'BP est la courbe abcdef

CAHIER 6, F°8 V°

John Ruskin [souligné]

Une des physionomies les plus fortes et les plus originales de l'Angleterre. A eu une très grande influence sur les esprits britanniques, les a acheminés sur les extases [?] des primitifs. Il a prêché toute sa vie la triple doctrine d'un esthéticien, d'un moraliste et d'un sociologue.

Le père de Ruskin, grand marchand de la Cité, était déjà un grand enthousiaste de la nature, enthousiasme qu'il légua à son fils en même temps qu'une grosse fortune.

Dès son enfance, Ruskin a un goût inné pour les formes et les couleurs. Dans le jardin où il vécut sa jeunesse, quand le ciel était beau, son temps se passait à étudier les plantes. Il n'avait aucun goût pour les faire pousser. Tout son temps se passait à les contempler. [un trait horizontal] [15 dessins]

CAHIER 6, F°9

[8 dessins] [un trait horizontal]

Tore engendré par le cercle O tournant autour de l'axe A

Intersection du tore par un plan PBP' [souligné]

[1 schéma] [un trait horizontal]

[10 dessins]

a b. c

a b c d e f [dans un cartouche]

CAHIER 6, F°9 V°

[19 dessins] [un trait horizontal] [1 schéma] [19 dessins]

CAHIER 6, F° 10

[16 dessins] [un trait horizontal]

[sur deux colonnes, l'anglais à gauche, le français à droite]

Will you do me a favour? Voulez-vous me faire une grâce?

Have you done your task? Avez-vous fini [sic] votre devoir?

Don't make a noise. Ne faites pas de bruit.

I will make a point of doing it. Je me ferai un devoir de le faire.

I don't like winter. Je n'aime pas l'hiver.

But I love my brother. Mais j'aime mon frère.

Are you fond of music? Aimez-vous la musique?

Did he speak to you? Vous a-t-il parlé?

What did he say to you? Que vous a-t-il dit?

You talk too much. Vous parlez trop.

I will tell you what he told me. Je vous dirai ce qu'il m'a dit.

I have nothing more to say. Je n'ai plus rien à dire.

Did he speak well? A-t-il bien parlé?

That is what he said. Voilà ce qu'il a dit.

Tell him to come here. Dites-lui de venir ici.

They do not say anything new. On ne dit rien de nouveau.

They have robbed him of his purse. On lui a volé sa bourse.

They have stolen his purse from him. On lui a volé sa bourse.

Our servant has robbed us. Notre domestique nous a volés.

He flew away with his prey. Il s'est envolé avec sa proie.

My canary has flew away. Mon canari s'est envolé.

He flew to my assistance. Il vola à mon assistance.

CAHIER 6, F° 10 V°

[26 dessins]

CAHIER 6, F° 11

[19 dessins] [un trait horizontal]

[9 dessins] [un trait horizontal]

[13 dessins] [un trait horizontal]

[14 dessins]

CAHIER 6, F° 11 V°

[21 dessins]

CAHIER 6, F° 12

Opération de l'escadre d'Orient sous l'amiral Courbet

[un trait horizontal]

Carte générale [carte des côtes du Tonkin, du nord de la Chine et du Japon]

[un trait horizontal]

L'action de la France au Tonkin ne se fit sentir nettement qu'au lendemain de la mort d'Henri Rivière en 1883.

Lors de la sortie d'Hanoï, la situation de nos forces navales dans l'Extrême-Orient était la suivante:

La division des mers de Chine stationnait à la [sic] baie d'Halong depuis fin avril, amenée là par les événements du Tonkin. Elle se composait du cuirassé la Victorieuse, du croiseur Villars, des éclaireurs d'escadre Kersaint et Volta, enfin, de la canonnière Le Lutin.

Le 26 mai 83, le contre-amiral Courbet qui commandait la division d'essais formée à Cherbourg recevait l'ordre de prendre le commandement de la division navale du Tonkin, en formation. La division de Chine restait sous le commandement du contre-amiral Meyer

L'amiral Courbet recevait l'ordre de surveiller les côtes de l'Annam et du Tonkin jusqu'au détroit de Hainan et de les garantir de toute hostilité de la part des bâtiments de guerre chinois.

L'amiral Meyer restait chargé de toute la surveillance des côtes de Chine à partir du détroit d'Hanoï. Dès son arrivée au Tonkin, l'amiral Courbet s'entendait avec M. Harmand, commissaire général civil, et avec le général Bouet, commandant des troupes de terre, pour une action commune sur la cour de Hué, afin d'y dicter leurs conditions.

Rendez-vous fut pris à Tourane pour le 16 août.

Le 18, l'escadre appareilla pour Thuan An où elle [un mot ill.]. Les Annamites se refusant à souscrire aux conditions imposées, le bombardement commença. Le bombardement des ports de Thuan-An (19-20 août 83)

Annamite

Le Bayard

Alouette

Atalante

Château-Renaud

[1 dessin]

Le 20, le débarquement commença par des ordres du capitaine de vaisseau du Bayard. Les forts de Thuan-An sont enlevés. Restait à franchir le barrage de la rivière; la Vipère et le Lynx y réussirent. Le lendemain, la cour de Hue offrait de traiter. Le 25 août, le traité fut signé; il reconnaissait le protectorat de la France sur l'Annam et le Tonkin. [un trait horizontal]

Du traité de Hué (25 août) à la convention de Tien-Sin (11 mai 84)

Il semblait que la solution de la question tonkinoise était proche. Il n'en était rien. Malgré le traité, la situation reste la même, la Chine continuant à soutenir de ses soldats et de son argent tous ceux qu'on était convenu de désigner sous le nom de Pavillons noirs.

Le gouvernement confia alors la direction de toutes les affaires militaires à l'amiral Courbet. Celui-ci quitte le Bayard et vient s'installer à Hanoï. Les opérations reprennent vigoureusement; Son-Tay est occupé. À ce moment, le gouvernement nomme le général Millot au commandement des troupes de terre. Le grade de vice-amiral qu'on confère à Courbet ne tempère que médiocrement le regret que lui cause son remplacement. Courbet reprend le commandement de la division navale du Tonkin.

Les deux divisions navales de Chine et du Tonkin restèrent immobilisées durant tout cet hiver (1883-1884), alors qu'il leur eût été si facile de bombarder les grands ports de la Chine et d'amener celle-ci à merci.

La baie d'Halong servit de point de communication et de ralliement à la division navale du Tonkin. Elle offre un excellent mouillage pour les navires de toute dimension dont tout le service se borne durant tout l'hiver au blocus des côtes de l'Annam et du Tonkin.

Cette croisière fut dure pour les équipages, sous un soleil de plomb, par une chaleur tropicale et énervante. À la baie d'Halong, l'inaction s'y ajoutait: « Ici, écrivait l'amiral Courbet, on cuit, on bout pour mieux dire, car le milieu où l'on vit est un mélange d'air et de vapeur d'eau à une température très désagréable. À bord du Bayard, tout en tôle, où le thermomètre marque 2 ou 3 degrés de plus qu'ailleurs, l'épreuve est plus rude que chez les voisins. »

Le 11 mai, on apprend la signature de la convention de Tien-Sin. Elle semble terminer le conflit franco-chinois, le rôle de la marine paraît fini. Il ne fait que commencer.

[un trait horizontal]

Avant et après la convention de Tien-Sin jusqu'à l'affaire de Bac-Lé.

Il convient donc d'étudier un peu les négociations qui [sic] pendant la convention de Tien-Sin, puisqu'elles tiennent aux mouvements de la flotte; elles amèneront à reparler de la division navale des mers de Chine. Par suite du peu de services que Tourville avait rendus jusque-là, on s'était décidé à le remplacer et à le récupérer par deux croiseurs plus petits. Ce superbe croiseur avait certes des défauts – il calait beaucoup – dépensait beaucoup de charbon – mais il avait la vitesse. Un tel engin de guerre n'est pas à dédaigner; la marine de guerre a besoin plus que jamais d'éclaireurs à grande vitesse. Ce qui est vrai dans la stratégie générale des armées de terre n'est jamais vrai dans la stratégie navale. Il faut s'éclairer d'abord, voir, puis frapper ensuite. Si l'amiral Courbet, le jour [où] il donna la chasse aux croiseurs chinois avait eu un navire [...]

[...] rapide, ceux-ci ne lui eussent pas échappé.

Quoi qu'il en soit, la division navale de Chine avait passé sous le commandement du contre-amiral Lespès. Tout son service à elle durant cet hiver 1883-1884 fut de se montrer dans les grands ports de la Chine.

Pendant ce temps, les négociations se poursuivaient entre le commandant Fournier et Li Hung [?] Chang.

Le 11 mai enfin, cette convention fut signée.

Dans la division navale de Chine aussi, on avait tout terminé quand, le 18 juin, arriva une dépêche très alarmante du général Millot. Une colonne qui, sur la foi de la convention de Tim-Sin, allait prendre possession de Lang-Sun avait été attaquée aux environs de Bac-Lé par des troupes portant l'uniforme des réguliers chinois.

[un trait horizontal]

De l'affaire de Bac-Lé jusqu'à l'expiration de l'ultimatum (23 juin-1^{er} août)
L'indignation fut vive en France à la nouvelle de l'attentat de Bac-Lé. Toute la responsabilité en incombait au gouvernement chinois, qui chercha à se disculper par des faux-fuyants et des mensonges. Dès lors, une action énergique s'imposait. Le gouvernement français envoyait un ultimatum à la cour de Pékin relançant la stricte exécution de la convention de Tien-Sin, des garanties et, comme réparation, une indemnité.

En même temps, la division navale du Tonkin remontait vers le Nord pour se joindre à celle des mers de Chine; le nom seul de Courbet était une cause d'effroi [ces trois mots soulignés].

Les négociations relatives à l'ultimatum se poursuivent péniblement.

Le 6 juillet, l'amiral Courbet prend le commandement effectif des divisions réunies de la Chine et du Tonkin. Depuis longtemps, il avait jugé qu'un coup de force sur la Chine était absolument nécessaire; il avait voulu, sans coup fêrir, sans laisser le temps aux Chinois de se reconnaître [?], frapper à la même heure [mot souligné] Port-Arthur, Nankin, Woo-Sung [souligné], Fou-Chéou [souligné].

Mais les négociations se poursuivaient toujours; Courbet fut obligé d'abandonner son plan qui nécessitait une réalisation immédiate. Il se décide pour un objectif unique, Fou-Chéou, en attirant les événements. La concentration de la flotte se fit devant l'arsenal de Fou-Chéou, dans la rivière Min.

Le 19, jour de l'échéance de l'ultimatum, le Volta, l'Aspic [souligné], le Dugay-Trouin [souligné], le Lynx et le Château-Renaud étaient mouillés à Pagoda [souligné], prêts à prendre des garanties – quand arrive la nouvelle de la prorogation [mot souligné] de l'ultimatum jusqu'au 1^{er} août.

Le Vipère arrive le 23 juillet, avec le contre-amiral Lespès [souligné], puis les torpilleurs 45, 46 faisaient leur entrée dans la rivière [mot souligné].

Devant Woo-Soong, où se trouvaient le Triomphant et le D'Estaing, une proie se trouvait toute offerte: un porteur de la flotte chinoise, mais on craignait qu'une action sur Woo-Sung n'eût sa répercussion sur Shangai et il fallait ménager les intérêts des neutres: toute idée d'action offensive sur Woo-Sung fut abandonnée.

La première hostilité contre la Chine: bombardement de Kelung, séjour dans la rivière Min, août 1884.

Le 31 juillet se passa sans apporter aucune réponse de la Chine. Un nouveau délai de 48 heures fut accordé. Le 2 août, n'ayant pas de réponse, M. Patenôtre [souligné] fit connaître à la Chine que le gouvernement français reprenait sa liberté d'action.

CAHIER 6, F°13 V°

Il ne restait plus à la France d'autre réponse que de donner suite à l'avertissement contenu dans son ultimatum et de prendre des garanties. Mais il ne fut pour le moment question de Fou-Chéou. Le ministre donna l'ordre à l'amiral Lespès d'aller à Formose, d'y détruire les batteries de Kelung et d'y occuper les charbonnages. La politique des gages était inaugurée.

L'amiral Lespès s'embarqua sur le Galissonière qui prit le Lutin à la remorque; le Villars était déjà sur rade [?] de Kelung. Des trois forts défendant Kelung, un seul était à craindre pour un cuirassier. Avec une résolution très hardie et une bravoure toute française, l'amiral Lespès vint fièrement se placer à 900 mètres du fort, juste par son travers. Quant au Villars, grâce à son peu de tirant d'eau, il avait pu se défilé des coupes du grand fort et s'était posté de manière à bombarder le fort blindé. Le Lutin avait pénétré plus avant encore dans le fond de la baie, derrière le Villars; il était à l'abri de tous les coups et menaçait au flanc les batteries des deux côtés.

Le 5 août, le branle-bas de combat fut ordonné et le bombardement commença; il fut achevé en une heure. Le débarquement commença. Mais bientôt, les hauteurs dont la rive est dominée commencent à se couvrir de troupes nombreuses.

[1 schéma de la rade de Kelung et du positionnement des navires]

On s'installe cependant à terre. La nuit est mauvaise, il tombe des torrents d'eau. Le lendemain, le combat reprend mais l'ennemi grossit toujours. La retraite s'organise d'elle-même, elle est hardiment couverte par les fusiliers marins.

La mission dont on avait chargé l'amiral Lespès consistait d'abord à détruire les fortifications. Ce qui avait été fait avec une habileté parfaite, [un mot ill.] à occuper les charbonnages, ce qui n'avait pas réussi [?]. Qui donc s'en étonnerait? Ces fameux charbonnages sont à 6 km de la côte. Et c'est avec 200 matelots des compagnies de débarquement qu'il fallait prendre et conserver ensuite une pareille étendue de terrain? En route, il y avait là des millions de réguliers Chinois.

L'opération ordonnée à l'amiral Lespès était donc fatalement condamnée à un échec. Il ne pouvait dépendre ni de son audace, ni de son énergie, de mener à bien une pareille entreprise.

Tandis que ces événements se déroulaient au nord de Formose, l'amiral Courbet était toujours dans la rivière Min, attendant des ordres. Le temps qui passait ainsi sans rien changer pour nous était singulièrement mis à profit par nos ennemis. Les [un mot ill.] à terre s'accroissaient chaque jour.

Devant ces propres actifs, il fallait que les navires français demeurassent sans cesse sur le qui-vive. Le service des gardes, très strict en tout temps, redoubla de sévérité quand l'amiral Courbet put craindre qu'à la nouvelle du bombardement de Kelung, des Chinois n'usassent de représailles sur nous.

Mais les négociations, les attermolements continuaient. Pendant que les diplomates échangeaient leurs notes, leurs dépêches et leurs rapports, des navires étaient venus à Fou-Chéou pour faire encore la guerre. Et quand, sous les yeux, cet ennemi se faisait menaçant, ils n'avaient pas le droit de le remarquer, quand il redoublait d'ardeur, ils n'avaient pas le droit de s'en émouvoir. Leur dignité, leur patriotisme en souffraient, qu'importe ! L'heure n'était pas encore venue de châtier les traîtres et les fanfarons ; la parole ne sera au canon que plus tard. Et d'ici là, il fallait tout supporter, tout endurer. À ce régime, les plus calmes étaient devenus nerveux, les plus réservés avaient fini par s'exaspérer et une fiévreuse impatience surexcitait cette escadre préoccupée, avant tout, de l'honneur du pavillon.

D'autre part, les forces de l'ennemi allaient grossissant chaque jour. De notre côté, les forces s'étaient accrues aussi ; mais pas en proportion. Le Château-Renaud, la Savoie avaient dû être envoyés en grand égard à l'entrée de la rivière. Il restait devant la Pagode le Volta, le Lynx, l'Aspic, le Vipère, le Duguay-Trouin, le Villars et le D'Estaing, plus les deux torpilleurs. Le 16 avril, l'amiral faisait demander la Triomphante et le Drac, qui n'avaient plus rien à faire devant Shangaï, désormais épargnée à nos coups. Enfin, le 22 avril au soir, l'ordre parvint à l'amiral de détruire l'escadre et les forts de la rivière Min. À cette nouvelle, une patriotique allégresse saisit tous les cœurs. [un trait horizontal]

Le combat naval de Fou-Chéou (23 avril 1884)

Les forces navales que l'amiral Courbet avait devant lui se décomposaient ainsi : onze navires de guerre, neuf jonques de guerre, des canots à vapeur, des quantités de brûlots chargés de matières explosives.

L'escadre française se composait du Volta, de l'Aspic, le Lynx, le Duguay-Trouin, le Villars et le D'Estaing, plus deux torpilleurs. Le vendredi 22 avril, à 8 heures du soir, l'amiral appela tous les capitaines à bord du Volta et leur communiqua le plan de combat qui peut se résumer en ceci.

CAHIER 6, F° 14 V°

Pendant l'évitage au jusant de l'après-midi du 23 août, les navires appareilleront et se tiendront à leurs distances respectives actuelles de mouillage. Au signal du pavillon n°1, en tête du mât, les deux torpilleurs iront attaquer deux des bâtiments chinois mouillés en amont de l'amiral. Quand le pavillon n°1 s'amènera, le feu commencera sur toute la ligne.

Le Volta, tout en soutenant les torpilleurs, ouvrira le feu sur les jonques de guerre. Les canonnières Lynx, Aspic et Vipère se porteront à hauteur de l'arsenal et livreront combat aux 3 canonnières et aux trois avisos qui s'y trouvent.

Le Duguay-Trouin, le Villars, le D'Estaing devront couler les trois avisos qui sont par leur travers.

En se décidant à engager l'action à l'évitage au jusant, l'amiral prenait sur l'ennemi un avantage tactique tout à fait décisif. Dans cette position, nos bateaux étaient sous le courant par rapport à l'escadre chinoise et la menaçaient de leurs étraves. Mais cette résolution avait un danger ; c'était d'éloigner le moment de l'ouverture du feu et de donner ainsi aux Chinois la faculté de prendre l'offensive pendant l'évitage au flot de la matinée [ce mot souligné]. Mais il y avait lieu d'espérer que les Chinois qui n'avaient pas encore osé prendre l'initiative des hostilités ne seraient pas plus hardis cette fois. L'amiral pouvait aussi compter sur la crainte qu'il leur imposait.

Quoi qu'il en soit, la soirée du 22 fut calme.

Le samedi 23, le soleil éclaire le paysage d'une façon mystérieuse. La matinée se passe sans incident. L'amiral ne quitte pas le pont du Volta. À 1 h 1/2, on met aux portes de combat sans sonneries. À 1 h 45, l'escadre est appareillée, prête au combat. Minutes suprêmes. Le pavillon n°1 est hissé au sommet du mât. Les deux torpilleurs s'élancent. Puis le feu s'ouvre. La bataille est engagée. Le plan réglé la veille est exécuté avec un ensemble parfait.

Soudain, dans le lointain, de fortes détonations retentissent en aval de la Pagode. Ce sont les canons de 24 de la Triomphante qui grondent – à peine arrivée, elle vient prendre part à la lutte.

L'arrivée de la Triomphante avec le canon de 24 était faite pour diminuer les préoccupations que laissait à l'amiral la descente de la rivière.

À 2 h 25, après trente minutes de combat, la canonnade s'arrête de part et d'autre, la fumée se dissipe, on cherche de part et d'autre.

Les navires français sont intacts. La flotte chinoise est écrasée.

CAHIER 6, F° 15

Le fleuve est couvert de morceaux de bois, d'épaves [souligné], de tronçons de mâts, de débris de jonques et, accrochés à ces épaves, de pauvres diables de Célestiaux [souligné] cherchant à se sauver.

À 2 h 32, la canonnade reprend, plus lente; il faut répondre aux batteries de terre et achever les bâtiments qui flottent encore.

À 3 heures, il n'y a plus de bâtiments chinois à flot, il ne reste d'autres traces de ces vingt-deux navires ou jonques que des carènes en flammes échouées sur la plage ou des mâtures qui pointent hors de l'eau.

À 4 h 55, ordre est donné de prendre un mouillage pour la nuit, en dehors de la portée des forts.

Cette journée, que Courbet signalait comme « une bonne journée de début », avait vu se consommer pour les Chinois la perte de 22 navires ou jonques et la mort de 5 commandants, de 39 officiers et de 2 000 soldats ou marins, tandis que nos pertes étaient seulement de 6 tués, 27 blessés, sans une avarie grave aux bâtiments.

Le 24, les C[ompagn]ies se préparent, dès le branle-bas, à aller à terre, pour protéger les torpilleurs qui vont faire sauter l'arsenal. Mais avec le peu d'hommes dont il dispose et les milliers de fantassins chinois qui sont à terre, l'amiral juge l'entreprise hasardeuse. Il y renonce et se contentera de bombarder les établissements chinois. Cette opération terminée, il ne reste plus rien à faire à la Pagode.

Il s'agit maintenant de descendre la rivière et d'en sortir, malgré des ponts élevés sur les deux rives, malgré des obstacles tels que barrages et lignes de torpilles. Cette descente est longue de 20 km.

[un trait horizontal]

La descente de la Rivière Min. – 25-29 août –

[un trait horizontal]

Le 25 août à midi, l'amiral quitta le Volta et embarqua sur le Duguay-Trouin qui occupait dans la ligne de file le deuxième rang derrière la Triomphante menant la marche. Après le Duguay-Trouin, venait le Villars, puis le D'Estaing, le Volta, le Lynx, le Vipère et l'Aspic. La Triomphante et le D'Estaing remorquaient chacun un torpilleur.

Les canons de 24 et de 19 de la Triomphante et du Duguay-Trouin démolissent la première batterie rencontrée, puis une escouade de torpilleurs est envoyée pour ruiner totalement la batterie. La nuit se passe au mouillage. Le 26, la marche est reprise; le Duguay-Trouin en tête, suivi par la Triomphante. C'est à ces deux navires que revient la tâche de démolir les batteries ou casemates qui, de Mingam à Kimpaï, bordent le fleuve; seuls leurs projectiles de gros calibre sont capables de produire de l'effet sur les solides défenses, mais comme presque toutes les batteries ont été conduites en vue de battre un canon pénétrant dans la rivière Min, la marche de l'escadre permet de les prendre à revers.

CAHIER 6, F° 15 V°

Successivement, lentement, méthodiquement, toutes les batteries sont démolies. La sortie de la rivière Min, après la destruction du dernier fort, celui de Kimpaï, se fait lentement, gravement, le pavillon tricolore victorieux flottant à la poupe des navires. Le 30, la flotte était réunie à Matsu après avoir accompli vaillamment sa mission.

[un trait horizontal]

Après Fou-Chéou. Occupation de Kelung

[un trait horizontal]

Le 29 août, le jour même où l'amiral Courbet franchissait la passe de Kimpaï, les deux divisions de la Chine et du Tonkin placées sous ses ordres étaient réunies par un décret, sous le nom de l'escadre de l'Extrême-Orient.

Le 1^{er} septembre, l'amiral amène son pavillon du Duguay-Trouin et l'arbore sur la Triomphante qui devait le conduire à Kelung. Depuis la malheureuse affaire du 5 août, on avait constamment maintenu des navires dans cette rade.

L'amiral Courbet continuait à voir dans l'occupation du nord de Formose le gage nécessaire. 1600 hommes d'infanterie et d'artillerie de marine lui furent envoyés.

La descente à terre fut prévue pour le 1^{er} octobre. Les troupes de terre étaient sous le commandement du colonel Bertaux-Levillain. En trois journées, nous fûmes maîtres de la ville ainsi que des premières hauteurs bordant le Nord, mais pour aller plus loin, il fallait être renforcé. On commença par s'établir sérieusement à Kelung. [un trait horizontal]

Affaire de Tamsui. 2-8 octobre.

Pendant que les événements se passaient à Kelung, l'amiral Lespès était arrivé le 1^{er} octobre à Tamsui. L'occupation de Kelung et de ses mines étant décidément notre objectif, la nécessité d'une action sur Tamsui s'imposait d'une façon immédiate. Le 2 octobre, l'amiral Lespès démolit les défenses de Tamsui. Il eût voulu, pour démolir complètement les défenses de terre, avoir un bataillon d'infanterie à débarquer, tant il avait peu de confiance dans la solidité à terre des compagnies de débarquement. Mais les troupes employées à Kelung étaient déjà à peine suffisantes. Encore une fois, l'amiral Lespès dut faire face à tout avec ses propres forces. Le débarquement eut lieu et ce fut un échec. Il est impossible de confier à des marins des opérations sérieuses à terre, il leur manque la discipline du feu. Il fut fait ce jour-là un gaspillage effréné de munitions. Jamais de matelots à terre, s'était écrié encore une fois l'amiral Lespès. À chacun son métier.

CAHIER 6, F°16

La tentation de Tamsui ne fut jamais renouvelée.

Les navires se contentèrent de bloquer le port.

[un trait horizontal]

Le blocus de Formose [un trait horizontal]

Le 30 octobre, à bord du Bayard, l'amiral Courbet ouvrait officiellement le blocus de Formose. Entrepris dans les plus mauvaises conditions, il est un des meilleurs titres d'honneur de l'escadre de l'Extrême-Orient.

[un trait horizontal]

Affaire de Sheï-fou [?]. 14-15 février

Pendant le séjour de la Triomphante à Hong Kong, du 26 au 31 janvier, le commandant Braun avait prévenu l'amiral que cinq croiseurs chinois venaient de quitter Shangai pour aller à Fou-Chéou.

L'amiral se décida à rechercher cette escadre. Il prit ses dispositions en un instant, laissant le blocus de Formose aux soins de l'amiral Lespès.

On part en reconnaissance, tantôt vers le sud, tantôt vers le nord. Pas de croiseurs chinois. Enfin, un renseignement plus exact parvient; l'escadre chinoise doit être dans la baie de San-Moon. On appareille; les dispositions de combat sont prises.

Le 12, les bâtiments ennemis sont en vue, mais ils prennent chasse. L'amiral hisse le petit pavois, le pavillon tricolore monte au mât de chaque navire « ordre de courir sur l'ennemi le plus vite possible ».

C'est une course vertigineuse. Mais nos navires perdent l'avantage, les trois croiseurs les plus rapides filent vers le sud, deux traînants s'enfoncent dans la baie. La poursuite est impossible, il faut abandonner les trois grands croiseurs. Où était le Tourville, le croiseur à grande vitesse nécessaire à toute escadre? Il nous reste les deux petits bâtiments moins bons marcheurs qui ont été obligés de s'enfoncer dans la baie.

Avant de les attaquer avec ses bâtiments, l'amiral Courbet décide de tenter une attaque de canons-torpilleurs. Le succès est complet, un seul homme de notre côté est tué et deux charges de notre poudre pour détruire une frégate et un aviso. [un trait horizontal]

Le blocus du riz

Pour obliger le gouvernement chinois à céder, on se décida au blocus du riz pour empêcher les approvisionnements de parvenir aux provinces du sud de l'Empire. La croisière du riz commença le 4 mars. 24 navires furent dans ce but échelonnés devant l'embouchure du Yang Tsé, de Sharveishan jusqu'à Gutzlaff.

[un trait horizontal]

Prise des îles Pescadores [souligné] 29-31 mars

L'amiral Lespès reçoit l'ordre de venir relever l'amiral Courbet dans le blocus du riz. On se décidait à céder à une des demandes de l'amiral Courbet, le jour d'un [un mot ill.] meilleur et plus sûr que la prise des îles Pescadores qui possèdent un port admirable, Makung.

CAHIER 6, F° 16 V°

L'expédition fut préparée avec un soin minutieux par l'état-major général.

Le 1^{er} avril, les îles sont à nous, le pavillon tricolore flotte sur elles.

La position géographique des Pescadores est admirable; elle vaut celle de Hong-Kong et lui est même supérieure.

Ce qui donne à ces îles une valeur incomparable, c'est le port superbe de Makung, calme en tout temps et d'un accès facile, où les navires du plus gros tonnage peuvent trouver place aisément par des fonds de 10 mètres. Aussi, les avantages paraissent tellement saisissants que l'amiral prévoit immédiatement la création d'un établissement définitif et donne suite à un projet de faire diriger et évacuer sur les Pescadores le matériel et le personnel qui se trouvera à Formose. Hélas, ces îles admirables ne devaient pas nous rester. Le 9 avril, arrivent les premières nouvelles des préliminaires de paix.

[un trait horizontal]

Pendant l'armistice. Mort de l'amiral Courbet. 4 avril-11 juin 1885

[un trait horizontal]

Dans les préliminaires de paix, on n'avait pas parlé des îles Pescadores. Aussi, l'amiral eut-il l'espoir que ces îles resteraient à la France et continua-t-il pendant l'armistice les travaux d'occupation. Mais il en fut jugé autrement et bientôt parurent les ordres relatifs à l'évacuation.

Le 11 juin, les navires sur rade de Makung apprenaient brusquement que l'amiral était à toute extrémité. On voulait douter et ne pas croire. L'illusion n'était plus possible!

Dans la nuit du 11 au 12, mourut un des plus vaillants marins dont la France puisse s'enorgueillir. L'amiral Courbet n'était plus. Tous les officiers qui avaient vu l'amiral Courbet à l'œuvre, qui avaient eu l'honneur et le bonheur de servir sous ses ordres, mesuraient l'étendue de la perte que faisaient à la fois la marine et la France.

[un trait horizontal]

CAHIER 6, F° 17

[6 dessins] [un trait horizontal]

[1 schéma]

Le projectile est animé d'un triple mouvement:

1° Mouvement de translation résultant de la vitesse initiale V.

2° Mouvement de rotation autour de l'axe produit par les rayons.

3° Mouvement de mutation, ou translation d'axe autour du centre de gravité [sic], produit par la [un mot ill.] de [un mot ill.].

La courbe décrite par le projectile est une courbe gauche dont l'écartement de l'axe a lieu suivant le sens de la rotation du projectile.

[un trait horizontal] [31 dessins]

CAHIER 6, F° 17 V°

[sur deux colonnes, l'anglais à gauche, le français à droite]

Locutions anglaises

He went away the week before last. Il est parti il y a quinze jours.

He will return the week after next. Il reviendra dans quinze jours.

I heard from her about a [un mot ill.] ago.

J'ai eu de ses nouvelles il y a environ quinze jours.

I wrote to him a few days ago. Je lui écrivis il y a quelques jours.

I shall go in the country in a few days.

J'irai à la campagne dans quelques jours.

It is not three days since I saw him.

Il n'y a pas trois jours que je l'ai vu.

I shall set off this day week. Je partirai d'aujourd'hui en huit.

Towards the end of the month. Vers la fin du mois.

Every two or three days. Tous les deux ou trois jours.

Every other day. Tous les deux jours.

He comes to see us a [sic] twice a week..

Il vient nous voir deux fois par semaine.

[un trait horizontal] [9 dessins]

Monsieur le Gouverneur

[un trait horizontal]

Je suis avisé que la Chambre criminelle de la Cour de cassation a déclaré recevable en la forme la demande de révision de mon jugement et m'invite à produire mes moyens de défense.

En dehors des éléments de défense, que Madame Dreyfus a dû présenter dans sa demande de révision, que je ne connais pas, toute ma défense, et qui constitue un dossier assez volumineux, est entre les mains de Me Demange.

Je demande donc que Maître Demange soit invité à produire les moyens de défense que j'ai produits devant le premier Conseil de guerre. Je [inachevé]

L'amnistie telle que je l'ai [un mot ill.] peut se recevoir, d'après le rapport qui m'a été communiqué. Dans le refus de [un mot ill.], et 1° la pièce relative à ma famille, aussi fausse que calomnieuse. Je l'ai déjà d'ailleurs annoncé dans des lettres antérieures. Sauf la première pièce. [ces six lignes biffées]

Je vous serais très reconnaissant de bien vouloir me faire connaître si cela suffit. Je demande en outre s'il ne m'est pas possible [?] à cette fin la communication avec Me Demange pour tous les renseignements complémentaires qu'il croira devoir me demander.

Dans des lettres antérieures, d'ailleurs, j'ai déjà examiné [?] l'accusation telle que je la connaissais et qui, au premier conseil de guerre, s'est trouvée réduite par les débats à [trois mots ill.].

Enfin, je vous serais très reconnaissant de me faire connaître si malgré tout il est nécessaire que je produise aussi un mémoire personnel qui ne pourrait être forcément que de souvenirs, un résumé surtout des éléments de défense détaillée que j'ai laissés [mot souligné] depuis quatre ans entre les mains de Me Demange.

Monsieur le Gouverneur,

Je suis avisé que la Chambre criminelle de la Cour de cassation a déclaré recevable en la forme la demande de révision [mot souligné] de mon jugement et m'invite à produire mes moyens de défense. Je pense que cela veut dire de constituer un défenseur devant la Cour de cassation.

En dehors des éléments de défense que Madame Dreyfus a dû présenter dans sa demande de révision, que je ne connais pas, toute ma défense, et qui constitue un dossier assez volumineux est entre les mains de Me Demange.

Dans des lettres antérieures, j'ai d'ailleurs résumé d'après mes souvenirs l'accusation, sauf pour la première pièce, aussi atroce que calomnieuse, que j'ignorais, qui n'a été communiquée qu'aux juges. Je demande donc que Me Demange soit avisé par câble de vouloir bien faire présenter à la Cour de cassation les éléments de défense tels que je les lui laisse entre les mains depuis plus de quatre ans, en priant qu'on veuille bien communiquer à Me Demange, les lettres dans lesquelles j'ai résumé cette accusation.

Je demande en outre à être mis en communication avec Me Demange, par câble, afin d'être informé 1° si ce moyen suffit, 2° et s'il me faut encore faire un mémoire personnel pour tous les renseignements que Me Demange pourra devoir vous demander.

Enfin, je serais donc très reconnaiss [inachevé]

[2 dessins] [un trait horizontal]

M. le Gouverneur,

Je complète [biffé] [inachevé]

[15 dessins dont 1 est la trace de l'encre du feuillet précédent]

[33 dessins]

[27 dessins]

[43 dessins]

[23 dessins]

La défense contre la maladie [biffé]

La science [mots biffés, ill.]

[33 dessins]

$x^3+px^2+q=0$

$(x+a)^3=x^3+a3x^2+ [sic]$

$x^2+2ax+a^2$

$x+a$

 $x^3+2ax^2+a^2x$

$ax^2+2a^2x+a^2$

 $x^3+3ax^2+3a^2x+a^3$

$x^3+3ax^2+3a^2x+a^3$

parabole $y^2=2px$

$y^2=2p'x [sic]$

[2 schémas] [un trait horizontal]

Le dévers dans les lignes de chemin de fer

Dans les courbes, le train arrimé d'une vitesse V tend évidemment à suivre en un point quelconque la tangente et courbe suivant la force F et à sortir des rails.

On a cru pouvoir remédier à cet inconvénient en créant le dévers, c'est-à-dire en soulevant le rail extérieur par rapport au rail intérieur; on donne ainsi au train une inclinaison vers le centre de la courbe et on crée une nouvelle force, la force centrifuge, tout aussi nuisible.

J'ai montré jadis dans un mémoire que le dévers était non seulement inutile, mais nuisible, puisqu'il n'obvie nullement à l'inconvénient de la force tangentielle, qu'il crée une nouvelle force nuisible, la force centrifuge, que ces deux forces réunies constituent une composante F' tendant à arracher les rails et à produire le déraillement avec bien plus de force que la seule force tangentielle F .

Le dévers, qui crée des difficultés matérielles dans les constructions des lignes, inutiles au point de vue de l'inconvénient auquel il devrait jouer, peut donc être abandonné. Il vaut mieux remplacer le dévers par une disposition des axes des roues, des boggies, permettant à des axes de prendre une certaine inclinaison les uns par rapport aux autres. C'est le système employé maintenant dans les nouvelles voies en construction.

[un trait horizontal] [1 schéma de rails]

Boggie avec axes pouvant produire une certaine inclinaison des uns par rapport aux autres.

CAHIER 6, F°22

[32 dessins]

CAHIER 6, F°22 V°

[13 dessins]

CAHIER 6, F°23

La défense contre la maladie, d'après M. Duclaux, directeur de l'Institut Pasteur

[un trait horizontal]

La science nous a montré que les microbes sont les agents d'un grand nombre de maladies. Depuis, il est peu de personnes qui ne se soient demandé comment l'organisme se débarrasse d'eux.

Les microbes en effet sont si nombreux, si divers – voici le bacille du tétanos, qui n'a besoin pour entrer que d'une éraillure à la peau et, aussitôt installé, tue son homme en 24 heures. Voici le bacille de la lèpre, qui envahit les téguments à les rendre méconnaissables et cependant laisse vivre l'être humain dont il fait un monstre hideux. Voici le bacille du choléra, qui n'agit qu'après s'être développé dans l'intestin et ne se multiplie pas sous la peau. Voici le bacille diphtérique, qui ne demande que quelques centimètres carrés à la gorge d'un enfant pour fabriquer une toxine capable d'emprisonner tout l'organisme, et voici le bacille de la tuberculose qui met des années à détruire le poumon ou tel autre organe. À tout cela, les uns succombent, les autres résistent. Comment?

Et ce n'est pas tout. Certaines races humaines sont plus ou moins réfractaires à certaines maladies, certains individus échappent à toutes les contagions. Cette immunité est parfois qualifiée de naturelle, ce qui est une façon de dire que l'on n'en connaît pas la cause; d'autres fois, elle est acquise, c'est-à-dire qu'elle résulte d'une maladie antérieure qui les a vaccinés. Il y a longtemps qu'on se pose toutes ces questions au sujet de la maladie ou de la santé. Après être restées spéculatives, elles ont pris une forme plus nette dès qu'on a connu la variolisation, puis la vaccination. Mais le pourquoi était toujours à éclaircir.

C'est Pasteur qui a le premier introduit l'expérience dans la question.

Les agents de contagion de la variole, de la vaccine, nous sont encore inconnus. Mais il n'en est pas de même de la bactériémie charbonneuse qu'on peut cultiver, isoler, suivre dans les tissus, chercher ce qu'elle devient dans l'animal qu'elle tue, dans celui qu'elle épargne, et qu'elle laisse vacciné. Cette providentielle maladie du charbon avait pour le chercheur un autre avantage que celui d'être bactérienne et vaccinale; elle s'attaque très bien à certains animaux de laboratoire, elle en respecte d'autres. On pouvait donc étudier avec cette maladie non seulement l'immunité vaccinale, mais aussi l'immunité naturelle, héréditaire, spécifique. C'est Pasteur qui, le premier, a défriché ce large champ d'études. Aborder ce sujet de suite.

CAHIER 6, F°23 V°

[19 dessins]

CAHIER 6, F°24

[21 dessins] [1 schéma]

CAHIER 6, F°24 V°

[37 dessins]

Barrès [souligné]

J'ai dans mes revues des bribes du roman de l'énergie nationale, Les Déracinés, de Barrès. Pour étudier cette œuvre qui me paraît très originale, il faudrait la posséder toute entière. Quel esprit bizarre que ce Barrès. Des parties fortes, une pensée souvent hardie, puis des dénigrement injustes... des vues sociales étroites.

En tout cas, le Bouteiller, professeur au lycée de Nancy, dont il tire si vigoureusement le portrait, le Bouteiller philosophe démocrate, ami de Gambetta, ne laisse dans mon esprit aucun doute sur le personnage qu'il a voulu représenter. C'est Burdeau, qui a été professeur de philosophie au lycée de Nancy avant de se lancer dans la politique.

Il y a des morceaux qui valent la peine d'être analysés.

« L'enseignement verbal n'est supérieur aux livres qu'au cas où le professeur prend une autorité personnelle sur son auditoire. Sinon, c'est perdre son temps de rédiger ce qui se trouve excellemment imprimé. »

Ensuite, pour un étudiant en droit :

« Il devait répugner au droit tel qu'on l'enseigne place du Panthéon, par groupes d'abstractions isolées des temps, des canons et des lieux qui les produisent car il avait besoin de considérer les notions comme des choses vivantes qui naissent et évoluent dans l'action de causes extérieures et intérieures. Une méthode dialectique et pas même philosophique le rebutait. Il eût voulu que l'enseignement du droit fût historique, c'est-à-dire qu'au lieu de présenter les codes comme un assemblage de règles arbitraires, on essayait de découvrir les origines des institutions, de comprendre leur vie et même de prévoir leur avenir : il faut reconnaître dans l'étude du droit un chapitre de la sociologie. »

[un trait horizontal] [10 dessins]

CAHIER 6, F°25 V°

[sur deux colonnes,

l'anglais à gauche, le français à droite]

It has become habitual to me. Cela m'est devenu habituel.

That would be a useless expense.

Ce serait une dépense inutile.

Silence gives consent. Qui ne dit mot consent.

It is usual with him. C'est son habitude.

If I can be useful to you. Si je puis vous être utile.

We shall never agree. Nous ne serons jamais d'accord.

One of the two must yield. Il faut que l'un des deux cède.

How much do I owe you? Combien vous dois-je?

What ought I to do? Que dois-je faire?

Must I do it directly? Faut-il le faire tout de suite?

Can you speak French? Parlez-vous Français?

[11 dessins]

CAHIER 6, F°26

[1 schéma]

$$AC = x + p/2$$

$$AB^2 = y^2 + (x - p/2)^2$$

$$y^2 + (x - p/2)^2 = (x + p/2)^2$$

$$y^2 + x^2 - px + p^2 = x^2 + px + p^2 \text{ [sic]}$$

$$y^2 = 2px \text{ équation de la parabole}$$

paramètre de la tangente en un point x.y

$$2y \frac{dy}{dx} = 2p$$

$$\frac{dy}{dx} = \frac{p}{y} \quad y \frac{dy}{dx} = p$$

[un trait horizontal] [21 dessins]

CAHIER 6, F°26 V°

[31 dessins]

CAHIER 6, F°27

Je n'ai plus rien. Je reprends mon vieux Montaigne.

De l'incertitude de tout jugement.

On peut parler à son aise et pour et contre.

[ces trois lignes biffées] [45 dessins]

CAHIER 6, F°27 V°

[28 dessins]

CAHIER 6, F°28

De l'oisiveté, Montaigne

[un trait horizontal]

Comme nous voyons des terres oisives, si elles sont grasses et fertiles, foisonner en cent mille sortes d'herbes sauvages et inutiles, et si nous voulons les tenir en bonne culture, il faut les ensemercer pour notre service – ainsi en est-il des esprits : si on les occupe à des sujets qui les tiennent en bride, ils se jettent, dérégles, dans le vague champ des imaginations, et il n'est ni folie, ni rêverie qu'ils ne poursuivent dans cette agitation.

Velut aegri somnia, sanae

Finguntur species (Se forgeant des chimères qui ressemblent aux songes d'un malade – [Horace]) L'âme qui n'a point de but établi se perd car, comme on dit, c'est n'être en aucun lieu que d'être partout.

Comme, en dernier lieu, je me suis retiré chez moi, décidé autant que je le pouvais, à me mêler d'autre chose qu'à passer en repos et à part le peu qui me reste de vie, il me semblait que je ne pourrais pas faire de plus grande faveur à mon esprit que de le laisser en pleine oisiveté s'entretenir avec lui-même; mais je trouve, au rebours, faisant le cheval échappé, il se donne cent fois plus de carrière à lui-même qu'il en prenait pour autrui; il n'enfante tant de chimères et monstres fantastiques, les uns sur les autres, sans ordre et sans propos, que, pour en contempler à mon aise l'ineptie et l'étrangeté, j'ai commencé de les mettre en ordre, espérant avec le temps en faire honte à lui-même.

[15 dessins]

CAHIER 6, F°28 V°
[26 dessins]
[1 schéma de droites
parallèles]

48°
24^h → 360°
 $1 \rightarrow \frac{360}{24}$
 $3^h 35 \rightarrow \frac{360 \times 3.35}{24}$
 $\frac{60 \times 3.35}{24} = \frac{250.0}{4}$

CAHIER 6, F°29
[38 dessins] [1 schéma]

CAHIER 6, F°29 V°
Tous bien. Télégraphie nouvelles santé morale et physique.
Nous sommes tous très heureux avec toi. Lucie.
[un trait horizontal]
Autorisez-le à répondre par votre intermédiaire et par câblegramme.
Conformément à croire [?] encore que la Cour de cassation – je suis autorisé à communiquer par câble avec son avocat pour les besoins de la défense.
Ces communications auront toujours lieu comme les [deux mots ill.] de prendre aux frais de Dreyfus.
[un trait horizontal] [2 dessins]
Madame Dreyfus.
Santé physique et morale bonnes. De cœur et d'âme avec tous.
À bientôt.
[un trait horizontal]
Confie de tout cœur ma défense. Tenez-moi courant, demandez-moi tous renseignements utiles.
[un trait horizontal] [7 dessins]
Confie de tout cœur défense. Communiquez bien tout point encore discuté pour faire réponse.
Confie de tout cœur défense. Tenez-moi courant communiqué tout point discuté pour faire réponse. C'est ma vie toute entière qui dépend [cinq mots biffés, ill.] d'autrui [biffé].
Je me permets de vous remettre ci-joint les deux câbles que j'adresse à Madame Dreyfus et à Me Demange. Je n'ai d'autre part rien à ajouter à ma lettre de ce matin, dans laquelle je me permettais de vous demander de vouloir bien [deux mots biffés, ill.] de [sept mots biffés, ill.] publication des débats.

CAHIER 6, F°30
20 Nov[embre] La politique européenne à la fin de l'Ancien Régime
[un trait horizontal]

Le traité signé le 1^{er} mai 1756 entre l'Autriche et la France, prélude de la guerre de Sept ans, demeura pendant plus de trente ans la règle officielle de nos relations avec la cour de Vienne. Ce traité devint ensuite une sorte de pacte de famille après le mariage de l'archiduchesse Marie-Antoinette avec le dauphin, le futur Louis XVI (1770). Cependant, ce traité avait été moralement rompu en 1763, à la fin de la guerre de Sept ans, après le triomphe des deux puissances contre lesquelles il était dirigé: l'Angleterre et la Prusse. En dépit de protestations aussi peu sincères d'une part que de l'autre, un antagonisme latent grandit entre les deux États, la France et l'Autriche, antagonisme qui, la Révolution de 1789 aidant, se transforma en une rivalité déclarée.
Quand le gendre de Marie-Thérèse s'appela Louis XVI (1774), on put croire à Vienne à un renouveau fécond de l'alliance de 1756. Mais dès le début, Louis XVI et ses ministres se tinrent sur leurs gardes. Cependant, Joseph II, beau-frère de Marie-Thérèse, escomptant le concours ou tout au moins la neutralité bienveillante de son beau-frère, donnait libre carrière à son ambition capricieuse et désordonnée. Il cherchait de tous côtés des territoires à conquérir, à reprendre à son profit la politique envahissante et sans scrupules des Hohenzollern.

De bonne heure, Joseph II chercha à convertir la France à ses vues, en même temps qu'à repousser des liens fort affaiblis depuis le partage de la Pologne. Après l'envoi de nombreux ambassadeurs, il se montra lui-même à Versailles en 1777, mais ses dépenses ambitieuses ne rencontraient que méfiance. Depuis plusieurs années, Joseph II convoitait la Bavière, cette avant-garde permanente de la France contre l'Autriche.

La succession de la Bavière s'ouvrait d'ailleurs peu de temps après le passage de Joseph II en France, par la mort de l'Électeur qui ne laissa aucune descendance directe. Joseph II fit immédiatement occuper par ses troupes la Basse Bavière.

Mais l'héritier le plus proche, le duc de Deux-Ponts, protesta. Sa protestation fut soutenue par Frédéric II qui, en même temps, provoqua adroitement l'intervention de la France, garante des traités de Westphalie et celle de la Russie, intéressée à maintenir la balance en Allemagne.

Ni Louis XVI, ni de Vergennes n'étaient enclins à prendre parti pour l'Autriche.

La veille même du jour où Vergennes devait s'unir secrètement aux insurgents américains, il envoya à tous les cabinets une note par laquelle le roi déclarait n'avoir aucune part à la mainmise de Joseph II sur la Bavière; il fit ensuite refuser nettement à l'empereur d'Autriche la seconde armée de la France. Il rappelait ainsi que le traité de 1756, purement défensif, n'avait garanti que les [...]

CAHIER 6, F°30 V°

[...] possessions de l'Autriche à cette date et n'avait inspiré aucune des dispositions de la paix de Westphalie en faveur des libertés germaniques.

Cependant, dans l'été de 1778, le vieux Frédéric II entra en campagne; il trouva en face de lui les armées autrichiennes déployées sur les frontières de Saxe, de Moravie et de Silésie.

Cette campagne se passa toute en escarmouches, en combats d'avant-garde, sans engagements décisifs. Pendant ce temps, les pourparlers continuaient. La Russie entre alors en scène; Catherine II, en termes courtois qui dissimulent mal une véritable sommation, prie Joseph II de donner satisfaction au duc des Deux-Ponts, faute de quoi, elle enverra au roi de Prusse le corps de troupes auxiliaires qu'elle lui doit en vertu de ses traités avec lui. En d'autres termes, Catherine II en appelle au maintien strict des traités de Westphalie.

La surprise fut grande à Vienne, mais il fallut céder; Catherine II, en effet, associait Louis XVI aux honneurs de sa médiation.

La paix fut signée à Teschen (1779) entre les parties intéressées. L'Autriche recevait un bandeau de la succession bavaroise. Tout le reste demeura à l'Électeur palatin avec substitution au duc des Deux-Ponts.

De cette pacification, le profit fut presque entièrement pour la Russie qui, pour la première fois, et avec une autorité acceptée de tous, avait imposé son arbitrage dans les affaires allemandes.

Mais bientôt, Joseph II reprend en les modifiant ses plans sur la Bavière. Cette fois, il pensait acquérir le pays contigu à l'Autriche, au prix des Pays-Bas, terre éloignée et difficile à défendre. En vue de ce grand coup d'État, Catherine II lui promit son appui. En échange donc, de la Bavière, l'Électeur palatin devait recevoir les Pays-Bas (la Belgique, moins le Luxembourg et Namur, destinés éventuellement à la France).

Un traité fut signé sur ces bases à Munich le 19 janvier 1785.

L'émotion fut vive à Versailles. Après les pourparlers, Joseph II fut obligé de reconnaître que cet échange était impossible et l'affaire fut abandonnée.

À la première nouvelle de la négociation, l'alarme s'était d'ailleurs répandue dans l'Allemagne entière.

CAHIER 6, F°31

Les États secondaires songeaient depuis plusieurs années à se constituer en confédération armée, à soutenir leur neutralité en cas de lutte nouvelle contre l'empereur d'Autriche et le roi de Pologne. Les derniers événements firent aboutir ces tentatives et une ligue fut constituée, dite la ligue des Princes. Mais une fois la question bavaroise réglée, cette ligue retomba dans le néant.

Les événements d'Orient en 1788 achevèrent d'accuser entre les maisons de France et d'Autriche la divergence des desseins et l'antagonisme des intérêts. Le parti de 1756 aboutissait à une déception réciproque.

D'ailleurs, en France, le système autrichien avait passé dans l'esprit public comme un fléau et ce sentiment était nourri par le souvenir des hontes de la guerre de Sept ans. Vergennes répond dans une pensée générale comme à une appréciation exacte de la situation lorsqu'il affirme, dès 1783, que l'alliance franco-autrichienne est menacée d'une révolution plus ou moins prochaine.

Le rapprochement de la France et de la Russie, attesté en Allemagne par la double médiation qui présida à la paix de Teschen, s'accroît et s'affirme dans les affaires d'Amérique et d'Orient, sans cependant aboutir à une alliance.

Tout en mettant, sur terre et sur mer, les forces de la France au service des insurgents américains, de Vergennes cherchait à provoquer en Europe une réaction contre les prétentions despotiques de l'Angleterre en fait de commerce maritime et de navigation. De Vergennes réussit non sans peine à faire adopter à La Haye, à Stockholm, à Copenhague, son règlement d'après lequel le pavillon neutre couvre la marchandise, même quand elle appartient à l'un des belligérants.

Cette première entente devait aboutir à l'isolement de l'Angleterre par l'accession de la Russie. Catherine II désirait non seulement développer le commerce de ses sujets, mais encore reconnaître les services que la France venait de lui rendre en Orient, pacifier les mers comme elle venait de pacifier l'Allemagne. L'Angleterre fit les plus grands efforts pour prévenir le résultat. Mais l'impératrice rendit sa célèbre déclaration de la Neutralité armée.

Cette démonstration faite, Catherine II reprit vis-à-vis de la Turquie sa politique agressive. Dès 1781, Joseph II avait eu à Mohilof une entrevue secrète avec l'impératrice et s'était assuré d'avance sa part dans la dépouille de la Turquie, confirmée par un traité d'alliance secret. Mais à ces projets, il fallait l'adhésion complaisante de Louis XVI, d'où l'envoi en France du grand-duc Paul comme ambassadeur. De Vergennes transmit à Petersbourg l'expression de la satisfaction du roi.

Mais en se laissant aller à de telles avances, Catherine II faisait violence à ses sentiments naturels – elle n'eut jamais d'inclination pour la France. De Vergennes connaissait bien les sentiments secrets de l'impératrice, aussi disait-il à Ségur : « La conduite du roi vis-à-vis d'elle doit se borner à de simples égards. » En résumé, il n'y avait lieu à aucune alliance, c'était des échanges successifs et réciproques, de bons offices, résultat d'une politique d'intérêts.

CAHIER 6, F°31 V°

Aussi, Anglais et Français étaient encore en présence quand Catherine II dévoila ouvertement ses projets sur la Crimée.

Potemkine en 1783 fit irruption dans le pays à la tête de 80 000 habitants et se rendit maître de la Crimée, moins par des victoires que par des exécutions qui coûtèrent la vie à plus de 30 000 personnes.

La guerre semblait de nouveau imminente sur le Danube et elle n'avait pas encore cessé sur les mers, à l'Occident de l'Europe. L'ambassadeur français à Pétersbourg agit par voie de représentations et affecta de ne considérer l'occupation de la Crimée que comme temporaire. La tsarine, sentant Joseph II derrière elle, répondit qu'elle ne saurait accepter la médiation française entre elle et les Turcs. De Vergennes sentit si bien le danger que causait la paix continentale qu'il se hâta de conclure le traité de Versailles avec l'Angleterre, mais il ne se décida jamais à être sur les champs de bataille, ni l'auxiliaire de la Porte, ni l'adversaire de Catherine II. Aussi s'en tint-il à une action diplomatique à Vienne, à Londres, à Constantinople ; à Vienne, de Vergennes évoqua à son tour le traité de 1756 et insinua à Joseph II qu'il y avait lieu d'adresser en commun des représentations à la Russie. Joseph II se déroba par des excuses qui équivalaient à un aveu de complicité des entreprises de la Russie sur la Turquie. De Vergennes, déçu et blessé, se tourna en désespoir de cause vers l'Angleterre qui lui répondit brutalement « Nous ne pouvons ni nous mêler des affaires des Turcs, ni agir de concert avec la France. » Du roi de Prusse, vieux et moribond, il n'y avait rien à attendre. Ainsi isolé, le cabinet de Versailles usa d'un dernier expédient pour masquer ses défaites. Il essaya de désunir Catherine II et Joseph II en adhérant avec empressement aux nouveaux agrandissements de la Russie, sans prévoir de compensations pour l'Autriche. La convention de Constantinople donna raison au plus fort et la Crimée devint définitivement province russe.

Depuis 1766, les Anglais jouissaient en Russie de privilèges équivalents à un véritable monopole. De Vergennes chercha à leur enlever le grand marché ; il réussit à signer un traité de commerce avec la Russie où la France et la Russie s'accordaient mutuellement le traitement de la nation la plus favorisée.

La Turquie devait payer les avantages concédés par la politique russe au commerce français ; la France ne sut ni le soutenir, ni l'abandonner. De pourparlers en pourparlers, on arriva ainsi en France à la veille de la Révolution de 1789 et le gouvernement de Louis XVI devait réserver aux affaires intérieures toute son attention, toutes ses forces. Ségur rentrant en France devait résumer en quelques mots ses impressions sur la diplomatie de l'Ancien Régime expirant. « La France descendait du premier rang pour y laisser monter l'impératrice Catherine II. » [un trait horizontal]

*L'Indoustan et l'affirmation de la domination anglaise aux Indes**[un trait horizontal]*

J'ai déjà résumé dans une étude précédente la lutte entre les compagnies anglaises et françaises, les efforts de Dumas, de Lenoir, de Duplex pour constituer aux Indes une colonie française florissante. Mais leurs efforts ne furent pas appuyés par la cour de Versailles, et alors que tout semblait devoir faire croire que l'Inde serait à la France, les événements venaient déjouer ces prévisions et les desseins des hommes qui avaient vu plus haut que la Compagnie dont ils étaient les mandataires.

Il nous reste à étudier le développement de l'influence anglaise aux Indes.

Après le départ de Clive en 1767, le progrès de l'expansion anglaise dans l'Inde septentrionale s'arrête sur les deux successeurs immédiats de Clive *[sic]*. Alors parut Warren Hartings qui, de 1774 à 1785, fut le premier gouverneur général de l'Indoustan britannique.

À l'arrivée de Hartings, les puissances de l'Inde septentrionale étaient alors : l'empereur Alam II *[?]* chassé de Delhi, le radja de Bénarès, le nabab vizir de l'Aoude et aussi les Mahrattes.

Les Afghans, si entreprenants au temps de Dourani, avaient cessé leurs immersions dans l'Inde.

Bien que le Bengale, avec ses dépendances, fût totalement sous la domination anglaise, il subsistait cependant sur ce riche pays un dualisme de pouvoir ; l'administration financière, la puissance militaire appartenait aux Anglais, l'administration civile restait aux indigènes. Il y avait deux capitales, à Calcutta, celle de la Compagnie britannique ; à M[axa]dabad, celle du Soubab *[sic]*.

Ce fut sur ces points que Hartings rencontra les premières difficultés. La cour des directeurs à Londres estimait que le Bengale ne rapportait pas assez et s'en prenait à l'autorité indigène. Hartings supprima cette autorité par un coup d'État ; le dualisme du pouvoir était détruit, il n'y avait plus dans le Bengale qu'un maître, la Compagnie, qui se mit à trafiquer sur tout. Les instructions de Hartings à ses agents se résument en ces mots : « Gouvernez paternellement et envoyez beaucoup d'argent. »

En 1775, mourut le nabab vizir d'Aoude, qui eut son fils pour successeur. Hartings ne négligea pas une si bonne occasion pour imposer au nouveau souverain un traité qui était un entraînement au protectorat ; il lui faisait céder Bénarès à la Compagnie, puis il soumit les Mahrattes à son influence. Quand Hartings quitta l'Inde en 1785, il laissait le Bengale complètement soumis, Bénarès à peu près annexée.

CAHIER 6, F°32 v°

L'Aoude à l'état de pays protégé, la présidence de Bombay agrandie aux dépens des Mahrattes, la présidence de Madras préservée contre la double attaque de la puissance française et des puissances indigènes.

[un trait horizontal] [13 dessins]

Les œuvres d'art valent par les idées qu'elles traduisent, par la force morale qu'elles contiennent. [un trait horizontal] [6 dessins]

CAHIER 6, F°33*Campagne d'Italie – 1796*

Une des plus belles campagnes de toute la carrière de Bonaparte. Il n'avait que peu d'hommes, sans pain, sans souliers, sans argent, sans administration, peu de secours à attendre du gouvernement du Directoire dans lequel régnait l'anarchie, pas encore d'actions d'éclat, une autorité contestée, regardé par ses camarades un peu comme un ours, parce qu'il était toujours seul à penser. Il y avait tout à créer, il a tout créé et c'est ce qu'il fit de plus admirable.

La première difficulté pour Bonaparte était de se faire accepter des généraux en sous-ordre dont plusieurs étaient déjà célèbres, Massena, Augereau ... etc. Mais dès la première entrevue, il parla avec un ton si impérieux, si sûr, une telle compétence, qu'avec sa mine chétive, il imposa de suite le respect.

Dans cette campagne de 1796, Bonaparte déploya une remarquable fécondité de ressources. Il s'était d'ailleurs longuement préparé, en lisant les campagnes de Vendôme, de Maillebois, non point pour en copier servilement les moyens, mais pour méditer sur ce qu'avait fait de mieux chacun de ses prédécesseurs sur ces théâtres d'opérations qu'il allait illustrer, ce qui ne diminue en rien cet admirable génie militaire.

Avec une seule armée, médiocrement renforcée, Bonaparte va battre successivement quatre armées autrichiennes qu'il déconcerte par ses coups imprévus, par sa rapidité de conceptions, ses décisions aussi hardies que réfléchies.

[un trait horizontal] [24 dessins]

CAHIER 6, F°33 v°

[39 dessins]

CAHIER 6, F°35

*L'Italie sous la Révolution et le Directoire [biffé]**[un trait horizontal]**L'Italie s'était immobilisée dans les mêmes cadres politiques et sociaux depuis deux siècles, quand survint la Révolution française.**La secousse qui ébranla l'Europe entière fut, en Italie comme en France, un renouvellement qui transforma les âmes et développa l'esprit public, et éveilla ainsi l'esprit national.**En 1789, aucun gouvernement italien n'était assez éclairé pour comprendre les nouvelles idées, mais ni assez fort pour les combattre.**De tous ces petits souverains, le roi de Sardaigne, Victor-Amédée III, et le roi des Deux-Siciles, Ferdinand II, étaient tout à la fois les plus rebelles à admettre les idées et les mieux armés pour les combattre. Le premier pouvait compter sur le loyalisme d'un peuple lié à la maison de Savoie par des siècles de vie commune, le second sur des forces militaires assez imposantes. À côté de ces deux pouvoirs militaires se trouvait la Lombardie, province autrichienne. Les ducs de Parme et de Modène étaient réduits à une égale insignifiance par leurs faibles ressources ; en Toscane, le grand-duc Léopold II [?] était tout pacifique et aussi porté contre ou pour toute entreprise vis-à-vis de la Révolution. Dans les trois républiques de Venise, de Gênes et de Lucques, l'oligarchie qui dirigeait les affaires suivait tout à fait, par cupidité et par indolence, une politique de neutralité absolue. À Rome enfin, régnait Pie VI qui détestait la Révolution comme homme, ses doctrines comme prêtre, ses conséquences comme souverain, mais le peu de force militaire de ses États le réduisait à l'emploi des armes spirituelles.**Mais à défaut des gouvernements, quels auxiliaires la Révolution trouverait-elle dans les populations ? En France, la Révolution avait eu deux causes principales : la lassitude de l'arbitraire avait conduit à rechercher la liberté politique, la haine des privilèges avait conduit à rechercher l'égalité sociale. En Italie, les deux sentiments devaient se manifester moins vivement, car les besoins qu'ils représentaient étaient moins sensibles. En Piémont, à Naples, les populations étaient trop étroitement liées à leurs souverains, dans les duchés, les dynasties avaient senti de si poignants changements qu'elles avaient fini par rester indifférentes aux populations. Dans l'État romain, les villes avaient conservé une certaine autonomie. Dans les républiques, la richesse faisait tout oublier. En un mot, partout l'esprit local faisait oublier l'esprit national, les privilèges de chacun, ou de chaque ville ou de chaque petit État, tenaient lieu de libertés générales. L'aristocratie possédait surtout de grandes terres et vivait de la vie du paysan.**Si donc les idées révolutionnaires parvenaient cependant à se répandre en Italie, cela tint aux ambitions de la classe moyenne et aux réalités entre les différentes cités.**[un trait horizontal] [6 dessins]*

CAHIER 6, F°35 V°

*[23 dessins]*CAHIER 6, F°36
[35 dessins]CAHIER 6, F°36 V°
[26 dessins]CAHIER 6, F°37
[34 dessins]CAHIER 6, F°37 V°
[35 dessins]CAHIER 6, F°38
[22 dessins]

Quand Descartes disait qu'il faut savoir se rendre justice à soi-même pour les qualités comme pour les défauts, sa parole s'appliquait encore mieux aux nations qu'aux individus.

[un trait horizontal] [2 dessins]

Si l'on cherche quels sont les héros qui ont le plus séduit l'imagination populaire en France, on trouve toujours que ce sont ceux qui ont eu le courage et le mépris de la mort, l'élan irrésistible, l'expansion victorieuse, la grandeur d'âme, l'esprit chevaleresque, le dévouement à la patrie ou à l'humanité par l'amour de la liberté, des lumières et du progrès. Ce sont ainsi plutôt des symboles qui caractérisent l'âme de la nation que des réalités historiques. Or on ne saurait nier que cet idéal ne soit un idéal de générosité. Il est certain qu'aux yeux de beaucoup, être généreux, c'est être dupe. La générosité, certes, doit être éclairée, car les idées ne sont de véritables forces qu'à la condition de ne pas être en contradiction avec les réalités. Mais ce n'est certes pas par trop d'amour et de dévouement aux idées que les peuples pèchent aujourd'hui. Le scepticisme, le prosaïsme de certaines classes, la corruption financière, l'étroitesse d'idées de certains partis, voilà ce qu'il faut combattre partout au nom des idées. Et si la France voulait renoncer à son culte de l'idéal, à son génie désintéressé, social et humain, à sa suprématie, en un mot, de la pensée sur le monde civilisé, elle perdrait sans compensation possible ce qui a toujours fait, et fera toujours, sa vraie puissance morale et son idéal de générosité. [un trait horizontal] [21 dessins]

CAHIER 6, F°39

[31 dessins]

Il n'y a qu'une vie droite, qui est en toute occasion
de chercher et de poursuivre fermement la Vérité. [un trait horizontal]

Il nous paraît en toute affaire
Que les vrais nobles sont les bons,
Mieux vaut grand cœur que vieux blasons
Et que sang normand, foi sincère... [un trait horizontal]

CAHIER 6, F°39 V°

[32 dessins]

CAHIER 6, F°40

[32 dessins]

CAHIER 6, F°40 V°

[29 dessins]

SEPTIÈME CAHIER

26 NOVEMBRE – 11 DÉCEMBRE 1898

Premier feuillet

L Danjean

[50 dessins]

Cahier contenant vingt feuillets

commencé le 26 novembre 1898

et remis le 11 décembre 1898.

Le Commandant supérieur Deniel

CAHIER 7, F°1 V°

[46 dessins]

CAHIER 7, F°2

Dans le tableau de «1805» de Meissonnier, il y a à gauche une masse de cavalerie qui attend – mais ce qui donne l'impression d'une œuvre exacte et forte, c'est l'aspect que Meissonnier donne à ces hommes – on est ému à les voir si calmes, si sains, si forts, à l'instant d'agir et de mourir.

C'est la caractéristique d'une troupe disciplinée et dans la main de son chef – ce chef, le matin d'Austerlitz, était Murat. À propos de cette bataille d'Austerlitz, je me rappelle comme elle est souvent mal appréciée, incomprise. La bataille d'Austerlitz telle qu'on la raconte est inexacte. Aux hommes comme Napoléon, dont l'éclatant génie a dominé l'Europe, on prête aisément des calculs d'une prescience qui ne sont guère l'attribut de la nature humaine.

[un trait horizontal]

L'étude réfléchie de la bataille d'Austerlitz montre qu'elle n'est nullement telle qu'on nous la raconte, et en prêtant à Napoléon une prescience presque surhumaine des mouvements que ferait l'armée ennemie, on a diminué au contraire le génie de Napoléon, son coup d'œil, sa décision prompte et sûre, l'appréciation exacte et immédiate des choses.

Napoléon, d'après tout ce que l'on nous raconte en général, aurait tout prévu : la descente des Russes en colonnes du plateau de Pratzen, la lutte dans les marais... etc.

Si l'on étudie le détail de la correspondance de Napoléon avec Talleyrand qui était resté à Vienne, la vérité ressort tout autre et n'en est pas moins belle, au contraire.

Napoléon ne s'était jamais rencontré avec les troupes russes – il ne savait nullement ce qu'il allait faire – était très inquiet sur ses communications.

Si donc Napoléon s'est placé dans le plateau de Pratzen, ne laissant devant lui qu'un rideau des troupes, 1/5 à peine de son armée, couvrant ses communications avec Vienne, avec tout le corps de Durand, gardant 8 corps 1/2 en réserve, c'est qu'il voulait voir venir. Prêt à tout, rien de définitif. Jamais Napoléon ne se serait avisé d'aller attaquer les Austro-Russes sur le plateau de Pratzen ; si les armées alliées étaient restées sur leur position, vraisemblablement la bataille d'Austerlitz n'eût pas eu lieu, et Napoléon eût tenté tout autre combinaison.

Mais quand, au matin d'Austerlitz, il vit les colonnes russes s'ébranler et descendre en masses profondes dans les bas-fonds, s'engager avec toutes leurs forces contre nos faibles têtes de colonnes qui n'avaient à garder que des ponts, c'est alors que Napoléon a pu s'écrier « j'ai ma bataille ». C'est alors qu'éclate tout ce génie foudroyant – il a vu la faute des Austro-Russes – aussitôt il va en profiter, sa bataille n'a pas été ni combinée, ni prévue, elle va naître des événements.

Admirer après coup la manœuvre napoléonienne comme si elle était la prescience d'un génie surhumain, c'est vouloir diminuer ce génie. [un trait horizontal] [9 dessins]

CAHIER 7, F°2 V°

Poules

[un trait horizontal]

Elles sont nombreuses, circulant de côté et d'autre, parmi les herbes rares et les lichens moussus. Elles marchent de long en large, picorant de ci de là, gravement, dignement, avec le regard indifférent.

Quelques-unes cependant sont l'objet d'un singulier traitement de la part des autres et il leur en vient une contenance, pauvre, une attitude humiliée et craintive. Chaque fois que celles-ci veulent s'approcher de la nourriture quotidienne, elles reçoivent de leur compagne un coup de bec prompt et dur. À quel instinct pervers obéissent ainsi ces bêtes irresponsables, ordinairement si douces et si placides entre elles ?

Mais n'est-ce pas aussi une loi pareille qui, tout aussi étrange, actionne les hommes, soulève leurs mauvaises passions, les réduit à sa tourmente mutuellement d'une manière tantôt sournoise, tantôt hardie, ouvrant la blessure dont l'autre souffre ?

[un trait horizontal] [37 dessins]

L'Algérie [souligné]

La longue bande de terre africaine qui, sur 1 100 kiloms., des frontières du Maroc à celles de la Tunisie, se déroule en face de l'Europe, est depuis 76 ans possession française. Plus vaste que la France européenne, l'Algérie, la France africaine occupe une surface de 670 000 km² peuplés de 4 393 000 habitants. Actuellement, le mouvement commercial de l'Algérie atteint 500 millions de francs. Les cultures s'étendent, le désert recule devant les oasis créées par la science de l'ingénieur, faisant jaillir du sol aride la nappe d'eau qui fertilise le sable; mais pour étendre les cultures, pour forer les puits, pour créer les routes, il faut encore surtout des hommes. [un trait horizontal] [60 dessins dont 1 est la trace de l'encre du feuillet précédent]

[34 dessins]

[un trait horizontal] [15 dessins]

De Montaigne [souligné]. – Il est malaisé que le discours et l'instruction, quoique notre esprit s'y applique volontiers, seraient assez puissants pour nous conduire jusqu'à l'action, si à côté de cela, nous n'exerçons et formons notre âme par l'expérience; autrement, quand il y aura lieu de passer aux effets, notre âme s'y trouvera empêchée. Voilà pourquoi, parmi les philosophes, ceux qui ont voulu atteindre à quelque plus grande excellence ne se sont pas contentés d'attendre à couvert et au repos les rigueurs de la fortune, de peur qu'elles ne viennent à les surprendre inexpérimentés et nouveaux au combat; aussi sont-ils allés au-devant, et se sont jetés, à bon escient, au-devant des difficultés – les uns ont abandonné les richesses pour s'exercer à une pauvreté volontaire, les autres ont recherché le labeur et une activité de vie paisible pour se durcir au mal et au travail; d'autres se sont privés des parties du corps les plus chères, comme la vue, de peur que leur service, trop pesant et trop mou, ne relâchât et n'attendrît la fermeté de leur âme. Mais à mourir, qui est la plus grande besogne que nous ayons à faire, l'excitation ne peut nous y aider. On peut, par l'usage et par l'expérience, se fortifier contre la douleur, l'indigence et tels autres accidents, mais quant à la mort, nous ne la pouvons essayer qu'une fois, nous y sommes tous affrontés quand nous y venons.

Il s'est trouvé curieusement des hommes qui ont essayé, en la mort même, de la goûter et savourer, et ont bandé leur esprit pour voir ce que c'était que ce passage; toutefois, ils ne sont pas revenus nous en dire des nouvelles.

Nemo expérgitus exetat.

Frigida quem semel et vitai pausa sequuta. [Lucrèce]

On ne se réveille jamais, dès qu'on a senti une fois le froid repos de la mort.

Cassius Julius, noble romain, de vertu et de fermeté singulière, ayant été condamné à mort par ce maraud de Caligula, outre plusieurs merveilleuses pensées qu'il donne de sa résolution, comme il était sur le point de souffrir la main du bourreau, un philosophe, son ami, lui demanda: «Eh bien, Cassius, en quelle situation est à cette heure votre âme? Que fait-elle? En quelle pensée êtes-vous?» «Je pensais, lui répondit Cassius, à me [...]

[...] tenir prêt et bandé de toute ma force, pour voir si, en cet instant de la mort, si court et si bref, je pourrais m'apercevoir de quelque délogement de l'âme et si elle aura quelque sentiment de son issue, pour, si j'en apprends quelque chose, en revenir donner après, si je le puis, avertissement à mes amis.»

Celui-ci fut philosophe, non seulement jusqu'à la mort, mais en la mort même. Quelle assurance et quelle fierté de courage, de vouloir que la mort lui servît de leçon, et avoir le loisir de penser à autre chose en une si grande affaire.

Jus hoc animi morientis habebat! [Lucaïn]

Tant il exerçait d'empire sur son âme, à l'heure même de sa mort.

Il me semble toutefois qu'il y a quelque façon de nous apprivoiser à la mort; si nous ne pouvons l'essayer, nous en pouvons avoir l'expérience sinon entière et parfaite, au moins telle qu'elle ne soit pas inutile, et qui nous rende plus assurés – si nous ne pouvons la joindre, du moins nous pouvons l'approcher, la reconnaître, et si nous ne pouvons aller jusqu'à elle, du moins pouvons-nous en voir et pratiquer les avenues. [Montaigne]

Plusieurs choses nous paraissent plus grandes par imagination que par effet. [un trait horizontal] [21 dessins et une trace de l'encre du feuillet précédent]

De la réforme de l'entendement humain –
essai de Thomas de Quincey

Quelques axiomes bons à méditer.

Les défauts [un mot biffé, ill.] que soi-même sont
[ces quatre mots biffés] sans inconvénients; ils ne
deviennent graves que lorsqu'ils blessent les autres,
et alors ce sont [ces deux mots biffés] deviennent
[biffé] des vices. [1 dessin sur cette phrase]

Avant d'apercevoir la paille dans l'œil de son voisin,
il faut chercher si l'on n'a pas des poutres dans son
propre œil. [ces quatre mots biffés]

[un trait horizontal]

[14 dessins] [un trait horizontal]

[1 schéma de triangle]

$$OC = d = Ac \cotg \omega$$

$$d = \frac{h}{2} \cotg \frac{\omega}{2}$$

$$\frac{h}{2} = \frac{d}{\cotg \frac{\omega}{2}} = d \tg \frac{\omega}{2}$$

$$h = 2d \tg \frac{\omega}{2} \text{ [souligné]}$$

[4 dessins] [un trait horizontal]

La loi dite de Bode fournit d'une façon très grossière-
ment approfondie les distances des planètes au
soleil, en fonction de la distance de la terre au soleil.

[un trait horizontal]

[un schéma avec deux points cardinaux]

[un trait horizontal] [31 dessins]

CAHIER 7, F°5 V°

La forme de la terre

[un trait horizontal]

Une des conséquences au point de vue de la connaissance du globe terrestre,
de l'expérience de Nansen au pôle Nord, est la démonstration d'un mur
profond au pôle Nord.

Des géographes, partant de considérations théoriques, avaient déjà
conclu que la protubérance du pôle Sud devait avoir pour toute partie
une cavité creusée dans l'écorce au pôle Nord.

L'écorce solide avait dès lors une forme voisine de la forme de la toupie, ce
qui commande également avec toutes les conséquences mécaniques des trois
mouvements simultanés dont est animé le globe terrestre – 1° Mouvement
de translation le long de l'orbite ellipsoïdale autour du soleil, le soleil
occupant l'une des faces de l'orbite – 2° Mouvement de rotation de la
terre autour de son axe – 3° Mouvement d'oscillation de l'axe de la terre
autour de son centre de gravité ou mouvement de mutation.

L'écorce solide du globe aurait donc pris la forme d'une ellipse de révolution
présentant une très légère déformation tétraédrique.

Lallemand, ingénieur en chef des mines, avait déjà donné des arguments
d'ordre géométrique et dynamique à l'appui de ce système.

[un trait horizontal] [1 schéma d'un cercle] [un trait horizontal]

À propos d'un essai de paléontologie philosophique, la conclusion découlait
de l'évolution des espèces, telle que les périodes géologiques successives
l'avaient démontrée. Les causes diverses de cette évolution des espèces,
contraires à la théorie de la fixité des espèces, que les naturalistes avaient
posée, avaient été diversement appréciées, soit par Lamarck, soit par
Darwin. J'en rappellerai une qui avait été souvent invoquée, les condi-
tions physiques du globe terrestre qui s'étaient modifiées. M. Quinton a
présenté un travail remarquable à l'Académie des Sciences sur le refroi-
dissement du globe considéré comme cause primordiale de l'évolution.
On sait, par des travaux antérieurs, qu'en face du refroidissement du
globe, la vie acquiert le pouvoir d'élever la température du sang. Or les
animaux essentiellement primitifs étaient ovipares. Mais quand la tem-
pérature du sang s'éleva, l'animal fut probablement amené à couvrir
pour mener à bien l'éclosion de l'œuf. La vie réalisa cette incubation de
deux manières: intérieurement par la marche marsupiale et par la vivi-
parité; extérieurement par la couvaison. Mais le mode de reproduction
qui varie, causant toujours dans l'échelle animale une réaction anatomique,
un plan nouveau d'organisation répondit à chacun de ces changements.
Telle est l'explication des deux plus grandes classes animales, les oiseaux
et les mammifères.

CAHIER 7, F°6

[1 schéma]

$AF+AF'=2a$

$AF^2=y^2+(x+p/2)^2$

$AF'^2=y^2+(x-p/2)^2$

$\sqrt{y^2+(x+p/2)^2}=2a-\sqrt{y^2+(x-p/2)^2}$

$y^2+(x+p/2)^2=4a^2-4a\sqrt{y^2+(x-p/2)^2}+y^2+(x-p/2)^2$

$px=4a^2-4a\sqrt{y^2+(x-p/2)^2}-px$

$px=2a^2-2a\sqrt{y^2+(x-p/2)^2}$

$\sqrt{y^2+(x-p/2)^2}=a-px/2a$

$y^2+(x-p/2)^2=a^2-px/a+p^2x^2/4a^2$

$y^2+x^2-px+p^2/4=a^2-px+p^2x^2/4a^2$

$x^2+y^2-p^2x^2/4a^2=a^2-p^2/4$

[un trait horizontal] [1 schéma]

$t=l/v$ ou $l=vt-gt^2/2$ dans l'air ou dans le vide

g étant l'accélération de la pesanteur -

[un trait horizontal] [18 dessins]

CAHIER 7, F°6 V°

Pour étudier très en détail le mouvement de recul de toute arme à feu, fusil ou canon, un procédé assez simple consiste à fixer sur l'arme un écran percé de trous - la lumière solaire ou toute autre lumière artificielle, réfléchiée par un miroir, après avoir passé par ces trous, pénètre dans une chambre photographique. Par suite, au moment du tir, l'écran étant animé des mêmes mouvements que l'arme sur laquelle il est fixé, les rayons lumineux viennent décrire des courbes sur la plaque sensible, courbes que le développement [deux mots biffés, ill.] révèle ensuite d'une façon fort simple. L'étude de ces courbes qu'on peut agrandir permet d'étudier les mouvements de recul de l'arme pendant le tir, mouvements qui se composent en général d'un premier mouvement de translation d'avant en arrière, puis [biffé] suivi d'un mouvement de relèvement.

[un trait horizontal] [23 dessins]

CAHIER 7, F°7

On voit combien souvent [biffé] dans des négociations celles-ci deviennent souvent délicates par l'emploi d'intermédiaires qui, s'ils connaissent parfaitement les langues, ne sont pas toujours aptes à saisir la pensée de l'un des négociateurs pour la transmettre intégralement à l'autre négociateur. Il ne suffit pas d'une traduction littérale, il faut rendre la pensée exacte. Toute négociation conduite ainsi par des intermédiaires, par des traitements, puisque tel est le mot employé en style diplomatique, est forcément très délicate et l'échec de la mission de lord [nom ill.] en Chine ne peut être attribué qu'à cette insuffisance des interprètes mis à la disposition de l'ambassade anglaise.

Même [biffé] des intermédiaires officieux ne peuvent souvent remplir le rôle de traducteurs. [ces huit mots biffés]

[un trait horizontal] [27 dessins] [un trait horizontal]

[22 dessins]

CAHIER 7, F°7 V°

[1 schéma comportant un dessin imbriqué] [16 dessins]

Nulla placida quies est, nisi quam ratio composuit. [Sénèque]

La véritable tranquillité est celle que nous a donnée la raison.

[un trait horizontal]

On nous propose souvent des images de la vie que le proposant n'a nulle envie de suivre.

[un trait horizontal] [21 dessins]

CAHIER 7, F°8

[1 schéma de trièdre]

$AE/AF'=c$

$AF'^2=z^2+BF'^2=z^2+(x-p/2)^2+y^2$

$AF^2=z^2+BF^2=z^2+(x+p/2)^2+y^2$

$z^2+(x-p/2)^2+y^2=c^2[z^2+(x-p/2)^2+y^2]$

Pour $c=1$

$z^2+y^2+(x-p/2)^2=z^2+y^2+(x+p/2)^2$

$-px=px$

c à d le lieu serait le plan zOy,

ce qui était évident a priori.

[un trait horizontal]

[42 dessins]

CAHIER 7, F°8 V°

[1 schéma] [4 dessins]

$AC=h$

$AB^2=AC^2-R^2$ [sic]

$AB^2=(h+R)^2-R^2$ h^2+2Rh [sic]

h^2 est négligeable par rapport à $2Rh$

$AB=\sqrt{2Rh}$

$C=2\pi R=6,28R$

$R=C/6,28=40.000.000/6,28$ [sic]

$40.000.000.00628$

$2320 \quad 6369000$

4360

5920

637000 [sic]

$2R=1.274.000$

$\sqrt{2R}=\sqrt{1.274.000} \ 3$

40.000

40.000

160.00000

$(a+b)^2=a^2+2ab+b^2$

9.000

9.000

81.000.000

900

900

810.000

990

990

990

990

990

990

990

990

990

990

990

990

990

990

990

990

990

990

990

990

CAHIER 7, F°9 V°

Quand les heures sont trop longues, il existe un certain nombre d'amis immobiles qui dorment sur les rayons des planches et qu'on peut inviter à venir jaser un peu avec soi. J'en ouvre ainsi, au hasard, successivement, suivant le fil de leurs idées, sur lesquelles viennent se heurter les miennes.

Je vois le portrait de Franklin. Ah ! Le bon, le sage, le grand esprit. Dans un club qu'il avait institué à Philadelphie, on lisait, au mouvement de chaque séance, la profession de foi de la société. Amour égal pour tous les hommes, quelles que fussent leurs croyances ou leurs opinions. Regarder comme un acte de tyrannie intolérable toute atteinte à l'indépendance des croyances, des opinions, des idées. Aimer la vérité pour elle-même, chercher à la connaître, se plaire à l'entendre, s'efforcer à la propager. [un trait horizontal] [44 dessins]

CAHIER 7, F°10

[5 dessins] [un trait horizontal]
Il nous arrive à tous, dans la rapidité de l'improvisation, de laisser échapper certaines naïvetés de plume qu'un instant de réflexion éviterait. [souligné d'un trait bleu]
[un trait horizontal] [58 dessins]

CAHIER 7, F°10 V°

[2 schémas]
 $AB+AC=c$
 $AB^2=AO^2-R^2=x^2+y^2-R^2$
 $\sqrt{x^2+y^2-R^2}+y=c$
 $x^2+y^2-R^2=(c-y)^2$
 $x^2+y^2-R^2=c^2-2cy+y^2$
 $x^2-2cy=c^2+R^2$
équation d'une parabole
[un trait horizontal] [23 dessins]
[un trait horizontal]
[1 dessin de fleur] [16 dessins]

CAHIER 7, F°11

[50 dessins]

CAHIER 7, F°11 V°

[2 schémas d'une conique]
 V
 $R=$
 $V=L/\tau$
 $m=$
 $mV-m'V'=0$
 $mV'-mV''$
[un trait horizontal]
 $(a+b)^3=a^3+3a^2b+3ab^2+b^3$
 x^3+
 $x^2+px+q=0$
 $x=p/2 \pm \sqrt{p^2/4-q}$
pour $p=0$
 $x=\sqrt{-q}$ [sic] $=\sqrt{q} \sqrt{-1}$
racine imaginaire
[un trait horizontal]
[32 dessins]

CAHIER 7, F°12

[25 dessins] [un trait horizontal]
[1 schéma d'une ellipse]
[19 dessins]

CAHIER 7, F°12 V°

[19 dessins] [un trait horizontal]
Le problème de la direction des ballons par le plus léger [sic] que l'air est insoluble – car dès lors il est impossible de trouver une force capable de résister à des vents même moyens. Le problème n'est soluble que par le plus lourd [sic] que l'air.
[un trait horizontal] [7 dessins]

CAHIER 7, F°13

$Hg+AzOSHO+C^6H^6O^6$
[un trait horizontal]
[4 schémas de coniques, canon et projectile] [39 dessins]

CAHIER 7, F°13 V°

[36 dessins]

CAHIER 7, F°14

[58 dessins]

CAHIER 7, F°14 V°

[48 dessins et traces des dessins du feuillet suivant]

À propos d'Ève – fantaisie [souligné]

Il n'est pas logique, disait une jeune et jolie femme qui eût pu être membre d'une des cours d'amour du Décameron, que les choses se soient passées telles qu'on les rapporte entre Adam et Ève, dans le Paradis terrestre. La conduite d'Ève est inadmissible. Nous savons bien tout ce qu'une femme peut apporter en elle de séduction, de tentation inconsciente et consciente ... mais avant que d'être ... épousée, alors qu'Ève était encore jeune fille, vous ne nous persuadez pas qu'elle ait déjà tant d'immodestes initiatives ... Fi ! Que ce soit elle qui la première présente le fruit défendu !... Oh ! Non !

Bah ! Objecte-t-on ; Ève était si fraîchement formée de la côte d'Adam, qu'on peut bien lui pardonner un reste d'humeur libertine ...

Non. Puisque Ève était notre ancêtre, nous n'accorderons jamais qu'elle pût être différente de nous. D'ailleurs Ève a eu le sentiment maternel, de si bonne forme, que nous la sentons mère, comme nous, de la même manière que les mères le seront éternellement. Alors, pourquoi n'aurait-elle pas eu, de même, les délicats sentiments de la jeune fille, puis de l'amante ? Or, l'attitude qu'on lui prête d'éducatrice amoureuse me choque et nulle femme ne l'admettra. [un trait horizontal] [32 dessins]

[38 dessins]

L'on ne doit jamais écrire que de ce que l'on aime. Le silence et l'oubli, le dédain aussi, sont la punition qu'on inflige à ce qu'on trouve de laid et de vil dans la vie. [un trait horizontal] [4 dessins]

[50 dessins]

[35 dessins]

[1 schéma]

[un mot biffé, ill.] autre soir

[quatre mots biffés, ill.]

[3 dessins]

$$\frac{MA}{MB} = c \quad MA + MB = \lambda$$

$$\frac{MA + MB}{MB} = c + 1 \quad MB = \frac{\lambda}{c + 1}$$

$$\frac{MB}{MA} = \frac{1}{c}$$

$$\frac{MB + MA}{MA} = \frac{1}{c} + 1 = \frac{c + 1}{c} \quad MA = \frac{c\lambda}{c + 1}$$

$$\text{donc } MA = \frac{c\lambda}{c + 1} \quad MB = \frac{\lambda}{c + 1}$$

$$\frac{MA}{MB} = \frac{x}{CB} \quad \frac{MA}{MB} = \frac{AD}{y}$$

$$CB = OB - x$$

$$AD = OA - y$$

$$\frac{MA}{MB} = \frac{x}{OB - x} \quad \frac{MA}{MB} = \frac{OA - y}{y}$$

$$OB - x = x \frac{MA}{MB} \quad OA - y = y \frac{MA}{MB}$$

$$OB = x \left(1 + \frac{MB}{MA} \right) \quad OA = y \left(1 + \frac{MB}{MA} \right)$$

$$OB = x \left(1 + \frac{1}{c} \right) \quad OA = y \left(1 + \frac{1}{c} \right)$$

$$OA^2 + OB^2 = \lambda^2$$

$$x^2 \left(1 + \frac{1}{c} \right)^2 + y^2 \left(1 + \frac{1}{c} \right)^2 = \lambda^2$$

$$x^2 + y^2 = \frac{\lambda^2}{\left(1 + \frac{1}{c} \right)^2}$$

le lieu des points M est donc un cercle ayant pour rayon $\frac{\lambda}{\left(1 + \frac{1}{c} \right)}$

[2 dessins] [18 dessins]

CAHIER 7, F° 18
[2 schémas de trièdre]

$AB/AC = c$

$AC = z$

$AB^2 = AO^2 - R^2 = z^2 + OC^2 - R^2$

$AB^2 = z^2 + x^2 + y^2 - R^2$

$z^2 + x^2 + y^2 - R^2 = z^2 c^2$

équation d'un ellipsoïde

pour $c = 1$ $x^2 + y^2 = R^2$

[un trait horizontal]

$AB^2 = x^2$ [sic]

$AF^2 = z^2 + CF^2 = z^2 + y^2 + (x - p/2)^2$

$x^2 = z^2 + y^2 + (x - p/2)^2$

$x^2 = z^2 + y^2 + x^2 - px + p^2/4$

$z^2 + y^2 = px - p^2/4$

$x = a$

$z^2 + y^2 = pa - p^2/4$ équation d'un cercle

$y = a$

$z^2 + a^2 = px - p^2/4$ équation d'une parabole

z^2 [biffé] [29 dessins]

CAHIER 7, F° 18 V°
[41 dessins]

CAHIER 7, F° 19
[57 dessins]

CAHIER 7, F° 19 V°
Esprit général des Cahiers de 89
[un trait horizontal]

Si dissemblables qu'ils soient par l'origine, par la forme,
même par les sujets traités, les Cahiers de 89 sont imbus,
à quelques exceptions près, d'une inspiration commune :
la liberté!

[un trait horizontal] [21 dessins]

CAHIER 7, F° 20
Vingtième et dernier feuillet
L Danjean
[53 dessins]

CAHIER 7, F° 20 V°
[33 dessins]

HUITIÈME CAHIER

11 DÉCEMBRE – 30 DÉCEMBRE 1898

CAHIER 8, F°1

[20 dessins]

Premier feuillet

Le chef de dé[tachemen]t

L Danjean

[un trait horizontal] [1 schéma]

$AM' = vt$ $AM' = vt$

$AM = v't$ $AM = v't$

$vt + v't = d$

$$t = \frac{d}{v+t'}$$

[un trait horizontal] [4 dessins]

Cahier contenant cinquante feuillets, commencé le 11 Décembre 1898, terminé le 30 Décembre 1898

Le C[ommandan]t Sup[érieu]r

Deniel

CAHIER 8, F°1 V°

[26 dessins]

CAHIER 8, F°2

L'économie politique sous la Révolution

[un trait horizontal]

1°/ Dans le domaine de l'économie rurale, les deux grands faits de la période révolutionnaire sont l'augmentation du nombre des petits propriétaires de l'affranchissement du sol – non seulement le sol a été plus morcelé, mais il a surtout été affranchi, la conquête par le paysan est complète. Cependant, dans cette période de troubles, les progrès agricoles ne pouvaient être bien grands.

2°/ La Révolution libéra de même l'industrie, comme elle l'avait fait de l'agriculture. Sans doute, les maîtrises et jurandes avaient été abolies par Turgot et ne furent rétablies que partiellement, mais les règlements restaient toujours en vigueur. Les corporations sont définitivement abolies en 1791 et l'accès de toutes les industries, ouvert à tous les citoyens. C'est en 1798 qu'eut lieu la première Exposition nationale.

3°/ Dans le domaine du commerce extérieur, l'un des premiers actes de la Constituante fut la suppression en 1790 des douanes intérieures. Désormais, le commerce est libre à l'intérieur.

[un trait horizontal] [1 schéma]

Lieu des points tels que $AB + AC = c$

$AB^2 = AO^2 - R^2 = x^2 + y^2 - R^2$

$AC = y$

$\sqrt{x^2 + y^2 - R^2} + y = c$

$\sqrt{x^2 + y^2 - R^2} = c - y$

$x^2 + y^2 - R^2 = (c - y)^2$

$x^2 + y^2 - R^2 = c^2 - 2cy + y^2$

$x^2 + 2cy = c^2 + R^2$ équation d'une parabole

[un trait horizontal] [1 schéma]

$AF - AF' = 2a$

$AF^2 = y^2 + (a + x)^2$

$AF'^2 = y^2 + (a - x)^2$

$\sqrt{y^2 + (a + x)^2} = 2a + \sqrt{y^2 + (a - x)^2}$

$y^2 + (a + x)^2 = 4a^2 + 4a\sqrt{y^2 + (a - x)^2} + y^2 + (a - x)^2$

$a^2 + 2ax + x^2 = 4a^2 + 4a\sqrt{y^2 + (a - x)^2} + a^2 - 2ax + x^2$

$ax = a^2 + a\sqrt{y^2 + (a - x)^2}$

$ax - a^2 = a\sqrt{y^2 + (a - x)^2}$

$x - a = \sqrt{y^2 + (a - x)^2}$

$(x - a)^2 = y^2 + (a - x)^2$

$x^2 - 2ax + a^2 = y^2 + a^2 - 2ax + x^2$

[ces dix lignes biffées]

[12 dessins]

CAHIER 8, F°2 V°

[2 schémas]

$AB \times AC = AD \times AE$

Les deux triangles ABE et ACD sont semblables, effet, angle A commun, CBE = CDE [un mot ill.] ayant [deux mots ill.] mesure CE/2 donc $AB/AD = AE/AC$ d'où

$AB \times AC = AD \times AE$

[un trait horizontal]

[32 dessins]

CAHIER 8, F°3

[2 schémas] [2 dessins]

[un trait horizontal]

[1 schéma]

$of = F \cos \omega$

[un trait horizontal]

$\sin a + \cos b = c$

$\sin(a + b)$

[1 schéma] [18 dessins]

CAHIER 8, F°3 V°

[20 dessins]

CAHIER 8, F°4

[1 schéma] [27 dessins]

CAHIER 8, F°4 V°

[23 dessins]

CAHIER 8, F°5

Si contigerit ea vita sapienti ut, omnium rerum affluntibus copiis, quamvis omnia, quae cognitione digna sunt, summo otio secum ipse consideret et contempletur, tamen si solitudo tanta sit ut hominum videre non possuit, exudat e vita. [Si un sage vivait dans des conditions telles qu’il eût abondance de tous les biens et qu’il fût entièrement libre de son temps pour contempler et pour étudier tout ce qui est digne d’être connu, même dans ces conditions, s’il était condamné à une solitude telle qu’il ne pût voir personne, il quitterait la vie – Cicéron] [un trait horizontal] [33 dessins]

CAHIER 8, F°5 V°

[23 dessins
et traces d’encre
du feuillet suivant]

CAHIER 8, F°6

[34 dessins]

CAHIER 8, F°6 V°

[17 dessins
et traces d’encre
du feuillet suivant]

CAHIER 8, F°7

[10 dessins] [un trait horizontal]

$$\alpha x + \beta y + \gamma z = \lambda$$

$$\alpha'x + \beta'y + \gamma'z = \lambda'$$

$$\alpha''x + \beta''y + \gamma''z = \lambda''$$

[un trait horizontal] [5 dessins]

$$\alpha'\alpha''x + \beta'\alpha''y + \gamma'\alpha''z = \lambda'\alpha''$$

$$\alpha'\alpha''x + \beta'\alpha''y + \gamma'\alpha''z = \lambda'\alpha''$$

$$\alpha'\alpha''x + \beta''\alpha'y + \gamma'\alpha'z = \lambda'\alpha''$$

[un trait horizontal]

$$y(\beta'\alpha'' - \beta''\alpha') + z(\gamma'\alpha'' - \gamma''\alpha') = \lambda'\alpha'' - \lambda''\alpha'$$

$$y(\beta'\alpha'' - \beta''\alpha') + z(\gamma'\alpha'' - \gamma''\alpha') = \lambda'\alpha'' - \lambda''\alpha'$$

[un trait horizontal] [13 dessins]

CAHIER 8, F°7 V°

[25 dessins]

CAHIER 8, F°8

[32 dessins]

$$2^k \cdot 10^m \cdot mv^2 \text{ [souligné]}$$

CAHIER 8, F°8 V°

[18 dessins]

CAHIER 8, F°9

[1 schéma]

[41 dessins]

CAHIER 8, F°9 V°

[16 dessins]

CAHIER 8, F°10

[35 dessins]

CAHIER 8, F°10 V°

[19 dessins]

CAHIER 8, F°11

[18 dessins]

CAHIER 8, F°11 V°

[25 dessins]

CAHIER 8, F°12

[12 dessins]

[un trait horizontal]

[1 schéma]

$$AB/AC = c \quad \frac{y^2 + (x-a)^2}{x^2 + (y-a)^2} = c^2$$

$$AB^2 = y^2 + (x-a)^2$$

$$AC^2 = x^2 + (y-a)^2$$

$$y^2 + (x-a)^2 = c^2x^2 + c^2(y-a)^2$$

$$y^2 + x^2 - 2ax + a^2 = c^2x^2 + c^2y^2 - 2c^2ay + c^2a^2$$

$$x^2(c^2+1) \text{ [biffé]}$$

$$x^2(c^2-1) + y^2(c^2-1) + 2a(x-c^2y) + a^2(c^2-1) = 0$$

$$x^2 + y^2 + \frac{2ax}{c^2-1} - \frac{2ac^2y}{c^2-1} + a^2 = 0$$

[un trait horizontal]

$$AB+AC = c$$

$$\sqrt{y^2 + (a-x)^2} = c - \sqrt{y^2 + (a-x)^2}$$

$$y^2 + (x-a)^2 = c^2 - 2c\sqrt{y^2 + (a-x)^2} + x^2 + (y-a)^2$$

$$y^2 + x^2 - 2ax + a^2 = c^2 - 2c\sqrt{y^2 + (a-x)^2} + x^2 + y^2 - 2ay + a^2$$

$$\text{[en partie biffé]}$$

$$2ay - 2ax = c^2 - 2c$$

$$2c\sqrt{y^2 + (a-x)^2} = c^2 + 2ay - 2ax = c^2 + 2a(x-y)$$

$$[x^2 + (y-a)^2] = c^2/4 + a(x-y) + a^2(x-y)^2/c^2$$

$$\text{[en partie biffé]}$$

$$x^2 + (y-a)^2 = c^2/4 + a(x-y) + a^2(x-y)^2/c^2$$

$$4c^2x^2 + 4c \text{ [biffé]}$$

[6 dessins]

CAHIER 8, F°12 V°

[26 dessins]

CAHIER 8, F°13

[42 dessins]

CAHIER 8, F°13 V°

[19 dessins]

CAHIER 8, F°14

[4 dessins]

14 décembre. De Me Demange –
Comptez sur moi. Bon espoir.
Famille et moi heureux.
Lettre suit.

[un trait horizontal]

[31 dessins]

CAHIER 8, F°14 V°

[26 dessins]

CAHIER 8, F°15

[35 dessins]

CAHIER 8, F°15 V°

[31 dessins]

CAHIER 8, F°16

[49 dessins]

CAHIER 8, F°16 V°

[36 dessins]

CAHIER 8, F°17

[28 dessins]

CAHIER 8, F°17 V°

[28 dessins]

Je parlais il y a quelque temps de la bataille d'Austerlitz et je rappelais combien elle avait été souvent mal exposée. C'est Thiers surtout qui, en voulant inonder de clarté tous ses sujets, a faussé les appréciations sur les campagnes napoléoniennes. Ce petit homme, de la plus vive intelligence, voulait donner à toutes les compétences la joie de ne plus rien trouver d'obscur dans les plus difficiles, les plus spéciales affaires. Mais il n'a obtenu cette inimaginable clarté qu'à force de retranchements et de liaisons téméraires; il est forcément inexact et superficiel. Dans les campagnes de l'Empire, il nous donne à tout moment l'illusion de lire la pensée de l'Empereur, comment cette pensée a conduit le monde; son récit est ordonné comme une colonne de budget où tout est prévu. Il n'a supprimé le hasard, l'aventure, la poussée ingouvernable et imprévisible [sic] des événements qu'à force d'affirmations et de grosses approximations. Et ce qui fait au contraire précisément le génie vrai de Napoléon, du moins son génie militaire, car son génie politique est bien inférieur à son génie militaire, c'est que sa pensée n'était jamais arrêtée, qu'elle découlait des événements qu'il savait ingouvernables, mais qu'il savait dominer à la minute précise où la clarté jaillissait à ses yeux, que la lumière se faisait claire et saisissante dans son esprit, et que l'action suivait aussitôt le jaillissement de la pensée lucide et dominatrice.

Et cela me rappelle un exemple bien tragique, quoique d'ordre très inférieur, car le génie militaire de Frédéric II est bien inférieur au génie militaire de Napoléon.

La bataille de Leuthen fut gagnée par Frédéric II sur les Autrichiens par l'attaque sur un flanc, l'attaque en ordre oblique. Quand Soubise se trouva en face de Frédéric II, il voulut copier servilement, sans se préoccuper de ce qu'allait faire son adversaire, la manœuvre Frédéricienne, et attaquer en ordre oblique. Mais il avait en face de lui un adversaire vigilant, qui déjoua sa manœuvre et Soubise se fit honteusement battre à Rosbach.

[un trait horizontal] [10 dessins]

CAHIER 8, F° 18 V°

[45 dessins]

CAHIER 8, F° 19

De l'institution des enfants [biffé]

De l'éducation des enfants (d'après Montaigne)

Les plus grandes difficultés et la plus importante science humaine est celle qui traite de la nourriture et de l'éducation des enfants. Les inclinations sont si difficiles à percevoir en ce bas âge, les promesses si incertaines, qu'il est malaisé d'établir aucun solide jugement. Aussi, souvent, par faute d'avoir su choisir la bonne route, travaille-t-on souvent [sic] pour le néant et on emploie beaucoup de temps et de peine à dresser des enfants à des choses auxquelles ils ne sont pas aptes...

Or, un enfant auquel on veut enseigner les lettres, non pour le gain, ni tant pour les commodités extérieures que pour les sciences propres, avec l'envie d'en faire plutôt un homme soigneux qu'un homme savant, il est utile de lui choisir un guide qui ait plutôt la tête bien faite que bien pleine, et qu'on y exige à la vérité tous les deux, mais bien plus les mœurs et l'entendement que la science...

Il ne faut pas se contenter de redire à l'enfant ce qu'on a dit, il faut lui laisser goûter les choses, les choisir, les discerner de lui-même; quelquefois, lui ouvrir le chemin, quelquefois le lui laisser ouvrir. Il faut laisser parler l'enfant, l'écouter et le redresser, mais ne pas toujours lui parler. Socrate faisait d'abord parler ses disciples et puis seulement leur parlait...

Il ne faut pas seulement demander à l'enfant compte des mots de sa leçon, mais du sens et de la substance et qu'on y juge du profit qu'il en aura fait, non point par la mémoire mais par leur application à sa vie. Il ne faut pas éteindre la vigueur et la liberté, laisser jaillir la spontanéité.

Savoir par cœur, ce n'est pas savoir, c'est tenir ce qu'on a donné en garde à sa mémoire. Ce qu'on sait directement, on en dispose sans regarder à l'auteur, sans tourner les yeux vers son livre. Fâcheuse suffisance, qu'une suffisance tirée uniquement des livres. Pour tout cela, le commerce des hommes, la visite des pays étrangers est merveilleusement propre à développer le jugement, surtout pour en rapporter non pas des souvenirs techniques, mais des mœurs de ces nations, comparées aux nôtres, pour frotter et limer notre cervelle contre celle d'autrui... Il est utile de promener les enfants dès leur enfance... c'est ce que nous appelons aujourd'hui les leçons de choses. [un trait horizontal] [12 dessins]

CAHIER 8, F° 19 V°

[36 dessins]

CAHIER 8, F° 20

[4 dessins] [un trait horizontal]

Des maîtres éminents, des bibliothèques énormes, offertes à Paris à toutes les intelligences avides de savoir, pêle-mêle, toutes les affirmations, toutes les négations. Mais ne serait-il pas utile aussi de fournir une méthode pour former, mieux que des savants, des hommes? [43 dessins]

CAHIER 8, F°20 V°

Suite de l'éducation des enfants

[un trait horizontal]

Il est aussi une opinion reçue qu'il ne faut pas indéfiniment élever un enfant au giron de ses parents; cet amour naturel les attendrit trop et les relâche, voire même les plus sages. Les parents, souvent, ne sont capables ni de châtier justement ses fautes, ni de le voir nourri grossièrement et vivre d'une manière hasardée [sic]. Ils ne sauraient souffrir le voir revenir suant et poudreux de son exercice, boire chaud, boire froid, ni le voir sur un cheval rétif, ni contre un rude tireur le fleuret au poing. À cela, il n'y a pas de remède; qui veut faire d'un enfant un homme de bien, ne doit pas l'épargner en sa jeunesse et lui faire souvent aller à l'encontre des règles de la médecine.

Vitamque sub dio et trepidis agat in rebus.

(Qu'il n'y ait de toit que le ciel, qu'il vive au milieu des alarmes – Horace).

Mais ce n'est pas assez de raidir l'âme, il faut aussi raidir les muscles.

Labor callum obducit dolori.

(Le travail nous endure à la douleur – Cicéron)

En cette école du commerce des hommes, il est à remarquer qu'au lieu de prendre connaissance d'autrui, nous ne travaillons souvent qu'à la donner de nous et que nous sommes bien plus occupés à débiter notre marchandise que d'en acquérir de nouvelles; le silence, la modestie sont des qualités très utiles. On dressera l'enfant à ne pas être suffisant, à garder la science quand il l'aura acquise, à ne point se formaliser des sottises qu'il entend dire en sa présence.

Licet sapere sine pompa, sine invidia.

(On peut être sage sans éclat, sans orgueil.) [Sénèque]

S'il est possible, on formera la volonté de l'enfant à être très loyal serviteur, très affectionné et très courageux, mais sur tout, avec indépendance, sans courtoisie. Le jugement d'un homme gagé est toujours moins libre. Dans quelque situation qu'on occupe, il faut toujours garder l'indépendance absolue de la conscience.

Que la conscience et la vertu soient en son parler; et qu'il n'ait d'autre raison pour conduite. Qu'on fasse comprendre à l'enfant que confesser la faute qu'il découvrira en son propre discours, encore qu'elle ne soit apparue que de lui, est un effet de jugement et de sincérité, que d'opiniâtrer et contester sur des qualités communes, propres aux âmes basses.

Qu'on donne à l'enfant une honnête curiosité de s'enquérir de toute chose; tout ce qu'il y aura de singulier autour de lui, il le verra, un bâtiment, une fontaine, un homme, le lieu d'une bataille!... Il s'enquerra des mœurs, des moyens, des habitudes de vivre. Ce sont choses plaisantes à apprendre et très utiles à savoir.

CAHIER 8, F°21

Et dans la pratique des hommes, il importe d'étudier dans l'histoire les grandes âmes des meilleurs siècles. Non point qu'il s'agisse de retenir la date de la ruine de Carthage, ni le lieu où mourut Marcellus, mais les mœurs d'Annibal et de Scipion, pourquoi il fut indigne de son désir à Marcellus de mourir là où il mourut... en un mot, qu'on lui apprenne non pas tant l'Histoire qu'à en juger.

C'est affaire à ceux qui cherchent si le futur du verbe βάλω a double λ, ce qui n'est qu'une question de grammaire, mais pour l'enfant il faut plutôt chercher à lui faire comprendre le sens.

[un trait horizontal] [51 dessins]

CAHIER 8, F°21 V°

La Symphonie héroïque de Beethoven

[un trait horizontal]

Dans cette œuvre, plus puissante qu'une symphonie, on sent l'empreinte d'une poignante tristesse et d'un développement lyrique [ces cinq mots biffés], d'un souffle lyrique que les précédentes œuvres de Beethoven ne possèdent pas.

La Révolution française avait eu à l'étranger un retentissement bien naturel et le mouvement qu'elle avait provoqué devait trouver son écho dans un méditatif et un solitaire comme Beethoven. L'admiration que Beethoven professait pour la Révolution s'était étendue à Bonaparte et il voyait en lui l'être chargé d'en assurer les bienfaits à l'humanité tout entière. Parant son héros de toutes les vertus et de tous les désintéressements, il en avait fait un idéal. Beethoven s'était mis à l'œuvre avec ardeur. Mais en apprenant que Napoléon se faisait proclamer empereur, il avait éprouvé une vive déception et saisissant sa partition, Beethoven en arracha la première page sur laquelle il avait mis sa dédicace à Bonaparte, pour la remplacer par ces mots: « Symphonie héroïque ». Dans le mot héroïque, pris ici dans son sens le plus large, il ne faut donc plus voir le général seul, mais bien le héros idéal, complet, ramenant en lui les plus nobles et les plus généreuses aspirations de l'humanité. [un trait horizontal] [16 dessins]

CAHIER 8, F°22
[1 schéma]
 $AB+AC=1$
 $AB^2=y^2+(x-p)^2$
 $AC^2=y^2$
 $\sqrt{y^2+(x-p)^2}=1-\sqrt{x^2}$
 $\sqrt{y^2+(x-p)^2}=1-x$ [sic]
 $y^2+(x-p)^2=(1-x)^2$
 $y^2+x^2-2px+p^2=1-2x+x^2$
 $y^2-2px+2x=1-p^2$
 $y^2-2x(p-1)=(1-p^2)$ parabole
[un trait horizontal]
[23 dessins]

CAHIER 8, F°22 V°
[1 dessin] [1 schéma]
3 problèmes:
 $\frac{AB}{AC}=c$
 $AB+AC=c$
 $AB-AC=c$
 $AB^2=y^2+(x-a)^2$
 $AC^2=x^2+(y-a)^2$
[un trait horizontal]
 $1^o/ y^2+(x-a)^2=c^2x^2+c^2(y-a)^2$ ellipse
[un trait horizontal]
 $2^o/ \sqrt{y^2+(x-a)^2}=c-\sqrt{x^2+(y-a)^2}$
 $y^2+(x-a)^2=c^2-2c$ [biffé]
 $y^2+(x-a)^2=c^2-2c\sqrt{x^2+(y-a)^2}+x^2+(y-a)^2$
 $y^2+x^2-2ax+a^2=c^2-2c\sqrt{x^2+(y-a)^2}+x^2+y^2-2ay+a^2$ [biffé]
 $c^2-2c\sqrt{x^2+(y-a)^2}+2a(x-y)=0$
 $c^2+2a(x-y)=2c\sqrt{x^2+(y-a)^2}$
 $c/2+a(x-y)/c=\sqrt{x^2+(y-a)^2}$
 $c^2/4+2a(x-y)+a^2(x-y)^2=x^2+(y-a)^2$ [biffé]
[un trait horizontal]
 $\varphi(a+a'+a'' \dots)=\varphi(a)+\varphi(a')+\dots$
développement en série
[un trait horizontal] [9 dessins]

CAHIER 8, F°23
[33 dessins]
[un trait horizontal]
[22 dessins]

CAHIER 8, F°23 V°
[34 dessins]

CAHIER 8, F°24
Les Bienfaiteurs de M. Brieux
[un trait horizontal]
La pièce est originale et quoi qu'elle porte essentiellement sur un milieu commun, elle vit moralement car il y a là une observation très minutieuse, parfois très pénétrante de l'humanité moyenne. La pièce est un véritable conte, mais un conte moral. Un roi de l'or met ses millions à la disposition d'un ingénieur et de sa femme pour leur permettre de réaliser leurs rêves de charité. L'œuvre se développe alors sur ce thème: l'inefficacité de la charité administrative, mondaine et patronale, qui tend à prendre trop souvent les formes de l'aumône. La pièce est alors une suite de tableaux dont chacun est destiné à prouver un des points de la thèse, d'abord les bienfaiteurs et les bienfaitrices corrompus par la manière dont ils exercent la charité, enfin les secourus corrompus par la manière dont la charité s'exerce envers eux. L'hostilité, l'envie de ces derniers augmentent par ce qu'ils sentent d'amère condescendance chez les bienfaiteurs et comment cette charité-là, préoccupée d'infortunes pittoresques, va nécessairement aux paresseux, aux vicieux, aux filles, aux menteurs et aux ivrognes, et oublie les indigents honnêtes et laborieux. Le résultat, c'est qu'une pauvre se suicide avec ses trois enfants, pendant que la charité va à des fripouilles et des parvenus, c'est qu'en dépit des salaires, des pharmacies, des caisses de secours, les ouvriers et l'ingénieur se mettent en grève. Et... le roi de l'or, témoin de la double expérience de l'ingénieur et de sa femme, ricane dans sa barbe.
La leçon qui ressort de cette pièce, c'est que la charité, c'est-à-dire l'aumône, ne suffit pas, qu'il y faut encore et surtout la bonté, l'ouverture du cœur, la communication familière entre le riche et le pauvre – en un mot, qu'à côté de l'action matérielle, parfaitement insuffisante, il y faut encore l'action morale.
[un trait horizontal]
Cela me rappelle un mot de Pascal: « Il faut servir les pauvres pauvrement. »
[17 dessins]

CAHIER 8, F°24 V°
[36 dessins]

CAHIER 8, F°25
[38 dessins]

CAHIER 8, F°25 V°
[16 dessins]

CAHIER 8, F°26

[3 schémas]
[un trait horizontal]
 $y^2 = r^2 \pm (OC - OD)^2$
 $x = OE + OD$
 $OE^2 = R^2 - DF^2$
[6 dessins]
[un trait horizontal]

a b c d e f g h i
[46 dessins]

CAHIER 8, F°26 V°

[11 dessins]
 $AB = AC$
[2 schémas de triangle]
 $AB^2 = y^2 + (x - a)^2$
 $AC^2 = x^2 + (y - a)^2$
 $y^2 + (x - a)^2 = x^2 + (y - a)^2$
 $y^2 + x^2 - 2ax + a^2 = x^2 + y^2 - 2ay + a^2$
 $2ax - 2ay = 0$
 $2a(x - y) = 0$
 $X = y$
Le lieu est la bissectrice OA
de l'angle XOY
[un trait horizontal]
 $AB = AC$, mais $OB = a$, $OC = \tau$
 $y^2 + (x - a)^2 = x^2 + (y - \tau)^2$
 $y^2 + x^2 - 2ax + a^2 = x^2 + y^2 - 2\tau y + \tau^2$
 $2ax - 2\tau y = a^2 - \tau^2$
 $ax - \tau y = (a^2 - \tau^2)/2$
équation d'une droite

CAHIER 8, F°27

[50 dessins]

CAHIER 8, F°27 V°
[21 dessins]

CAHIER 8, F°28

[4 schémas]
 $x^2 = a^2 - (y - a)^2$
 $\tau^2 = y^2 + (x - \lambda)^2$
 $y^2 = \tau^2 - (x - \lambda)^2$ [ill.]
 $AB = AF$
 $AB^2 = x^2$
 $AF^2 = z^2 + BF^2 = z^2 + y^2 + (x - p)^2$
 $z^2 + y^2 + x^2 - 2px + p^2 = x^2$
 $z^2 + y^2 = 2px$
 $z^2 + y^2 = 2py$
[un trait horizontal]
[1 schéma de cône]

CAHIER 8, F°28 V°

[4 dessins]
[un trait horizontal]
[1 schéma] [35 dessins]

CAHIER 8, F°29

Observations sur les moyens de faire la guerre de Jules César
[un trait horizontal]

C'est un chapitre des Essais de Montaigne, où il enregistre certains traits particuliers et rares sur le fait de la guerre, qui lui sont demeurés en mémoire.

Je suivrai Montaigne en y ajoutant les observations que ces faits peuvent suggérer.

– « L'armée étant en quelque effroi par le bruit qui courait des grandes forces que menait contre lui le roi Juba, César, au lieu de rabattre l'opinion que ses soldats en avaient prise, les ayant fait assembler pour les rassurer et leur donner courage, prit une voie toute contraire que celle d'habitude et leur en fit le nombre surpassant de beaucoup et la vérité et la renommée. Montaigne ajoute, la tromperie n'est pas de tel intérêt de trouver les ennemis plus faibles qu'on avait espérés, que de les trouver à la vérité bien justes [une ligne biffée, ill.], après les avoir jugés faibles par réputation. »

Ce procédé qu'admire Montaigne, [une ligne biffée, ill.] je ne saurais le louer. Avant tout, il faut inspirer à l'armée que l'on mène la confiance dans sa propre force. Il ne s'agit pas tant, à la vérité, ni de lui faire apprécier l'armée ennemie plus forte qu'elle n'est en réalité, ce qui peut présenter des dangers non moins grands, que d'inspirer à [un mot biffé, ill.] son armée une confiance inébranlable dans sa propre force. C'était le procédé de Napoléon.

– « César accoutumait surtout ses soldats à obéir simplement, sans se mêler de contrôler ou parler des desseins de leur capitaine, qu'il ne leur communiquait que sur le point de l'exécution. Il prenait plaisir, si quelque chose en avait été découvert, de changer sur le champ d'avis, pour les tromper. »

Ce procédé de César est trop logique, pour qu'il soit utile de le commenter. Le secret des mouvements est une des conditions du succès à la guerre.

– « Les Suisses, au commencement de ses guerres de Gaule, ayant envoyé vers lui pour lui demander de leur donner passage au travers des terres des Romains, César, tout en étant décidé à les en empêcher même par la force, leur fit toutefois bon visage et prit quelques jours de délai à leur faire réponse, pour se servir de ce loisir à rassembler son armée. »

Machiavel a beaucoup développé ce chapitre; il y a là une question souvent très discutable. Quoi qu'il en soit, Napoléon, qui ne se faisait aucun scrupule d'employer tous les moyens politiques qui pouvaient servir à ces desseins, employa souvent ce procédé, et d'une manière particulièrement typique dans les débuts de sa campagne de Russie. Occupé à Dresde à éblouir tout un parterre de rois, Napoléon, tout en faisant des ouvertures de paix à l'empereur de Russie, faisait acheminer lentement ses armées vers la Vistule [ces huit mots biffés] afin de pouvoir attendre la bonne saison, celle des fourrages, faisait acheminer lentement ses armées vers la Vistule. [un trait horizontal] [12 dessins]

– « Si César n'était pas fort consciencieux, en cela, de prendre l'avantage sur son ennemi sous le prétexte d'un traité d'accord, il ne l'était pas plus, en ce qu'il ne demandait à ses soldats autre chose que de la vaillance, ni ne punissait d'autres vices que la mutinerie ou la désobéissance. Souvent, après ses victoires, il leur lâchait la bride à toute licence, les dispensant pour quelque temps des règles de la discipline militaire, ajoutant qu'il avait des soldats si bien créés que tout parfumés et musqués; ils ne laissaient pas d'aller furieusement au combat. »

Nos idées sur ce point sont changées. L'armée qui, de mercenaire, est devenue nationale ne doit pas seulement être une école de vaillance, mais encore une école de discipline, de devoir. [un trait horizontal] [16 dessins]

CAHIER 8, F°30

[6 dessins] [un trait horizontal]

Suite des obs[ervations] sur les guerres de César

[un trait horizontal]

– « Là où César parle de son passage du Rhin, il dit qu'estimant indigne de l'honneur du peuple romain qu'il passât le fleuve sur des bateaux, il fit dresser un pont, afin que l'armée passât de pied ferme. Ce fut là qu'il battit ce pont admirable dont il décrit avec affection l'établissement, car César ne s'arrête si volontiers en nul endroit de ses faits, qu'à nous représenter l'adresse de ses inventions en ouvrages d'art. »

On passe un fleuve comme un pont, et suivant les conditions mêmes de la guerre. Mais il est certain qu'on reste stupéfait devant les ouvrages d'art que César a construits, avec des moyens aussi primitifs.

[un trait horizontal] [1 dessin]

« J'ai aussi remarqué que César fait grand cas de ses exhortations aux soldats avant le combat: car où il veut montrer avoir été surpris ou pressé, il allègue toujours cela, qu'il n'eût pas seulement loisir de haranguer l'armée. » L'éloquence militaire de César était fort belle. Nous connaissons l'éloquence militaire du moderne César, de Napoléon, qui s'est fait l'esprit de César. Ses harangues militaires, d'une brièveté voulue, sont admirables de brusquerie, de sûreté. Une attaque ferme, dès les premiers mots: « Soldats, vous êtes nus, mal nourris..., – Soldats, je suis content de vous... », puis, la fin qui laisse l'âme vibrante: « Soldats d'Italie, manqueriez-vous de courage et de constance... », ou encore: « Et alors, la paix que nous ferons sera digne de mon peuple, de vous et de moi. » Toutes ces paroles qui peuvent toucher les ressorts de l'énergie morale sont dans les proclamations militaires de Napoléon, comme elles étaient dans celles de César.

[un trait horizontal]

– « La première fois que César sortit de Rome avec charge publique et arriva en huit jours à la rivière du Rhône, ayant dans son cercle, devant lui, un secrétaire ou deux qui écrivaient sans cesse. Et certes, quand on ne [...]

CAHIER 8, F°30 V°

[...] ferait qu'aller, à peine pourrait-on atteindre à cette promptitude avec laquelle, toujours victorieuse, ayant laissé la Gaule et suivi Pompée à Brindes, il subjugué l'Italie en huit jours, revient de Brindes à Rome, de Rome s'en alla au fin fond de l'Espagne où il surmonte des difficultés extrêmes dans sa guerre contre Afranius et Petreius; de là il s'en retourne en Macédoine, battit l'armée romaine à Pharsale, passa de là en Égypte qu'il subjugué... Parlant du siège d'Avaricum, il dit que c'était la coutume de se tenir nuit et jour près des ouvriers qu'il avait en besogne. En toute entreprise de conséquence, il faisait toujours la découverte lui-même et ne passa jamais son armée en un lieu qu'il n'eût premièrement découvert. »

Nous connaissons la rapidité des mouvements des armées napoléoniennes, et rapidité ne veut pas dire se jeter tête baissée en avant, mais rapidité des mouvements dès qu'ils étaient décidés, que l'opération stratégique était conçue, que la lumière s'était faite dans l'esprit de Napoléon. La rapidité des mouvements, comme le secret de ces mouvements, est une des conditions du succès à la guerre. La campagne de 1796-1797 en Italie, la campagne de 1814, sont des exemples remarquables de la rapidité des conceptions de Napoléon qui fait la guerre en artiste passionné et génial.

[un trait horizontal] [9 dessins]

CAHIER 8, F°31

[1 schéma]

$AB = AC$

$AC^2 = AO^2 - R^2$

$AC^2 = z^2 + OB^2 - R^2 = x^2 + y^2 + z^2 - R^2$

$AB^2 = z^2$

$z^2 = x^2 + y^2 + z^2 - R^2$

$x^2 + y^2 = R^2$

[un trait horizontal]

$\int x dx = x^2/2 \quad \int y dy = y^2/2$

$\int x dx + \int y dy = x^2/2 + y^2/2 = (x^2 + y^2)/2$

[un trait horizontal]

$x^3 + px + q = 0$

$x(x^2 + p) + q = 0$

[19 dessins]

Suite obs [sic] sur les guerres de César
[un trait horizontal]

– « César avait l'habitude de dire qu'il aimait mieux la victoire obtenue par la prudence que la force – dans la guerre contre Petreius et Afranius, la fortune lui présentant une apparente occasion d'avantage, il la refusa, espérant, dit-il, avec un peu plus de longueur, mais moins de hasard, venir à bout de ses ennemis. »

– « César était plus circonspect dans ses entreprises qu'Alexandre, car celui-ci semble rechercher et courir les dangers, comme un impétueux torrent qui choque et renverse sans retenue et sans choix tout ce qu'il rencontre. Il est vrai qu'Alexandre s'était mis à la besogne en la fleur et première chaleur de l'âge, là où César s'y fait, étant déjà mûr et bien avancé; enfin, Alexandre était d'un tempérament plus sanguin, plus colère [sic], plus ardent et augmentait encore cette humeur par le vin dont César était très abstinent. Mais où les occasions et la nécessité se présentaient, il ne fut jamais homme faisant meilleur marché de sa personne que César. »

Bonaparte aussi, comme Alexandre, s'était mis à la besogne dans la fleur de l'âge, mais il avait l'esprit mûri par ses longues méditations.

[un trait horizontal]

– « Ayant entrepris le fameux siège d'Alésia, où il y avait quatre vingt mille hommes pour le défendre, toute la Gaule en outre s'était levée pour faire lever le siège et avait réuni une armée de huit mille chevaux et de deux cent quarante mille hommes de pied; quelle hardiesse et quelle magnifique confiance fut-ce de ne pas vouloir abandonner l'entreprise et se résoudre à se mettre dans une situation aussi difficile. Et cependant, César fut à hauteur de sa tâche, et après avoir vaincu l'armée de secours, il réduisit bientôt aussi les assiégés.

Montaigne fait ici deux remarques d'une vérité surprenante:

– L'une, que les Gaulois, s'étant rassemblés pour attaquer César, ayant fait le dénombrement de leurs forces, résolurent en leur conseil de retrancher une bonne partie de cette grande multitude, de peur qu'elle n'amenât une trop grande confusion. Cet exemple, dit Montaigne, est nouveau, de craindre à être trop, mais, à le bien prendre, il est vraisemblable que le corps d'une armée doit avoir une grandeur modérée et réglée à certaines bornes, soit pour la difficulté de la nourrir, soit pour la difficulté de la conduire et tenir en ordre. »

Avec nos armes modernes, la difficulté se résoud en articulant les membres d'une armée, en leur laissant une certaine indépendance d'action, en appliquant aussi le principe napoléonien: « Se diviser pour marcher et vivre, se concentrer pour combattre. »

CAHIER 8, F°32

« L'autre point, qui semble être contraire à l'usage et à la raison de la guerre [ces onze mots soulignés], c'est que Vercingétorix, qui était nommé chef et général de toutes les parties de la Gaule révoltée, prit parti de s'aller enfermer dans Alésia, or celui qui commande à tout un pays ne se doit jamais engager, qu'au cas de telle extrémité qu'il y allât de sa dernière place et qu'il n'y eût rien plus à espérer qu'en sa défense, autrement un chef doit se tenir libre [ces six mots soulignés], pour avoir la liberté de ses mouvements. »

Tant il est vrai que les grands principes de la guerre, que l'on oublie trop vite à des époques de décadences, restent et demeurent immuables, quelle que soit la constitution des armées.

[34 dessins]

CAHIER 8, F°32 V°

[1 schéma avec un dessin imbriqué] [un trait horizontal]

$AB/AC = 1$

[un trait horizontal] [3 schémas]

$x^2 + y^2 + z^2 = R^2$

[1 schéma avec un dessin imbriqué] [4 dessins]

[un trait horizontal]

[1 schéma avec un dessin imbriqué] [11 dessins]

[2 schémas]

CAHIER 8, F°33

[39 dessins]

CAHIER 8, F°33 V°

[41 dessins dont 3 sont la trace du feuillet précédent]

CAHIER 8, F°34

[19 dessins]

[dans le sens de la longueur]

[5 dessins]

CAHIER 8, F°34 V°

[38 dessins]

CAHIER 8, F°35
[42 dessins]

CAHIER 8, F°35 V°
[15 dessins]
[un trait horizontal]
[1 dessin] [1 schéma]

$AB = cAC$
 $y^2 + (x-a)^2 = c^2[x^2 + (y-a)^2]$
pour $c = 2$
 $y^2 + (x-a)^2 = 4[x^2 + (y-a)^2]$
 $y^2 + (x-a)^2 = 4x^2 + 4y^2 - 8ay + 4a^2$
 $y^2 + x^2 - 2ax + a^2 = 4x^2 + 4y^2 - 8ay + 4a^2$
 $3x^2 + 3y^2 - 2a(4y-x) - 3a^2 = 0$

$x^2 + y^2 - \frac{AB}{AC} a(4y-a) - a^2 = 0$

[un trait horizontal]
[1 schéma]
[8 dessins]

CAHIER 8, F°36
[28 dessins]
[un trait horizontal]
[3 schémas]

$R = vt - gt^2/2$
 $Mv - m'v'^2$ [ill.]
[ill.]

CAHIER 8, F°36 V°
[33 dessins]

CAHIER 8, F°37
[1 dessin] [un trait horizontal] [1 schéma]

$I^O / AB/AC = c$
 $AB = x$
 $AC = OA$ [biffé]
 $EAC = \omega$
 $AC = AE \cos \omega = (AD - ED) \cos \omega$
 $AC = (y - x \operatorname{tg} \omega) \cos \omega$
 $AC = y \cos \omega - x(\sin \omega / \cos \omega) \cos \omega = y \cos \omega - x \sin \omega$
 $x = c(\cos \omega - x \sin \omega)$, soit l'équation d'une droite
[un trait horizontal]
 $2^O / AB + AC = c$
 $x + y \cos \omega - x \sin \omega = c$
 $x(1 - \sin \omega) + y \cos \omega = c$ équation d'une droite
[un trait horizontal] [1 schéma]
 $I^O / AB/AC = c$
 $AB^2 = x^2 + (a - y)^2$
 $AC = y \cos \omega - x \sin \omega$
 $x^2 + (a - y)^2 = c^2 [y \cos \omega - x \sin \omega]^2$ [un mot biffé, ill.] conique
pour $c = 1$

$x^2 + (a - y)^2 = (y \cos \omega - x \sin \omega)^2 = y^2 \cos^2 \omega - 2xy \sin \omega \cos \omega + x^2 \sin^2 \omega$
 $x^2(1 - \sin^2 \omega) + y^2(1 - \cos^2 \omega) - 2ay + 2xysin\omega\cos\omega = 0$
[un trait horizontal]
 $2^O / AB + AC = c$
 $\sqrt{x^2 + (a - y)^2} + y \cos \omega - x \sin \omega = c$
 $x^2 + (a - y)^2 = [c - (y \cos \omega - x \sin \omega)]^2$
 $x^2 + a^2 - 2ay + y^2 = c^2 - 2c(y \cos \omega - x \sin \omega) + y^2 \cos^2 \omega - 2xysin\omega\cos\omega + x^2 \sin^2 \omega$
[un trait horizontal] [3 schémas]

CAHIER 8, F°37 V°
[1 schéma de deux lentilles]
L'image de l'objet a b après son passage à travers la lentille convergente, reçue par un écran, sera une image virtuelle renversée a' b'.
Pour redresser cette image, il faut une deuxième lentille convergente.

[un trait horizontal] [1 schéma avec un dessin imbriqué]
[11 dessins] [un trait horizontal] [1 schéma d'une sphère]
 $z^2 = (a+R)^2 - (x^2 + y^2)$ [sic]
 $z^2 + x^2 + y^2 = R^2$ équation de la sphère
plan tangent en un point x.y.z
 $2x dx + 2y dy - 2y dy/dx$ [sic]
 $z^2 + x^2 + y^2 = (a' + R')^2$

CAHIER 8, F°38
[18 dessins] [un trait horizontal]
À propos d'une exposition de portraits de femmes et d'enfants
[un trait horizontal]

Comment doit-on peindre les femmes? se demandait un jour Léonard de Vinci, et il répondait à sa question en disant qu'il fallait qu'elles fissent paraître dans leur air beaucoup de retenue et de modestie. C'est d'ailleurs ainsi que l'on a compris les portraits des femmes de son temps et d'avant lui; c'était déjà la tradition des primitifs, des Boticelli. Le visage était en général posé de manière à donner une attitude simple et douce, souvent même de profil pur, car rien n'est simple et sérieux comme un profil. Mais, même de face, les portraits de femmes gardaient le même aspect modeste et recueilli. Ce n'est que plus tard, et encore de nos jours, qu'on a cherché souvent une pose affectée. Toujours aussi, les femmes nous présentent leurs mains, car si on n'y lit pas l'avenir, on y lit la race et la beauté. Le peintre nous montre ainsi les femmes en général, dans le plus beau moment de leur destinée, tandis que l'Histoire nous les montre jusque dans leur fin souvent insoupçonnée, et qui vaut mieux ici, du peintre ou de l'historien? J'inclinerais plutôt pour le peintre. C'est peut-être le sens du mot si riche et si exact de Delacroix: « Le poète se sauve par la succession des images, le peintre par leur simultanéité. »
[un trait horizontal] [10 dessins]

CAHIER 8, F°38 V°
[39 dessins]
boîte à
[un mot ill.]
éponge
filtre à café
2 pipes
lunettes
1 verre café
Calendrier
[tous ces mots
biffés]

CAHIER 8, F°39
J'ai rapporté que [biffé] Pasteur s'était servi de cette providentielle maladie du charbon, qui avait la propriété d'être tout à la fois bactérienne et vaccinale, pour étudier l'immunité vaccinale, comme aussi bien l'immunité naturelle, héréditaire, spécifique. Je suivrai M. Duclaux dans ses narrations si suggestives sur les maladies bactériennes. Si l'on prend deux animaux pareils, l'un vacciné contre le charbon, l'autre non, et qu'on leur inocule le charbon, sur l'animal non vacciné, on voit la maladie se dérouler avec tous ses symptômes, pour aboutir à la mort quand les bactériidies ont envahi le sang et désorganisé les tissus. – Chez l'animal vacciné, au contraire, aucun trouble. Chez l'animal vacciné donc, les bactériidies ont été tuées sur place.
– Mais pourquoi? Les hypothèses ont été nombreuses; certains savants ont attribué cette immunité aux humeurs de l'organisme de l'animal vacciné. Cette hypothèse n'est pas complète. Chez l'animal vacciné, on voit bientôt apparaître ces cellules vivantes, les seules de nos tissus qui aient des mouvements propres et qu'on appelle globules blancs ou leucocytes; ces globules saisissent les bacilles dans leurs tentacules et les incorporent dans leurs masses.
Mais pourquoi les leucocytes de l'animal normal ne se comportent-ils pas comme ceux de l'animal vacciné? C'est que ceux-ci ont subi une sorte d'éducation, du fait de la maladie vaccinale. Si paradoxal que le fait paraisse, l'expérience le montre. Ainsi, les cellules de nos tissus, celles qui président à nos fonctions les plus importantes et qui constituent notre nature physique et morale, sont modifiables elles-mêmes, peuvent acquérir une sensibilité qui leur manquait, ou perdre une prédisposition acquise. Si ces observations de M. Duclaux se confirment, pour toutes nos cellules, quelles conclusions ne pourra-t-on pas en tirer pour l'éducation de nos cellules cérébrales! C'est à l'avenir de nous le montrer et quel vaste champ d'espérances s'ouvre ainsi devant les bactériologistes. [un trait horizontal]

CAHIER 8, F°39 V°
[20 dessins]

CAHIER 8, F°40
[49 dessins]

CAHIER 8, F°40 V°
[22 dessins]

CAHIER 8, F°41
23 décembre
Le gouverneur fait connaître au Déporté Dreyfus que c'est à lui de rédiger lui-même les câblegrammes qu'il désire envoyer à son avocat ou à sa famille, que l'ad[ministration] les enverra traduits en mots du code aussi fidèlement que possible, mais qu'elle ne peut pas et ne veut pas se charger de résumer sa pensée, de crainte d'en modifier le sens.
[un trait horizontal] [26 dessins]

CAHIER 8, F°41 V°
[24 dessins]

CAHIER 8, F°42
[39 dessins]

CAHIER 8, F°42 V°
[33 dessins]

CAHIER 8, F°43
[41 dessins]

CAHIER 8, F°43 V°
[12 dessins]

CAHIER 8, F°44
[29 dessins]

CAHIER 8, F°44 V°
[15 dessins]

[33 dessins] [un trait horizontal]

Notes sur une étude sur l'Australie et la Nouvelle-Zélande

[un trait horizontal]

Les possessions anglaises dans le Pacifique du Sud, le continent d'Australie et les grandes îles de la Nouvelle-Zélande, sont l'un des plus beaux monuments du génie colonisateur de la race britannique. La nation les y a beaucoup aidés; sans l'énorme émigration qu'y attirèrent les mines d'or au milieu du siècle, l'Australie ne serait pas ce qu'elle est aujourd'hui. L'Australie est en outre un centre de production d'une activité extraordinaire, le théâtre d'expériences sociales de toutes sortes, elle mérite donc à tous les titres une attention particulière d'où peuvent découler de féconds enseignements.

Nouvelle-Zélande [souligné]. Auckland. Ville anglaise, bien située. Insignifiance de l'élément indigène. La végétation, là où elle subsiste encore, est ce qu'il y a de plus magnifique à la Nouvelle-Zélande. Ce pays, d'une végétation si riche, était, avant l'arrivée des Européens, d'une étonnante pauvreté en animaux – comme mammifères, des rats et les chiens des indigènes. L'introduction du mouton en Nouvelle-Zélande date de moins d'un siècle et il y a admirablement prospéré.

Aujourd'hui, des millions de moutons, des centaines de millions de bœufs et de chevaux peuplent les paturages de cette contrée où les mammifères n'étaient presque pas représentés.

Australie [souligné]. La Nouvelle-Zélande semble un morceau d'Europe jeté dans le Pacifique; c'est à l'Afrique au contraire qu'il faut comparer l'Australie, par des côtes inhospitalières, ses déserts, de même le climat, surtout celui de l'intérieur. Le système fluvial est peu important.

La flore et la faune australiennes sont primitifs – l'eucalyptus est presque le seul arbre australien.

CAHIER 8, F°45 V°

Cependant, cet arbre triste est des plus précieux; grâce à l'eucalyptus, les fièvres paludéennes sont presque inconnues dans presque toute l'Australie, qui est la contrée la plus salubre du monde. La faune, aussi peu variée que la flore, ne comprend que des types inférieurs. Il en est de même des indigènes, qui sont au degré le plus bas de l'échelle humaine; dans quelques années, il ne restera plus des sauvages australiens qu'un souvenir.

L'éblouissante prospérité de l'Australie, depuis qu'on y a trouvé des métaux précieux, avait été préparée et précédée par un développement agricole et pastoral fort important.

Melbourne est la ville qui caractérise le mieux l'Australie, telle que l'ont faite les mines d'or; elle compte aujourd'hui plus de 500 000 habitants.

L'industrie s'est peu développée en Australie, par suite de la rareté de l'eau.

Si ce n'est pas la découverte de l'or qui a fait l'Australie, puisqu'il existait déjà auparavant dans le pays un grand développement agricole et pastoral, il n'en est pas moins vrai qu'elle a singulièrement hâté le développement. L'immigration formidable qui s'est déversée en Australie après la découverte des mines d'or en a fait le pays le plus démocratique du monde, alors qu'il paraissait devoir devenir un pays aristocratique soumis aux influences de grands propriétaires territoriaux. Mais cette exubérante prospérité n'a pas été sans inconvénients.

Lorsque le mouvement ascendant s'est ralenti, puis arrêté, cette société si démocratique a cherché un remède dans les innovations sociales aventureuses. L'avenir seul nous apprendra la valeur de ces innovations, et aussi ne sera-t-il pas inutile de suivre ce fertile champ d'expériences de toutes sortes. [un trait horizontal] [10 dessins]

CAHIER 8, F°46

[18 dessins] [un trait horizontal]

Dans un article sur la colonisation française, je relève quelques observations intéressantes.

On s'est demandé souvent pourquoi notre pays, dont la situation en Amérique et en Asie paraissait si brillante et si pleine de prouesses au XVII^e et au XVIII^e siècle, avait laissé glisser en d'autres mains les fruits de ses explorations, de ses découvertes.

Les causes qui ont amené les échecs de notre première carrière coloniale sont nombreuses – j'ai relevé la cause principale de notre échec en Amérique en parlant de luttes entre les colons français du Canada et les premiers colons anglais – mais on peut cependant les ramener à deux causes principales.

Voici la première. L'auteur de l'article, lisant un jour le Times, y trouva un [un mot ill.] article où, remontant le cours de l'histoire coloniale britannique, l'écrivain anglais s'exprimait en ces termes:

« Si le résultat final obtenu encourage à la persévérance dans les affaires coloniales, les commencements de nos entreprises en Asie, destinées à une fin si triomphante, nous avertissent d'une manière plus significative encore de la patience infinie nécessaire pour le succès. Naufrages et mésaventures sur mer, collisions avec l'autorité métropolitaine, eh... voilà ce qui remplit l'histoire de cette colonisation.

Pendant plus d'un siècle, il n'y avait aucune certitude apparente de l'établissement d'un empire britannique aux Indes. Sous le roi Charles I^{er}, l'Angleterre, bien loin d'être le plus puissant, pouvait être considérée comme le plus faible des trois compétiteurs apparents pour le commerce de l'Est. »

CAHIER 8, F°46 V°

Ce qu'il faut donc retenir de cette déclaration, c'est la prodigieuse lenteur du développement des entreprises coloniales et qu'une patience infinie est nécessaire pour le succès. Ni la vapeur, ni l'électricité, ni aucune des inventions contemporaines n'ont rien changé à ces conditions primordiales de l'œuvre colonisatrice. Sauf des cas exceptionnels, comme la découverte de gisements aurifères d'une immense richesse, toute colonie exige des dizaines d'années pour parvenir à l'âge où elle se suffit.

C'est cette longue persévérance qui nous a surtout manqué dans notre première carrière coloniale.

La seconde cause consiste en ce que nous avons toujours considéré les entreprises coloniales comme un but secondaire, un emploi accessoire et subalterne de notre activité, un objet dont on s'éprend puis qu'on délaisse. Ce n'est pas ainsi qu'on peut réussir, il faut que le développement de nos colonies devienne l'un des sujets les plus persistants de nos soucis nationaux. [un trait horizontal] [18 dessins]

CAHIER 8, F°47

Eau potable [souligné]

L'eau est l'une des nécessités les plus essentielles de la vie organique. D'une part, les maladies infectieuses les plus redoutables sont transmises par l'eau, d'autre part la rigoureuse propreté comme la santé exigent une bonne eau.

Jadis, on ne se préoccupait guère que des qualités physiques de l'eau; aujourd'hui, on se préoccupe surtout de la matière organique et des microbes contenus dans l'eau. Les micro-organismes se développent dans les eaux avec une prodigieuse rapidité; la plupart heureusement sont inoffensifs, les autres sont les microbes pathogènes qui rendent les eaux dangereuses.

Les eaux courantes sont de beaucoup les meilleures, surtout les eaux de source. Les eaux de rivière sont presque toujours polluées; on ne peut se préserver des maladies que ces eaux, comme toutes les eaux stagnantes, communiqueraient infailliblement, que par une ébullition préalable. [un trait horizontal] [25 dessins]

CAHIER 8, F°47 V°

[35 dessins]

CAHIER 8, F°48

[54 dessins]

CAHIER 8, F°48 V°

[10 dessins] [un trait horizontal]

Dans ce document qui m'a été envoyé par la Cour, j'ai constaté des défaillances qui m'ont profondément peiné, mais j'ai constaté non sans bonheur que ces défaillances morales ou de conscience avaient été châtiées. L'armée doit être non seulement une école de devoir, d'honneur, mais encore une école de haute moralité, et ce n'est pas en étouffant les histoires qu'on maintient cette haute moralité – car tout finit par se savoir – mais en frappant sans pitié les défaillances quand elles se produisent. Il en est ainsi d'un diamant qui, brut comme taillé, a la même valeur intrinsèque, mais qui, après avoir été façonné, acquiert une lumière et un éclat incomparables. Tel doit en être de l'armée, et dans un ordre bien inférieur, c'étaient déjà les principes que j'appliquais dans mes modestes fonctions d'officier de troupe. Bon, juste pour les bons serviteurs, prêt à leur prêter tous les secours, moraux et matériels, impitoyable pour les mauvais serviteurs, qu'il n'y a qu'à briser et à jeter dehors. L'armée doit être comme un diamant dont on élague les parties brutes pour en faire ressortir l'éclat et la grandeur, dans toute leur pureté.

Trochu [souligné] par E. Lamy.

Après une popularité immense, Trochu subit la conséquence des défaites inévitables. Trochu représentait cependant une supériorité dans une profession où l'on ne s'élève que par les autres. La guerre n'apprend pas seulement aux hommes vraiment hommes la science de la mort, elle leur apprend aussi une science de la vie. Les continuelles et perpétuelles menaces de la mort, la durée souvent fragile des renommées militaires, les soudaines décisions qu'il faut prendre et les terribles responsabilités qui en découlent, tout évoque la pensée et trempe le caractère. Trochu avait collaboré à presque toutes nos guerres, partisan déterminé des réformes militaires pour lesquelles il avait combattu devant le Second Empire, ses longues méditations avaient mûri une nature déjà pensive et sérieuse; pour Trochu, tout était vanité, sauf le devoir. La supériorité morale était donc immense.

Mais quand on fit appel à Trochu, le territoire était envahi et la France voulait avant tout sauver son territoire et son honneur; elle pouvait encore sauver son honneur, elle l'a sauvé, elle ne pouvait plus sauver son territoire. Tant que Trochu avait eu foi au succès de plans précis et que, pour les exécuter, il y avait encore des forces prêtes, le pouvoir lui avait manqué pour agir et ce pouvoir lui advenait le jour où les désastres prévus par lui avaient détruit les forces. Trochu avait prévu son propre sort; pourquoi, ne croyant pas au succès de la défense, accepta-t-il de la diriger? D'abord parce que parmi les hommes qui connaissaient la guerre et que le pays connaissait, nul ne se leva en prophète de victoire; ensuite parce que la conviction de la défaite n'enlevait rien à la nécessité de la résistance. La persévérance avec laquelle la victoire allait être disputée, même sans espoir, au plus fort, allait être la mesure des énergies de notre race, et plus les moyens matériels feraient défaut, plus la vigueur morale qui maintiendrait la France debout et insoumise en imposerait au monde. C'est cette puissance immatérielle du prestige et de l'honneur que Trochu voulut maintenir intacts.

Il fallait préparer tous les efforts sans en espérer le succès, prodiguer les ressources et les hommes sans s'attarder aux plaintes, dominer toujours d'une volonté inflexible le murmure des lassitudes, des impatiences, des colères, épuiser tout le prestige de son nom, porter tous les fardeaux. Trochu assume cette tâche. Certes, il ne sut souvent ni reconnaître ses erreurs, ni réparer ses fautes, mais il ne s'était pas abusé sur sa valeur morale et, pour persévérer inflexiblement dans le devoir, nul n'eut besoin de moins d'espérance. La France a ainsi donné au monde l'impression qu'elle surmontait, non sous l'affaiblissement des énergies de sa race, mais sous le mauvais emploi de ses forces, sous le mauvais emploi des premiers soldats du monde, et que, par suite, sa défaite a marqué dans son histoire, non l'ouverture d'une ère de décadence, mais un accident passager. L'avenir a montré la justesse de ces prévisions par la rapidité du relèvement national.

[un trait horizontal] [8 dessins]

NEUVIÈME CAHIER

2 FÉVRIER – 1^{er} MARS 1899

Premier feuillet. L. Danjean
Cahier contenant quarante-quatre feuillets
Commencé le 2 février et remis le 1^{er} mars
Le Com[mandan]t Sup[érieur]
Deniel [46 dessins]

CAHIER 9, F°1 V°

Le pessimisme moderne, cette croyance dans l'absolue misère de la condition humaine, se retrouve dans toute son horreur tragique, dans ces tragiques grecs. Le chœur d'Edipe à Colonne répète la maxime attribuée par la légende au dieu prophète Silène: «Ne pas naître est de beaucoup le meilleur choix; le mieux, de beaucoup, ensuite, c'est, quand on est né, de retourner au plus vite là d'où l'on vient.»
[un trait horizontal]
Cette autre maxime de l'Antiquité, loin d'être un encouragement au suicide, comme on a cru le voir souvent, est plutôt un conseil de résignation et de dignité. C'est ainsi que les Stoïciens l'ont compris, car ils y ont vu une expression de leur doctrine. «On enterre ses enfants, on en a d'autres; on meurt soi-même. Et des mortels s'indignent de porter à la terre ce qui est terre! Mais c'est la nécessité qui veut que la vie soit moissonnée. Comme un épi mûr, que l'un vive, que l'autre meure. Pourquoi gémir sur ce qui s'accomplit suivant une loi de la nature? Rien de ce qui est nécessaire ne doit nous paraître cruel.»
[un trait horizontal] [24 dessins]

1 verre à boire
[un mot biffé, ill.]
5 boîtes lait concentré
[un mot biffé, ill.]
[un mot biffé, ill.]
Café
[un mot biffé, ill.]
[un mot biffé, ill.]
[un mot biffé, ill.]
Bougies [biffé]
1 K tabac
allumettes [biffé]

CAHIER 9, F°2

[70 dessins]

CAHIER 9, F°2 V°

[47 dessins]

CAHIER 9, F°3

[48 dessins]

A [lettre ornée]

CAHIER 9, F°3 V°

[29 dessins]

CAHIER 9, F°4

[27 dessins]

CAHIER 9, F°4 V°

En réalité, il n'y a pas d'autre noblesse que la noblesse morale – le noble, c'est l'honnête homme, qu'il soit pauvre ou riche, affublé d'une particule ou non.
[un trait horizontal] [27 dessins]

CAHIER 9, F°5

[24 dessins]

CAHIER 9, F°8

[38 dessins]

CAHIER 9, F°10

[16 dessins]

CAHIER 9, F°5 V°

[24 dessins]

CAHIER 9, F°8 V°

[21 dessins]

À ce tou[ill.]
À ce tournant de notre histoire, il faut à notre pays une politique extérieure discrète mais ferme, en un mot, une politique tout à la fois fine et fière. De même pour notre politique intérieure, qui ne doit être ni une politique de faiblesse comme on l'a vue souvent, car alors on est à la merci de tous les partis, ni une politique de force ou de violence, de soubresauts, absolument contraire à notre tempérament, mais une politique sage, de sang froid [sic], de calme et d'équité, mais en même temps de fermeté, en un mot, une politique de caractère.
[un trait horizontal]
Une politique où les intérêts personnels, les coteries, sont seuls en jeu est une politique désastreuse. La politique est un art très délicat, très difficile, qui consiste à saisir les vraies aspirations d'un peuple, à deviner les grands besoins d'une nation pour les conduire et mener cette nation à l'hégémonie du monde.
[un trait horizontal]

CAHIER 9, F°6

[31 dessins]

CAHIER 9, F°9

[48 dessins]

A

CAHIER 9, F°6 V°

[36 dessins]

[2 dessins]

CAHIER 9, F°9 V°

[51 dessins]

CAHIER 9, F°7

[33 dessins]

CAHIER 9, F°7 V°

[25 dessins]

CAHIER 9, F°10 V°

[55 dessins]

CAHIER 9, F° 11

L'art du XVIII^e siècle [souligné]

La pensée de Vauvenargues « Quelques auteurs traitent la morale comme la nouvelle architecture, où l'on cherche avant toute chose la commodité » indique bien la transformation qui s'opère dans l'architecture au lendemain de la mort de Louis XIV. On voulait moins de grandeur, moins d'apparat et plus de commodité.

[un trait horizontal] [44 dessins]

CAHIER 9, F° 11 V°

J. [sic] Proudhon [souligné]

Subit l'influence de Rousseau, peut-être bien celle de Hegel. Sa méthode consiste en ceci : dans tout sujet, il pose d'abord la thèse, puis l'antithèse d'où il déduit la synthèse.

Ainsi, il pose comme thèse la liberté, puis vient l'antithèse qui est l'autorité également nécessaire – il en déduit sa doctrine, la synthèse de ces deux idées, qui est la fédération. Aussi, Proudhon a-t-il déplu à tous les partis et n'a-t-il pu faire école, car tout en étant logicien rigoureux, il conserve quelque chose de toutes les doctrines.

Proudhon est très respectueux du droit individuel, de l'individualisme, mais comme, dit-il, ces droits de tous les individus sont égaux – ce qui serait vrai si tous les individus étaient parfaitement semblables –, il ne trouve que dans l'association la solution satisfaisante de tous les problèmes. Mais dans cette association, il y faut [un mot ill.] une direction admettant aussi que les droits individuels soient égaux – à qui incombera cette direction ? Proudhon reste secret sur ce point. [un trait horizontal] [21 dessins]

CAHIER 9, F° 12

Des livres, d'après Montaigne

[un trait horizontal]

Je me doute bien, dit Montaigne, qu'il m'arrive souvent de parler de choses qui sont bien mieux traitées chez les maîtres du métier. Je fais ici purement l'essai de mes facultés naturelles et nullement des facultés acquises.

Je ne cherche aux livres qu'à me donner le plaisir d'un honnête amusement... ou, si j'étudie, je n'y cherche que la science qui traite de la connaissance de moi-même, et qui m'instruit à bien mourir et à bien vivre... Si un livre me fâche, j'en prends un autre...

Je dis librement mon avis de toute chose, voire même de celles qui surpassent à l'aventure une suffisance et que je ne tiens aucunement être dans une juridiction – ce que j'en opine, c'est aussi pour déclarer la mesure de ma vue sur la mesure des choses... Mais pour suivre ma route, il m'a toujours semblé qu'en la poésie, Virgile, Lucrèce, Catulle et Horace tiennent de très loin le premier rang... J'aime aussi Lucain et le pratique volontiers, non tant pour son style que pour sa valeur propre, et la vérité de ses opinions et de ses jugements...

Pour Cicéron, les ouvrages qui servent chez lui à mon dessein, ce sont ceux qui traitent de la philosophie spécialement morale. Mais à confesser hardiment la vérité, sa façon d'écrire me semble ennuyeuse – ses préfaces, définitions, partitions, consomment la plupart de son ouvrage – ce qu'il y a de vif et de moelle est étouffé par ces longs apprêts... Pour moi, tous ces développements logiciens et aristotéliques sont hors de propos ; je veux qu'on commence par le dernier point – j'entends assez ce que c'est que Mort [sic] et Volupté [sic] – qu'on ne s'amuse pas à les anatomiser. Je cherche des raisons bonnes et fermes... ni les subtilités grammairiennes, ni l'ingénieuse contexture de paroles et d'argumentations n'y servent...

[un trait horizontal] [11 dessins]

A [lettre ornée]

CAHIER 9, F° 12 V°

[5 dessins] [cinq lignes biffées, ill.]

[un trait horizontal]

[16 dessins] [un trait horizontal]

Les faits apportent toujours pour chacun de nous la forme que notre pensée leur prête.

[un trait horizontal]

CAHIER 9, F° 13

[1 schéma] [2 dessins imbriqués dans un schéma] [44 dessins]

CAHIER 9, F° 13 V°

[6 dessins]

Le seul triomphe véritable est celui que peuvent avouer la bonne foi et l'honneur. [un trait horizontal]

[21 dessins]

CAHIER 9, F° 14

[52 dessins]

CAHIER 9, F° 14 V°

[34 dessins]

CAHIER 9, F° 15

[44 dessins]

CAHIER 9, F° 15 V°

[42 dessins]

CAHIER 9, F° 16

[68 dessins]

CAHIER 9, F° 16 V°

[40 dessins]

La Russie. Les héritiers de Pierre le Grand.

[un trait horizontal]

Si Pierre le Grand, luttant contre les influences de la vieille Russie, parvint à créer un grand empire, il ne sut pas former un héritier. De sa première femme, il avait eu le tsarévitch Alexis.

Mais celui-ci, abandonné à l'influence naturelle, subit toutes les influences de la vieille Russie. En vain, Pierre le Grand, au retour de son premier voyage en Europe, relègue sa femme dans un monastère et tente de prendre en main l'éducation de son fils. Celui-ci reste ce qu'il était : un être indolent de corps et d'esprit, surnois, en retard de deux siècles. Dans les personnes du tsar et du fils, c'est l'honorable Russie et l'ancienne Moscovie qui restent en présence ; le dénouement de la lutte entre eux sera tragique.

Le tsar s'était remarié, et sa nouvelle femme lui donnait un fils, Pierre Péetrovitch. La réalité allait s'envenimer. Le tsarévitch trempa dans tous les complots de la vieille Russie, conspirant contre l'œuvre de Pierre le Grand. La répression fut terrible ; elle atteignit le tsarévitch lui-même. Il mourut dans sa prison, sous les tortures. [un trait horizontal] [49 dessins]

CAHIER 9, F° 17 V°

[38 dessins]

CAHIER 9, F° 18

Catherine II de Russie

[un trait horizontal]

Les favoris avaient pris une grande influence en Russie sous le règne de femmes d'habitudes libres ; ils en prirent encore davantage sous la Grande Catherine. Au début de son règne, elle choisit bien ses amants, ce sont ses hommes d'action, ses ministres d'État. Plus tard, ils sont presque insignifiants, quelquefois même nuisibles.

Dès cinq frères Orlov, deux furent ses amants ; du premier, elle ne put rien faire. Notre chargé d'affaires en Russie avait dit de lui : « C'est un fort bel homme... C'est d'ailleurs, dit-on, une bien grande bête. »

Le second, par contre, Alexis Orlov, fut le héros de Tchesmé. Un autre favori, qui eut une grande influence, fut Potemkine. De son éducation première, il garde tout à la fois les mœurs du soldat aventureux et intrépide, du satrape, et celles du moine épris de renoncement. Potemkine ne fut pas, comme beaucoup d'autres favoris, parmi les filles entretenues, comme on les appelait, il fut souvent le maître, dictant ses volontés. Quand il fut répudié, il reçut pour son lot le gouvernement de toute la Russie du Sud.

Au début du règne de Catherine, on assiste à une curieuse tentative de consultation nationale, ce qui était plus que nouveau en Russie. Les représentants des provinces de l'Empire sont réunis au Kremlin, à Moscou, pour confectionner un code, et Catherine leur fait distribuer son instruction pour la confection d'un nouveau code. Cette instruction était faite d'emprunts à Montesquieu et à Beccaria, comme le dit d'ailleurs elle-même Catherine II écrivant à d'Alembert : « Vous y verrez (dans son instruction) comme, pour l'utilité de mon empire, j'ai pillé le président de Montesquieu, sans le nommer. J'espère que si, dans l'autre monde, il me voit travailler, il me pardonnera ce plagiat, pour le bien de vingt millions d'hommes qui doit en résulter... Son livre est un bréviaire. »

À la vérité, dans cette instruction, il y avait, comme dit Panine, des maximes à renverser les murailles, comme celle-ci : « La nation n'est pas faite pour moi, c'est moi qui suis faite pour la nation. »

Mais tout cela ne dura pas. Ces propositions écrites par les représentants devenaient trop libres. Catherine II prorogea l'assemblée ; elle ne devait plus jamais être réunie.

Catherine II, tout comme Frédéric II, protégea le monde des lettres et des philosophes français, et elle sut même tirer meilleur parti que lui de ce monde d'auteurs sur l'opinion de l'Europe. Elle entretenait avec Voltaire une longue correspondance, sut attirer Diderot à Saint-Pétersbourg. Le baron Grimm, un Allemand presque francisé qui habitait Paris, fut l'intermédiaire habituel de Catherine avec la France intellectuelle. Elle laissa elle-même des mémoires, elle avait pris pour devise : Nulla dies sine linea [pas un jour sans une ligne].

CAHIER 9, F° 18 V°

La politique de Catherine II fut d'abord pacifique – tout lui commandait la prudence. Cependant, l'État polonais-lithuanien était arrivé au dernier degré de dissolution, l'anarchie y était complète quand mourut Auguste III.

À qui la succession serait-elle donnée ? Catherine II proposa son ancien favori Poniatowski ; Frédéric II l'agréa sans discussion. Mais à Vienne, on s'inquiète du rapprochement de ces deux cours, sans rien viser cependant de définitif. La France s'abstenait. Le démembrement de la Pologne entre ses trois puissants voisins commençait.

[un trait horizontal] [25 dessins]

CAHIER 9, F°19
[44 dessins]

CAHIER 9, F°19 V°
L'empereur Maximilien, nous raconte Montaigne, était prince doué de tout plein de grandes qualités et, entre autres, d'une beauté de corps singulière – mais, parmi ses humeurs, il avait celle-ci, bien contraire à celle des princes qui, pour dépêcher les plus importantes affaires, font leur trône de leur chaise percée – c'est qu'il n'eut jamais de valet de chambre si privé à qui il permît de le voir en sa garde-robe. Et, ajoute très délicatement Montaigne, moi qui ai la bouche si effrontée, je suis pourtant par nature touché de cet acte et si ce n'est grande force de nécessité, je ne communique guère aux yeux de personne les membres et actions que notre coutume ordonne être couverts... En langage moderne, ceci peut se traduire: qui se respecte soi-même, commence par respecter la vie intime d'autrui. [un trait horizontal] [27 dessins]

CAHIER 9, F°20
[32 dessins]

CAHIER 9, F°20 V°
[43 dessins]
A [lettre ornée]
a d a d
ad ad

CAHIER 9, F°21
[31 dessins]

CAHIER 9, F°21 V°
[42 dessins]

CAHIER 9, F°22
[41 dessins]

CAHIER 9, F°22 V°
[1 schéma]
 $AB-AC=a$
 $AB^2=y^2+(x-a)^2$
 $AC=x$
 $\sqrt{y^2+(x-a)^2}=x+a$
 $y^2+(x-a)^2=(x+a)^2$
 $y^2+x^2-2ax+a^2=x^2+2ax+a^2$
 $y^2=4ax$ parabole
[35 dessins]

CAHIER 9, F°23
[65 dessins]

CAHIER 9, F°23 V°
[32 dessins]

CAHIER 9, F°24
[34 dessins]
La partie essentielle du programme d'une bonne et solide éducation, c'est de former un bon jugement, c'est-à-dire une raison qui aille à la vérité, une conscience qui aille au bien. [un trait horizontal]
[1 schéma] [20 dessins]

CAHIER 9, F°24 V°
[45 dessins]

CAHIER 9, F°25
[59 dessins]

CAHIER 9, F°25 V°
[26 dessins]

CAHIER 9, F°26
[62 dessins]

CAHIER 9, F°26 V°
[28 dessins]

CAHIER 9, F°27
[44 dessins]

CAHIER 9, F°27 V°
[71 dessins]
a d

CAHIER 9, F°28
[45 dessins]

CAHIER 9, F°28 V°
[38 dessins]

CAHIER 9, F°29
[67 dessins]

CAHIER 9, F°29 V°
[61 dessins]

CAHIER 9, F°30
[50 dessins]

CAHIER 9, F°30 V°
[33 dessins]

CAHIER 9, F°31
[61 dessins]

CAHIER 9, F°31 V°
En réponse à son câble, faire connaître [biffé] à la cour que, quant à moi, n'ai rien à ajouter à mon interrogatoire du 5 janvier; que je croyais que la cour désirait des explications complémentaires; que c'est moi qui suis ent[ièremen]t à la disposition de la cour à qui je m'en remets l'âme rassurée et confiante du soin d'accomplir sa haute mission [ces sept mots biffés] de suprême justice que j'en remets à la haute autorité de la cour du soin d'accomplir sa noble mission de suprême justice. [33 dessins]

CAHIER 9, F°32
[45 dessins]

CAHIER 9, F°32 V°
[37 dessins]

CAHIER 9, F°33
[48 dessins]

CAHIER 9, F°33 V°
[57 dessins]

CAHIER 9, F°34
[51 dessins]

La politique ne saurait être une question de parti, ni une lutte où les intérêts personnels sont seuls en jeu – la politique est art très délicat, qui consiste à deviner les grands besoins d'une nation, à pressentir ses aspirations pour les diriger et les conduire à l'hégémonie du monde. [un trait horizontal]

CAHIER 9, F°34 V°
[36 dessins et la trace
de l'encre du feuillet précédent]

CAHIER 9, F°35
[44 dessins]

CAHIER 9, F°35 V°
[54 dessins]

CAHIER 9, F°36 V°

Comme l'a dit Descartes, il faut savoir rendre justice à soi-même, pour les qualités comme pour les défauts. Cela est encore plus vrai pour la nation. Le devoir pour notre pays est de nous maintenir haut. La France est une de ces nations qui doivent se souvenir que noblesse oblige.

[un trait horizontal]

On oublie d'ailleurs trop souvent que le caractère irrationnel n'est pas toujours le mieux exprimé par la foule mais qu'il y a une élite naturelle qui, mieux que tout le reste, représente l'âme d'un peuple entier, sa pensée la plus profonde et sa volonté la plus essentielle

[un trait horizontal] [44 dessins]

Une qualité native de la race française, c'est le rationalisme, c'est dire le rôle directeur et prépondérant de la raison. Déjà, chez les Romains, la raison avait posé la forme de la législation universelle. La France a porté le rationalisme, l'intellectualisme à sa plus haute puissance, en les dégageant de l'intérêt politique ou religieux et en lui donnant une portée philosophique.

CAHIER 9, F°40

Le patrimoine qui nous est commun à tous, ce patrimoine national que nous ont légué tous ces grands esprits de notre pays, quel est-il? Que nous enseignent-ils depuis Montaigne? Il n'est pas un écrit de Voltaire qui ne soit en même temps un art. Montesquieu, Rousseau, de quoi nous parlent-ils? Du plus de Justice et de plus de Vérité.

[1 dessin]

Il avait [trois mots biffés, ill.] l'ardeur dont le cœur s'échauffe et se remplit quand la pensée se fixe sur les grandes idées de droit, de Justice et de Vérité qui sont notre patrimoine national [une ligne biffée, ill.] dont nous ont entretenu tous nos grands esprits, et qui depuis des siècles font [trois mots biffés, ill.] la suprématie de la pensée française.

[neuf lignes biffées, ill.]

Ce sera l'honneur d'un grand pays de savoir faire reluire aux yeux de tous les éblouissantes fi[gures] de la justice et de la vérité. Et puis, il est une force qui doit être la même pour tous, grands et petits, dans les malheurs et dans les revers, qui fait dominer tout. C'est celle que l'on puise dans le miroir qui suit tout, qui s'appelle la conscience, celle qui se puise dans le sentiment qui doit être inébranlable, celui du devoir. [1 schéma] [91 dessins]

CAHIER 9, F°40 V°
[41 dessins]

CAHIER 9, F°41
[58 dessins]

CAHIER 9, F°42
[73 dessins]

CAHIER 9, F°43
[61 dessins]

CAHIER 9, F°41 V°
[52 dessins]

CAHIER 9, F°42 V°
[51 dessins]

CAHIER 9, F°43 V°
[44 dessins]

CAHIER 9, F°44
[61 dessins]

CAHIER 9, F°44 V°

Pour certaines âmes fortes, les épreuves sont comme la guerre – non seulement une science de la mort, mais encore une science de la vie. Il est dans toutes les circonstances critiques. Hommes d'État ou chefs d'armée. C'est dans la conscience de son devoir qu'on puise sa force inébranlable. [lignes recouvertes de 4 dessins]

[un trait horizontal] [13 dessins] [un trait horizontal]

Un mot de Montaigne [souligné]

Si nous nous amusions parfois à considérer et à employer le temps que nous employons [sic] à contrôler autrui et à connaître les choses qui sont hors de nous, que nous employassions le temps à nous sonder nous-mêmes, nous en tirerions grand profit et utiles leçons... [un trait horizontal] [37 dessins]

CAHIER 9, F°37 V°
[46 dessins]

CAHIER 9, F°38
[65 dessins]

CAHIER 9, F°38 V°
[57 dessins]

CAHIER 9, F°39
[62 dessins]

CAHIER 9, F°39 V°
[44 dessins]

DIXIÈME CAHIER

1^{er} MARS – 16 MARS 1899

Dixième Cahier, Premier feuillet

L Danjean

[114 dessins]

[dans le sens de la longueur] Cahier contenant vingt feuillets

commencé le 1^{er} Mars 1899 et remis le 16 Mars

le commandant supérieur Deniel

CAHIER 10, F°1 V°

[49 dessins]

CAHIER 10, F°2

Propos d'un solitaire [souligné]

Le but essentiel d'une bonne éducation, c'est de former un bon jugement, c'est-à-dire une raison qui aille à la vérité, une conscience qui aille au bien.

[un trait horizontal]

Il est des procédés excellents en guerre, en art, comme au moral, mais qui ne sont ni à la portée de tous, ni à l'usage de tous. Quand on les [deux mots biffés, ill.] sans tact ni discernement, on aboutit à des énormités.

[un trait horizontal]

Il est des appréciations qui n'atteignent et ne diminuent que ceux qui les expriment.

[un trait horizontal]

C'est par l'activité, l'énergie, la bonté, en un mot, c'est en étant de sens droit et d'âme haute que la personnalité morale est intéressante. C'est une vérité élémentaire. [lignes biffées]

C'est par l'activité, l'énergie, la bonté, en un mot, c'est en étant de sens droit et d'âme haute que la personnalité morale est intéressante.

[un trait horizontal]

Une des délectations esthétiques les plus hautes et faites pour étonner, quand la pensée s'y arrête, est celle qu'on éprouve à l'audition des œuvres symphoniques des grands maîtres de l'art musical.

[un trait horizontal]

Pour bien sentir les effets de la beauté des choses, non seulement par les yeux, mais encore par le cœur, il ne suffit pas de les bien voir, il faut surtout les bien aimer.

[un trait horizontal]

Les hommes sont vulgaires dans la proposition où ils manquent de tact.

[un trait horizontal]

Il n'est pas de cœur honnête qui ne s'échauffe et ne se remplit quand la pensée se fixe sur ces deux grandes idées de Justice et de Vérité qui sont notre patrimoine national.

[un trait horizontal]

La raison détermine ce qui est vrai, la passion de l'humanité, ce qui est bon.

[un trait horizontal][dix lignes biffées, ill.]

CAHIER 10, F°2 V°

La sensibilité aux choses de l'esprit et du cœur donne la mesure de ce qu'il y a en nous, tout à la fois de plus puissant et de plus noble.

[un trait horizontal]

La vérité est toujours simple, car le simple est le fond des choses.

[un trait horizontal]

Il ne faut pas mépriser les détails, mais ne pas s'y perdre. Si le simple est le fond de tout, il faut parfois du génie pour le trouver.

[un trait horizontal]

L'intelligence ne suffit pas sans le caractère; c'est par le caractère qu'on gouverne la fortune.

[un trait horizontal]

Dans les heures noires, la musique, comme le sourire de la femme, console.

[un trait horizontal]

Il faut se pencher souvent sur les misères de ceux d'en bas. Cela les rend plus forts, cela les rend meilleurs.

[un trait horizontal]

Il faut toujours employer toute sa force à suivre notre raison.

[un trait horizontal]

L'esprit de géométrie n'empêche pas l'esprit de finance. Les Pascal et les Descartes ne furent-ils pas tout à la fois de grands géomètres et de fins penseurs?

[un trait horizontal]

Le caractère de l'intellectualisme français, c'est la clairvoyance et la justesse, en un mot, le bon sens.

[un trait horizontal]

Quelle que puisse être notre admiration pour l'Antiquité grecque et latine, cette dernière ne saurait égaler notre triomphante lignée littéraire, depuis Rabelais, Montaigne, Bossuet, Voltaire, Montesquieu, Rousseau, Mérimée, Michelet, Renan et Taine...

[un trait horizontal]

C'est la pensée qui fait le Génie. La forme n'est que la Beauté de l'expression de la pensée.

[un trait horizontal]

Le seul triomphe véritable est celui que peuvent avouer la bonne foi et l'honneur.

[un trait horizontal] [texte au crayon sur les armées révolutionnaires, ill.]

CAHIER 10, F°3

[64 dessins]
Il est des âmes [ce mot biffé] qui
n'ont qu'un soulagement.
Château de Sans-Souci.
Fais héroïquement ta lourde
tâche (de Vigny).
[cinq mots biffés, ill.] Dans une
âme haute, les choses vulgaires
ne pourront trouver place.
(Chatterton par A. de Vigny)
[3 dessins]
Le juste opposera le dédain
Et ne répondra que par le froid
silence. (A. de Vigny)

CAHIER 10, F°3 V°

[59 dessins]

CAHIER 10, F°4

[17 dessins] [un trait horizontal] [2 schémas]
 $AB+AD+AC=2a$
 $AB^2=z^2+BE^2=z^2+y^2+(x-p)^2$
 $AD^2=z^2+y^2+DE^2=y^2+]$ [ces trois lignes biffées]
 $AB+AD+AC=2a$
 $AC^2=z^2+CE^2=z^2+y^2+(x-p)^2$
[biffé] $AB^2=y^2+x^2+(z-p)^2$
 $AD^2=z^2+DE^2=z^2+x^2+(y-p)^2$
 $AB=y^2+BG^2=y^2+x^2+(z-p)^2$ [sic]
 $\sqrt{z^2+y^2+(x-p)^2}+\sqrt{z^2+x^2+(y-p)^2}+\sqrt{y^2+x^2+(z-p)^2}=2a$
$$\sqrt{z^2+y^2+(x-p)^2}=2a-\frac{\sqrt{\alpha}}{\sqrt{z^2+x^2+(y-p)^2}+\sqrt{y^2+x^2+(z-p)^2}}$$

$$z^2+y^2+(x-p)^2=4a^2-4a\sqrt{\alpha+z^2+x^2+(y-p)^2+y^2+x^2+(z-p)^2}-2\frac{\sqrt{\beta}}{\sqrt{z^2+x^2+(y-p)^2}}$$

$$\frac{\sqrt{Y}}{\sqrt{y^2+x^2+(z-p)^2}}$$

 $(x-p)^2-(y-p)^2-(x-p)^2-2x^2=4a^2-4a\sqrt{\alpha}-2\sqrt{\beta}\sqrt{Y}$
 $x^2-2px+p^2-y^2+2py-p^2-z^2+2pz-p^2-2x^2=4a^2-4a-2$
 $2p(y+z-x)-z^2-y^2-p^2=4a^2-4a\sqrt{\alpha}-2\sqrt{\beta}\sqrt{Y}$
 $2py+2pz-2px-x^2-y^2-p^2=4a^2-4a\sqrt{\alpha}-2\sqrt{\beta}\sqrt{Y}$
 $-(z-p)^2+2py-2px-y^2=\dots$
[5 dessins]

À propos des œuvres à thèse
Il est un sentiment naturel à l'homme, c'est la révolte contre l'injustice, contre la force – tant que le sentiment reste dans les limites, il n'y a rien à dire – mais trop souvent, ce sentiment dégénère en révolte contre la puissance, contre la grandeur, puis enfin, il descend de plus en plus bas et devient une révolte contre la beauté, contre le génie, contre l'esprit, contre toutes les noblesses morales, ce sentiment, en devenant si bas, devient alors mauvais et vil. C'est pourquoi il faut surtout se pencher sur ceux d'en bas, les soutenir moralement aussi bien que matériellement. Cela les rend plus forts, cela les rend meilleurs.

CAHIER 10, F°4 V°

[79 dessins]

CAHIER 10, F°5

[92 dessins]
Sic non vobis [ainsi, non pas pour vous] G B

CAHIER 10, F°5 V°

Un propos de Montaigne [souligné]
D'où vient cela, qu'il se soit trouvé si peu d'hommes qui aient maintenu même volonté et même progrès en ses mouvements publics, et que nous le voyons, tantôt n'aller que le pas, tantôt y courir à bride abattue? Les mêmes hommes tantôt gâtent nos affaires par leur violence et leur âpreté, tantôt, par leur froideur, mollesse et pesanteur? Si ce n'est qu'ils y sont poussés par des considérations particulières et casuelles, selon la diversité desquelles ils se remuent.
[un trait horizontal]

CAHIER 10, F°6

[64 dessins]

CAHIER 10, F°6 V°

[110 dessins]

CAHIER 10, F°7

[110 dessins]

CAHIER 10, F°7 V°

[63 dessins]

CAHIER 10, F°8

[1 schéma]

$AB^2 = y^2 + (x-a)^2$

$AC^2 = x^2 + (y-a)^2$

$AB = \sqrt{y^2 + (x-a)^2}$

$AC = \sqrt{x^2 + (y-a)^2}$

$\sqrt{y^2 + (x-a)^2} + \sqrt{x^2 + (y-a)^2} = 2a$

$y^2 + (x-a)^2 = 4a^2 - 4a\sqrt{x^2 + (y-a)^2} + x^2 + (y-a)^2$

$y^2 + x^2 - 2ax + a^2 = 4a^2 - 4a\sqrt{x^2 + (y-a)^2} + x^2 + y^2 - 2ay + a^2$

$-2ax = 4a^2 - 4a\sqrt{x^2 + (y-a)^2} - 2ay$

$2ay - 2ax = 4a^2 - 4a\sqrt{x^2 + (y-a)^2}$

$y - x = 2a - 2\sqrt{x^2 + (y-a)^2}$

$\sqrt{x^2 + (y-a)^2} = 2a - (y-x)$

$x^2 + (y-a)^2 = a^2 - a(y-x) + \frac{(y-x)^2}{4}$

[42 dessins]

CAHIER 10, F°8 V°

[46 dessins]

CAHIER 10, F°9

[66 dessins]

CAHIER 10, F°9 V°

[55 dessins et des traces d'encre du feuillet précédent]

CAHIER 10, F°10

[71 dessins]

CAHIER 10, F°10 V°

[2 schémas]

$a = v/3$ [sic]

$a/v^3 = c$

$a^2 = y^2 + (x-p)^2$

$c^2v^3 = y^2 + x^2 - 2px + p^2$

$x^2 + y^2 - 2px = c^2v^3 - p^2$

Courbe décrite par un mobile A attiré par une force proportionnelle au cube de la vitesse. La courbe décrite est une ellipse.

[un trait horizontal] [1 schéma]

La force centrifuge d'un mobile A qui se meut librement dans une courbe est, en un point qqc [sic] de cette courbe, égale au carré de la vitesse divisé par le rayon de courbure. [sic]

$F = v^2\rho$

[27 dessins]

CAHIER 10, F°11

[85 dessins]

CAHIER 10, F°11 V°

[49 dessins]

CAHIER 10, F°12

[61 dessins]

CAHIER 10, F°12 V°

[58 dessins]

CAHIER 10, F°13

[60 dessins]

CAHIER 10, F°13 V°

[1 schéma]

$a/F = c$

$a = Fc$

$x^2 + y^2 = a^2 = F^2c^2$

[61 dessins]

CAHIER 10, F°14

[79 dessins]

CAHIER 10, F°14 V°

Il est impossible, nous dit Montaigne, de traiter de bonne foi avec un sot. Le fruit de disputer ainsi, c'est perdre et anéantir la vérité.

Ainsi, Platon prohibe cet exercice aux esprits ineptes et mal nés. À quoi faire vous mettez-vous à discuter ce qui est, avec celui qui n'a ni pas, ni allure qui vaille? J'aime, dit-il, et honore le savoir en ceux qui l'ont, et en son vrai usage, c'est le plus noble et le plus puissant acquêt des hommes; mais en ceux-là, et il en est un nombre infini de ce genre, qui en établissent leur fondamentale suffisance et valeur, qui jugent suivant leurs passions et non suivant leur raison, qui n'usent de leur esprit [un mot biffé, ill.] que pour faire le mal, oh! en ceux-là, je le hais, si je l'ose dire, bien plus que la bêtise...

La doctrine est chose de qualité à peu près indifférente, très utile, accessoire à une âme bien née, pernicieuse à une autre âme et dommageable, ou plutôt, dit Montaigne, c'est chose de précieux usage, mais qui ne se laisse pas posséder à vil prix – en quelques mains c'est un sceptre, en quelques autres, une marotte.

[un trait horizontal] [3 dessins]

CAHIER 10, F°15

[38 dessins]

Il y a deux sortes de méchanceté, la méchanceté voulue, la méchanceté bêtise qui n'inspire que la pitié. Il faut toujours être enclin à ne voir que cette dernière.

[paragraphe entièrement biffé] [deux lignes biffées, ill.]

Cette plume est déplorable pour écrire. [quatre lignes biffées, ill.]

CAHIER 10, F°15 V°

[53 dessins]

Menus propos d'un solitaire [souligné]

Aimer la vérité pour elle-même, chercher à la connaître, se plaire à l'entendre, s'efforcer à la propager...

[un trait horizontal]

C'est par le travail, l'étude, la méditation, l'amour de la patrie et de l'humanité, le besoin de la justice et de la liberté, que le pouvoir doit s'exercer dans l'intérêt de tous.

[un trait horizontal]

La liberté de chacun a cependant pour limite la liberté des autres.

[un trait horizontal]

Il n'y a qu'une voie très droite qui est en toute occasion de chercher et de poursuivre fermement la liberté.

[un trait horizontal]

Comme dit Montaigne, ne chercher aux livres qu'à s'y donner du plaisir par un honnête amusement, la science aussi, qui traite de la connaissance de soi-même. Donner librement son avis de toutes choses plutôt pour déclarer la mesure de sa vue que pour donner la mesure des choses qui sont souvent mieux traitées chez les maîtres du métier.

[un trait horizontal]

Les enfants provoquent toujours l'attendrissement – soit parce qu'ils pleurent, car alors on pense à l'amertume trop peu connue souvent et dont on se préoccupe trop peu de ces chers petits êtres –, soit lorsqu'ils jouent et s'amusent avec l'insouciance gâtée de leur âge, car alors on songe combien la vie, même la plus heureuse, renferme d'étapes douloureuses.

[un trait horizontal]

« L'idée que je me fais du paradis, disait un jour Victor Hugo, c'est un endroit où les parents sont toujours jeunes et les enfants toujours petits. »

[un trait horizontal]

L'enfant impose d'inexorables devoirs – pour lui, on doit l'armer pour la bataille de la vie – pour les autres, on doit le rendre bon, juste, utile.

[un trait horizontal]

De lui-même, le peuple veut le bien, mais souvent, il ne le voit pas. Il faut donc lui apprendre à savoir, à connaître ce qu'il veut.

[un trait horizontal]

Être heureux si l'on peut, c'est la sagesse – rendre les autres heureux, c'est la vertu.

[un trait horizontal]

La vertu doit être gaie et souriante, c'est sottise que de vouloir la vertu grave et ennuyeuse. L'animal le plus grave est l'âne, le poisson le plus grave est l'huître.

[un trait horizontal]

L'amour est la loi de la nature. Amour des choses ou amour des hommes, car l'amour ennoblit tout. Et il faut prêcher cet amour – le vrai amour – amour pour le courage, pour le talent, pour tous les héroïsmes, pour toutes les noblesses, pour toutes les grandeurs réelles.

[un trait horizontal]

Entre les vertus, il faut préférer les plus excellentes aux plus apparentes.

[un trait horizontal]

Ce qui est intéressant dans la personnalité humaine, c'est la vie du cœur, la vie de la pensée.

[un trait horizontal]

Le fondement naturel, psychologique de la foi est le désir de bonheur que l'homme ne peut retrancher de son cœur et qui, presque toujours déçu par les réalités brutales de la vie, fait qu'il ne finit plus que subsister dans ce domaine du désir et lui fait placer hardiment son espérance en sûreté, dans l'inconnaissable, en dehors, par conséquent, de la vie et du temps.

[un trait horizontal]

Les travers, les passions, les méchancetés souvent gratuites sont des erreurs du jugement, choquent la raison et sont justiciables de la pitié.

[un trait horizontal]

L'unité d'une vie est le dévouement sans défaillance au devoir, sous toutes les formes où successivement il se présente.

[un trait horizontal]

L'histoire des grands cœurs, c'est l'histoire de leurs déceptions grandes et petites – n'en avoir que de petites, c'est le bonheur.

[un trait horizontal]

Le silence est le châtiment qu'on réserve à ce qu'on trouve de vil et de bas dans la vie.

[un trait horizontal]

Les œuvres où le pathétique naît d'une angoisse physique, devant la souffrance physique, sont simplement cruelles. Le pathologique ne doit naître que d'une idée morale, du sentiment.

[un trait horizontal]

La fermeté est plus rare que le courage – elle est plus nécessaire dans l'armée que partout ailleurs. Nul péril, nulle fatigue ne doivent en détourner.

[un trait horizontal]

La nature est une inépuisable source de joie, de force et de foi.

[un trait horizontal]

Les privilégiés sont ceux qui trouvent en eux-mêmes la source de leurs convictions, chez qui les idées directives de la conduite sont une émanation de la personnalité morale, réalisant ainsi l'unité de la vie.

[un trait horizontal]

Il semble que certaines civilisations sont destinées à disparaître et à mourir quand elles ont épuisé leurs Idées Vitales. Ainsi m'apparaît l'Égypte, le pays des pharaons surhumains, perdue dans la nuit des temps.

[un trait horizontal]

Quand on relit les [un mot biffé, ill.] épopées héroïques des armées de la Révolution, on peut s'écrier avec un juste orgueil: les soldats de France ne seront jamais [un mot ill.].

CAHIER 10, F°17 V°

[14 dessins]

Le chef doit exercer un puissant ascendant sur ses troupes, tant par son courage que par sa haute valeur morale. C'est au cœur, à l'âme du soldat qu'il faut s'adresser pour porter à leur plus haut degré tous les ressorts de l'énergie morale.

[un trait horizontal] [26 dessins]

Quand vient le soir, quand la lumière nocturne s'étale largement sur les surfaces calmes de la mer, sans penser à rien, laissons le silence et la paix des choses descendre lentement en nous.

[un trait horizontal] [1 schéma]

$$AB = AC/2$$

$$y^2 + (x-p)^2 = a^2/4$$

$$y^2 + x^2 - 2px + p^2 = a^2/4$$

$$y^2 + (1 - 1/4)x^2 = 2px - p^2$$

$$y^2 + 3x^2/4 = 2px - p^2$$

Post tenebras, spero lucem.

[Après les ténèbres, j'espère la lumière – Vulgate]

PATHOS CHARITÉ HÉROÏQUE

Quand on contemple au soir couchant les masses de pierre granitique et nue, on se met à songer à ces sphinx égyptiens qui dorment depuis des siècles de leur vie immortelle que Râ, leur père, leur semblable, le soleil auguste vient éclairer chaque matin.

CAHIER 10, F°19

Si l'homme ne peut pas, comme le Beato Angelico, s'inspirer uniquement de la foi pour élever et grandir son âme, qu'il aime tout au moins l'âme humaine, ses joies et ses souffrances.

[un trait horizontal]

Fais héroïquement ta lourde tâche. (A. de Vigny)

[43 dessins]

Une évolution peut être progressive ou régressive. Chez l'homme, l'évolution est progressive, peut devenir à certains moments régressive, comme dans la vieillesse. De même, dans l'histoire de l'humanité, le Moyen Âge a été une période d'évolution régressive – la Renaissance, une période de puissante évolution progressive.

[un trait horizontal]

La caractéristique d'une grande œuvre de l'esprit humain est de provoquer l'émotion de pensée. [un trait horizontal]

CAHIER 10, F°19 V°

[1 schéma]

$$C = 2\pi R$$

$$C' = 2\pi R'$$

$$C/C' = R/R'$$

$$C/C' = 1/12 \quad R/R' = 1/12$$

CAHIER 10, F°18

[63 dessins] [un trait horizontal]

Sur l'armée de Sambre et Meuse.

« Les soldats n'appartenaient qu'à la France. Ils avaient la persévérance, c'est-à-dire cette joyeuse insouciance du danger qui caractérise le Français. Les généraux étaient simples, désintéressés, tout à la patrie. Leur gloire restait pure ... L'armée de Sambre et Meuse fut héroïque entre toutes. » (Madame de Staël)

CAHIER 10, F°18 V°

12 mars

Il faut la prêcher [biffé] [dix mots biffés, ill.] donner des fins déterminées aux activités qu'on suscite. Les idées sont des forces à condition que ces idées représentent une activité utile, pratique et désirable pour le plus grand bien de tous.

[deux traits horizontaux]

Les œuvres de l'esprit humain doivent être saines, sérieuses, non point austères cependant.

Le sourire n'en doit pas être absent.

[deux traits horizontaux]

[un mot biffé, ill.] Le grand développement de l'industrie a augmenté la misère humaine. Il faut souligner autant que faire se peut toutes ces infortunes mais ce qu'il faut soulager surtout, c'est l'enfance malheureuse. Ce sont les petits d'abord qui doivent solliciter toute l'attention. [53 dessins]

CAHIER 10, F°20

Dixième Cahier, vingtième et dernier feuillet L Danjean

[dans le sens de la longueur] Celui-là ne se trompe pas qui, en vivant, déclare sa foi en l'Idéal. Faire de la Vérité le but de la pensée, du bien la fin de l'action, le Vrai étant d'ailleurs exclusif du miracle, le bien exclusif de l'égoïsme. [87 dessins]

CAHIER 10, F°20 V°

[80 dessins]

ONZIÈME CAHIER

16 MARS – 20 MARS 1899

[4 dessins] [un trait horizontal] [4 dessins] [un trait horizontal]

Premier feuillet

[dans le sens de la longueur]

Cahier contenant vingt feuillets commencé le 16 mars 1899

terminé le 20 mars 1899

16 mars

Les débats sur les frontières naturelles dans le sein du Comité de Salut public. Au fur et à mesure que nos armées victorieuses s'acheminaient vers le Rhin, d'importants débats commencèrent pour savoir si l'on armerait les pays occupés et où s'arrêterait l'annexion.

L'opinion qui dominait était que la France de 1789 devait s'agrandir. Carnot comme Schérer étaient partisans d'un agrandissement modéré en Flandre, dans les pays de Sambre et Meuse, ainsi que dans les régions Moselle-Sarre. La réunion de la Belgique ne pouvait soulever d'opposition violente que de la part de l'Angleterre; l'annexion des pays entre Rhin et Meurthe ne pouvait éviter d'hostilité qu'en Allemagne.

Mais la tentation était cependant grande de profiter entièrement de nos victoires et de ne rien rendre des pays si rapidement conquis par nos armées victorieuses; de réaliser ainsi le rêve poursuivi par Richelieu et par Louis XIV de refaire l'ancienne Gaule jusqu'au Rhin. D'ailleurs, à mesure que nos armées s'approchaient du grand fleuve, l'impulsion de l'opinion publique était presque devenue irrésistible. Dubois-Crancé, Merlin, Cambacérès, Sieyès s'en firent les interprètes dans le sein du Comité et devinrent les apôtres de la politique des frontières naturelles: «La République a des limites naturelles dans les Alpes et les Pyrénées... Elle se trouve contiguë vers le Nord à des possessions étrangères dont la démarcation et les gouvernements jaloux ont causé des siècles de guerre... Vous examinerez si les conseils de la nation et les expériences des siècles passés ne demandent point que vous traciez d'une main fière les limites de la République française, si l'exécution de ce grand dessein ne doit pas être la base et la véritable garantie de la paix universelle.»

Pour arriver à ses fins, Dubois-Crancé, avec une vue de l'avenir presque prophétique, proposait de rechercher l'alliance de l'Europe qui cèderait à la France Saint-Dominique et La Havane en échange du Portugal et de Gibraltar qu'elle recouvrerait – de rechercher l'alliance du roi de Sardaigne qui obtiendrait le Milanais en échange de Nice et de la Savoie, celle de la Prusse enfin, qui s'agrandirait du Brunswick et de la Silésie autrichienne en compensation [...]

CAHIER 11, F°1 V°

[...] de ses possessions de la rive gauche du Rhin, enfin, l'alliance de la Hollande qui serait érigée en République sœur et constituée à l'image de la France. Beaucoup des articles de ce programme furent réalisés plus tard par Bonaparte, mais malheureusement, son ambition démesurée voulut en augmenter les proportions dans des limites qui devaient amener contre lui la coalition de toute l'Europe.

En résumé, ce qui faisait le fond de toutes les propositions dans le sein du Comité de Salut public, c'était la continuation d'une guerre à mort contre l'Autriche et contre l'Angleterre. Il faut d'ailleurs reconnaître que cette double guerre était le fond de la politique française depuis de longs siècles.

[un trait horizontal]

Jomini rappelle dans ces termes l'entrée des troupes françaises à Amsterdam:

« Cette cité fameuse par ses richesses vit avec admiration dix bataillons de ces braves, sans souliers, sans bas, forcés de couvrir leur nudité avec des tresses de paille, entrer triomphants dans ses murs, au son d'une musique guerrière, placer leurs armes en faisceaux et bivouaquer pendant plusieurs heures sur la place publique au milieu de la glace et de la neige, attendant avec résignation et sans un murmure qu'on pourvoie à leurs besoins et à leur casernement. »

[un trait horizontal]

Un mot héroïque de Kléber [souligné] – dans la campagne d'Égypte, quand il fallut se rendre au Caire, traverser le désert, on vit des soldats terrassés par la fièvre, se refuser à continuer. D'autres, épuisés, refuser de porter des blessés: « Vous êtes des lâches, leur cria Kléber – être soldat, c'est quand on a faim, ne pas manger –, quand on a soif, ne pas boire –, quand on ne peut plus se porter soi-même, porter ses camarades blessés. » C'est pourquoi, il faut chez le soldat développer toutes les qualités morales, dresser toutes les fières vertus, élever toutes les hautes croyances. [un trait horizontal]

CAHIER 11, F°2

[9 dessins] [un trait horizontal]

Les études historiques

[un trait horizontal]

Il faut reconnaître que le champ des études historiques s'est considérablement élargi de nos jours et qu'il s'élargira plus encore. Les petites préoccupations de quelques grands du monde, les intérêts personnels, le récit des passions, des intrigues n'ont plus guère le don de nous intéresser uniquement. Pour cette foule intelligente que nous sommes, passionnés pour [sic] le progrès de l'esprit humain, pour [sic] ses destinées de demain, n'y a-t-il rien de plus passionnant dans les siècles d'hier et qui mérite de fixer plus complètement notre attention que la marche du progrès moral et matériel, que l'histoire enfin de ces deux biens dont la progression est somme toute le seul objectif de l'humanité?

[un trait horizontal] [22 dessins]

CAHIER 11, F°2 V°

La vraie raison universelle est identique au principe même de tout amour, car l'amour consiste précisément à vivre en autrui et en tous, d'une vie presque impersonnelle. [un trait horizontal] [4 dessins] [2 schémas]

$$l = vt \pm \frac{1}{2}gt^2 \text{ [sic]}$$

$$AB = vt + \frac{1}{2}gt^2$$

$$A'C = v't' + \frac{1}{2}gt^2$$

$$vt + \frac{1}{2}gt^2 - v't' - \frac{1}{2}gt^2 = T = t - t' \text{ [sic]}$$

[un trait horizontal] [28 dessins]

CAHIER 11, F°3

Campagne d'Italie, 1796

[un trait horizontal]

Cette merveilleuse campagne d'Italie montre quelle persévérance, quelle énergie, quel sang-froid, quel calme imperturbable sont nécessaires à un chef de guerre. Après les premiers succès, où une armée autrichienne de 70 000 hommes s'était comme fondue, par cette méthode de guerre à coup de foudre de Bonaparte, celui-ci se retrouva en Italie, en face d'une nouvelle armée autrichienne de 70 000 hommes commandés par Wurmser, alors qu'il ne possède plus que des forces bien inférieures. Les premiers succès sont pour les autres Autrichiens à qui tout semble réussir à souhait. « Voici, écrit Bonaparte à ce moment, la malheureuse situation de l'armée. L'ennemi a percé notre ligne sur trois points... nos communications sont coupées... » Un instant, Bonaparte reste décontenancé, mais c'est alors que l'idée vient de rassembler toutes les troupes françaises pour tenter de battre séparément les deux armées ennemies, et dès que Bonaparte se fut approprié cette conception, il l'exécute à fond avec une rapidité foudroyante. « Malheur, s'écrie-t-il en parlant des armées autrichiennes et de lui, à celui de nous deux qui aura mal calculé. » Il a produit un premier échec, mais Bonaparte et Augereau, qui fut merveilleux dans cette campagne, restent imperturbables. Les deux armées autrichiennes sont successivement mises en pleine déroute, en six jours, on réoccupe toutes les positions un moment abandonnées.

Ce qu'il faut donc en retenir, c'est que tout à la guerre est surprise, que l'on ne peut prévoir ni gouverner les événements, et ce qu'il faut, c'est les dominer d'une volonté calme et lucide. [deux lignes biffées, ill.] Rien ne doit surprendre un chef de guerre, son calme, sa volonté, sa fermeté doivent rester les mêmes dans les succès comme dans les revers – tout aussi bien que sa lucidité d'esprit [paragraphe entièrement biffé]

[un trait horizontal]

Ce qu'il faut donc en retenir, c'est que tout à la guerre est surprise, que l'on ne peut prévoir ni gouverner les événements, mais qu'il faut les dominer d'une volonté calme et imperturbable, d'un esprit lucide. Rien ne doit ni surprendre, ni émouvoir un chef de guerre; son calme, sa volonté, sa fermeté, tout aussi bien que sa lucidité d'esprit doivent rester les mêmes dans les succès comme dans les revers.

CAHIER 11, F°3 V°

[37 dessins]

Lacordaire

« Le dernier mot, disait Lacordaire, c'est le mot de l'âme, celui qui achève la gloire en s'introduisant dans la conscience. La dernière gloire est d'être aimé... Il faut donner son âme au genre humain, ou désespérer d'avoir la sienne. »

[un trait horizontal]

La morale doit être une œuvre de bon vouloir, d'effort, de travail, de persévérance; la morale qui doit se résigner aux maux inhérents de l'existence, sans se laisser abattre par eux, en cherchant au contraire les remèdes qui peuvent [quatre mots biffés, ill.] prévaloir contre eux. Aux maux inévitables de l'humanité, il ne faut pas apporter un appoint de doute et de désespoir, mais les combattre avec les armes de la raison et de la conscience, éclairée par les enseignements du passé.

[un trait horizontal] [30 dessins]

CAHIER 11, F°4 V°

[4 dessins] [un trait horizontal]

[1 schéma avec 1 dessin imbriqué] [18 dessins]

[un trait horizontal]

Faire des enfants, ce n'est que de la peine, mais le grand honneur est de faire des hommes et c'est là ce que les parents doivent faire. Si les femmes n'ont fait ni l'Iliade, ni l'Odyssée, si elles n'ont pas inventé les chemins de fer, elles font quelque chose de plus grand que tout cela: c'est sur leur genoux que se forme ce qu'il y a de plus excellent en ce monde; un honnête homme et une honnête femme.

[un trait horizontal]

Et comment devons-nous vouloir nos fils? En faire des êtres dont les pensées se détournent des désirs médiocres et des calculs vulgaires, ambitieux, certes, mais ambitieux de bien autre chose que de la gloire pure et désintéressée. Et si rude, si hérissée d'épines que doive être la route à suivre, il faut lui donner la force morale de la suivre jusqu'au bout, sans épuiser les ressources d'énergie, de bonté, d'enthousiasme et de renoncement.

Et tous, comme de bons et rudes ouvriers, doivent travailler à cette tâche commune du progrès qui fait que l'humanité, si elle ne devient pas plus heureuse, devienne tout au moins meilleure et s'éloigne chaque jour davantage de la brutalité, de la férocité primitive.

[un trait horizontal] [5 dessins]

CAHIER 11, F°5

Études sur la paléontologie végétale: de Laporte, Rainer... etc.

Dans notre cher pays, nous possédons plus qu'on ne saurait le croire de ces travailleurs modestes et dévoués dont la vie toute entière est consacrée à la science, sans autre but, sans aucune pensée que de faire le bien en découvrant quelque vérité.

[un trait horizontal]

Chez tous ceux qui possèdent en eux un idéal de beauté, idéal de l'art ou idéal de la science, la grandeur, la beauté des horizons qu'ils entrevoient contribuent à la grandeur, à la beauté de leur âme.

[trois traits horizontaux]

Dans certaines œuvres littéraires de notre époque, jamais on n'a parlé plus faible rhétorique, plus fade, plus pleurarde, plus fausse. Il faut aimer les idées, être épris de leur beauté mais non pas de celle des mots. Être clair et net, c'est le propre de la pensée française. [deux lignes biffées, ill.] Et il ne faut pas oublier que les idées doivent avoir une valeur pratique pour être employées en vue de résultats positifs, pour des fins déterminées. [un trait horizontal] [33 dessins]

CAHIER 11, F°5 V°

[41 dessins]

CAHIER 11, F°6

La doctrine de Monroe [souligné]

[un trait horizontal]

Lors du litige entre le Venezuela et la Guyane anglaise au sujet de territoires contestés, les États-Unis se posèrent en arbitres des Amériques. Dans un message, M. Cleveland commençait par affirmer solennellement le caractère sacré d'un principe « dont la mise en vigueur importe, dit-il, à notre paix et à notre sécurité nationale... » et rappelait les termes essentiels de la doctrine de Monroe.

Voyons au juste ce que c'est que cette doctrine de Monroe afin de pouvoir apprécier sa portée et le rôle politique qu'elle a déjà joué dans les relations de l'Amérique avec l'Europe.

Quand le président Monroe formula en 1823 la doctrine qui devait servir de pierre angulaire à la politique étrangère et au sentiment national du pays, il obéissait tout à la fois aux circonstances et à la tradition qui commençait à se former dans la République du nouveau monde [sic].

Les colonies espagnoles du Sud se révoltaient. L'Europe entière, soumise à l'influence de la sainte Alliance, voulut réprimer toutes les tentatives de liberté. L'Amérique considéra qu'elle ne pouvait y assister impassible.

Les deux passages les plus essentiels de ce message de Monroe séparés par un assez long espace sont les suivants.

Dans le premier, après avoir rapporté les propositions du gouvernement impérial russe relativement au règlement amiable des droits et des intérêts respectifs de leur pays et de ceux de l'Angleterre dans la portion Nord-Ouest du continent américain et après avoir affirmé son désir de cultiver une parfaite entente avec le tsar (alors Alexandre III), le président Monroe déclarait l'occasion propice pour poser un principe fondamental dont dépendaient en grande partie les droits et les intérêts des États-Unis, à savoir que « les continents américains, dans l'état de liberté et d'indépendance où ils sont parvenus et où ils entendent demeurer, ont cessé désormais de pouvoir être envisagés comme des terrains propres à la colonisation future des puissances européennes.

Le deuxième passage abordait la question alors brûlante de l'Amérique espagnole et était ainsi conçue: « Nous devons à la bonne foi, à nos bonnes relations avec les puissances, de déclarer que nous considérerons comme une atteinte à notre paix et à notre sécurité toute tentative de leur part pour étendre leur système à une [...]

CAHIER 11, F°6 V°

[...] portion quelconque de cet hémisphère. Nous ne sommes point intervenus, nous n'interviendrons pas dans les colonies ou les dépendances que possèdent telles ou telles puissances européennes, marquant aux gouvernements qui ont déclaré leur indépendance et l'ont maintenue et, pour de justes et hautes raisons, en ont obtenu la reconnaissance de notre part; nous serions forcés d'envisager toute interposition en vue de les opprimer ou d'exercer un contrôle quelconque sur leurs destinées, comme la manifestation d'une disposition hostile envers les États-Unis. »

Tel est le quos ego prononcé par la grande république contre toute usurpation des puissances humaines au nouveau monde. Déjà, Washington avait dit: « Notre grande règle de conduite à l'égard des nations européennes doit être, tout en étendant nos relations commerciales, d'avoir aussi peu de liaison politique que possible avec elles. »

C'est Jefferson surtout qui mit en lumière le principe, en arrivant dès 1808 à la formule « que notre objet doit être d'exclure toute influence européenne de cet hémisphère. »

En résumé, la doctrine de Monroe peut se définir: l'Amérique aux Américains.

[un trait horizontal] [2 dessins]

CAHIER 11, F°7

[32 dessins]

[un trait horizontal]

[1 schéma]

$$AB+AC=2a$$

$$AB^2=y^2+(x-p)^2$$

$$AC=x$$

$$+x=2a$$

$$y^2+(x-p)^2=(2a-x)^2$$

$$y^2+x^2-2px+p^2=4a^2-4ax+x^2$$

$$y^2+4ax-2px=4a^2-p^2$$

$$y^2+x(4a-2p)=4a^2-p^2$$

[un trait horizontal]

$$\alpha x+\beta y=y \quad \alpha \alpha'x+\beta \alpha'y=\alpha'y \quad \alpha \beta'x+\beta \beta'y=\beta'y$$

$$\alpha'x+\beta'y=y \quad \alpha \alpha'x+\alpha \beta'y=\alpha'y' \quad \alpha'\beta x+\beta \beta'y=\beta'y'$$

$$\beta \alpha'y-\alpha \beta'y=\alpha'y-\alpha'y'$$

$$y=\frac{\alpha'y-\alpha'y'}{\beta \alpha'-\alpha \beta'}$$

CAHIER 11, F°7 V°

[34 dessins] [un trait horizontal]

On ne défend, on n'envahit un pays que par des batailles. La guerre aujourd'hui va très vite. On n'a plus le temps, comme au début de la Révolution française, d'organiser des troupes. La guerre marche vite et il faut être en mesure dès le début de livrer des batailles avec des chances de les gagner.

[un trait horizontal] [14 dessins]

$$\alpha \beta'x-\alpha' \beta x=\beta'y-\beta'y'$$

$$x=\frac{\beta'y-\beta'y'}{\alpha \beta'-\alpha' \beta'}$$

Jugement de Montaigne sur Plutarque

[un trait horizontal]

« Quel profit ne fait-on pas à la lecture des Vies de Plutarque ? Mais qu'on se souviennne à quoi vise Plutarque, qui n'est pas tant d'inculquer à son disciple la date de la ruine de Carthage que de lui apprendre les mœurs d'Annibal et de Scipion – ni tant en quel endroit mourut Marcellus que pourquoi il fut indigne de son devoir de mourir là – Qu'on n'apprenne pas tant les histoires qu'à en juger. C'est à mon avis, entre toutes, la matière à laquelle nos esprits s'appliquent de plus diverses mesures – j'ai lu en Tite-Live cent choses que tel n'y a pas lu. Plutarque y en a lu cent, outre ce que j'ai su y lire et même à l'aventure plus que l'auteur n'y a mis – à quelques-uns, c'est une pure étude grammaticale, à d'autres, l'anatomie de la philosophie par laquelle les plus abstruses parties de notre nation se pénètrent. Il y a dans Plutarque beaucoup de discours entendus, très dignes d'être lus, car, à mon avis, c'est le maître ouvrier pour une telle besogne, mais il y a mille autres discours qu'il n'a fait que toucher simplement – il indique simplement du doigt par où nous irons, s'il nous plaît, et se contente quelquefois de ne donner qu'une atteinte dans le plus vif d'un propos. Il les faut arracher de là, et mettre en place marchande... Même cela de lui voir trier une légère action, en la vie d'un homme, en un mot, qui ne semble ne porter que cela, c'est déjà un discours. C'est dommage que les gens d'entendement aiment tant la brièveté, sans doute leur réputation en vaut mieux, mais nous en valons moins. Plutarque aime mieux que nous le vantions de son jugement que de son savoir ; il aime mieux nous laisser désir de soi que satiété, il savait bien qu'en choses même bonnes, on peut trop dire... »

[un trait horizontal]

Plutarque avait été traduit par Amyot et c'est dans Amyot que Montaigne a puisé pour faire connaître toute la richesse psychologique et dramatique de Plutarque.

[un trait horizontal]

CAHIER 11, F°8 V°

[10 dessins] [un trait horizontal] [33 dessins]

CAHIER 11, F°9

Dans l'avancement, il ne faut pas considérer seulement les aptitudes pour le service ; il faut attacher un aussi haut prix à la moralité et au caractère. L'intelligence ne suffit pas, sans le caractère. [un trait horizontal]

Quand on lit certaines études sur nos grands hommes, on reste tout étonné parfois que des esprits pondérés et sérieux se piquant d'impartialité et d'équité puissent être dupes d'une animosité aveugle au point d'enregistrer certains détails interprétés par la passion jalouse de toutes les grandeurs, de toutes les supériorités et donner ainsi créance à des fables d'une manifeste absurdité. Quoiqu'il [sic] en soit, c'est là un phénomène qui confond, mais qu'on est bien obligé de constater.

[une ligne de points entre trois traits horizontaux]

Quand la Grande Armée de 1812 se fut fondue dans les neiges de Russie, on croyait détruite à jamais la puissance militaire de la France. Mais il restait le cerveau brûlant qui avait enfanté la Grande Armée, et c'est de son souffle qu'il anima les conscrits de 1813 qui ne furent pas inférieurs à leurs aînés. « Mes jeunes soldats, l'honneur et le courage leur sortaient par tous les pores », disait Napoléon après une affaire où les enfants s'étaient battus comme des lions. [un trait horizontal] [21 dessins]

CAHIER 11, F°9 V°

[1 schéma]

$$AB/AC = a$$

$$AB^2 = x^2 + (y-p)^2$$

$$AC^2 = y^2 + (x-p)^2$$

$$\frac{\sqrt{x^2 + (y-p)^2}}{\sqrt{y^2 + (x-p)^2}} = a$$

$$x^2 + (y-p)^2 = a^2 y^2 + a^2 (x-p)^2$$

$$x^2 + y^2 - 2py + p^2 = a^2 y^2 + a^2 x^2 - 2a^2 px + a^2 p^2$$

$$x^2(a^2 - 1) + y^2(a^2 - 1) - 2a^2 px + 2py + p^2(a^2 - 1) = 0$$

$$x^2(a^2 - 1) + y^2(a^2 - 1) - 2p(a^2 x - y) + p^2(a^2 - 1) = 0$$

$$x^2 + y^2 \frac{2p}{a^2 - 1} - (a^2 x - y) + p^2 = 0$$

[un trait horizontal] [34 dessins]

CAHIER 11, F°10

Ce qu'il faut à un chef, c'est une âme, une âme hautement souveraine. Outre les dons de l'intelligence, il lui faut ce qui les féconde, la volonté, l'énergie, la constance, en un seul mot, la trempe du caractère. Un homme n'est grand que s'il porte au suprême degré de puissance cette force morale sans laquelle les nations comme les hommes ne sont plus que de vaines apparences, des ombres.

[un trait horizontal] [67 dessins]

CAHIER 11, F°10 V°

[21 dessins] [un trait horizontal]

[1 schéma]

$AB+AC=a$

$AB^2=AO^2+R^2=x^2+y^2+R^2$

$AC=y$

$x^2+y^2+R^2=(a-y)^2$

$x^2+y^2+R^2=a^2-2ay+y^2$

$x^2-2ay=a^2-R^2$ équation d'une parabole

[un trait horizontal]

$\varphi(a)+\varphi(a')+\varphi(a'')+...=$

[un trait horizontal]

Gérard de Nerval [souligné]

Un simple cœur de poète dont les rêves ont
jeté un nuage dans le ciel de son intelligence.

Ce n'est pas là la misère qui l'a tué. Comme
disait Hetzel: « Gérard n'est pas homme à
se préoccuper de si peu de manquer de tout. »
C'est le rêve qui a tué la vie.

[un trait horizontal] [10 dessins]

CAHIER 11, F°11

[1 schéma] [15 dessins] [un trait horizontal]

[9 dessins] [huit lignes biffées, ill., mêlées à 11 dessins]

noble poitrine [un trait horizontal] [16 dessins]

CAHIER 11, F°11 V°

[3 dessins] [un trait horizontal] [1 schéma]

$AB^2=z^2+BD^2=z^2+y^2+(x-p)^2$

$AC^2=x^2$

$x^2=z^2+y^2+(x-p)^2$

$z^2+y^2-2px+p^2=0$

$y^2+x^2-2px+p^2=0$

[un trait horizontal]

$\alpha x+\beta y+\gamma z=\delta$

$\alpha'\alpha''\alpha x+\alpha'\alpha''\beta y+\alpha'\alpha''\gamma z=\alpha'\alpha''\delta$

$\alpha'x+\beta'y+\gamma'z=\delta'$

$\alpha\alpha''\alpha'x+\alpha\alpha''\beta'y+\alpha\alpha''\gamma'z=\alpha\alpha''\delta'$

$\alpha''x+\beta''y+\gamma''z=\delta''$

$\alpha\alpha'\alpha''x+\alpha\alpha'\beta''y+\alpha\alpha'\gamma''z=\alpha\alpha'\delta''$

[un trait horizontal]

$y(\alpha\alpha''\beta-\alpha\alpha''\beta')+z(\alpha'\alpha''\gamma-\alpha\alpha''\gamma')=\alpha'\alpha''\delta-\alpha\alpha''\delta'$

$y(\alpha\alpha''\beta'-\alpha\alpha''\beta'')+z(\alpha\alpha''\gamma'-\alpha\alpha''\gamma'')=\alpha\alpha''\delta'-\alpha\alpha''\delta''$

[un trait horizontal]

$\alpha\alpha'x+\beta\alpha'y+\gamma\alpha'z=\delta\alpha'$

$y(\beta\alpha'-\alpha\beta')+z(\gamma\alpha'-\alpha\gamma')=\delta\alpha'-\delta'\alpha$

$\alpha\alpha'x+\alpha\beta'y+\alpha\gamma'z=\delta'\alpha$

$y(\beta'\alpha''-\beta''\alpha'')+z(\gamma'\alpha''-\gamma''\alpha'')=\delta'\alpha''-\delta''\alpha'$

$\alpha'\alpha''x+\beta\alpha'y+\gamma\alpha'z=\delta\alpha'$

$y(\beta\alpha'-\alpha\beta')(\beta'\alpha''-\beta''\alpha'')+z(\gamma\alpha'-\alpha\gamma')$

$\alpha''\alpha'x+\beta''\alpha'y+\gamma''\alpha'z=\delta''\alpha'$

[un trait horizontal] [26 dessins]

CAHIER 11, F°12

[38 dessins]

[un trait horizontal]

[2 schémas]

$AO=\cos\varphi$

$x^2+y^2=a^2\cos^2\varphi$

[un trait horizontal]

[8 dessins]

[un trait horizontal]

[4 dessins]

[un trait horizontal]

[4 dessins]

[un trait horizontal]

[4 dessins]

[un trait horizontal]

[16 dessins]

CAHIER 11, F°12 V°

[17 dessins]

[un trait horizontal]

[33 dessins]

[un trait horizontal]

[15 dessins]

CAHIER 11, F°13

Propos d'un solitaire [souligné]

Je ne crois pas que ce monde ait jamais vu de soldats dont la qualité d'âme fût
supérieure à celle de soldats de la Révolution.

Certes, le courage, l'héroïsme, se sont retrouvés dans toutes nos armées, ils leur
sont qualités naturelles, mais nulle part ils ont été mis au service d'un plus
noble Idéal que dans les années de la France républicaine luttant pour la liberté
et pour la patrie.

[un trait horizontal]

En guerre, comme en politique, la force matérielle ne suffit pas; il y faut l'instrument
moral. Et si par la même erreur, en guerre comme en politique, on ne veut plus
considérer que le nombre comme la raison dernière, l'esprit se vengera si l'on
commet la faute de ne plus croire en sa vertu souveraine. Une armée, comme
une nation, doit être une âme, âme multiple et une, vibrante et irrésistible,
quand certains souffles la soulèvent.

[un trait horizontal] [sept lignes biffées, ill.]

La caractéristique d'une grande œuvre de l'esprit humain, c'est de produire
l'émotion de la pensée. Nos grands classiques ont non seulement beaucoup pen-
sé par eux-mêmes, mais ils ont fait beaucoup penser les autres.

[un trait horizontal]

Il faut non seulement croire à la vertu de l'action, il faut la prêcher, mais en vue
de réalisations pratiques et de fins déterminées.

[un trait horizontal]

Et la politique est un art très difficile, très délicat, qui consiste à deviner les
vraies aspirations d'une nation, pour les diriger et conduire cette nation à
l'hégémonie du monde.

Et ces aspirations d'une nation ne sont pas le mieux rendues par la foule, mais
par une élite naturelle qui, mieux que tout le reste, en exprime la pensée la plus
profonde, la volonté la plus essentielle.

[un trait horizontal]

[12 dessins] [un trait horizontal] [14 dessins] [un trait horizontal] [1 dessin]

Chez les Grecs, l'intelligence de l'homme était donnée comme l'épreuve de la souveraineté. D'après eux, l'esprit de l'homme a élevé des systèmes religieux ou philosophiques d'après les principes indépendants qu'il porte en lui, ce que Descartes appellera plus tard les idées innées.

[un trait horizontal] [1 schéma]

$$AB^2 = y^2 + (x-p)^2$$

$$AC^2 = x^2 + (y-p)^2$$

$$y^2 + (x-p)^2 = x^2 + (y-p)^2$$

$$y^2 + x^2 - 2px + p^2 = x^2 + y^2 - 2py + p^2$$

$$2px = 2py$$

$x = y$ la bissectrice de l'angle xOy

[un trait horizontal]

Euripide est pathétique car il analyse souvent la souffrance; il se place surtout à un point de vue humain.

[un trait horizontal]

Post tenebras, spero lucem.

[Après les ténèbres, j'espère la lumière – Vulgate]

[1 dessin]

CAHIER 11, F°14

Le devoir des éducateurs, c'est d'enseigner le sérieux de la vie, mais aussi de sa beauté – inspirer la confiance dans l'humanité. Il faut enseigner aux humbles les connaissances pratiques mais les préparer en même temps aux batailles de la vie en leur élevant l'esprit et le cœur.

[un trait horizontal]

Dans un roman, M. Levertin nous donne un admirable portrait de la femme. C'est la vraie femme, avec toute l'abnégation de son dévouement, la douceur de son affection, la lucidité de son esprit guidé par son cœur, l'influence consolante, apaisante, fortifiante de son amour.

[un trait horizontal] [8 dessins] [un trait horizontal]

Bugeaud, pendant les Cent Jours, accomplit des prodiges de valeur à la tête du 14^e de ligne, formant l'avant-garde de l'armée des Alpes. Après Waterloo, apprenant qu'une forte colonne autrichienne approche, il forme son régiment en colonne serrée, lui lit le bulletin de Waterloo et ajoute ces belles paroles :

Soldats du 14^e, voici votre aigle : c'est au nom de la patrie que je vous le présente, car si l'Empereur, comme on assure, n'est plus notre souverain, la France reste. C'est elle qui vous confie ce drapeau ; il sera toujours pour vous le talisman de la victoire. Jugez que tant qu'il existera un soldat du 14^e, aucune main ennemie n'en approchera ! – Nous le jurons !, s'écrie tout d'une voix le Régiment. [un trait horizontal] [14 dessins]

CAHIER 11, F°14 V°

[22 dessins] [un trait horizontal] [1 schéma]

$$AC = a$$

$$BC = b$$

$$(a-b/2)^2 + OG^2 = x^2 + y^2$$

$$OG^2 = R^2 - b^2/4$$

$$(a-b/2)^2 + R^2 - b^2/4 = x^2 + y^2$$

$$R^2 - ab + b^2/4 + R^2 - b^2/4 = x^2 + y^2 \quad x^2 + y^2 = a^2 - ab + R^2$$

[un trait horizontal] [2 schémas]

$$F = v^2 \rho$$

[un trait horizontal]

$$c = mv^2 - m'v'^2$$

[un trait horizontal] [1 schéma]

$$\text{Quantité de mouvement} = mV$$

[un trait horizontal]

$$\int x dx = x^2/2 \quad \int y dy = y^2/2$$

[3 schémas]

Menus propos d'un solitaire [souligné]
[un trait horizontal]

La liberté ne saurait être la licence. La liberté de chacun a pour limites la liberté des autres.

[un trait horizontal]

Promettre le progrès, s'efforcer à le produire, mais ne pas déchaîner les appétits.

[un trait horizontal]

C'est l'élite par l'honnêteté, l'intelligence, qui doit être l'émanation de la Démocratie et lui imprimer sa direction.

[un trait horizontal]

Prêcher l'amour au peuple, amour de tout ce qui est beau, grand, amour pour le courage, pour le talent, pour la probité, pour toutes les grandeurs réelles.

[un trait horizontal]

C'est par l'enfance qu'il faut commencer l'éducation du peuple.

[un trait horizontal]

Laisser dire toute vérité, réprimer le mensonge et l'outrage.

[un trait horizontal]

Les vertus ne sont une force que lorsqu'elles sont appuyées par le Caractère.

[un trait horizontal]

Respecter toutes les convictions sincères, honnêtes, discuter avec elles en vue d'un but unique, car une seule passion doit régner dans le cœur de tous: celle de la grandeur et de la prospérité de la patrie.

[un trait horizontal]

Parler aux hommes de ce qui peut ou de ce qui doit en tout temps intéresser le plus grand nombre d'eux.

[deux traits horizontaux] [34 dessins]

[10 dessins] [un trait horizontal] [1 schéma]

$$AB-AC=2a$$

$$AB^2=y^2+(x-p)^2$$

$$AC^2=x^2+(y-p)^2$$

$$\sqrt{y^2+(x-p)^2}=2a+\sqrt{x^2+(y-p)^2}$$

$$y^2+(x-p)^2=4a^2+4a\sqrt{x^2+(y-p)^2}+x^2+(y-p)^2$$

$$y^2+x^2-2px+p^2=4a^2+4a\sqrt{x^2+(y-p)^2}+x^2+y^2-2py+p^2$$

$$2py-2px=4a^2+4a\sqrt{x^2+(y-p)^2}$$

$$2p(y-x)=4a^2+4a\sqrt{x^2+(y-p)^2}$$

$$\frac{p}{2a}(y-x)-2a=\sqrt{x^2+(y-p)^2}$$

$$\frac{p^2}{4a^2}(y-x)-4a(y-x)+4a^2=x^2+y^2-2px+p^2$$

$$\frac{p^2}{4a^2}(y-x)-2p(y-x)+4a^2=x^2+y^2-2px+p^2$$

[un trait horizontal] [21 dessins]

[3 schémas de polyèdres] [16 dessins]

Menus propos [souligné]

La vie est l'étoffe sur laquelle travaille tout penseur – autrement on ne sera jamais qu'un pur rhétoricien.

[un trait horizontal]

C'est en étant de sens droit et d'âme haute que la personnalité morale est intéressante.

[un trait horizontal]

Rester toujours modeste, mieux encore, équitable.

[un trait horizontal]

La chaleur se conçoit dans la défense de ses opinions, mais n'y apporte qu'une passion, celle de la Justice et de la Vérité, dans un but unique, le bien de tous.

[deux traits horizontaux] [5 dessins] [un trait horizontal]

Comme dit notre vieux Montaigne, le mentir est un maudit vice: nous ne sommes hommes et nous ne tenons les uns aux autres que par la parole. Si nous connaissions l'horreur et le poids du mensonge, nous le poursuivrions à feu, plus justement que tous les autres crimes.

[trois traits horizontaux]

L'action loyale et généreuse procure une mâle allégresse.

[un trait horizontal]

C'est à ceux qui vivent d'une vie fière et noble, en qui subsiste la foi à [sic] un haut idéal, à qui il appartient, par la parole et l'action, à [sic] défendre la société contre ce qui menace tout ce que nous aimons, tout ce qui a fait durant de longs siècles la grandeur de la pensée française, sa suprématie sur le monde civilisé: l'urbanité des mœurs, la culture délicate des esprits, les chères idées de tolérance, de liberté et de patrie, l'amour de l'art et de la science.

[un trait horizontal]

Et c'est par les sentiments d'honneur et de courage, de dévouement au devoir, d'esprit de sacrifice à la patrie, c'est par les sentiments d'abnégation, de foi au travail, du labeur utile qu'on éveille à la vie ces mystérieuses puissances endormies au fond de la conscience des peuples.

[un trait horizontal]

[30 dessins] [un trait horizontal] [1 schéma]

L'attraction proportionnelle à la distance produite par un astre sur une planète fait décrire à cette planète une ellipse.

[un trait horizontal]

Trajectoire d'un mobile soumis à trois mouvements

1°) – mouvement produit par une force initiale F

imprimant au corps une vitesse initiale V

2°) – mouvement de rotation du corps autour de son axe

3°) – mouvement de rotation de l'axe du corps

autour du centre de gravité

La trajectoire est une courbe gauche dont la projection sur un plan vertical est une parabole.

[un trait horizontal]

Résistance de l'air proportionnelle au cube de la vitesse.

[2 schémas] [un trait horizontal] [1 schéma]

[6 dessins] [1 schéma]

Théorie de Fresnel

CAHIER 11, F°17

Barras se dévoile lui-même dans les pages où il nous raconte sa visite à Robespierre, à son retour de sa mission en Provence.

« Robespierre était devenu dans la Convention une espèce de tribunal auquel chacun croyait devoir se référer pour atténuer un jugement sur les choses dont il pouvait être amusé... On imaginait se mettre en sûreté dès que Robespierre aurait prononcé l'absolution... Dans le trouble que, malgré ma fermeté, je ne pourrais ne pas éprouver [sic] au retour de ma mission à Toulon... je fus, je ne sais comment, entraîné par Fréron à me rendre chez cette omnipotence, ce représentant de la pureté républicaine... Fréron attachait à cette démarche beaucoup d'importance pour notre tranquillité... »

Robespierre fit un accueil glacial à l'impudent personnage, au corrompu par excellence. Et alors, Barras ajoute : « N'ayant pu obtenir un résultat plus satisfaisant de ma démarche auprès de Robespierre, la reprochant presque à Fréron et me la reprochant à moi-même, comme une bassesse ou du moins comme une faiblesse... » On comprend qu'un homme ainsi traité n'ait plus vu de salut pour lui-même, pour tous les corrompus, que dans la perte de Robespierre.

[une ligne de points entre deux traits horizontaux] [44 dessins]

CAHIER 11, F°17 V°

[5 dessins]

[un trait horizontal]

[2 dessins]

[1 schéma]

[12 dessins]

CAHIER 11, F°18

Menus propos [souligné]

L'instituteur doit former, non des mémoires, mais des consciences. Que l'enfant du peuple ait des clartés, non pas de tout, mais simplement des principaux résultats de la science moderne. Et ensuite, ce qu'il faut intégrer à l'enfant, c'est l'éducation morale, c'est-à-dire lui former un sentiment moral tellement fort que la vie puisse ensuite patiner sur lui sans parvenir à l'altérer.

[un trait horizontal]

L'instruction technique dans l'enseignement primaire doit donc être très générale dans ses grands principes, absolument pratique dans les détails. Le scepticisme ne doit pas produire le scepticisme moral, ce qui serait désastreux. À côté de l'instruction intellectuelle, qui doit être surtout pratique dans l'instruction primaire, doit venir se placer l'éducation morale, sans laquelle la première n'est rien. D'ailleurs, Philosophie et Religion ont un terrain commun, ce sont les vérités essentielles et éternelles de toute morale, qu'elle soit philosophique ou religieuse. Et c'est cette morale, la même pour tous, qu'il faut apprendre dans l'enseignement, indépendamment de tout credo.

[un trait horizontal]

Et ce qu'il faut bien dire aussi, c'est que jamais l'instituteur ne remplacera la famille. Comme je l'ai déjà dit, c'est sur les genoux de la femme, de la mère, que se forme ce qu'il y a de plus excellent en ce monde : un honnête homme, une honnête femme. [un trait horizontal]

L'instituteur ne peut que compléter cette éducation première par l'instruction pratique en vue de résultats positifs, par l'enseignement aussi de grandes vérités d'ordre moral dont participent toutes les philosophies, toutes les religions.

[un trait horizontal]

Mais il ne faut pas oublier non plus que la complète liberté politique, scientifique et religieuse ne saurait entraîner ni le droit à la diffamation, ni le droit d'excitation contre les lois, ni le droit de publications indécentes et malsaines qui sont des assises d'immoralité. Corrompre l'esprit d'un peuple est un crime contre la nation. Le devoir de nos écrivains de tout ordre, de tous les esprits généreux et élevés, c'est de faire prévaloir les interdits généraux par les convenances personnelles, les idées sur les passions, les principes immuables de justice, de vérité et de morale sur les entraînements. [un trait horizontal]

CAHIER 11, F°18 V°

[5 dessins] [un trait horizontal]

Semper veritas [la vérité, toujours] [1 dessin]

[sur deux colonnes,

l'anglais à gauche, le français à droite]

Quelques locutions anglaises

You are welcome home. Soyez les bienvenus.

He is a person very easy.

C'est une personne d'un abord facile.

He is very difficult. Il est difficile d'accès.

He did not appear to know me again.

Il avait l'air de ne pas me remettre.

It is his way. C'est sa manière.

That is very [sic] unwelcome new [sic].

C'est une nouvelle très désagréable.

It is the same to me. Cela m'est égal.

I don't trouble myself about it.

Je ne m'en inquiète pas.

Do you care about it? Y tenez-vous?

Put on your cloak to protect you from the cold.

Mettez votre manteau [sic] pour vous défendre du froid.

How delightful. Comme c'est délicieux!

What a beautiful prospect. Quel beau coup d'œil!

I believe so indeed. Je le crois bien.

Of course, to be sure [sic]. Parbleu, je le crois bien.

Now then. Allons donc.

[un trait horizontal] [8 dessins]

[un trait horizontal]

[1 schéma]

$\frac{AF}{AB} = a$

$AF^2 = y^2 + (x-p)^2$

$AB^2 = x^2$

$\sqrt{y^2 + (x-p)^2} = Rx$

$y^2 + (x-p)^2 = R^2 \times x^2$

$y^2 + x^2 - [ill.] = a^2 x^2$

$x^2(1-x^2) + y^2 - [ill.] = 0$

[un trait horizontal]

On a trop souvent confondu le positivisme scientifique avec la recherche des intérêts matériels. Ce sont deux états d'âme absolument distincts. L'élan de justice et de bien-être donné par le positivisme scientifique est un élan de charité pour toutes les classes pour qu'elles y trouvent une foi plus vive, plus ardente encore au travail, et non point que les appétits viennent s'y aiguïser.

[un trait horizontal]

Études de Fustel de Coulanges sur les institutions d'Athènes, de Sparte, de Rome. Remarquables comme force d'idées dans l'enchaînement puis l'interprétation des faits.

[un trait horizontal] [13 dessins] [un trait horizontal] [9 dessins]

[un trait horizontal] [7 dessins] [un trait horizontal]

Chatterton. A. de Vigny. Le drame de la pensée.

[un trait horizontal] [3 dessins]

CAHIER 11, F°19 V°

Les délégués des Électeurs des pays entre Rhin et Moselle proclamèrent le 18 mai 1793 l'union avec la France.

Trois d'entre eux furent chargés de porter à Paris le décret d'annexion et remirent à la Convention un accueil enthousiaste. Ils déclarèrent que le Rhin était la limite naturelle de la France. Cette image du Rhin ainsi évoquée ne doit jamais s'effacer de nos mémoires.

[un trait horizontal] [10 dessins] [un trait horizontal]

[1 schéma] intersection d'un cône et d'un cylindre. [légende]

[15 dessins]

CAHIER 11, F°20

[3 dessins] [un trait horizontal]

Et c'est par le travail, l'étude, la méditation, l'amour de la patrie et de l'humanité, que le pouvoir doit s'exercer pour le plus grand bien de tous.

[un trait horizontal] [9 dessins] [un trait horizontal]

[5 dessins] [un trait horizontal] [5 dessins]

[un trait horizontal] [4 dessins] [un trait horizontal] [5 dessins]

[un trait horizontal] [2 dessins] [un trait horizontal] [3 dessins]

E Ghirlandaio. P

[un trait horizontal] [12 dessins]

CAHIER 11, F°20 V°

L'intelligence n'est pas sans [inachevé]

L'intelligence ne suffit pas sans le caractère et c'est par le caractère qu'on gouverne la fortune. [ces trois lignes biffées]

[un trait horizontal] [18 dessins] [un trait horizontal] [9 dessins]

[un trait horizontal]

PAR

A [lettre ornée]

[6 dessins] [un trait horizontal] [15 dessins]

A

DOUZIÈME CAHIER
20 MARS – 31 MARS 1899

CAHIER 12, F°1 V°
[39 dessins]

CAHIER 12, F°2
[51 dessins]

CAHIER 12, F°2 V°
[31 dessins]

CAHIER 12, F°3
[43 dessins]
a d a d 2 4

CAHIER 12, F°3 V°
[32 dessins]

CAHIER 12, F°4
[51 dessins]

CAHIER 12, F°4 V°
[32 dessins]

CAHIER 12, F°5
[38 dessins]

CAHIER 12, F°5 V°
[41 dessins]

CAHIER 12, F°6
[50 dessins]

CAHIER 12, F°7
[38 dessins]

CAHIER 12, F°8
[43 dessins]

CAHIER 12, F°9
[59 dessins]

CAHIER 12, F°6 V°
[2 dessins]

Quand la nuit se fait d'argent bleu, avec à l'horizon une légère bande d'or éteint qui disparaît bientôt dans les profondeurs des eaux, laissons le silence et la paix des choses descendre lentement en nous. [un trait horizontal] [37 dessins]

CAHIER 12, F°7 V°
[12 dessins]

Et ce qu'il faut bien dire et redire, c'est que la complète liberté politique, scientifique et religieuse ne saurait entraîner ni le droit à la diffamation, ni le droit à l'excitation contre les lois, ni la publication d'écrits obscènes et malsains, qui sont des indices d'immoralité. Corrompre l'esprit d'un peuple, c'est un crime contre la nation.

Et c'est à ceux d'âme noble et fière de se jeter résolument dans la lutte, de résister à tout ce qui menace la société, qui a fait la grandeur de la pensée française – l'urbanité des mœurs, la délicate culture des esprits, les chères idées de tolérance, de liberté et de fraternité – la foi au travail, au labeur utile – l'amour de l'art et de la science. [un trait horizontal] [23 dessins]

CAHIER 12, F°8 V°
[11 dessins] [un trait horizontal]

Aimer l'humanité, l'effort vers le bien, vers le vrai, même dans les formes qui répugnent souvent le plus à notre particulière nature. [un trait horizontal] [20 dessins]

CAHIER 12, F°9 V°
[26 dessins]

CAHIER 12, F°10
[14 dessins] [un trait horizontal] [21 dessins]

CAHIER 12, F°10 V°
Une lettre de Michel de Montaigne à sa femme.
[un trait horizontal]

« Ma femme, vous entendez bien que ce n'est pas le tour d'un galant homme, aux règles de ce temps-ci, de vous courtiser et caresser encore, car elles disent qu'un habile homme peut bien prendre femme, mais que de l'épouser, c'est à faire à un sot. Laissons-le dire. Je me tiens pour ma part à la simple façon du vieil âge, aussi j'en porte tantôt le poil et, de vrai, la nouveauté coûte si cher jusqu'à ce jour à ce pauvre état (et je ne sais si nous en sommes à la dernière enchère) qu'en tout et partout, j'en quitte le parti. Vivons, ma femme, vous et moi, à la vieille française. Or, il nous faut souvenir comme feu Mr de la Boétie, ce mien cher frère, et compagnon inviolable, me donna, mourant, ses papiers et ses livres, qui m'ont été, depuis, le plus favori meuble des miens. Je ne veux pas chichement en user moi seul, ni ne mérite qu'ils ne servent qu'à moi; à cette cause, il m'a pris envie d'en faire part à mes amis. Et parce que je n'en ai, crois-je, nul plus privé que vous, je vous envoie la lettre consolatrice de Plutarque à sa femme, traduite par La Boétie en français; bien heureux que la fortune vous a rendu ce présent si propre et que n'ayant enfant qu'une fille longuement attendue, au bout de quatre ans de mariage, il a fallu que vous l'ayez perdue dans le deuxième an de sa vie. Mais je laisse à Plutarque la charge de vous consoler et de vous avertir de votre devoir en cela, vous priant de le croire pour l'amour de moi, car il vous découvrira mes intentions et ce qu'on peut alléguer en cela, beaucoup mieux que je ne le ferais moi-même. Sur ce, ma femme, je me recommande bien fort à votre bonne grâce et prie Dieu qu'il nous maintienne en sa garde. [un trait horizontal]

CAHIER 12, F°11
[33 dessins]

CAHIER 12, F°13
[48 dessins]

CAHIER 12, F°11 V°
[42 dessins]

CAHIER 12, F°13 V°
Dans [un mot biffé, ill.] l'intérêt, ce qui se développe le plus colossalement, c'est la vanité. C'est surtout chez les enfants élevés dans leur famille, à la campagne, que se développe surtout le sens de la beauté de la nature, le sens des délicatesses du bien moral. [un trait horizontal] [42 dessins]

CAHIER 12, F°12
[74 dessins]

CAHIER 12, F°12 V°
[39 dessins]

CAHIER 12, F°14
« Un écrivain doit avoir en morale et en politique des opinions arrêtées; il doit se regarder comme un instituteur des hommes, car les hommes n'ont pas besoin de maîtres pour douter » – (de Bonald). [un trait horizontal] [48 dessins]

CAHIER 12, F°14 V°
[58 dessins]

CAHIER 12, F°15
[89 dessins]

CAHIER 12, F°15 V°
[51 dessins]

CAHIER 12, F°16
[64 dessins]

CAHIER 12, F°16 V°
[66 dessins]

CAHIER 12, F°17
[64 dessins]

CAHIER 12, F°17 V°
[63 dessins]

CAHIER 12, F°18
[61 dessins]

CAHIER 12, F°18 V°
[57 dessins]

CAHIER 12, F°19
[54 dessins]

CAHIER 12, F°19 V°
[54 dessins]

CAHIER 12, F°20
Vingtième et dernier feuillet
L Danjean
[73 dessins]

CAHIER 12, F°20 V°
[73 dessins]

TREIZIÈME CAHIER

31 MARS – 11 AVRIL 1899

*[haut de feuillet coupé]**[dans le sens de la longueur]* Cahier contenant

vingt feuillets commencé le 31 Mars 1899

et remis par le Déporté le 11 avril 1899

Le C S Deniel

[28 dessins] [un trait horizontal]

L'Apologie de Raimond Sebond, ce long chapitre logé au milieu des Essais de Montaigne, en dégage, pour ainsi dire, l'esprit. C'est le résumé de toutes nos erreurs, de toutes nos incohérences. Il est intéressant d'essayer d'en dégager ce qu'il y a de plus essentiel. « C'est, à la vérité, une très utile et grande partie que la science, ceux qui la méprisent témoignent assez leur bêtise, mais je n'estime pourtant pas sa valeur jusqu'à cette mesure extrême que quelques-uns lui attribuent... comme de loger en elle le souverain bien et tenir qu'il soit en elle de nous rendre sages et contents. Je ne crois pas, ce que d'autres ont dit, que la science est mère de toute vertu et que tout vice est produit par l'ignorance...

Ma maison a été dès longtemps ouverte aux gens de savoir et est fort connue, car mon père, échauffé de cette ardeur nouvelle avec laquelle le roi François I^{er} embrassa les lettres et les mit en crédit [...]

[3 dessins] [un trait horizontal]

Guerre de Sept ans (1756-1763)

[un trait horizontal]

Par la paix d'Aix-la-Chapelle (1748), la France avait fait avec une générosité naïve le sacrifice de ses plus belles conquêtes. Mais aucune des grandes puissances ayant pris part à la guerre n'était satisfaite des résultats qu'elle avait acquis. Cette paix ne fut qu'une trêve.

Louis XV avait cru désarmer l'hostilité constante de l'Angleterre en renonçant à toutes nos belles colonies. Mais Dupleix aux Indes continuait à soutenir les intérêts français. En Amérique, nos braves Canadiens renfermaient les colons anglais entre les Alleghanies et la mer. Nos flottes de commerce continuaient leurs entreprises hardies. L'Angleterre restait donc menaçante, commençait cette lutte qui ne devait se terminer qu'en 1815 par la pleine domination pour elle des mers et la ruine complète de nos colonies.

Malgré tout son désir de la paix, Louis XV se trouvait donc acculé à une nouvelle guerre avec l'Angleterre. Mais pour cela, il lui fallait la paix continentale.

Une autre rivalité, non moins ardente que celle de la France et de l'Angleterre, était celle de l'Autriche et de la Russie. Frédéric II était le véritable vainqueur de la guerre de la succession d'Autriche et y avait gagné la Silésie.

Marie-Thérèse ne pouvait se résoudre à abandonner la Silésie. Ainsi, la double rivalité de la France et de l'Angleterre sur mer et aux colonies, de l'Autriche et de la Russie en Europe, engendra la guerre de Sept ans. Tout semblait dans ce nouveau conflit écarter l'une de l'autre la France et l'Autriche, les vieilles traditions et haines nationales comme les intérêts en jeu.

L'alliance autrichienne fut l'œuvre personnelle et raisonnée de Louis XV et de Marie-Thérèse.

Louis XV, très conservateur, tenait au maintien du vieil équilibre européen.

D'autre part, l'Angleterre négociait avec la Prusse, s'engageant à lui fournir des subsides. Marie-Thérèse soupçonnant la défection de la Prusse en avertit Louis XV et lui fit proposer son alliance. Louis XV hésita beaucoup, mais quand l'accord anglo-prussien fut presque public, Louis XV se prononça en faveur de l'alliance autrichienne.

Par le premier traité de Versailles (1^{er} mai 1756), les deux puissances se promettaient simplement un secours armé. C'était le renversement des alliances. Le Traité de Versailles eût été utile aux intérêts français si Louis XV l'avait tenu pour un fait purement défensif, car il aurait pu disposer de toutes ses forces contre l'Angleterre. Son grand tort fut de se laisser duper par Marie-Thérèse qui ne songeait qu'à reprendre la Silésie. Si l'on veut résumer en quelques traits généraux les causes qui ont amené la guerre de Sept ans, on peut les classer dans l'ordre suivant:

*[feuillet coupé]**Or, quelque [texte effacé, ill.]**par rencontre, retrouvé le livre [deux mots ill.]**abandonnés, me commande de les lui mettre**en français. Il fait bon traduire les auteurs**comme ceux-là, où il n'y a guère que la matière à rendre: [texte effacé, ill.]**[un trait horizontal] [27 dessins]*

1°/ la guerre anglo-française

2°/ les premiers pourparlers entre la France et l'Angleterre

3°/ la défection de Frédéric II à la cause française

4°/ le rapprochement entre la France, l'Autriche et la Russie

Le premier Traité de Versailles fut donc le point de départ d'une vaste coalition contre Frédéric II.

Le 1^{er} mai 1757 fut signé le second Traité de Versailles. Il était nettement offensif et engageait la France dans une guerre continentale et lui faisait perdre de vue ce que Louis XV avait voulu dans le premier traité, une simple alliance défensive pour pouvoir consacrer toutes les forces de la France dans la lutte contre l'Angleterre. Le sort en était jeté; l'exagération [mot souligné] du système autrichien allait mener la France aux plus grands désastres.

[un trait horizontal]

Frédéric II est arrivé en plein épanouissement de son génie militaire, son armée était la meilleure de l'Europe. Sur le bord de l'abîme, il ne désespérera jamais et finira par entraîner la fortune à sa cause. Les ennemis au contraire ne réussirent jamais à s'entendre sérieusement; leurs réponses étaient insuffisantes; les chefs, incapables. L'armée russe était la plus forte, surtout pour la qualité de ses soldats. C'est elle qui infligera à Frédéric II ses plus cruels désastres. [7 dessins]

CAHIER 13, F°3

Une appréciation de Georges Eliot, sur le vainqueur des Ashanti, sir Garnet Wolseley. « Cher Sir P., j'ai rencontré un homme bien fait, à l'air doux, au regard clair, et j'ai été fort intéressé de trouver en lui sir Garnet Woiseley: j'ai causé avec lui et notre conversation a confirmé l'idée que j'avais de lui comme un des grands hommes qui ont pouvoir de commander à force de douceur dans le caractère, de calme dans le maintien et d'inflexibilité dans la résolution. »

[un trait horizontal]

Il est très curieux quand on lit certaines études sur les faits contemporains, qui sont encore trop près de nous pour pouvoir les apprécier dans ce recul du passé qui assure mieux l'impartialité, de voir certains écrivains écrire en recherchant les causes souvent encore peu claires et peu nettes, au lieu d'avouer simplement leur ignorance actuelle et de dire dans leurs consciences d'honnêtes hommes: « Eh bien, on ne sait encore pas quelles causes ont pu amener ces faits », donner la première interprétation venue, et de constater que leur main d'écrivain ne tremble pas en donnant ces appréciations qu'ils savent eux-mêmes n'être basées sur rien de fondé, ni de sérieux. C'est une inconscience qu'il est parfois pénible d'être obligé de constater mais qui n'en existe pas moins. Quand on est honnête homme, et qu'on ne sait pas, on dit courageusement: je ne sais pas, et on ne donne pas la première interprétation venue, sans la crainte qui n'est que de la basse vanité, de pouvoir être taxé d'ignorance. Il vaut d'ailleurs mieux être taxé d'ignorance sur certaines causes – qui peuvent échapper longtemps aux investigations des historiens jusqu'à ce que tous les éléments d'une juste appréciation soient entre leurs mains – que d'être taxé d'inconscience, une des pires faiblesses de l'humanité.

[deux traits horizontaux]

Les observateurs ironiques des petites et des laideurs de la nature humaine ne peuvent pas s'empêcher de sourire de pitié quand on étale devant eux des sentiments aussi naïvement dévoilés. [un trait horizontal] [11 dessins]

CAHIER 13, F°3 V°

[7 dessins] [un trait horizontal]

Si Hoche a été tant pleuré, c'est peut-être moins en souvenir des beaux faits d'armes qu'il avait accomplis que par une espèce de vague et profonde espérance, qu'on plaçait sur lui et qui s'évanouissait avec lui. Il ne faut pas oublier en effet qu'à ce moment, la France était lasse du gouvernement impuissant et corrupteur du Directoire. Au lieu de cette direction impuissante de ces cinq hommes, dont l'âme était Barras, ce qu'elle voulait, c'est une pensée lucide et ferme, c'est une volonté, c'est une énergie. Hoche put être cette volonté. Ce fut Bonaparte qui profita des circonstances.

[un trait horizontal] [9 dessins] [un trait horizontal]

Une place forte est un débouché stratégique permettant à une armée de manœuvrer à volonté dans tous les sens, de déboucher en avant et en arrière ou sur les flancs, mais non pas pour s'enfermer [ces six mots soulignés] dans la ceinture d'ouvrages. C'est l'erreur dans laquelle on était tombé et qui a mis longtemps les camps retranchés en défaut. Ce sont en outre des places de dépôt et de ravitaillement. Mais en aucun cas, une armée ne doit s'y laisser enfermer. Si une armée est vaincue, la place forte doit lui servir de débouché en arrière et rester ensuite livrée à ses propres forces, à sa garnison, réduite au strict minimum.

[un trait horizontal] [15 dessins]

CAHIER 13, F°4

[43 dessins] [un trait horizontal]

Quand aux premières lueurs du jour, l'univers s'emplit d'azur et de feu, c'est partout et toujours le même drame éternel qui s'ouvre; les êtres vivants sortent de l'ombre et des rêves, et la douleur reprend partout. Mais pour les êtres humains que nous sommes, c'est le poids de la journée qu'il faudra pour sentir la fatigue et la souffrance. L'aurore ouvre toujours une solennelle illusion d'espoir et fait éprouver une véritable ivresse.

[10 dessins]

CAHIER 13, F°4 V°

[6 dessins] [un trait horizontal] [12 dessins] [un trait horizontal]

« On ne peut, disait d'Holbach, faire aucun mal aux hommes en leur proposant des idées. » Certes, en disant aux hommes que le soleil n'est pas lumineux, ce sophiste savait que le soleil est visible pour tous ceux qui veulent voir et que la lumière ne peut être éteinte par les idées de personne; mais ce qu'on peut éteindre par les idées, c'est le soleil intérieur qui s'appelle la conscience. Les théories prétendues innocentes, simples jeux d'esprit pour certains hommes, on sait malheureusement comment les idées passent dans la pratique. Et quand on vient présenter ces idées malsaines que certaines publications répandent à profusion, croit-on que ces idées se tiendront inertes dans les esprits? C'est une théorie non seulement fausse, dont l'absurdité n'a pas besoin d'être démentie, mais c'est encore une liberté néfaste.

[un trait horizontal] [16 dessins]

CAHIER 13, F°5

[47 dessins]

CAHIER 13, F°5 V°

[91 dessins]

CAHIER 13, F°6

Menus propos [souligné]

Nous n'avons pas trop de toutes nos forces dirigées vers la vérité.

[un trait horizontal]

Participer, ne fût-ce que comme un rouage infime, à la claire trouée de la Justice et de la Vérité à travers les ténèbres, à la restauration du droit et de la bonté dans l'humanité.

[un trait horizontal]

Garder toute sa pitié pour les politesses, les vérités humaines – ne jamais s'en fâcher.

[un trait horizontal] [13 dessins] [un trait horizontal]

[7 dessins] [un trait horizontal]

[un paragraphe entièrement biffé, ill.] [deux traits horizontaux]

C'est par l'énergie, par l'activité, par la bonté, en un mot, en étant de sens droit et d'âme haute, que la personnalité morale est intéressante.

[un trait horizontal] [31 dessins]

CAHIER 13, F°6 V°

[1 schéma]

AB = AC

[46 dessins et traces d'encre du feuillet précédent]

CAHIER 13, F°11

[29 dessins]

Si quelques-uns de nos grands esprits de ce siècle resteront éternels dans l'histoire de l'humanité, c'est qu'ils ont donné à tous cette grande et générale leçon d'avoir trouvé la paix de la conscience et le bonheur dans cette pauvre vie, tout simplement parceque [sic] la vérité les a toujours conduits. [un mot biffé, ill.]

[un trait horizontal]

Les œuvres ne valent que par les idées qu'elles traduisent, par la force qu'elles contiennent. [un trait horizontal]

CAHIER 13, F°11 V°

C'est sur la raison qu'il faut asseoir ses arguments, sur les principes éternels de la moralité et de l'intelligence humaine, sur cet impérissable sens du vrai et du bien.

[un trait horizontal] [59 dessins]

CAHIER 13, F°7

[61 dessins]

CAHIER 13, F°7 V°

[49 dessins]

CAHIER 13, F°8

[64 dessins]

CAHIER 13, F°8 V°

[57 dessins]

CAHIER 13, F°9

[42 dessins]

CAHIER 13, F°9 V°

[71 dessins]

CAHIER 13, F°10

[82 dessins]

CAHIER 13, F°10 V°

[75 dessins]

CAHIER 13, F° 12
[45 dessins]
[1 schéma de spirale]
OA =

CAHIER 13, F° 12 V°
[1 schéma]
 $AF.AF' = a^2$
 $AF^2 = y^2 + (x-p)^2$
 $AF^2 = y^2 + (x+p)^2$
 $\sqrt{y^2 + (x-p)^2} \sqrt{y^2 + (x+p)^2} = a^2$
 $\sqrt{[y^2 + (x-p)^2][y^2 + (x+p)^2]} = a^2$
 $y^2 + (x-p)^2$
 $y^2 + (x+p)^2$

 $y^4 + y^4(x-p)^2$
 $+ y^2(x-p)^2 + (x-p)^2(x+p)^2$

 $y^4 + y^2[(x-p)^2(x+p)^2] + (x-p)^2(x+p)^2$
 $y^4 + y^2[x^2 - 2px + p^2 + x^2 + 2px + p^2] + (x-p)^2(x+p)^2$
 $x^2 - 2px + p^2$
 $x^2 + 2px + p^2$

 $x^4 - 2px^3 + p^2x^2$
 $+ 2px^3 - 4p^2x^2 + 2p^3x$
 $+ p^2x^2 - 2p^3x + p^4$

 $x^4 - 2p^2x^2 + p^4$
 $(x^2 - p^2)^2$
 $y^4 + 2y^2(x^2 + p^2) + (x^2 - p^2)^2 = a^4$
[un trait horizontal]
[31 dessins]

CAHIER 13, F° 13
[54 dessins]

CAHIER 13, F° 13 V°
[65 dessins]

CAHIER 13, F° 14
[69 dessins]

CAHIER 13, F° 14 V°
[58 dessins]
Inter caetera mortalitatis incommoda, et hoc ut caligo mentium,
nec tantum necessitas errandi, sed errorum amor. (Sénèque)
[Parmi les maux attachés à la condition de mortel, il y a cet
aveuglement de l'esprit qui fait que non seulement on fait iné-
vitablement des erreurs, mais qu'on aime en faire.]
[un trait horizontal]

CAHIER 13, F° 15
Organisation de la compagnie anglaise des Indes
[un trait horizontal]
À Londres, la Compagnie était administrée:
1°/ par la Cour des propriétaires, où entraient tous les action-
naires possédant pour 500 livres sterling d'actions.
2°/ par la Cour des directeurs (24), élus par la Cour des pro-
priétaires. Celle-ci nommait sans contrôle du gouvernement
les employés civils et militaires.
Il y avait donc pour les Anglais de la métropole un double
sujet de préoccupations:
1°/ ils se rendaient compte de la responsabilité qui incombait
à l'Angleterre d'abandonner près de cent millions d'Indous
[mot souligné] à une Compagnie sans aucun contrôle.
2°/ d'autre part, la substitution [mot souligné] du pouvoir
royal à la Compagnie aurait pour effet de mettre aux mains
du roi et de ses ministres un formidable instrument. Il fallait
donc que l'Angleterre et l'Inde restassent absolument distincts;
cependant on voulait un contrôle.
Fox proposa un India Bill, d'après lequel, aux deux Cours de
la Compagnie, on substituerait un bureau de 7 membres,
nommé par le Comité de la Chambre. Ce Bill passa aux
Communes, mais fut repoussé à la Chambre des Lords.
Pitt à son tour déposa un India Bill, qui allait donner à l'Inde
la Constitution qui devait durer jusqu'en 1858. Il instituait, non
un Bureau du gouvernement comme dans l'India Bill de Fox,
mais un Bureau de contrôle nommé par le Roi. Les foxistes
combattaient le bill [sic] avec acharnement car tout le pouvoir
passait en réalité aux mains du roi, mais il passa cependant
aux deux Chambres et fut adopté. [un trait horizontal]
[28 dessins]

CAHIER 13, F° 15 V°
[45 dessins]
Les désintéressements de l'intelligence sont nécessaires aux
classes élevées afin d'avoir cet esprit de solidarité qui élargit
les idées et tue l'égoïsme.

CAHIER 13, F° 16
8 AVRIL
[20 dessins] [un trait horizontal] [28 dessins]
Participer énergiquement, ne fût-ce que comme un rouage infime, à la trouée [sic] de la Justice et de la
Vérité à travers les ténèbres, à la résurrection du droit et de la bonté dans l'humanité.
[un trait horizontal]

CAHIER 13, F° 16 V°
De la bataille de Dreux par Michel de Montaigne (sous le règne de Charles IX, gagnée par le duc de Guise).
[un trait horizontal]
Il y eut tout plein de rares accidents en notre bataille de Dreux, mais ceux qui ne favorisent pas fort la
réputation de M. de Guise mettent volontiers en avant qu'il peut être accusé d'avoir fait halte et temporisé
avec les forces qu'il commandait, pendant qu'on enfonçait M. le Connétable, chef de l'armée, avec l'artillerie,
et qu'il eût mieux valu pour M. de Guise se hasarder en prenant l'ennemi par le flanc que, attendant
l'avantage de le voir en guerre, souffrir une si lourde perte (celle de voir enfoncé M. le Connetable.)

Mais, outre que l'issue finale démontra tout l'avantage qu'eût M. de Guise d'attendre le moment favorable, celui qui en débatta sans passion me confessa aisément, à mon avis, que le but et la visée, non seulement d'un capitaine, mais de chaque soldat, doit regarder la victoire en gros et que nulle occurrence [sic] particulière, quelque intérêt qu'il y ait, ne le doivent détourner de ce point-là (c'est un précepte vrai en tout temps). [un trait horizontal] [25 dessins]

CAHIER 13, F°17
[64 dessins]

CAHIER 13, F°17 V°
[1 schéma]
 $AF.AB = a^2$
 $AF^2 = y^2 + (x-p)^2$
 $AB = x$
 $x\sqrt{y^2 + (x-p)^2} = a^2$
 $x^2[y^2 + (x-p)^2] = a^4$
 $x^2y^2 + x^2(x-p)^2 = a^4$
 $x^2y^2 + x^4 - 2px^3 + p^2x^2 = a^4$
 $x^4 + x^2y^2 + p^2x^2 - 2px^3 = a^4$
 $x^2(x^2 + y^2 + p^2 - 2px) = a^4$
[un trait horizontal]
[51 dessins]

CAHIER 13, F°19
[90 dessins]

CAHIER 13, F°19 V°
[51 dessins]

CAHIER 13, F°20
Vingtième
et dernier feuillet
L Danjean
[48 dessins]

CAHIER 13, F°18
[11 dessins]

Le Paradis perdu de M. Milton [souligné]
Ce poème de Milton est très étranger aux goûts, aux habitudes de notre littérature. En Angleterre, il eut des panégyristes ardents. Il vaut mieux, il est plus équitable, d'essayer de comprendre ce poème, au lieu de le classer, de l'expliquer plutôt que de le juger, en tenant compte en même temps du génie du poète, de la puissance créatrice, toute individuelle, que des conditions immuables, si bien établies par Taine, du temps, du pays, des idées ambiantes. Milton, pour l'époque à laquelle il a vécu, appartient tout à la fois à la Renaissance et au puritanisme. [paragraphe entièrement biffé] [un trait horizontal] [48 dessins]

CAHIER 13, F°18 V°
But [mot encadré]
[1 schéma]
 $AC = aAB$
 $\sqrt{x^2 + (y-p)^2} = a\sqrt{y^2 + (x-p)^2}$
[un trait horizontal] [38 dessins]
Pascal fut une fière nature, à l'énergie indomptable, aux passions de flamme, personnalité certes impérieuse, mais d'une intelligence puissante, un des plus beaux et des plus forts esprits d'homme qu'il y eut jamais.
[un trait horizontal] [8 dessins]

CAHIER 13, F°20 V°
Ni l'intelligence, ni les vertus si brillantes qu'elles soient ne suffisent sans le caractère. C'est par le caractère qu'on domine les situations les plus critiques.
[un trait horizontal]
Le courage physique est chose banale et commune; le courage moral, la fermeté sont qualités plus rares. Quand il s'agit de l'honneur, du devoir, rien ne doit épuiser le pouvoir d'endurance, de renoncement.
[un trait horizontal]
Comme dit Vigny [un mot biffé, ill.] : Fais héroïquement ta longue et lourde tâche. [une ligne biffée, ill.] L'homme n'est grand que s'il porte au suprême degré de puissance cette force morale, sans laquelle les individus ne sont plus que de vaines apparences, des ombres.
[un trait horizontal]
L'unité d'une vie, d'une âme forte, c'est le dévouement sans défaillance au devoir, sous toutes les formes où successivement il se présente.
[1 dessin] [un trait horizontal] [2 dessins]
Il est des hommes qui ont leur [ligne entièrement biffée]
[11 dessins] [un trait horizontal]
[deux lignes biffées, ill.]
[5 dessins] [un trait horizontal]
Le seul triomphe véritable est celui que peuvent assurer la bonne foi et l'honneur.
[un trait horizontal]
La claire conscience du devoir doit rendre stoïque envers tout.
[un trait horizontal] [5 dessins] [un trait horizontal] [9 dessins]
C'est sur la raison qu'il faut assurer ses arguments, sur cet impérissable sens du vrai et du bien inné, dans le cœur de tout honnête homme.
[un trait horizontal]

QUATORZIÈME CAHIER
11 AVRIL – 29 AVRIL 1899

Lire, mais faire beaucoup penser à ce qu'on lit; quand l'entendement est ouvert par l'habitude de réfléchir, on finit par trouver de soi-même ce qu'il faut. Comme dit Montaigne, nous sommes plus riches que nous ne pensons, mais on nous dresse à l'emprunt et à la quête; on nous apprend à nous servir du bien d'autrui plutôt que du nôtre, accumulant sans cesse, nous n'osons toucher à rien.

De tous les sophistes, c'est notre propre raison qui, presque toujours, nous abuse le moins. Dès qu'on veut bien rentrer en soi-même, se dégager de toutes les passions violentes et malsaines, chaque esprit droit et honnête sent ce qui est bien, ce qui est beau. Mais malheureusement, les exemples du très bon comme du très beau sont rares; la vanité fait chercher à emprunter des habitudes vicieuses. C'est pour cela qu'il faut s'accoutumer à considérer les grands objets de l'humanité, à les sentir et à les voir; l'âme ainsi s'élève, le cœur se remplit et s'enflamme, l'esprit se dégage de toutes les entraves pour planer au-dessus de toutes les misères, de toutes les vilennies et l'on ne souffre plus rien de médiocre sans un dégoût mortel.

[un trait horizontal] [9 dessins] [un trait horizontal] [6 dessins] [un trait horizontal]

L'âme résiste bien plus facilement aux vives douleurs qu'à la souffrance. Une âme héroïque est celle qui résiste à des peines sans relâche.

[un trait horizontal]

Savon papier sel

[15 dessins]

CAHIER 14, F°1 V°

[9 dessins] [un trait horizontal]

Un état social qui consacre légalement une injustice, qui peut produire telles circonstances où un seul individu se trouvât privé de ses droits d'homme et cela, sans qu'il y ait de sa faute, un tel état social doit être amélioré.

[un trait horizontal]

S'il y a des problèmes qui paraissent insolubles au penseur solitaire, il ne doit pas y en avoir pour l'humanité. Elle pourra longtemps adopter des solutions inexactes, fausses, en souffrir, et même beaucoup, mais elle doit venir à bout de toutes les difficultés. D'ailleurs, ce n'est pas arbitrer trop cher la solution définitive si celle-ci rétablit un droit ou redresse une injustice.

[un trait horizontal] [6 dessins] [un trait horizontal] [1 schéma]

$AB \times AE = a^2$

$xy = a^2$ [sic]

hyperbole ayant pour asymptotes les axes ox et oy

[un trait horizontal] [21 dessins]

CAHIER 14, F°2

Meissonnier. La Vie de l'œuvre d'après M. Gréard [souligné]

[un trait horizontal]

Il est toujours curieux de savoir ce qu'un artiste a ajouté à son œuvre en la commentant – ses Entretiens nous y invitent. Ils nous découvrent la nature de l'homme, tout à la fois simple et magnifique, calme et impétueux, dévoué au plus modeste devoir du même cœur qu'aux entreprises les plus éclatantes.

L'éducation première de Meissonnier était restée incomplète; plus tard, il l'avait lui-même étendue et affinée. Quand sa pensée n'était pas absorbée par le pinceau, il lisait. Toutes les littératures lui étaient familières, aussi bien celle de l'Antiquité classique – « L'humanité » de Sophocle le troublait profondément.

Voici un jugement plein de bon sens de Meissonnier sur Madame de Sévigné: « Quel charme et quel bon sens! Quelle profondeur de vue dans le naturel parfait! Pas la moindre coquetterie. On peut ouvrir le livre à tout hasard, n'importe où, comme Montaigne et La Fontaine, on trouvera la pensée rendue dans une langue sûre, vive, pleine de saveur. »

Delacroix, lui, était un penseur : sa raison évoquait tous les sujets et sa religion était celle de Marc Aurèle, de Spinoza et de Goethe ; il la plaçait dans la résignation aux lois inéluctables qui ont établi les lois de la vie, comme celle de la mort, condition de la vie. Les grandes questions ont également touché Meissonnier, mais il n'aime pas à sonder les abîmes. Mais il avait profondément le sens de l'Histoire et, sentant que l'idée religieuse avait été rendue dans sa plus haute expression par l'école italienne, il va chercher à faire revivre par des détails pittoresques la physionomie des siècles.

Et puis, croire à son sujet, dit-il, est la première condition pour composer, et on ne croit à son sujet qu'après avoir longtemps médité, longtemps laissé battre le cœur à l'unisson de ses personnages, lorsqu'on les a vécus, lorsqu'on en rêve. Que de nuits, confessait-il, Napoléon a traversé mon sommeil !

Meissonnier recherchait la perfection, il la poursuivait dans ses propres œuvres. Il ne se lassait et ne [se] rebutait de rien. Je ne crois pas, disait-il, que jamais on puisse m'accuser d'avoir manqué de conscience, et comme termine M. Gérard, de tous les enseignements, celui-là n'est-il pas le plus utile et le plus beau ? [un trait horizontal] [15 dessins]

CAHIER 14, F°2 V°

Platon ordonne trois choses à celui qui veut examiner l'âme d'un autre : Science, Bienveillance, Hardiesse.

[un trait horizontal]

[une ligne biffée, ill.]

[un trait horizontal] [19 dessins]

[1 schéma]

$\alpha x + \beta y + \gamma z + \delta = \lambda$

$\alpha'x + \beta'y + \gamma'z + \delta' = \lambda'$

$\alpha''x + \beta''y + \gamma''z + \delta'' = \lambda''$

$(a+b+c)^2 = a^2 + b^2 + c^2 + 2ab + 2bc + 2ac$

$(a+b+c)^3 = a^3 + b^3 + c^3 + 3a^2b + 3ab^2 + 3bc^2 + 3ac^2 + 3a^2c$

[sic]

$(\cos a + \cos b)^2 = \cos^2 a + \cos^2 b + 2\cos a \cos b$

$(\sin a + \sin b)^2 = \sin^2 a + \sin^2 b + 2\sin a \sin b$

$\operatorname{tga} = \sin a / \cos a$

$\varphi(a) + \varphi(a') + \varphi(a'') + \varphi(a''') + \dots = \varphi(A)$

[un trait horizontal]

développement en séries

[9 dessins]

CAHIER 14, F°3

Les rayons X et la photographie de l'invisible

[un trait horizontal]

La découverte faite par M. Röntgen des rayons X a passionné l'attention, non seulement du monde savant, mais du grand public. La photographie de l'invisible n'est pas seulement en effet une expérience curieuse, mais la preuve des modalités de l'énergie autres que celles qui étaient connues jusqu'ici.

L'histoire de cette découverte est fort simple. M. Röntgen, dans son laboratoire, procédait, à l'aide du dispositif classique, c'est-à-dire d'un simple tube de Crookes traversé par le courant électrique, à des recherches sur les propriétés des rayons cathodiques. On sait que ces rayons ont la propriété de produire une fluorescence très brillante chaque fois qu'ils tombent sur une substance phosphorescente, comme le platino-cyanure de potassium. M. Röntgen faisait donc tomber les rayons cathodiques émis par le tube de Crookes sur un écran phosphorescent. À un moment donné, M. Röntgen, voulant empêcher les rayons cathodiques de parvenir sur son écran sensible, eut l'idée de recouvrir le tube de Crookes d'un étui en carton. Dans ces conditions, quoique la lame de carton fût parfaitement opaque pour la lumière ordinaire, M. Röntgen constata avec surprise que l'encre sensible continuait à accuser une vive phosphorescence.

Donc, malgré l'étui de carton recouvrant le tube, l'écran sensible recevait des rayons capables de l'exciter, rayons ayant traversé l'obstacle. Le fait étant bien constaté, restait à savoir si le carton seul présentait cette faculté imprévue de laisser filtrer à travers sa masse certains rayons produits par le tube de Crookes. M. Röntgen s'empessa de tenter l'expérience en interposant différentes matières et on constata que, pour un grand nombre d'entre elles, elles étaient traversées par les rayons émis par le tube de Crookes. Dès lors, la découverte était accomplie.

[un trait horizontal] [16 dessins]

CAHIER 14, F°3 V°

L'Antiquité indiquait quatre maîtres à l'adolescent :

- le premier devait lui enseigner la morale
- le second, à être toujours véritable
- le troisième, à se rendre maître de ses passions
- le quatrième, à ne rien craindre.

[un trait horizontal] [14 dessins] [un trait horizontal]

[24 dessins]

Mirabeau [souligné]

Mirabeau sortait d'une forte et vieille race provençale – les Riquetti étaient intelligents, énergiques, d'un sang chaud où bouillonnaient les passions les plus ardentes.

Le dernier, Gabriel Honoré, avait un genre et une intelligence souverains, mais des passions violentes qui lui firent une jeunesse tout à la fois de dérèglements insensés et de labeur intense.

Il eut le père le plus absolu, auteur éloquent déjà lui-même, de l'ami des hommes, mais qui, dès les premières résistances de l'enfant, s'irrita et voulut le briser. Ce ne fut plus dès lors qu'une lutte entre le père et le fils où furent employés tous les moyens qui ne servirent qu'à exaspérer la haine du père, à raidir le fils dans sa révolte, à diffamer le nom de Mirabeau dans le public.

Mirabeau porta toujours la peine de son passé; il eut la gloire, mais n'eut jamais l'estime et la confiance.

Mais au milieu de tous les désordres, Mirabeau travaillait, s'instruisait; les trois années qu'il passa au donjon de Vincennes furent de fécondes années d'études et de méditations. C'est à Vincennes qu'il écrit les fameuses lettres à Sophie, espèce de journal de son âme et de son intelligence, d'une profondeur, d'une pénétration et d'une passion merveilles. Quand la Révolution s'ouvre, Mirabeau est prêt; ces études antérieures allaient servir, mais ce n'est pas seulement un grand orateur qui se révèle, c'est un homme d'État, doué, ce qui est rare, autant pour les grandes choses que pour les grandes paroles.

[un trait horizontal] [30 dessins]

CAHIER 14, F°4 V°

[7 dessins] [un trait horizontal]

Mirabeau – (suite)

[un trait horizontal]

Pour continuer cette esquisse sur Mirabeau, il faut le suivre durant la Révolution.

Un contemporain nous a laissé de lui le portrait suivant: « Il était laid ... quand la vue s'attachait sur son visage, elle ne supportait qu'avec répugnance le teint gravé, olivâtre, les joues sillonnées de couture ... Sa voix n'était pas moins âpre que ses traits, mais il élevait cette voix, d'abord traînante et entrecoupée, peu à peu soutenue par les inflexions de l'esprit et du savoir, et tout à coup, montait avec une souple mobilité au ton plein, varié, majestueux, des pensées que développait son zèle ... » et, ensuite, dans un barbouillage de style, le même contemporain nous montre Mirabeau « les gestes prononcés et rares, le port altier, le tressaillement des muscles de son front, de sa face émue ... »

Mais Mirabeau n'avait pas seulement cette éloquence qui entraîne et électrise les foules – ses répliques foudroyantes et ses adjurations enflammées fleurissent toutes les anthologies [?] – il avait d'autres qualités plus solides. Il a la logique serrée et vigoureuse et sait pour toujours les arguments essentiels, les preuves efficaces, sachant voir clairement les faits et les présenter.

En somme, c'est surtout par l'intelligence que vaut Mirabeau, une intelligence nette et ferme. Sous des dehors passionnés, avec des appétits physiques, il a un tempérament d'homme d'État. [un trait horizontal] [9 dessins]

CAHIER 14, F°5

Nil actum reputans, si quid superesset agendum (Lucaïn).

[Pensant qu'il n'y a rien de fait s'il reste quelque chose à faire.]

[deux traits horizontaux]

Essai sur les origines de la politique moderne de l'Angleterre par M. Seeley

[un trait horizontal]

M. Seeley, ce savant professeur de Cambridge, mort il y a quelques années, avait peu d'imagination, peu de goût pour les descriptions, pour l'heur et le malheur des individus, et il s'est surtout occupé des États, de leur grandeur et de leur décadence. Pour la Grande-Bretagne, il s'est surtout occupé de sa politique étrangère et de ses relations avec son vaste empire colonial. Le sujet l'attirait sans cesse; Seeley cherchait surtout à étudier les origines et la formation de cette politique d'expansion. Il n'est pas sans intérêt pour nous, Français, à cette heure où nous formons nous-mêmes un empire colonial, de suivre M. Seeley dans cette étude. Il est certain que dans cet ordre d'idées, ce n'est qu'après de longs tâtonnements, souvent après un dur apprentissage, qu'on arrive à bien décider ce qu'il faut.

Il semblait tout naturel qu'un peuple habitant une île se vouât à la politique insulaire. Il fallait cependant des siècles pour que les Anglais découvrisent cette vérité si simple. Les commencements seront modestes, on essuie plus d'un échec, mais on ne se décourage pas. À quel moment cette révolution s'est-elle faite dans l'esprit public ? M. Seeley estime que ce fut la reine Elizabeth qui orienta définitivement la politique anglaise dans cette voie.

C'est à dater de 1585 que l'Angleterre apparaît comme une puissance maritime. C'est la première période, l'âge des aventures commerciales, des glorieux pirates sans foi ni loi, de l'héroïsme lucratif.

Drake enlève aux Espagnols leurs dépôts de l'isthme de Panama ; il prend possession de la Californie... etc. Elizabeth laisse tout faire ; elle ne court pas elle-même le risque, elle encourage, récompense les entreprises particulières. Les habitudes créées par elle ne seront pas perdues. Si, comme le dit très jusement M. Seeley, Elizabeth se fût mise elle-même à la tête de ces entreprises, l'Angleterre eut été obligée de se transformer en État militaire, ce qui était manquer à sa destinée, tandis qu'elle a laissé faire, soutenant, encourageant les entreprises particulières ; à partir de cette époque, c'est l'intérêt commercial qui élevait l'âme de la politique militaire de l'Angleterre et qui en restera l'âme. [un trait horizontal]

CAHIER 14, F°5 V°

[8 dessins] [un trait horizontal] [15 dessins] [un trait horizontal]

Suivant une vieille sentence grecque :

« Les hommes sont tourmentés par les opinions qu'ils ont des choses, non par les choses elles-mêmes. »

[un trait horizontal] [25 dessins]

CAHIER 14, F°6

[5 dessins] [un trait horizontal]

Suite des rayons X et (de) la photographie de l'invisible

[un trait horizontal]

J'ai montré par suite de quel hasard M. Röntgen avait découvert des rayons traversant les corps opaques et combien cette découverte est somme toute fort simple. Mais est-ce que cette découverte, pour les physiciens, est chose si surprenante ? La transparence n'est qu'une chose toute relative – nous en pouvons faire l'expérience nous-mêmes.

L'œil humain ne distingue qu'une partie des rayons solaires, ceux compris entre le rouge et le violet, car les milieux transparents de l'œil absorbent les radiations ultra-violettes et infra-rouges avant qu'elles aient atteint la rétine. La lentille de nos objectifs est plus transparente – enfin, pour voir les radiations au-delà du violet et au-delà du rouge, les physiciens sont obligés d'employer des lentilles, soit de quartz pour la région ultra-violette, soit de sel gemme pour la région infra-rouge. Inversement, des corps opaques à la lumière ordinaire peuvent laisser passer des radiations – une expérience banale consiste à remplir un ballon d'une dissolution d'iode dans le sulfure de carbone – la liqueur est noire et cependant les radiations calorifiques le traversent. Enfin, Herz, qui a établi que la lumière n'est qu'un phénomène électro-magnétique, a réussi à produire au moyen de l'électricité des radiations qui traversent avec la même facilité des corps non métalliques.

Les rayons X sont les rayons invisibles des rayons cathodiques. Le carton épais, absolument opaque pour la lumière ordinaire, qui ne laisse pas non plus passer les rayons ultra-violets, est transparent pour les nouveaux rayons, comme aussi la plupart des corps. [un trait horizontal] [19 dessins]

CAHIER 14, F°6 V°

[6 dessins] [un trait horizontal] [5 dessins]

[un trait horizontal] [8 dessins] [un trait horizontal]

[14 dessins] [un trait horizontal]

Respecter toutes les convictions sincères, honnêtes, laisser l'ample jeu de la liberté des idées à tous les partis, à condition que tous ne soient animés que d'une seule passion, le bien public. Mais que si, dans la lutte des idées et des partis, on perd de vue le but élevé, pour attaquer les personnes et froisser les sentiments, rappeler aux citoyens d'un même pays qu'ils doivent s'épargner entre eux, car ils sont beaucoup plus solidaires les uns envers les autres qu'ils ne pensent et qu'en agissant ainsi, ils prêtent à l'étranger qui les juge, des armes contre eux-mêmes. [paragraphe biffé]

[un trait horizontal]

Respecter toutes les convictions sincères, honnêtes, laisser l'ample jeu de la liberté des idées à tous les partis, à condition que tous ne soient animés que d'une seule passion, le bien public. Mais que si, dans la lutte des idées et des partis, on perd de vue le but élevé, pour attaquer les personnes et froisser les sentiments, rappeler aux citoyens d'un même pays qu'ils doivent s'épargner entre eux, car ils sont beaucoup plus solidaires les uns envers les autres qu'ils ne pensent et qu'en agissant ainsi, ils prêtent à l'étranger qui les juge des armes contre eux-mêmes. [un trait horizontal]

CAHIER 14, F°7

Quelques lignes de Montaigne

[un trait horizontal]

Le jugement est utile à tous sujets et se mêle à tout; pour cette cause, aux Essais que j'en fais ici, je l'emploie en toute sorte d'occasion. Si c'est un sujet que je n'entends pas, à cela même je l'essaye, sondant le gué de bien loin; et puis, le trouvant trop profond pour ma taille, je me tiens à la rive: et cette reconnaissance de ne pouvoir passer outre, c'est un trait de son effet... Tantôt, à un sujet vain et néant, j'essaye voir si le jugement trouvera de quoi lui donner corps et de quoi l'appuyer et l'abandonner: tantôt je le promène à un sujet noble, auquel il n'a rien à trouver de soi, le chemin en étant si frayé qu'il ne peut marcher que sur la piste d'autrui: là, il fait son jeu à élire la route qui lui semble la meilleure et de mille sentiers, il dit que celui-ci ou celui-là a été le mieux choisi. Je prends, de la fortune, le premier argument: ils me sont également bons, et ne dédaigne jamais de les traiter entiers, car je vois le tout de rien... De cent membres et visages qu'a chaque chose, j'en prends un, tantôt à lécher seulement, tantôt à effleurer, et parfois à pincer jusqu'à l'os: j'y donne une pointe, non pas le plus largement, mais le plus profondément que je sais, et aime plus souvent à les saisir par quelque lustre inusité. [un trait horizontal] [32 dessins]

CAHIER 14, F°7 V°

[36 dessins] [2 dessins de parallélépipèdes]

CAHIER 14, F°8

[36 dessins] [un trait horizontal] [19 dessins]

CAHIER 14, F°8 V°

C'est par la puissance d'affection et de sympathie qu'on voit jusqu'au fond de l'âme humaine, jusqu'à sa fibre dernière et toute puissante.

[un trait horizontal]

Le dernier mot de Spinoza: non flere, non indignari, sed intelligere.

[Ne pas pleurer, ne pas s'indigner, mais comprendre.]

[un trait horizontal]

Si les conquêtes de la science et de la raison doivent perfectionner l'être humain, elles ne le peuvent qu'à la condition de ne pas oublier que ses enseignements ne doivent pas aboutir à l'organisation de la lutte froide, mais bien à faire jaillir toutes les sources vives de l'émotion pour le beau, pour le vrai et pour le bien.

[un trait horizontal]

Tout effort désintéressé est bon en lui-même et pour lui-même.

[un trait horizontal]

Marcher bravement vers l'honnête lumière.

[un trait horizontal]

Ce qui fait la puissance de sympathie de quelques-uns de nos grands écrivains, c'est que chez eux, le cœur est inséparable du génie.

[un trait horizontal]

Comprendre et aimer.

[un trait horizontal] [24 dessins]

CAHIER 14, F°9

La photographie de l'invisible et les rayons X.

[un trait horizontal]

Il est intéressant de dégager les éléments bien nets et définis de la découverte de Röntgen.

1°) La décharge d'une bobine d'induction traverse un tube à vide de Crookes. Si l'on entoure le tube de papier noir, on constate dans une salle obscure qu'un papier recouvert de platinocyanure présente une fluorescence brillante quand on l'amène au voisinage du tube.

2°) Il existe donc un agent capable de traverser une plaque de carton noir, absolument opaque pour les rayons ultra-violet, pour les rayons électriques ou ceux du soleil. Tous les corps possèdent la même propriété, à des degrés très différents. Le papier est absolument transparent pour ces rayons, même sous une très grosse épaisseur, le bois, le carton, le verre sont également transparents. L'eau, quelques lignites sont transparents. Les métaux ne laissent passer les rayons X qu'en lames minces.

3°) Les plaques photographiques sont influencées par les rayons X. C'est ici que la propriété des rayons X de traverser le bois, le carton, d'autres corps, devient intéressante, car cette propriété permet de photographier l'invisible.

4°) La rétine de l'œil est absolument insensible aux rayons X; l'œil placé tout près de l'appareil ne voit rien.

5°) Quant aux hypothèses sur ce que sont les rayons X, elles sont jusqu'à présent fort variables. Pour beaucoup, les rayons X constituent un agent nouveau, aussi nouveau que l'était l'électricité au temps de Gilbert, le galvanisme au temps de Volta.

6°) Ce qu'il y a de certain, c'est que le champ ouvert par la découverte de M. Röntgen aux explorations médico-chirurgicales est particulièrement étendu et s'étendra chaque jour davantage.

[un trait horizontal] [18 dessins] [un trait horizontal] [9 dessins]

CAHIER 14, F°9 V°

[4 dessins] [un trait horizontal] [14 dessins]
[un trait horizontal] [13 dessins] [un trait horizontal]
[4 dessins] [un trait horizontal] [8 dessins]
[un trait horizontal] [11 dessins]

CAHIER 14, F°10

Pour convaincre, il suffit de parler à l'intelligence, pour persuader, il faut pousser jusqu'au cœur. L'esprit fait connaître le bien, le cœur le fait aimer. La raison détermine ce qui est vrai, la passion de l'humanité, ce qui est bon.

[un trait horizontal]

Mais telle est la nature de l'esprit humain que la conception pure et sèche, si lumineuse qu'elle soit, fatigue si l'on n'y joint le sentiment qui donne la vie et le mouvement.

[un trait horizontal]

La modernité relève l'éclat de toutes les vertus, elle en embellit la beauté même.

[un trait horizontal]

Peu importe l'habit, s'il recouvre un grand esprit et un grand cœur.

[un trait horizontal]

Les circonstances sont bien peu de choses, le caractère est tout.

[un trait horizontal]

L'amour, sur quelque objet qu'il se porte, amour des choses ou amour des êtres, crée une vie dont il nous entoure. Il projette sa clarté autour de nous.

[un trait horizontal] [37 dessins]

CAHIER 14, F°10 V°

[4 dessins] [un trait horizontal]
a b c d
[5 dessins] [un trait horizontal]
La sensibilité aux choses de l'esprit et du cœur détermine ce qu'il y a dans l'homme tout à la fois de plus noble et de plus puissant.

[un trait horizontal]

La source de l'émotion profonde est l'émotion directe, non celle de la volonté et du système, mais celle qui jaillit de la plénitude du cœur et de la pensée.

Michelet nous procure cette émotion.

[un trait horizontal] [4 dessins]
[un trait horizontal]

Comme dirait Hugo, le paradis tel qu'il se le représente serait un lieu où les parents seraient toujours jeunes, les enfants, toujours petits.

[un trait horizontal] [4 dessins]
[un trait horizontal]
[8 dessins] [un trait horizontal] [5 dessins]
[un trait horizontal] [6 dessins]

Si l'on s'émeut à la lecture des grandes œuvres de l'esprit humain, c'est que derrière l'écriture, on sent la profondeur et l'élévation des grandes âmes. De même, si on s'émeut à la vue de certains tableaux d'intérieur, aux champs ou à la ville, c'est qu'outre l'âme de la maison, on y respire le parfum d'un bon sentiment.

[un trait horizontal]

Réveiller partout le sentiment moral, affaibli par la recherche constante des intérêts matériels – maintenir l'aspiration aux visions du cœur et de l'âme sans lesquels le monde ne serait plus qu'un morne désert.

[un trait horizontal] [5 dessins] [un trait horizontal]

[4 dessins] [un trait horizontal] [5 dessins]

[un trait horizontal] [4 dessins] [un trait horizontal]

[5 dessins] [un trait horizontal] [4 dessins] [un trait horizontal]

[10 dessins] [une portée musicale avec les notes mi do si si si si]

CAHIER 14, F°12

Dans l'éloquence politique, il ne faut pas seulement construire a priori, poser des principes et en tirer des conséquences, cette éloquence reste impuissante si, aux principes, on n'ajoute pas de solide soutien des faits.

[un trait horizontal]

Les idées ne sont des forces que si elles ont en vue des réalisations pratiques et des fins déterminées.

[un trait horizontal] [14 dessins] [un trait horizontal]

[3 dessins] [un trait horizontal]

Les illusions d'optique. Accommodement de l'œil aux différentes distances.

[6 schémas] [6 dessins]

CAHIER 14, F°13

Le véritable savant a l'ouverture de pensée qui lui fait entrevoir les hypothèses fécondes, il a le détachement de soi qui lui fait accepter toutes les surprises des faits, souvent les plus incroyables résultats de l'expérience, pour modifier ces hypothèses en vue de la recherche passionnée du vrai.

[un trait horizontal]

Si tous nos grands écrivains depuis Montaigne ont voulu plus de justice, c'est que ces grands esprits étaient choqués d'un manque de justice comme d'un manque de logique.

[un trait horizontal] [15 dessins] [un trait horizontal]

[3 dessins] [un trait horizontal] [12 dessins] [un trait horizontal]

[5 dessins] [deux traits horizontaux]

Autant certains écrivains à prétention scientifique ont cherché à rapprocher l'homme de la nature, c'est-à-dire de l'animalité, et à la réduire aux seuls instincts, autant les grands penseurs et véritables savants ont cherché à montrer que le vrai avenir de l'homme est de s'éloigner de l'animalité, c'est-à-dire de toute la nature qui n'est pas lui, et à faire de la pensée politique, philosophique ou scientifique, le but et aussi le bonheur de l'homme. [deux lignes biffées, ill.]

CAHIER 14, F°14

Dans l'avancement, ne pas considérer seulement les aptitudes pour le service, l'intelligence, mais attacher un aussi haut prix aux qualités morales, au don inné de l'autorité. [trois mots biffés, ill.] [un trait horizontal] [quatre lignes biffées, ill.] [un trait horizontal]

La vraie volonté réside dans l'énergie grave, ayant conscience de la responsabilité, mais en acceptant tout le poids, librement. [un trait horizontal] [11 dessins] [un trait horizontal] [20 dessins]

[44 dessins]

CAHIER 14, F°12 V°

[5 dessins]

[un trait horizontal]

[8 dessins]

[un trait horizontal]

[4 dessins]

[un trait horizontal]

[20 dessins]

CAHIER 14, F°13 V°

[2 schémas]

$AD = AC/2$

$x = y/2$

[5 dessins]

[un trait horizontal]

[7 dessins]

[un trait horizontal]

[8 dessins]

[1 schéma]

$L = vt - gt^2/2$

$L' = v't' - gt'^2/2$

[un trait horizontal]

[9 dessins]

[un trait horizontal]

[19 dessins]

CAHIER 14, F° 14 V°

[7 dessins]
[un trait horizontal]
[7 dessins]
[un trait horizontal]
[1 schéma]

$$\begin{aligned}AF+AF' &= 3p \\ AF^2 &= z^2+y^2+(x-p)^2 \\ AF'^2 &= z^2+y^2+(x+p)^2 \\ \sqrt{z^2+y^2+(x-p)^2} &= 3p-\sqrt{z^2+y^2+(x+p)^2} \\ z^2+y^2+(x-p)^2 &= 9p^2-6p\sqrt{z^2+y^2+(x+p)^2}+z^2+y^2+(x+p)^2 \\ x^2-2px+p^2 &= 9p^2-6p\sqrt{z^2+y^2+(x+p)^2}+x^2+2px+p^2 \\ 6p\sqrt{z^2+y^2+(x+p)^2} &= 9p^2+4px \\ \sqrt{z^2+y^2+(x+p)^2} &= \frac{9p}{6}+\frac{4x}{6}=\frac{3}{2}p+\frac{2}{3}x \\ z^2+y^2+(x-p)^2 &= \frac{9}{4}p^2+p2x+\frac{4}{9}x^2 \\ z^2+y^2+x^2-2px+p^2 &= \frac{9}{4}p^2+2px+\frac{4}{9}x^2 \\ z^2+y^2+x^2(1-\frac{4}{9})-4px &= \frac{4}{9}p^2-p^2 \\ z^2+y^2+\frac{5}{9}x^2-4px &= \frac{5}{4}p^2 \\ &[un trait horizontal] \quad [9 dessins]\end{aligned}$$

CAHIER 14, F° 15

L'éloquence politique où l'on construit des systèmes a priori, en posant des principes pour en tirer toutes leurs conséquences, reste impuissante si ces principes [sic], en n'ayant pas le solide soutien des faits qui viennent les éclairer. [paragraphe biffé] [un trait horizontal]
[34 dessins] [un trait horizontal]
[un mot souligné biffé, ill.] *L'éloquence politique qui construit des systèmes a priori, en posant des principes pour en déduire toutes leurs conséquences, reste stérile si ces principes n'ont pas le solide soutien des faits. [un trait horizontal] [23 dessins]*
A [lettre ornée]

CAHIER 14, F° 15 V°

À la guerre, examiner, approfondir toutes les hypothèses, mais ne jamais fonder sur elles aucune certitude. N'avoir aucune idée préconçue, s'inspirer des circonstances et les dominer. On peut bien [un mot biffé, ill.] indiquer les principes des manœuvres napoléoniennes, mais quant à la manœuvre elle-même, elle dépend de l'artiste, et quel artiste fut plus génial dans l'ordre militaire que Napoléon?
[1 frise]
Le véritable courage de l'homme d'État est d'oublier son amour propre [sic] et de sacrifier quand il le faut la renommée à la réalisation de ses desseins. L'Histoire impartiale saura bien remettre chaque chose à sa place.
[un trait horizontal] [20 dessins] [un trait horizontal]
C'est par des batailles qu'on défend ou qu'on envahit un pays. Aujourd'hui, la guerre va vite, très vite. C'est dès le temps de paix qu'il faut préparer l'armée, aussi bien comme instrument matériel que comme instrument moral pour être en mesure de livrer ces batailles dès le début avec le plus de chances pour les gagner. [un trait horizontal] [5 dessins] [un trait horizontal]

CAHIER 14, F° 16

Les idées ne sont des forces que lorsqu'elles sont basées sur des faits; ce sont les faits qui gouvernent le monde, mais dès qu'un fait bien réel, utile, est saisi et qu'il se transforme en idée, l'idée lui procure une nouvelle force. Il y a donc là une action réciproque.
[un trait horizontal] [7 dessins] [un trait horizontal]
Le 18 Brumaire [souligné]. Les circonstances et les espérances qu'on fonde sur un homme le portent brusquement à un sommet où il donne toute sa mesure; là, il accomplit ou manque d'un coup sa destinée. Cette heure était arrivée pour Bonaparte au 18 Brumaire et si le coup de force du 18 Brumaire est un acte qu'il n'est pas permis à l'historien impartial d'absoudre, car il a porté par la ruse et la violence atteinte à la loi, ce fondement éternel de la conscience d'une nation, il faut reconnaître le caractère presque de nécessité imprimé sur cet acte, car la France était lasse du gouvernement impuissant et corrompu du Directoire dont l'âme était Barras et elle voulait une énergie, une volonté. Bonaparte profita des circonstances et, si l'élément moral de l'acte doit être réprouvé, il n'en a pas moins apporté un bienfait dans l'ordre matériel, en substituant au gouvernement impuissant et immoral du Directoire une volonté féconde et réparatrice.
[un trait horizontal] [27 dessins] [un trait horizontal]

[2 dessins] [un trait horizontal]

Le but d'une bonne et solide éducation, c'est de former un bon jugement, c'est-à-dire une raison qui aille à la vérité, une conscience qui aille au bien.

Le jugement dépend non seulement de l'intelligence, mais de la force de la volonté qui permet à la raison de ne pas céder aux entraînements du cœur qui donne la patience et la force d'attention. Fortifier la volonté, ce n'est donc pas seulement assurer les qualités purement morales, le courage, la constance, la possession de soi, mais c'est encore assurer à l'intelligence toute sa vigueur en lui laissant toute sa clairvoyance.

Dans [un mot biffé, ill.] l'éducation, favoriser donc non seulement des intelligences mais des consciences en faisant des volontés fortes.

[un trait horizontal] [39 dessins]

CAHIER 14, F°17

[5 dessins] [un trait horizontal]

À propos des rayons invisibles des rayons cathodiques, il est utile aussi de définir ce qu'on entend par rayons cathodiques. Les rayons cathodiques sont les rayons paraissant prendre naissance dans un tube de Crookes de la cathode ou électrode négative. Quant au tube de Crookes, c'est un tube de verre dans lequel on a fait le vide d'une façon à peu près parfaite; les parois du tube sont traversées par deux fils en aluminium servant de conducteur et permettant de les relier aux deux pôles d'une source d'électricité. [deux traits horizontaux]

La télégraphie optique secrète

[un trait horizontal]

On connaît la télégraphie optique secrète ordinaire, fort simple, très commode, qui consiste somme toute, pour le poste transmetteur, en un foyer lumineux et en une lunette convenablement orientée pour le poste récepteur.

Tout le secret de la télégraphie optique ordinaire consiste dans l'emploi d'un alphabet conventionnel dont les lettres sont figurées par une succession réglée d'avance d'éclats lumineux plus ou moins prolongée.

Mais le secret de cette correspondance n'est pas suffisamment assuré. La vue des signaux est réservée à tout le monde et on finit toujours par arriver à déchiffrer presque aussi sûrement que le destinataire l'indication transmise. On a cherché à parer à cet inconvénient et on y est arrivé par l'emploi de la lumière polarisée.

On sait qu'un faisceau lumineux traversant certains milieux subit des modifications. À l'œil, il semble toujours le même, mais si on regarde ce faisceau lumineux à travers un second prisme, de la substance qui a transformé sa nature, on constate, suivant l'orientation de ce prisme par rapport au premier, des variations très nettes dans l'éclat du faisceau lumineux, qui peut même cesser d'être visible.

CAHIER 14, F°17 V°

On dit alors que le faisceau lumineux est polarisé. C'est cette propriété de la lumière polarisée qui est mise à profit dans la télégraphie optique secrète.

Le transmetteur, au lieu d'envoyer une succession de signaux lumineux longs ou courts, dès qu'il veut communiquer, projette un faisceau lumineux continu de lumière polarisée dont le plan de polarisation peut varier.

Le récepteur se compose d'une série de cristaux capables eux-mêmes de produire la polarisation et servant à recevoir le faisceau lumineux projeté par le transmetteur et qui, à l'œil nu, ne présente aucune variation d'intensité pendant toute la durée de la transmission.

La série des cristaux du récepteur orientés tous d'une manière différente sont en même nombre que les lettres de l'alphabet.

À l'avance, on repère la position du transmetteur pour que l'extinction soit totale dans chacun des analyseurs et comme chacun de ces analyseurs représente une lettre de l'alphabet, suivant l'orientation qu'on donne au transmetteur, on provoque l'extinction de l'analyseur correspondant.

[un trait horizontal] [4 dessins] [un trait horizontal] [12 dessins]

CAHIER 14, F°18
[1 schéma]
 $AB = AC$
 $AB^2 = y^2 + (x - p)^2$
 $AC^2 = x^2 + y^2 - R^2$
 $y^2 + (x - p)^2 = x^2 + y^2 - R^2$
 $y^2 + x^2 - 2px + p^2 = x^2 + y^2 - R^2$
 $2px = p^2 + R^2$
 $x = \frac{p^2 + R^2}{2p},$
droite perpendiculaire
à l'axe des x
[un trait horizontal]
[30 dessins]

CAHIER 14, F°18 V°
[1 schéma]
 $AB = AC$
 $AB = x$
 $AC = OB = \sqrt{y^2 + x^2}$
 $x^2 + y^2 = z^2$
 $x^2 + y^2 - z^2 = 0$

[1 schéma]
 $R^2 = z^2 + x^2 + y^2$ sphère
plan tangent

[1 schéma]
 $V. 2\pi R = vt$ $R/R' = v/v'$
 $2\pi R' = v't$
ainsi V' doit être quadruple de V , $R' = 4 R$
les rayons sont en proportion directe des vitesses
[un trait horizontal] [5 dessins]
[un trait horizontal]
[11 dessins] [un trait horizontal] [3 dessins]
[un trait horizontal] [3 dessins]
[un trait horizontal] [1 schéma] [1 plan]
 πk^2 [souligné]

CAHIER 14, F°19
Le goménol [souligné]
Le niaouli est un arbre très connu, qui pousse en Nouvelle-Calédonie et qui possède, comme l'eucalyptus, la propriété de dégager une odeur aromatique aussi agréable que pénétrante. On expliquait par la présence du niaouli dont les émanations volatiles neutralisent les miasmes paludéens, l'exceptionnelle salubrité du climat de la Nouvelle-Calédonie.
On a cherché pendant de longues années sans y parvenir à extraire l'essence du niaouli. Le problème a été enfin résolu.
Le goménol, qui est le nom donné à cette essence, du nom du district de Gomène, où le niaouli est surtout abondant, est un liquide huileux, tirant sur le jaune, d'une saveur à la fois fraîche et piquante, insoluble dans l'eau. Les médecins se sont emparés au plus tôt de cette matière et les expériences ont montré qu'elle était antiseptique et un microbicide remarquable, tout en n'étant, ni corrosive, ni toxique. [un trait horizontal] [6 dessins] [un trait horizontal]
[23 dessins] [un trait horizontal][huit lignes de demi-cercles en quinconce]

CAHIER 14, F°19 V°
[11 dessins]
[un trait horizontal]
[8 dessins]
[un trait horizontal]
[10 dessins]
[un trait horizontal]
[14 dessins]

CAHIER 14, F°20
[6 dessins] [un trait horizontal] [20 dessins] [un trait horizontal]
« Moi qui suis roi de la matière, que je traite et qui n'en dois compte à personne, ne m'en crois pourtant pas du tout: je hasarde souvent des boutades de mon esprit, desquelles je me défie, et certaines finesses verbales dont je secoue les oreilles; mais je les laisse courir à l'aventure. Je vois qu'on s'honore de pareilles choses, ce n'est pas à moi seul d'en juger. Je me présente debout et couché, le devant et le derrière, à droite et à gauche, et en tous mes plis naturels... (Montaigne).
[1 frise]
« Il n'est à l'aventure aucune vanité plus expresse que d'écrire vainement. Ce que la divinité nous en a si divinement exprimé (Vanitas vanitatum et omnia vanitas [vanité des vanités, et tout est vanité]) devrait être soigneusement et continuellement médité par les gens d'entendement. Qui ne voit que j'ai pris une route par laquelle, sans cesse et sans travail, j'irai autant qu'il y aura d'encre et de papier au monde? Je ne puis tenir registre de ma vie par mes actions; fortune les met simples: je les tiens par mes fantaisies. J'ai vu un gentilhomme qui ne communiquait sa vie que par les fantaisies de son ventre... C'était son étude, son discours, tout autre propos lui puait. Ici, ce sont plus civilement des excréments d'un vieil esprit, dur tantôt, tantôt lâche, toujours indigeste... On accusait un Galba du temps passé de ce qu'il vivait oiseusement; il répondit que chacun devait rendre raison de ses actions, non pas de son repos. Il se trompait, car la justice a connaissance et animadversion aussi sur ceux qui chôment. » (Montaigne)
[un trait horizontal]
Sit meae sedes utinam senectae
Sit modus lasso maris et viarum
Militiaeque, Horace [Puisse (Tibur) être l'asile de ma vieillesse;
que j'y trouve enfin le terme de mes fatigues et sur mer et sur terre,
de mes voyages et de mes campagnes!]

CAHIER 14, F°20 V°
[12 dessins] [un trait horizontal]
[6 dessins]
[un trait horizontal]
[1 schéma]
 $AB^2 = AC \times AD$
 $AB^2 = AO^2 - R^2 = x^2 + y^2 - R^2$
 $AC^2 = y^2 + (x-a)^2$
 $AD^2 = y^2 + (2a-x)^2$
 $y^2 + x^2 - R^2 = \sqrt{y^2 + (x-a)^2} \sqrt{y^2 + (2a-x)^2}$
 $y^2 + (x-a)^2$
 $y^2 + (2a-x)^2$

$$\begin{aligned} &y^4 + y^2(x-a)^2 \\ &y^2(2a-x)^2 + (x-a)^2(2a-x)^2 \\ &----- \\ &y^4 + y^2[x^2 - 2ax + a^2 + 4a^2 - 4ax + x^2] + (x-a)^2(2a-x)^2 \\ &y^4 + y^2(2x^2 - 6ax + 5a^2) + (x-a)^2(2a-x)^2 \\ &[un trait horizontal] [1 schéma] \\ &AB = AC \\ &AB^2 = OA^2 - R^2 = x^2 + y^2 - R^2 \\ &AC^2 = AO'^2 - R'^2 = y^2 + (a-x)^2 - R'^2 \\ &x^2 + y^2 - R^2 = y^2 + (a-x)^2 - R'^2 \\ &x^2 + y^2 - R^2 = y^2 + a^2 - 2ax + x^2 - R'^2 \\ &a^2 - 2ax = R'^2 - R^2 \\ &x = \frac{R'^2 - R^2 - a^2}{2a} [sic] \end{aligned}$$

CAHIER 14, F°21
Coup d’œil sur les opérations de la guerre de Sept ans
[un trait horizontal]
La guerre se fait à la fois aux colonies, dans les mers d’Europe et sur le continent.
On peut répartir les opérations continentales en trois périodes:
1° de 1756 à 1758 – Frédéric II, après de grands revers, se relève par des succès inespérés.
2° de 1758 à 1760 – Dans la seconde, Frédéric II semble de nouveau perdu :
il ressaisit, mais difficilement, l’avantage.
3° de 1761 à 1763 – Frédéric II est encore plus épuisé par ses ennemis,
mais la Russie se relève de la coalition et cette défection sauve la Prusse.
[un trait horizontal]

La guerre continentale commence par une brusque offensive de Frédéric II en Saxe. Les troupes étaient prêtes, il voulait rompre la conjuration avant qu’elle ne soit forte. Il bat les Autrichiens à Lobositz, force l’armée saxonne à capituler à Pirna.
Ce premier coup, indirectement et si hardiment frappé, terrifia l’Autriche. C’est à ce moment qu’un secours sérieux vient. Marie-Thérèse Kaunitz venait d’obtenir de Louis XV la signature du second traité de Versailles. J’ai déjà dit quelle erreur [mot souligné] fut cette exagération [mot souligné] de l’Alliance autrichienne qui allait désormais absorber dans la guerre continentale la meilleure part des forces françaises, tandis que le premier Traité de Versailles laissait la France tout entière disponible pour la lutte contre l’Angleterre. Ici encore, avec son génie de l’offensive, Frédéric II prend les devants – il bat les Autrichiens devant Prague, mais est battu lui-même par Daun devant Kolin. La lenteur de ses ennemis évita à Frédéric II un désastre complet. D’autre part, le maréchal d’Estrées bat un corps prussien à Hastenbeck, puis le duc de Richelieu qui lui succéda conquiert sans difficulté le Hanovre et le Brunswick. Enfin, un corps russe à son tour bat un corps prussien. Quant à la principale armée française, placée sous le commandement de Soubise, elle rallia l’armée des Cercles.
À ce moment, Frédéric II est pris entre cinq armées victorieuses ; il s’apprêtait, comme il l’écrivit à Voltaire, à mourir ici. Deux grandes victoires le tirèrent de ce mauvais pas. Soubise se fit battre à Rossbach et subit une défaite complète, les Autrichiens se firent battre à Leuthen. Cette victoire, a dit Napoléon, est une des plus complètes qui aient jamais été remportées ; elle suffirait à elle seule à immortaliser Frédéric II. [un trait horizontal]

CAHIER 14, F°21 V°
[28 dessins] [un trait horizontal] [2 dessins]
[un trait horizontal] [4 dessins] [un trait horizontal]
[12 dessins] [un trait horizontal]

CAHIER 14, F°22

Verbum justitiae et pacis

[Parole de justice et de paix]

[un trait horizontal] [4 dessins]

[un trait horizontal] [17 dessins]

[un trait horizontal] [4 dessins]

[un trait horizontal]

$x^3+px+q=0$

$(x+a)^3=x^3+3a^2x+3ax^2+a^3$

[un trait horizontal]

$\varphi(a)+\varphi(a')+\varphi(a'')+\varphi(a''')\dots$

[1 schéma]

$y^2=2px$

$x=a$

$y^2=2pa$

$y=\sqrt{2pa}$

$y=2h/3$

$2h/3=\sqrt{2pa}$

$4h^2/9=2pa$

$p=\frac{4}{9}h^2\frac{1}{2a}=\frac{2h^2}{9a}$

CAHIER 14, F°22 V°

L'acétylène [souligné]

L'acétylène est un composé endothermique. Sous la pression atmosphérique, l'acétylène ne propage pas la décomposition provoquée en un de ses points. Mais dès que l'acétylène est comprimé, il manifeste les propriétés ordinaires des mélanges détonnants. La décomposition s'effectue suivant la formule théorique $C^2H^2=C^2+H^2$. La réaction se produit de la même manière pour l'acétylène liquide.

[un trait horizontal] [3 dessins] [un trait horizontal]

[5 dessins] [un trait horizontal] [6 dessins] [4 frises]

[un trait horizontal] [3 schémas]

CAHIER 14, F°23

Les premiers arrivants dans l'Indo-Chine

[un trait horizontal]

Ce furent les Portugais qui furent [sic] les premiers étrangers qui arrivèrent dans l'Indo-Chine. Ils y eurent une sorte de privilège commercial, mais subirent bientôt une concurrence redoutable de la part des Hollandais. Ce fut vers 1630 que le premier navire européen, un navire hollandais, parut au Tonkin.

Vers 1702, parurent les Anglais au Tonkin.

Dès 1684 cependant, un agent de la Compagnie française des Indes orientales avait été envoyé au Tonkin et avait pu y établir un petit comptoir. Plus tard, Dupleix recevait sur le Tonkin les renseignements les plus précis, mais les événements ne lui permirent pas d'en profiter.

Ce ne fut que lors de la terrible révolte des Tay Son de 1740 à 1786 que les Français intervinrent sérieusement en Indo-Chine, par l'intermédiaire de l'évêque d'Adran, qui fit prêter sermon au souverain par des troupes françaises; il obtint, après que le roi Nguyen eut réuni sous un même sceptre tous ces pays de la côte orientale de l'Indo-Chine, un traité philanthropique, mais ce traité ne fut pas exécuté, la cour de Versailles ayant d'autres pré-occupations. [un trait horizontal] [29 dessins]

CAHIER 14, F°23 V°

[8 dessins] [un trait horizontal]

[3 dessins] [un trait horizontal]

[deux lignes biffées, ill.]

« Pour être humaine, la justice doit non seulement être sûre, mais encore rapide », suivant les belles paroles d'un de nos plus grands esprits. –

[un trait horizontal] [36 dessins]

CAHIER 14, F°24

[15 dessins] [un trait horizontal]

[8 dessins]

[8 dessins]

[1 schéma]

$\frac{AB^2}{AC^2}=a^2$

$x^2+y^2-R^2=y^2a^2$

$x^2+y^2(1-a^2)=R^2$

[un trait horizontal]

$\alpha x+\beta y+\gamma z=\lambda$

$\alpha'x+\beta'y+\gamma'z=\lambda'$

$\alpha''x+\beta''y+\gamma''z=\lambda''$

[un trait horizontal]

$\alpha\alpha'x+\beta\alpha'y+\gamma\alpha'z=\lambda\alpha'$

$\alpha\alpha'x+\beta'\alpha\alpha'y+\gamma\alpha\alpha'z=\lambda'\alpha\alpha'$

$\alpha\alpha'x+\beta''\alpha\alpha'y+\gamma''\alpha\alpha'z=\lambda''\alpha\alpha'$

$y(\beta\alpha'\alpha''-\beta'\alpha\alpha'')+z(\gamma\alpha'\alpha''-\gamma'\alpha\alpha'')=\lambda\alpha'\alpha''-\lambda'\alpha\alpha''$

$y(\beta'\alpha\alpha''-\beta''\alpha\alpha')+z(\gamma'\alpha\alpha''-\gamma''\alpha\alpha')=\lambda'\alpha\alpha''-\lambda''\alpha\alpha''$

[17 dessins]

[14 dessins] [un trait horizontal]

Indignare si quid inique constitutum est. [Révolte-toi qu'une injustice ait lieu – d'après Sénèque]

[un trait horizontal]

« Les plaisirs purs de l'esprit, ainsi que les déplaisirs, disent quelques-uns, sont les plus grands. Ce n'est pas merveille, l'esprit les compose à sa mesure et se les taille en plein drap – j'en vois tous les jours des exemples insignes et, à l'aventure, désirables. Mais moi, d'une condition mixte, je ne puis mordre uniquement à ce seul objet si simple, que je ne me laisse tout lourdement aller aux plaisirs présents de la loi humaine et générale... Je hais qu'on nous ordonne d'avoir l'esprit aux nues, pendant que nous avons le corps à table – je ne veux pas que l'esprit s'y cloue, ni qu'il s'y vautre, mais je veux qu'il s'y applique. Aristippus ne défendait que le corps, comme si nous n'avions pas d'âme; Zénon n'embrassait que l'âme, comme si nous n'avions pas de corps – tous deux vicieusement... Quand je danse, je danse; quand je dors, je dors – et quand je me promène solitairement en un beau verger, si mes pensées se sont entretenues des occurrences [sic] étrangères, quelque partie du temps, quelque autre partie, je les ramène à la promenade, au verger, à la douceur de cette solitude, et à moi. » (Montaigne)

CAHIER 14, F°25

[4 dessins] [un trait horizontal]

[1 schéma]

$$AB/BD = CB/AB \quad AB^2 = BD \times CB$$

[un trait horizontal]

$$x+y+z=\alpha$$

$$x+y+z=$$

[un trait horizontal]

$$x^2+px+q=0 \quad x^2+px+p^2/4+q-p^2/4=0$$

$$(x+p/2)^2=p^2/4-q$$

$$x+p/2=\pm\sqrt{p^2/4-q}$$

$$x=-p/2\pm\sqrt{p^2/4-q}$$

[un trait horizontal]

$$x^3+p^2x+q=0 \quad (x+a)^3=x^3+3a^2x+3ax^2+a^3$$

$$x^3+px^2+p^2x+p^3/9-p^2x+q-p^3/9=0$$

$$(x+p/3)^3-p^2x=p^3/9-q \quad [sic]$$

[un trait horizontal]

$$x^3+px^2+p^2x+q=0$$

$$x^3+px^2+p^2x+p^3/9+q-p^3/9=0$$

$$(x+p/3)^3=p^3/9-q \quad [sic]$$

$$x+p/3=\sqrt[3]{p^3/9-q}$$

$$x=-p/3\pm\sqrt[3]{p^3/9-q}$$

[un trait horizontal] [12 dessins]

CAHIER 14, F°25 V°

[4 dessins] [un trait horizontal]

[20 dessins]

[un trait horizontal] [4 dessins]

[un trait horizontal]

[4 dessins] [un trait horizontal]

[18 dessins]

CAHIER 14, F°26

[9 dessins] [un trait horizontal] [9 dessins]

[un trait horizontal] [50 dessins]

CAHIER 14, F°26 V°

[23 dessins] [un trait horizontal] [15 dessins]

[un trait horizontal] [7 dessins] [un trait horizontal]

[14 dessins]

CAHIER 14, F°27

[12 dessins] [un trait horizontal] [53 dessins]

[un trait horizontal] [6 dessins]

CAHIER 14, F°27 V°

[14 dessins] [un trait horizontal] [10 dessins]

[un trait horizontal] [18 dessins] [un trait horizontal]

Pourquoi nous bénissons ceux qui éternuent, d'après Montaigne.

[un trait horizontal]

Me demandez-vous, dit Montaigne, d'où vient cette coutume de bénir ceux qui éternuent? Nous produisons trois sortes de vents: celui qui sort par en bas est trop sale; celui qui sort par la bouche porte quelques reproches de gourmandise; le troisième est l'éternuement et, parce qu'il vient de la tête et est sans blâme, nous lui faisons cet honnête accueil. Ne vous moquez pas de cette subtilité, dit Montaigne, elle vient, dit-on, d'Aristote.

[un trait horizontal] [8 dessins]

CAHIER 14, F°28

Les philosophes du XVIII^e siècle

La lutte philosophique prit au XVIII^e siècle une intensité remarquable. C'est à cette époque qu'entre en scène toute une génération de penseurs prêts à toutes les luttes pour ce qu'ils croient être la vérité. À côté de certaines faiblesses inhérentes à la nature humaine, il faut dire qu'ils étaient prêts à tout sacrifier pour ce qu'ils considéraient leur devoir; pour la plupart, leurs grandes âmes étaient à l'épreuve.

Il y a certes peu de ces âmes fortes qui entraînent les autres, mais il y en a, et le sentiment de justice qui les animait tous portait avec lui un tel sentiment de grandeur qu'ils firent aimer le vrai beau, le vrai bien. [un trait horizontal]

[20 dessins] [un trait horizontal] [56 dessins]

CAHIER 14, F°28 V°

[50 dessins] [traces de l'encre du feuillet suivant]

CAHIER 14, F°29

Les origines immédiates de la Révolution. Louis XVI.

Le règne de Louis XVI ne peut être étudié que jusqu'au commencement de la Révolution et à dater de ce jour où la Révolution commence, l'histoire de Louis XVI n'est plus que celle de la Révolution.

[un trait horizontal]

Comme avait dit Louis XV, la vieille monarchie avait duré autant que lui – elle ne pouvait plus durer davantage. [feuillet entièrement biffé]

[un trait horizontal] [51 dessins]

CAHIER 14, F°29 V°

La justice, qui est la raison apportée dans les rapports moraux entre les hommes, doit avoir tôt ou tard son jour. Mais pour que la justice soit véritablement humaine, il faut que non seulement elle soit sûre, mais qu'elle soit encore rapide.

[un trait horizontal] [21 dessins] [un trait horizontal] [7 dessins] [un trait horizontal]

[une ligne biffée, ill.] On a toujours assez de force pour supporter les maux d'autrui. [phrase biffée]

[un trait horizontal] [4 dessins] [un trait horizontal]

Suivant le mot célèbre de l'un de nos moralistes : « On a toujours assez de force pour supporter les maux d'autrui. » [un trait horizontal] [12 dessins] [1 frise]

CAHIER 14, F°30

Malesherbes [souligné]

Ce fut un esprit juste et droit, mais amoureux d'une vie calme, honorée et indépendante. Il était plus fait pour la vie du sage aimable que pour l'exercice du pouvoir; il ne sut prêter à Turgot qu'un concours moral. Pour que la vertu chez un homme public puisse être comptée pour vertu, il faut qu'elle soit ferme et appuyée par le caractère. Malesherbes a prouvé d'une manière éclatante qu'un homme de bien, une conviction profonde, n'étaient une force pour un ministère que s'ils étaient soutenus par la constance, la persévérance, en un mot, par la volonté.

[un trait horizontal] [5 dessins] [un trait horizontal]

[9 dessins] [un trait horizontal]

La bienveillance spirituelle est supérieure à tout l'esprit, même à tout le talent de ceux qui ne produisent que critique et moquerie. La bienveillance est la politesse du cœur. [paragraphe biffé]

[un trait horizontal]

La bienveillance spirituelle est supérieure à tout l'esprit, même à tout le talent de ceux qui ne produisent que critique et moquerie. La bienveillance est la politesse du cœur.

[un trait horizontal]

Il est certains esprits qui portent l'esprit d'analyse trop loin, qui en poussent l'exagération jusqu'à analyser les émotions; à force de méditer ainsi sur tous les pourquoi qui régissent les actions humaines, on se perd dans les détails, on oublie qu'il y a pour tous, à certains moments de détente et de repos, un besoin de nonchalance de l'esprit qui fait qu'on agit sans but, comme sans projet. Certes, il ne faut pas mépriser les détails, mais il ne faut pas s'y perdre. C'est pourquoi les esprits, en poussant aussi loin cet esprit d'analyse, se sont-ils si souvent trompés dans leurs jugements. [un trait horizontal] [7 dessins]

CAHIER 14, F°30 V°

[9 dessins] [un trait horizontal]

Ce n'est pas tant l'étendue et la vivacité de l'esprit qui coordonnent les actions, qu'un certain accord entre les qualités de caractère. [un trait horizontal] [42 dessins]

CAHIER 14, F°31

[24 dessins] [un trait horizontal]

Si l'on souhaite consentir à prendre au sérieux toutes les niaiseres dont se compose l'opinion de chacun, le besoin de parler, de médire dont est fait le caractère de beaucoup, il faudrait s'apetisser avec tout le monde. Mais l'esprit, la raison se dressent contre un tel emploi de facultés humaines et il vaut mieux détourner son regard pour s'élever en refus des bassesses, des vilennies humaines, car tout ce qui est médiocre et bas ne peut inspirer qu'un dégoût mortel.

[un trait horizontal] [33 dessins]

[31 dessins] [un trait horizontal] [5 dessins] [un trait horizontal]

Les œuvres de pure littérature n'intéressent que médiocrement. Je ne suis sensible qu'à la force de la pensée. La forme, ou le style, n'est que la beauté de l'expression de la pensée. C'est la pensée qui, avant tout, fait la valeur d'une œuvre.

Les idées seules ne suffisent pas. Il faut encore savoir se décider, vouloir et agir.

[paragraphe biffé] [un trait horizontal] [20 dessins]

CAHIER 14, F°32

Les œuvres de l'imagination n'intéressent que médiocrement. Les œuvres ne valent que par la force de la pensée qu'elles expriment. La forme ou le style n'ont que la beauté de l'expression de la pensée.

Mais quand les idées sont mûres, elles doivent s'inscrire dans les faits. Certains grands esprits de notre siècle sont précisément trop restés dans le domaine des idées et n'ont pas été hommes d'action, aussi, si leur influence a été grande sur un public d'élite, elle a été presque nulle sur la masse. Il en avait été tout autrement au XVIII^e siècle, où tous les grands esprits ont profondément influé sur les idées générales de la foule. Il faut donc, comme je le disais déjà, non seulement croire à la vertu de l'action, il faut la prêcher, et c'est à leur âme haute et fière, qui n'ont pas perdu la foi à un haut Idéal [sic], à se jeter résolument dans la lutte. Et les idées doivent être exprimées en vue de réalisations pratiques et de fins déterminées. Il faut savoir se décider, vouloir et agir.

[un trait horizontal] [11 dessins] [un trait horizontal]

J'ai déjà dit ce que je pensais de ce trafic pseudo-littéraire, qui consiste à laisser éclater au grand jour les productions les plus obscènes. C'est une maladie qu'il y a lieu de réprimer sévèrement. Se fier à la liberté pour se régler elle-même, c'est une théorie absurde ; car c'est précisément porter atteinte à cette liberté qui doit appartenir à tous, de respirer un air sain et de le faire respirer à nos enfants. Il suffirait de quelque fermeté de la part des pouvoirs publics, pour mettre fin aux excitations de la presse à la débauche.

[un trait horizontal] [8 dessins] [un trait horizontal]

Le caractère est fait tout à la fois d'intelligence et de volonté. [phrase biffée]

[un trait horizontal]

La valeur d'un caractère dépend tout à la fois de l'Intelligence et de la Volonté.

[un trait horizontal] [8 dessins]

CAHIER 14, F°32 V°

La vraie liberté ne saurait être celle de la licence sans frein, de la lutte acharnée et violente des partis. La liberté vraie, la liberté féconde est celle qui, en dehors des obligations strictes de la solidarité sociale, assure à chacun la liberté de sa personne, de sa pensée, de sa famille, le droit aussi de respirer un air sain.

[un trait horizontal] [10 dessins] [un trait horizontal] [4 dessins] [un trait horizontal]

Les doctrines scientifiques ne se confinent pas seulement dans les laboratoires ; elles prennent peu à peu une extension que leurs inventeurs n'ont souvent pas prévue et s'infiltrant dans les idées générales.

Rappelons les paroles que prononçait Pasteur en disant l'impression profonde que le monde, les habitudes de la vie, les lettres à leur tour reçoivent des découvertes accomplies. Il faut aller plus loin ; ce n'est pas seulement une impression, c'est souvent une direction. Mais si le savant se lance sans crainte dans la recherche de la vérité scientifique, c'est qu'il est aussi bien persuadé que cette vérité scientifique se coordonnera tôt ou tard, avec les vérités essentielles qui dirigent l'humanité, et donc participent en dehors de toute question de dogme et de foi, toutes les philosophies et toutes les Religions.

[un trait horizontal] [8 dessins]

CAHIER 14, F°33

Les longues souffrances imméritées dissipent bien des illusions, mais elles n'affaiblissent pas, chez les âmes fortes, leurs facultés ; au contraire, elles développent avec plus de puissance ces facultés pour leur permettre de mieux comprendre et de mieux aimer encore, tout ce qui est vrai, tout ce qui est bien.

[paragraphe biffé] [un trait horizontal]

[28 dessins] [un trait horizontal] [31 dessins]

CAHIER 14, F°33 V°

[41 dessins] [un trait horizontal] [5 dessins]

[un trait horizontal] [23 dessins]

CAHIER 14, F°34

Les longues souffrances imméritées dissipent bien des illusions, mais elles n'affaiblissent pas, chez les âmes fortes, leurs facultés; au contraire, elles développent avec plus de puissance ces facultés pour leur permettre de mieux comprendre et de mieux aimer encore, tout ce qui est vrai, tout ce qui est bien.

[1 frise] [un trait horizontal]

À propos des moyens de colonisation, il n'est pas sans intérêt de rappeler le vieux système par lequel Rome avait conquis l'empire du monde. Elle laissait aux princes, aux rois subjugués, leur existence, et se contentait d'en faire des clients, ainsi que de leurs peuples. Ce système avec lequel Rome a autrefois dominé l'univers, Montesquieu l'a résumé en quelques traits, qu'il est utile de méditer.

« Il fallait attendre, dit-il, que toutes les nations fussent accoutumées à obéir comme libres et comme alliées, avant de leur commander comme sujettes et qu'elles eussent été peu à peu se perdre dans la République romaine. Voyez le traité qu'ils firent avec les Latins après la victoire du lac de Régille: il fut un des principaux fondements de leur puissance. On n'y trouve pas un seul mot qui puisse faire soupçonner l'empire. C'était une manière lente de conquérir ... Ainsi, Rome n'était pas proprement une monarchie ou une république, mais la tête d'un corps formé par tous les peuples du monde.

Si les Espagnols, après la conquête du Mexique et du Pérou, avaient suivi ce plan, ils n'auraient pas été obligés de tout détruire pour tout conserver.

C'est la folie des conquérants de vouloir donner à tous les peuples leurs lois et leurs coutumes; cela n'est bon à rien, car dans toute sorte de gouvernement, on est capable d'obéir. »

CAHIER 14, F°34 V°

[11 dessins] [un trait horizontal]

Balzac avec son génie robuste mais vulgaire est incapable de rendre des situations délicates, ou de peindre des caractères dont la grâce et la jeunesse sont les principales qualités. La puissance synthétique est immense, il a le don de faire revivre les milieux vulgaires, de placer des personnages dans les classes où ils développeront toutes leurs qualités de médiocrité et il en tire des effets saisissants. Mais dès qu'il lui faut rendre des passions délicates, décrire et analyser des situations qui ne peuvent l'être que par des notations fines [un mot biffé, ill.], son impuissance éclate cruellement. Je viens de reprendre Le Lys dans la vallée de Balzac et vraiment, il m'a été impossible d'aller jusqu'au bout. Autant l'intérêt qu'on trouve à lire Balzac est grand quand il s'attache à peindre des relations sociales ou des natures humaines vulgaires, comme dans Eugénie Grandet, César Birotteau, Le Cousin Pons, La Cousine Bette ... etc., autant il est impossible à lire quand il s'agit, comme dans Le Lys dans la vallée, de noter des situations délicates; le style qui lui manque déjà partout tombe ici dans le plus fâcheux galimatias.

CAHIER 14, F°35

[18 dessins] [un trait horizontal] [1 schéma]

$AB = AF$

$AB^2 = AO'^2 - R^2$

$AB^2 = x^2 + (y - R)^2 - R^2$

$AB = x^2 + y^2 - 2R^2$

$AF^2 = y^2 + (x - p)^2$

$x^2 + y^2 - 2R^2 = y^2 + x^2 - 2px + p^2$

$2px = p^2 - 2R^2$

$x = \frac{p^2 + 2R^2}{2p}$ le lieu est une droite perpendiculaire à l'axe des x.

[un trait horizontal]

[1 schéma] [légendes]

Objectif, prisme, oculaire, prisme

[un trait horizontal] [6 dessins] [un trait horizontal]

Excutienda damus praecordia.

[Nous leur donnons moyen de pénétrer dans tous les replis de notre âme. – Perse]

[un trait horizontal] [1 dessin]

CAHIER 14, F°35 V°

[34 dessins] [1 frise] [8 dessins] [un trait horizontal]

[6 dessins] [un trait horizontal]

[6 dessins] [un trait horizontal] [25 dessins]

[2 traits horizontaux]

Je disais que, pour plusieurs grands écrivains de notre siècle, ils s'étaient confinés dans leur domaine pur des idées et que, par suite, si leur influence fut grande sur un public d'élite, elle a été presque nulle sur la masse, car ils ne furent pas en même temps hommes d'action comme les grands écrivains du XVIII^e siècle qui mirent les idées à la portée du grand nombre en les traduisant sous des formes accessibles à la grande masse. Mais il faut reconnaître que beaucoup de ces grands esprits de notre siècle furent, comme beaucoup de prétendus cœurs secs, des tendres, mais que, dès leurs premières tentatives pour vouer leur tendresse à la vie, ils furent blessés par elle et que, ne se sentant pas, malheureusement, la force de dédaigner les basses injures, de mépriser ceux qui ne connaissent comme arguments que la violence et l'outrage, ils se renfermèrent en eux-mêmes et n'en sortirent plus.

[1 frise]

Le droit étudié comme une abstraction indépendante de la race, du milieu, de l'époque, des causes, me paraît peu intéressant. Il me semble que les notions générales de droit doivent être comme des choses vivantes qui se modifient, qui évoluent comme les autres notions humaines sous l'action de causes multiples extérieures et intérieures. C'est l'étude de ces causes qui me paraît intéressante car alors le droit, au lieu de se présenter comme une suite de règles abstraites, permet de découvrir l'origine des institutions, leurs évolutions, de prévoir même leur avenir. [deux traits horizontaux] [29 dessins]

CAHIER 14, F°36 V°

[58 dessins] [un trait horizontal] [10 dessins]
[un trait horizontal] [1 schéma]

$$AB+AC=2a$$

$$AB^2=AO^2-R^2=y^2+(x+p)^2-R^2$$

$$AC^2=AO^2-R^2=y^2+(p-x)^2-R^2$$

$$\sqrt{y^2+(x+p)^2}=2a-\sqrt{y^2+(p-x)^2-R^2}$$

$$y^2+(x+p)^2-R^2=4a^2-4a\sqrt{y^2+(p-x)^2-R^2}+y^2+(p-x)^2-R^2$$

$$4px=4a^2-4a\sqrt{y^2+(p-x)^2-R^2}$$

$$px=a^2-a\sqrt{y^2+(p-x)^2-R^2}$$

$$\sqrt{y^2+(p-x)^2-R^2}=a-px/a$$

$$y^2+(x+p)^2-R^2=a^2-2px+p^2x^2/a^2$$

$$y^2+x^2-2px+p^2-R^2=a^2-2px+p^2x^2/a^2$$

$$y^2+x^2-p^2x^2/a^2=a^2-p^2+R^2$$

équation d'une ellipse

[un trait horizontal]

CAHIER 14, F°37

[43 dessins] [un trait horizontal]
[66 dessins]

CAHIER 14, F°37 V°

[51 dessins] [un trait horizontal] [12 dessins]
[un trait horizontal] [17 dessins]

CAHIER 14, F°38

[94 dessins]

CAHIER 14, F°38 V°

[21 dessins] [un trait horizontal]

$$\alpha x+\beta y+\gamma z=\lambda \qquad \alpha \alpha'x+\beta \alpha'y+\gamma \alpha'z=\lambda \alpha'$$

$$\alpha'x+\beta'y+\gamma'z=\lambda' \qquad \alpha \alpha'x+\beta' \alpha'y+\gamma' \alpha'z=\lambda' \alpha'$$

$$\alpha''x+\beta''y+\gamma''z=\lambda'' \qquad \text{-----}$$

$$y(\beta \alpha'-\beta' \gamma)+z(\gamma \alpha'-\gamma' \alpha)=\lambda \alpha'-\lambda \alpha'$$

[un trait horizontal]

$$x^2+px+q=0$$

$$2xdx+p=0 \text{ [sic]}$$

[1 schéma] [1 dessin]

$$AF+AF'=2a$$

$$AF^2=y^2+(x-p)^2$$

$$AF'^2=y^2+(x+p)^2$$

$$\sqrt{y^2+(x+p)^2}=2a+\sqrt{y^2+(p-x)^2}$$

$$y^2+(x+p)^2=4a^2+4a\sqrt{y^2+(p-x)^2}+y^2+x^2-2px+p^2$$

$$4px=4a^2+4a\sqrt{y^2+(p-x)^2}$$

$$\sqrt{y^2+(p-x)^2}=px/a-a$$

$$y^2+(x-p)^2=p^2x^2/a^2-2px+a^2$$

$$y^2+x^2-2px+p^2=p^2x^2/a^2-2px+a^2$$

$$y^2+x^2-p^2x^2/a^2=a^2-p^2 \quad 2ydy+2xdx-(p^2/a^2)2xdx=0$$

$$y=\alpha x+\lambda \text{ [sic]} \qquad dy/dx=(2p^2x/a^2-2x)/2y=(p^2x/a^2-x)/y$$

$$dy/dx=\alpha=\frac{p^2-a^2}{a^2} \frac{x}{y} \quad dy/dx=x(p^2-a^2)/a^2y$$

$$=\frac{p^2-a^2}{a^2} \frac{x}{y}$$

$$y=\frac{p^2-a^2}{a^2} \frac{x}{y} +\lambda \text{ pour } y=0$$

$$0=\frac{p^2-a^2}{a^2} \frac{x}{y} +\lambda \text{ [sic]}$$

[un trait horizontal]

La France économique à la fin de l'Ancien Régime

Le XVIII^e siècle a été au point de vue économique plus original par les idées que par la pratique. Dès le début, un économiste osa s'attaquer au colbertisme, montrant qu'une nation s'enrichit, non point en attirant et en retenant chez elle les plus grandes quantités possible d'argent et d'or, mais en multipliant les biens de la terre et les biens d'industrie. À travers la diversité des opinions qui se faisaient jour, presque tous s'accordaient en matière d'économie politique à saper les règlements et les monopoles. Enfin les physiocrates, dont Quesney fut le plus illustre représentant, croyaient que la terre seule était la source de la richesse et qu'il n'y a de capital disponible que le revenu net du propriétaire foncier. C'était une erreur. Un philosophe anglais, Adam Smith, exposait avec une ampleur et un sens pratique que n'avaient pas eus les physiocrates les conditions des richesses et démontrait que le travail était la vraie source de toute richesse.

Quant à la situation de l'agriculture, écrasée par la lourdeur des charges, les mauvais procédés de culture, la langueur du commerce agricole, elle était désastreuse dans la première moitié du siècle. Dans la seconde moitié du siècle, Quesnay remit l'agriculture en faveur.

L'organisation de l'industrie demeure telle que Colbert l'avait faite; c'était le régime corporatif, des corporations. Les statuts de presque toutes les communautés d'arts et métiers tenaient les ouvriers dans la dépendance... [paragraphe biffé]

[un trait horizontal] [35 dessins]

CAHIER 14, F°39 V°

[2 schémas]

OF résultante de deux forces BF et AF [ill]

Couple OF OF' résultante OF''

$$OA = OF'' \cos \omega$$

$$OA' = OF \cos (\omega + \omega')$$

[un trait horizontal] [1 schéma]

Transformation d'un mouvement

rectiligne en un mouvement de rotation

par le parallélogramme articulé de Watt.

[un trait horizontal] [30 dessins]

[un trait horizontal]

[24 dessins] [un trait horizontal]

[9 dessins]

[six traits horizontaux]

CAHIER 14, F°40

[56 dessins] [un trait horizontal]

[42 dessins]

CAHIER 14, F°40 V°

[28 dessins] [un trait horizontal]

[1 schéma]

$$AF^2 + AF'^2 = a^2$$

$$y^2 + (x-p)^2 + y^2 + (x+p)^2 = a^2$$

$$2y^2 + 2x^2 + 2p^2 = a^2$$

$$x^2 + y^2 = a^2/2 - p^2 \text{ équation d'un cercle}$$

dont le centre est O,

et de rayon $\sqrt{a^2/2 - p^2}$ [sic]

[un trait horizontal] [4 dessins]

[un trait horizontal]

[3 dessins] [un trait horizontal]

[4 dessins]

[un trait horizontal] [5 dessins]

[neuf lignes, droites ou ondulées, et 4 dessins]

CAHIER 14, F°41

[7 dessins] [un trait horizontal]

Pour que l'historien soit capable d'écrire de la véridique histoire, il faut qu'il sache sortir de soi, de ses préférences comme de ses antipathies, exclure tout système, toute idée préconçue, tenir compte de l'époque, de la race, du milieu [un mot biffé, ill.] comme de l'individualité. Autrement, il ne pénètre pas les autres et ne peut saisir la vérité des choses. L'Histoire écrite avec un esprit de partis, quel qu'il soit, n'est plus de l'Histoire, elle procède de l'absolu de la haine. Pour écrire dignement l'Histoire, il faut les qualités de l'intelligence, la souplesse de l'esprit qui permet de s'identifier à des situations que l'époque et les circonstances comportent, il faut aussi les qualités du cœur qui donnent la bienveillance. Quand l'Histoire est écrite avec un esprit de parti, et quand cet esprit est poussé à un degré élevé, il donne des historiens comme Tacite où le génie égale l'iniquité. Mais si l'historien doit juger avec impartialité et bienveillance, il ne doit leur sacrifier ni les devoirs de la conscience, ni les droits de la vérité.

[un trait horizontal]

Je ne sais plus quel sultan demandait, je crois, à Frédéric II quel était le secret de sa chance en politique. Frédéric II répondit: Étudier l'Histoire et la méditer, profiter de l'expérience. [un trait horizontal] [47 dessins]

CAHIER 14, F°41 V°

[19 dessins] [un trait horizontal] [12 dessins]

[un trait horizontal] [4 dessins] [un trait horizontal]

[2 frises] [un trait horizontal] [2 dessins]

Chaque bête, chaque fleur est une âme à la nature éclore; tout est sensible; dans tout être, dans toute plante, un mystère d'amour repose.

[un trait horizontal]

Quand arrive le soir, laissons la paix et le silence des choses descendre lentement en nous.

[un trait horizontal] [31 dessins]

CAHIER 14, F°42 V°
[18 dessins] [un trait horizontal] [6 dessins]
[un trait horizontal] [10 dessins] [un trait horizontal] [32 dessins]

CAHIER 14, F°43
Dans les écoles supérieures militaires, c'est surtout le jugement qu'il faut exercer et apprécier. Les cours sont la plupart du temps trop détaillés; on y perd un temps précieux à reproduire ce qui se trouve si excellemment imprimé. L'enseignement [un mot biffé] À l'âge où sont arrivés les auditeurs, ils doivent savoir lire, se reporter d'eux-mêmes aux sources. L'enseignement verbal ne doit être que la philosophie des enseignements précédents, plus élémentaires; il doit faire ressortir des faits qui, par eux-mêmes, n'ont qu'un intérêt tout à fait secondaire, les principes qui en découlent, ce qu'il faut en un mot retenir de l'Histoire. Et même cet enseignement verbal n'est vraiment supérieur au livre qu'au cas où le professeur prend une autorité personnelle sur son auditoire, d'où la nécessité de choisir avec le plus grand soin ces professeurs. Chaque cours doit comporter des travaux écrits, pour lesquels tout le temps nécessaire est donné, et qui permettent d'apprécier le jugement, de voir si les principes que l'enseignement [un mot biffé] l'étude de l'Histoire a permis d'en déduire ont passé dans l'esprit des officiers [trois mots biffés, ill.], du domaine du conscient, dans le domaine de l'inconscient – la manière dont le sujet donné aura été traité permettra de donner une base à cette appréciation. Enfin, chaque cours doit comporter des travaux écrits faits en salle, de durée limitée, permettant d'apprécier tout à la fois le jugement et la rapidité de décision qui est un facteur essentiel à la guerre. Le jeu de la guerre devra être largement développé – on se trouve là non seulement en face d'une situation déterminée, mais d'une volonté opposée à la sienne... [un trait horizontal]
[43 dessins]

CAHIER 14, F°43 V°
[75 dessins]

CAHIER 14, F°44
Le goût des médisances est une infirmité morale.
[un trait horizontal]
Et lorsque le goût s'exerce sur quelques-uns de nos grands esprits, dont on relève avec soin toutes les petites faiblesses inhérentes à la nature humaine, on sent remonter du fond du cœur une profonde révolte contre de pareilles indiscretions. S'il est des noms qui doivent nous être chers à jamais, ce sont ceux de ces grands esprits, parce qu'ils ont beaucoup pensé, et beaucoup fait penser.
[1 frise]
Quand on étudie le génie militaire de Napoléon, on est pénétré de la rigueur, de la hardiesse de cet esprit, de ce dédain du formalisme, des règles précises auxquelles se rattachent les esprits médiocres, de la justesse, de la pénétration de sa vue qui lui permet de saisir, au moment précis et au point précis, la manœuvre qui convient au cas présent [ces trois mots soulignés]; sa conception souvent audacieuse, servie cependant par des moyens simples, enfin, [un mot biffé, ill.] cette énergique volonté, cette impérieuse ténacité [ill.].
[deux traits horizontaux] [34 dessins]

CAHIER 14, F°44 V°
[10 dessins] [un trait horizontal]
[2 dessins et 1 frise]
[un trait horizontal] [4 dessins]
[un trait horizontal] [1 schéma]
 $AB+AC=2a$
 $AB^2=y^2+(x-p)^2$
 $AC=x$
 $x+\sqrt{y^2+(p-x)^2}=2a$
 $\sqrt{y^2+(p-x)^2}=2a-x$
 $y^2+(x-p)^2=4a^2-4ax+x^2$
 $y^2+x^2-2px+p^2=4a^2-4ax+x^2$
 $y^2+2x(2a+p)=4a^2-p^2$ [sic]
[un trait horizontal] [12 dessins]
[un trait horizontal]
[12 dessins] [un trait horizontal]
[11 dessins] [1 frise]

CAHIER 14, F°45

Je rappelais le catéchisme du soldat Souvarof. Hoche avant lui avait trouvé des mots dignes d'un Spartiate: « Avec des baïonnettes et du pain, nous pourrions vaincre l'Europe ... ». « Quand l'épée est trop courte, on fait un pas de plus. » Mais Hoche avait fait mieux encore, il avait le sentiment de la guerre. Dans un mémoire adressé au Comité de Salut public sur la conduite de la guerre dans le Nord, Hoche disait: « La routine nous perd. Rasons les places fortes que nous ne pouvons défendre sans nous disséminer ... profitons de la dispersion des armées ennemies et plaçons-nous hardiment au centre; plus forts, réunis, que chacune d'elles séparément, marchons de l'armée que nous aurons vaincue à celle qui est à vaincre. »

[1 frise] [un trait horizontal] [21 dessins] [un trait horizontal] [5 dessins]
[un trait horizontal] [3 frises] [15 dessins]

CAHIER 14, F°45 V°

[5 dessins] [un trait horizontal]
 $(a+b)^3 = a^3 + 3a^2b + 3ab^2 + b^3$
[un trait horizontal] [2 schémas]
 $y^2 = 2px$
 $AB = AC/2$
 AB
 y'
 $AB^2 = (\beta - y)^2 + (x - \alpha)^2$
 $AC^2 =$

 $AC = AE + EC$
 $AE^2 = y^2 + (OE - \alpha)^2$
 $EC^2 = y'^2 + (x' - \alpha)^2$ [sic]
[un trait horizontal] [1 schéma]
 $AB^2 = (\beta - y')^2 + (\alpha - x')^2$
 $AC^2 = (\beta - y)^2 + (\alpha - x)^2$
 $(\beta - y')^2 + (\alpha - x')^2 = \frac{(\beta - y)^2 + (\alpha - x)^2}{4}$
 $y^2 = 2px$
 $y'^2 = 2px'$
[un trait horizontal] [26 dessins]

CAHIER 14, F°46

[13 dessins] [un trait horizontal]
[5 dessins]
[un trait horizontal] [1 frise]
[un trait horizontal]
[1 schéma]
 $AB^2 + AC^2 = a^2$
 $AB^2 = y^2 + (x - p)^2$
 $AC^2 = (y - p)^2 + x^2$
 $y^2 + (x - p)^2 + (y - p)^2 + x^2 = a^2$
 $y^2 + x^2 - 2px + p^2 + y^2 - 2py + p^2 + x^2 = a^2$
 $2x^2 + 2y^2 - 2p(x + y) + 2p^2 = a^2$
 $x^2 + y^2 - p(x + y) + p^2 = a^2/2$
[un trait horizontal] [16 dessins]

CAHIER 14, F°46 V°

[4 dessins] [un trait horizontal] [2 schémas]
 $AB/AC = a$
 $AB^2 = y^2 + (p' - x)^2$
 $AC^2 = y^2 + (x - p)^2$

 $\sqrt{y^2 + (p - x)^2} = a^2 y^2 + a(x - p)^2$ [sic]
[un trait horizontal] [3 schémas]
 $x^2 + y^2 = R^2$
 $x^2 + y^2 = 2py$

 $x^2 + y^2 + z^2 = R^2$ [sic]
[un trait horizontal] [10 dessins] [un trait horizontal]
[11 dessins] [un trait horizontal] [1 frise] [1 dessin]

CAHIER 14, F°47

Une nation vit de concorde, une société vit de travail, de labeur utile, d'esprit de sacrifice aussi. C'est pourquoi il faut exalter ceux qui, dans notre cher pays de France, fertile en pures gloires, ont enseigné le dur labeur, le respect de soi, la dignité de la vie. Mais s'attacher devant des esprits simplistes, comme ceux du peuple, à [un mot biffé, ill.] déchirer tout ce que nous respectons, [quatre mots biffés, ill.] à développer et à déchaîner les bas instincts, au lieu de les contraindre, à enseigner à mépriser tout ce que nous aimons, c'est, je l'ai déjà dit, non seulement faire œuvre malsaine et néfaste, mais c'est commettre un crime contre la nation.
[2 frises] [un trait horizontal]
À propos d'une étude de Joseph de Maistre, je vois qu'on cherche à saisir toutes les petites influences [deux mots biffés, ill.], tous les petits faits de sa vie et tout cela n'apporte aucune contribution à la connaissance que nous avons de l'homme et nous détourne de l'attention que mérite son œuvre. Et ceci prouve, une fois de plus, tout ce qu'il y a de vain, de frivole dans ce goût des petits papiers. En dehors de l'œuvre même de J. de Maistre, ce qui pouvait nous intéresser, c'est sa formation intellectuelle [un mot biffé, ill.]. Maistre était un homme de pensée, ce qu'on aimerait à connaître, c'est le jeu, le progrès de nos idées, l'impression que lui laissaient ses lectures, l'influence qu'elles ont pu avoir sur lui. Et si l'on veut continuer ces procédés étroits, il ne reste plus qu'à noter pour chacun, comme l'ont fait les Goncourt, à quelle heure on prend ses repas, comment on aime les prendre, les plats préférés, etc. etc., mais je me demande vraiment ce qu'il peut y avoir d'intéressant dans tout cela. Quant à moi, j'estime que relever ainsi pour chaque grand esprit les petites particularités absolument insignifiantes de sa vie, sont des petites drôleries auxquelles un homme d'esprit ne saurait se complaire. [un trait horizontal] [5 dessins]

CAHIER 14, F°47 V°

[5 dessins] [un trait horizontal]

Ce qu'on appelle l'homme, c'est l'homme moral,
et si cet homme n'a pas été formé sur les genoux
de sa mère, ce sera toujours un profond malheur.

[un trait horizontal] [deux lignes biffées, ill.]

Les forces physiques sont limitées – les énergies
morales, les énergies du devoir doivent être
invincibles. [un trait horizontal]

[16 dessins] [un trait horizontal] [5 dessins]

[un trait horizontal] [1 schéma]

$AB = AC$

$AB^2 = y^2 + (x-p)^2$

$AC^2 = AO^2 - R^2 = x^2 + y^2 - R^2$

$x^2 + y^2 - R^2 = y^2 + (x-p)^2$

$x^2 + y^2 - R^2 = y^2 + x^2 - 2px + p^2$

$2px = p^2 + R^2$

$$x = \frac{p^2 + R^2}{2p}$$

[un trait horizontal] [8 dessins]

CAHIER 14, F°48

[12 dessins] [un trait horizontal]

[1 schéma]

$AD = AO$

$AD^2 = AF^2 + DF^2 = y^2$ [sic]

$AD^2 = (y-FO)^2 + (x-EO)^2$

$$\frac{AF}{\beta} = \frac{DF}{\alpha}$$

[un trait horizontal]

$ax^2 + by^2 = c$

$a'x^2 + b'y^2 = c'$

$$y^2 = \frac{ca' - c'a}{ba' - a'b}$$

$aa'x^2 + ba'y^2 = a'c$

$aa'x^2 + b'ay^2 = ac'$

$ab'x^2 + bb'y^2 = cb'$

$a'bx^2 + bb'y^2 = c'b$

$$x^2 = \frac{cb' - c'b}{ab' - a'b}$$

[5 dessins]

[un trait horizontal]

[1 schéma]

$AF + AF' = 2a$

$AF'^2 = z^2 + BF'^2 = z^2 + y^2 + (x-p)^2$

$AF^2 = z^2 + BF^2 = z^2 + y^2 + (x+p)^2$

$\sqrt{z^2 + y^2 + (x-p)^2} = 2a - \sqrt{z^2 + y^2 + (x+p)^2}$

$z^2 + y^2 + (x-p)^2 = 4a^2 - 4a\sqrt{z^2 + y^2 + (x+p)^2} + z^2 + y^2 + (x+p)^2$

$-4px = 4a^2 - 4a\sqrt{z^2 + y^2 + (x+p)^2}$

$-px = a^2 - a\sqrt{z^2 + y^2 + (x+p)^2}$

$\sqrt{z^2 + y^2 + (x+p)^2} = a \frac{px}{a}$

$z^2 + y^2 + (x+p)^2 = a^2 + 2px + p^2 x^2 / a^2$

$z^2 + y^2 + x^2 + 2px + p^2 = a^2 + 2px + p^2 x^2 / a^2$

$z^2 + y^2 + x^2 + p^2 x^2 / a^2 = a^2 - p^2$ [sic]

$z^2 + y^2 + x^2 + p'^2 x^2 / a'^2 = a'^2 - p'^2$ [sic]

$$x^2 \left(\frac{p^2}{a^2} - \frac{p'^2}{a'^2} \right) = (a^2 - p^2) - (a'^2 - p'^2)$$

$$x = \sqrt{\frac{(a^2 - p^2) - (a'^2 - p'^2)}{\frac{p^2}{a^2} - \frac{p'^2}{a'^2}}}$$

CAHIER 14, F°48 V°

[3 schémas]

[un trait horizontal]

[1 schéma]

$$\frac{fo}{f'o'} = \frac{ab}{a'b'}$$

[5 dessins] [un trait horizontal]

[4 dessins]

[un trait horizontal]

[2 frises] [7 dessins]

CAHIER 14, F°49

[neuf lignes biffées, ill.]

[1 frise] [33 dessins] [1 frise]

[8 dessins] [1 frise]

CAHIER 14, F°49 V°

[12 dessins]

[un trait horizontal]

[48 dessins] [1 schéma]

Je disais déjà que, pour juger en marine, il y faut une compétence toute spéciale. Dans la constitution d'une flotte de guerre, il entre des [un mot biffé, ill.] considérations d'ordre général, en même temps que des considérations d'ordre technique. Pour juger ensuite le fort et le faible d'un navire, il y faut tout à la fois les connaissances du marin, de l'ingénieur et de l'artilleur, car un navire est forcément un compromis plus ou moins heureux entre des conditions souvent contradictoires. Il en est de même pour notre flotte marchande, où entrent en ligne de compte des considérations de prospérité économique. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que toutes ces questions sont passionnantes, qu'elles méritent d'être étudiées à fond, sans idées préconçues, qu'elles intéressent tout à la fois la défense nationale, la prospérité de nos colonies, le travail national, et que nul ne saurait se désintéresser de ces questions qui ont pour but de faire flotter notre pavillon sur toutes les mers pour l'honneur et la prospérité de la France.

La guerre est une question de jugement, de bon sens ; mais si elle procède d'une grande supériorité intellectuelle, elle procède non moins de la fermeté, de la volonté, de la constance, en un mot de la trempe du caractère qui, seule, féconde les dons innés de l'intelligence. Certes, il y a des principes immuables que dégagent les enseignements de l'Histoire et les leçons de l'expérience, mais ces principes ne sont qu'une base sur laquelle les manœuvres s'édifient en tenant compte des circonstances présentes, du cas actuel [ces six mots soulignés] et c'est vouloir diminuer le génie de nos grands hommes de guerre que d'attribuer leur succès à tel ou tel plan, à telle ou telle manœuvre, que les circonstances seules, imprévoyables [sic] à l'avance, leur ont fait presque toujours adopter.

Ce qui fait donc le génie d'un chef, c'est que dans une situation donnée, amenée par les événements, situation favorable ou critique, la pensée jaillit, lucide et dominatrice. Et il faut toujours en revenir à ce mot, une âme – oui, c'est bien là ce qui fait le chef, une âme, et une âme hautement souveraine.

$$AF - AF' = 2a$$

$$\sqrt{y^2 + (x+p)^2} = 2a + \sqrt{y^2 + (x-p)^2}$$

$$y^2 + (x+p)^2 = 4a^2 + 4a\sqrt{y^2 + (x-p)^2} + y^2 + (x-p)^2$$

$$4px = 4a^2 + 4a\sqrt{y^2 + (x-p)^2} \text{ [sic]}$$

$$px/a = a + \sqrt{y^2 + (x-p)^2}$$

$$px/a - a = \sqrt{y^2 + (x-p)^2}$$

$$p^2x^2/a^2 - 2px + a^2 = y^2 + (x-p)^2$$

$$p^2x^2/a^2 - 2px + a^2 = y^2 + x^2 + 2px + p^2$$

$$x^2 + y^2 - p^2x^2/a^2 - 4px = a^2 - p^2$$

De Pascal: « L'âme humaine a des profondeurs mémorables. » Il eût mieux fait de dire que le cœur humain avait des profondeurs incommensurables.

La leçon d'Alfred Dreyfus

André Comte-Sponville

L'affaire Dreyfus est devenue depuis longtemps une espèce de mythe, sauf que sa vérité ne fait pas de doute, ou de légende, sauf qu'on se dispense ordinairement, malgré ce que l'étymologie devrait suggérer (*legenda*, ce qui doit être lu), de la lire... Il faut dire qu'on la connaît déjà, un peu par l'histoire (nos manuels d'écoliers lui consacraient quelques paragraphes), davantage par la littérature (Zola, Péguy, Proust, Martin du Gard...), un peu, même, par la philosophie (le combat des dreyfusards joue dans l'œuvre d'Alain, notamment, un rôle quasi paradigmatique) ... Mais enfin l'affaire était entendue depuis si longtemps, par exemple pour les étudiants que nous étions dans les années soixante-dix, qu'il n'y avait guère de raisons d'y revenir. Le Vietnam, la Shoah ou la Commune nous interpellaient davantage. Quant aux jeunes d'aujourd'hui, que savent-ils de l'officier déchu, proscrit, réhabilité? Pas plus sans doute, et peut-être moins, que nous à leur âge. *Sic transit gloria mundi*, comme aurait peut-être dit notre capitaine latiniste, avec cette douceur amère et légèrement ironique qui vient parfois sous sa plume... Et puis ce long combat, dont il fut le héros involontaire et discret, se termine par une victoire, finalement, pour tous les esprits éclairés. Cela émeut moins qu'une défaite ou qu'une catastrophe, et rend le « devoir de mémoire », comme on dit aujourd'hui, moins pressant. Combien d'innocents condamnés, souvent sans procès, qu'on ne réhabilitera jamais? Combien d'horreurs plus atroces, plus massives, plus inexpiables? L'affaire Dreyfus, à côté, prend des allures d'anecdote. C'est comme une tragédie qui finirait bien. Genre paradoxal, genre mineur, s'il fallait le juger à l'aune de la littérature, et que plusieurs de nos critiques, qui n'aiment que les monstres ou les vaincus, trouveraient presque suspect...

C'est pourtant sans hésitation que j'ai accepté, avant même de les avoir lus, de commenter ces *Cahiers de l'île du Diable*. Pour une fois qu'on donnait la parole à Alfred Dreyfus lui-même, si peu et si mal connu, plutôt qu'à tel ou tel de ses glorieux défenseurs! Qu'il ait été officiellement réhabilité, cela supprime sa condamnation, non le tort qui lui fut fait. Ces années volées – ou plutôt ravagées, suppliciées, massacrées –, qui pourrait les lui rendre? Cela faisait à mes yeux comme une dette ancienne et collective, presque effacée peut-être mais point abolie, dont il fallait bien continuer, après et avant tant d'autres, de s'acquitter... Pourquoi moi? Pourquoi pas? Dès lors qu'on me le demandait, cela devenait une espèce de devoir, qu'il n'était pas question de fuir. L'affaire Dreyfus fait partie de notre histoire; ce n'est pas une raison pour l'abandonner aux historiens. Elle fait partie aussi de notre culture, de nos références, on dirait presque de nos valeurs, tant plusieurs de celles-ci (la justice, la vérité, la liberté, l'égalité...) ont été d'abord bafouées puis défendues, illustrées, pour ainsi dire sauvées – autant qu'elles peuvent l'être, et jamais définitivement – dans cette douloureuse et longue et finalement heureuse, au moins par son dénouement, Affaire...

J'étais bien loin, je ne m'en suis rendu compte qu'après-coup, de ces *Cahiers*, qui parlent de tout autre chose. De l'Affaire? Guère. Du bain? Pas davantage. De l'injustice? Alfred Dreyfus en parle en passant, mais comme si cela ne le concernait que de loin (il est plus sensible au malheur des enfants qu'à celui des adultes, fût-ce le sien) et de façon tout impersonnelle. De la vérité? Souvent, et avec une majuscule. Mais à propos de science, de philosophie ou d'art, d'avantage que de police ou de tribunaux! S'imposait-il un devoir de réserve? Se méfiait-il de ses gardiens, qui l'épiaient jour et nuit? Cela put jouer, mais il faut dire aussi qu'il avait tenu, jusqu'en septembre 1896 et quoique irrégulièrement, un journal (qui sera publié en 1901, dans *Cinq années de ma vie*¹), où il décrit toute l'horreur de sa situation, toute son incompréhension, et les souffrances sans nom qui lui sont infligées. Il adresse aussi à Lucie, sa femme (qui ne les reçoit pas toujours), des lettres déchirantes, où il dit son amour et sa détresse. Ces *Cahiers*, qui furent écrits d'août 1898 à avril 1899, donc à la fin de sa déportation, visent un autre but. Il ne s'agit pas d'exprimer sa souffrance, qu'elle soit physique ou morale (et la morale, confesse-t-il dans son *Journal*, est la pire), mais de la mettre à distance, comme entre parenthèses, voire de l'oublier, au moins par moments.

1. Alfred Dreyfus, *Cinq années de ma vie, 1894-1899*; l'ouvrage, publié en 1901, a été réédité chez François Maspero, en 1982, puis à La Découverte, en 1994 et 2006.

Il trouvait dans ce travail, car c'en est un, « le meilleur dérivatif à tout », comme il le dit lui-même, un moyen de penser à autre chose, d'« échapper au flux de [ses] pensées », à ses « idées fixes et sans fond », enfin d'oublier son malheur, sa solitude, sa rage. Cela donne à ces pages comme une paix étrange et paradoxale. On s'attendait à un long cri de colère, de révolte, d'indignation, à une plainte ô combien légitime et toujours recommencée, comme un nouveau *Livre de Job*, mais laïque et républicain... Et l'on découvre, page après page, ligne après ligne (surtout pour qui s'essaie à déchiffrer le manuscrit !), les méditations sereines et libres d'un humaniste moderne, dont presque rien n'indique qu'il est enfermé, déporté, victime d'une erreur ou machination militaro-judiciaire ! La douleur, certes, affleure ici ou là. Par exemple dans le quatrième cahier, au feuillet 47 : « Je n'arrive plus à dormir – la pensée de ma chère femme, de mes enfants, de tous, s'est tellement ancrée dans ma tête, qu'elle ne saurait plus en sortir. Je voudrais avoir un pouvoir surhumain pour pouvoir jeter un coup d'œil sur ceux qui me sont chers. » Et au feuillet suivant : « Je suis toujours sous le coup de l'émotion que les chères lettres de ma chère Lucie m'ont produite – émotion bonne et douce. Comme je voudrais de tout mon cœur, de toute mon âme, lui apporter le concours de toutes mes forces, de toute ma volonté, pour abrégier, ne fût-ce que d'une heure, son attente... »

Ces moments sont pourtant l'exception : quelques lignes, sur plusieurs centaines de feuillets. Le reste, c'est-à-dire l'essentiel, au moins quantitativement, est d'un autre ordre. Ce sont des notes de lecture plutôt que des confidences, des réflexions plutôt que des lamentations, un chantier, si l'on veut (mais pour quelle œuvre à venir ?), plutôt qu'un combat ou qu'une révolte. Ces quatorze cahiers, les seuls (sur les trente-quatre qu'il a écrits) qui soient parvenus jusqu'à nous, sont le contraire d'un journal intime. Leur auteur, le contraire d'un égotiste. Il s'intéresse à tout : aux sciences, aux techniques, aux arts, à la spiritualité, à la philosophie, à l'histoire, à l'économie, à la littérature... C'est un esprit universel et modeste. Le fonctionnement de l'estomac, des bicyclettes ou des appareils photos l'intéresse autant que celui du génie, l'Empire mongol autant que les Indes françaises, la Suisse autant que les Amériques, Turgot ou Duplex autant que Danton ou Napoléon (sans parler des maréchaux d'Empire, qu'il apprécie en professionnel), les mathématiques (il est polytechnicien) autant que les religions (il les respecte toutes, n'adhère à aucune), la guerre des Gaules autant que celle du Tonkin, les microbes autant que les rayons X, Michel-Ange ou Giotto autant que Kant ou Nietzsche, Augustin Thierry ou Michelet autant que Darwin ou Shakespeare, la Vérité enfin autant que l'Idéal (la conjonction des deux constituant ce qu'il appelle, toutes ces majuscules sont de lui, la Beauté)... Il cite Lucrèce et Virgile, souvent en latin, explique pourquoi il préfère Euripide à Eschyle ou Sophocle, copie des pages entières des *Essais* de Montaigne (dont il édulcore parfois le vocabulaire), compare Corneille et Racine, comme tout le monde (mais mieux que beaucoup), célèbre Rousseau (quoiqu'il n'apprécie guère ses orientations politiques) et Montesquieu (qu'il vénère), porte sur Baudelaire et Balzac des jugements réservés et pénétrants, discute avec les auteurs de son temps (Renan, Taine, Bourget, Barrès...), perfectionne ou entretient son anglais, réfléchit à l'éducation et au progrès, condamne le naturalisme (qu'en eût pensé Zola ?) autant que l'Art pour l'Art, magnifie l'amour, l'idéal et « la pensée française », dessine, entre deux formules ou figures mathématiques, ces innombrables et mystérieuses et répétitives arabesques (pourquoi toujours à partir d'un X ?), esquisse quelques brouillons de lettre, compose ou recopie quelques poèmes, se souvient de ses émotions musicales (Mozart, Beethoven, Wagner...), résume ses lectures, anciennes ou récentes, les commente, les compare, les confronte... C'est un honnête homme, au sens du XVIII^e siècle, et davantage : un esprit savant et libre, une tête bien faite et bien pleine, d'inspiration à la fois rationaliste, positiviste (le mot apparaît parfois) et humaniste. Les sciences l'intéressent davantage que la métaphysique ; l'évolution des espèces, davantage que les causes premières ; les humanités, plus encore que les sciences.

Tant de culture, chez un capitaine d'artillerie, étonne, non d'ailleurs sans susciter parfois, par les comparaisons qu'elle suggère, quelque nostalgie... Quel officier d'aujourd'hui, et dans quel pays, a une culture comparable? On dira que c'est grâce à la déportation, à l'isolement, au silence, au loisir, si l'on peut dire, obligé... Peut-être, pour une part. Mais il n'a que très peu de livres à sa disposition (il s'en plaint souvent dans son *Journal*), et en reçoit, les années passant, de moins en moins, qu'il n'a pas toujours la force – dans une chaleur étouffante et humide, mal nourri, assailli d'insectes et de fièvres – de lire comme il voudrait... Tout indique que l'immense culture de Dreyfus, aussi bien littéraire que scientifique, a précédé le bagne, qu'elle l'a aidé à supporter, où elle s'est enrichie sans doute, développée, approfondie, sans toutefois changer fondamentalement d'orientation ni même, pour l'essentiel, de contenu. On ne devient pas cultivé, ou pas de cette façon-là, à quarante ans, ni parce qu'on est victime d'une injustice ou privé de sa liberté. On sait d'ailleurs qu'Alfred Dreyfus était issu d'une famille très aisée et très aimante, qu'il fut un enfant rêveur et doux, qu'il fit d'excellentes et fort longues études... Au fond c'est un intellectuel, au moins autant qu'un militaire, un homme d'idées et d'idéaux, bien plus qu'un militant. Cela décû, lorsqu'il revint en métropole, quelques-uns de ses partisans. Ils s'étaient *engagés* pour lui, et durent le trouver, si j'en juge à ces cahiers, singulièrement *dégagé*... Cela ne leur donne pas tort (il fallait le défendre de toute façon), ni à lui. La liberté de l'esprit est plus précieuse que les partis.

Au reste, Dreyfus ignore à peu près tout, quand il écrit ces pages, du gigantesque combat mené pour sa réhabilitation. Quelques lettres énigmatiques de Lucie (leur correspondance était bien sûr censurée) lui laissent entendre, depuis l'été 1897, que son « cauchemar », comme il dit parfois dans son *Journal*, pourrait bientôt prendre fin. Mais il n'en sait ni les raisons ni les modalités : il ne découvrira l'Affaire dont il est l'objet qu'à son retour, en juillet 1899. Aussi travaille-t-il, pour supporter l'attente, l'incertitude, mais également les conditions de plus en plus dures de sa déportation (ses geôliers lui font payer les points qu'il marque, sans le savoir, en métropole). Il lit, écrit, travaille son anglais, reconstitue de tête les éléments du calcul intégral et différentiel, revient toujours à Montaigne et Shakespeare, dont il possède respectivement les *Essais* et les *Œuvres complètes*... C'est sa façon à lui de lutter, de résister, de survivre. Solitude effrayante (et d'autant plus qu'il n'est jamais seul : ses gardiens ne le quittent pas des yeux) ; silence absolu (ses geôliers ont interdiction de lui parler, même pour répondre à ses questions) ; inconfort extrême ; humiliations sans nombre ; absence quasi-totale d'informations... Il aurait pu devenir fou. Au lieu de quoi il dessine, peut-être surtout quand ça va mal (il y a quelque chose d'inquiétant dans ses dessins, comme une angoisse qui tourne en rond) ; il lit, il écrit, peut-être surtout quand ça va mieux. Aucun ami sur place. Aucun être humain, même, simplement bienveillant. Mais Shakespeare, mais Montaigne, mais ces quelques livres près de lui et tous ceux, beaucoup plus nombreux, dont il se souvient... La culture est sa colonne vertébrale, son élément, son univers. Les humanités sont sa bible. L'humanisme, son unique et vraie religion.

La politique? Il n'en parle qu'en termes très généraux, par exemple pour comparer la démocratie américaine, d'inspiration individualiste et libérale, à la démocratie française, dans laquelle « c'est l'État qui centralise tout, auquel on demande tout », ce qui n'est pas, constate-t-il avec Bourget, sans bloquer quelque peu « le développement de l'énergie individuelle », et risque de tarir « les sources profondes de la vitalité française ». On comprend qu'il préfère Montesquieu à Rousseau, et Tocqueville à Marx (qu'il ne cite pas). Les dreyfusards? Les antidreyfusards? Il en ignore jusqu'au nom. La droite? La gauche? Il n'en dit rien. Il n'évoque que « sa chère femme », ses enfants, les siens. Il semble persuadé, depuis peu, d'être bientôt libéré. Mais y voit la fin d'un malheur privé (et pour sa femme plus encore que pour lui) bien davantage qu'une victoire politique. La justice, à ses yeux, est une valeur avant d'être un combat, une exigence, point un parti.

On s'étonne qu'Alfred Dreyfus n'évoque jamais sa judéité, ni même l'antisémitisme (en tout cas expressément : peut-être y pensait-il quand il regrettait les « dénigrements injustes » d'un Barrès). C'est sans doute qu'il lui suffit d'être français, et fier de l'être. « Le devoir pour notre pays, écrit-il, est de nous maintenir haut ; la France est une de ces nations qui doivent se souvenir que noblesse oblige. » Le génie français? Il est du côté de la pensée rationnelle : « La France a porté le rationalisme, l'intellectualisme à sa plus haute puissance en les dégageant de l'intérêt politique ou religieux et en leur donnant une portée philosophique. » Montaigne plutôt que Rabelais, Descartes plutôt que Pascal, Voltaire plutôt que le « grandiloquent Hugo ». Clarté, rigueur, netteté (« Être clair et net, c'est le propre de la pensée française »). C'est la France du classicisme,

des Lumières, des droits de l'homme (« les grandes idées de droit, de Justice et de Vérité qui sont notre patrimoine national »). Dreyfus souligne pourtant (mais Montaigne, Descartes ou Voltaire en eussent été d'accord) que « l'intelligence ne suffit pas sans le caractère », ni la pensée sans l'émotion, ni le droit sans la conscience. Il est bien placé pour le savoir, et comme militaire et comme bagnard : « Pour certaines âmes fortes, écrit-il, les épreuves sont comme la guerre – non seulement une science de la mort, mais encore une science de la vie. [...] C'est dans la conscience de son devoir qu'on puise sa force inébranlable. » Ce qu'il met le plus haut ? « Un bon jugement, c'est-à-dire une raison qui aille à la vérité, une conscience qui aille au bien ». Tel est, il y revient souvent, « le but essentiel d'une bonne éducation ». Rationalisme et humanisme vont de pair : « La raison détermine ce qui est vrai, la passion de l'humanité, ce qui est bon. » Nulle contradiction entre les deux : « La vraie raison universelle est identique au principe même de tout amour, car l'amour consiste précisément à vivre en autrui et en tous, d'une vie presque impersonnelle. » On pourrait penser à Spinoza, dont le nom apparaît deux fois ; mais le thème, qui est aussi bien stoïcien, semble relever moins de la philosophie, chez Dreyfus, que du vécu, du tempérament, disons d'une espèce de spiritualité spontanée, à la fois personnelle et libre (« indépendamment de tout Credo », comme il l'écrit quelque part). Panthéisme ? Naturalisme ? Le premier mot apparaît parfois dans le manuscrit, mais pour en être aussitôt évacué (« Panthéistes ou déistes, peu importe »). Ce qui soutient notre prisonnier, ce qui le fait vivre, est moins abstrait, moins conceptuel, et plus profond. C'est comme une foi, mais laïque, en la nature et en l'amour : « L'amour est la loi de la nature. Amour des choses ou amour des hommes, car l'amour ennoblit tout ... La nature est une inépuisable source de joie, de force et de foi. »

La nature, en l'occurrence, c'est alors pour lui l'île du Diable. Située au large de la Guyane, à l'extrême ouest de l'Atlantique, c'est une île minuscule (1 200 mètres de long, 400 de large), de nature essentiellement rocheuse (les palmiers, du temps de Dreyfus, y étaient rares) et d'un climat équatorial humide, difficilement supportable dans les conditions du bagne (dont Dreyfus, rappelons-le, était l'unique détenu). Mais c'est une île, et cet Alsacien est fasciné par la mer ... Quand on l'enferme, parfois pendant des mois, dans sa case ou derrière des palissades, il souffre de ne plus la voir. Quand il la retrouve, c'est comme un baume immense qu'on verserait sur ses plaies. Il dut avoir, à la contempler, des moments d'émotion bien forte et, parfois, presque sereine. C'est vrai surtout en fin de journée : « Quand vient le soir, quand la lumière nocturne s'étale largement sur les surfaces calmes de la mer, sans penser à rien, laissons le silence et la paix des choses descendre lentement en nous. » Les matins, semble-t-il, étaient plus difficiles, plus ambivalents ou plus exaltés : « Quant aux premières lueurs du jour, l'univers s'emplit d'azur et de feu, c'est partout et toujours le même drame éternel qui s'ouvre ; les êtres vivants sortent de l'ombre et des rêves, et la douleur reprend partout. Mais pour les êtres humains que nous sommes, c'est le poids de la journée qu'il faudra pour sentir la fatigue et la souffrance. L'aurore ouvre toujours une solennelle illusion d'espoir et fait éprouver une véritable ivresse. » Il resta à l'île du Diable plus de quatre ans. Cela fait beaucoup de soirées, dont on se doute qu'elles ne furent pas toutes sereines (sans parler des « nuits interminables », qu'il passa parfois enchaîné sur son lit), et de matinées, dont bien peu, j'imagine, furent triomphantes. Mais ce sont celles-là qu'il évoque, dont il veut se souvenir. Cela dit quelque chose de l'homme qu'il était, et de l'humanité peut-être.

Pour le reste, on sent notre capitaine séduit par une espèce de stoïcisme, le plus souvent implicite ou réduit à la formulation, qu'il ne cesse de répéter, qu'en donnait Vigny : « Fais héroïquement ta longue et lourde tâche ». Un fond de pessimisme affleure parfois, qui pourrait faire penser à l'Ecclésiaste : « L'histoire des grands cœurs, c'est l'histoire de leurs déceptions, grandes ou petites – n'en avoir que de petites, c'est le bonheur. » Mais contrebalancé toujours par la foi dans le progrès, dans l'humanité, enfin par une certaine conception « gaie et souriante » (le thème est montanien) de la vertu. Aucune complaisance pour le malheur, le nihilisme, la résignation. « Être heureux si l'on peut, c'est la sagesse ; rendre les autres heureux, c'est la vertu. » On comprend que l'une et l'autre sont difficiles, qu'elles peuvent aller de pair, et que celle-ci pourtant importe davantage que celle-là. C'est par quoi ces *Cahiers* font une espèce de leçon, à la fois grave et douce. Ils nous apprennent à aimer ce que leur auteur, à plusieurs reprises, appelle « le sérieux de la vie ». C'est le contraire et du nihilisme et de la frivolité. Autant dire que la leçon, aujourd'hui, est plus actuelle que jamais.

Lire, écrire, résister, survivre à l'île du Diable

Mauricette Berne

« Peu de jours après [la mise aux fers, en septembre 1896], tous mes papiers furent saisis, je n'eus plus en ma possession qu'une quantité limitée de papier, papier numéroté et paraphé comme depuis le premier jour mais que je dus remettre aussitôt qu'il était écrit avant de pouvoir en recevoir d'autre. Chaque cahier de papier numéroté et paraphé, page par page, m'était enlevé aussitôt son achèvement, avant de pouvoir recevoir un nouveau cahier. Tous les papiers écrits par moi à l'île du Diable m'ont été rendus. »

En septembre 1900, Alfred Dreyfus récupère, à sa demande, une grande partie de ses archives personnelles, encore indûment conservées par l'Administration pénitentiaire : son journal, brouillon et mise au net, rédigé du 14 avril 1895 au 10 septembre 1896, des lettres et trente-quatre cahiers de notes. Sous le titre *Cinq années de ma vie*, il publie son journal en 1901 et le complète par des extraits de correspondances.

Au moment de cette publication, Joseph Reinach – homme politique, dreyfusard de la première heure, devenu son ami – qui prépare l'*Histoire de l'affaire Dreyfus*, le presse de questions : il aimerait avoir des détails sur sa vie à l'île du Diable sur ses lectures, ses écrits ; il aimerait savoir si le livre de Jean Hess, *À l'île du Diable* (enquête d'un reporter aux îles du Salut et à Cayenne) est fiable. Ce livre, écrit par un journaliste pour *Le Matin* et fondé, en grande partie, sur les commentaires des gardiens qui ne comprennent pas vraiment ce que fait le prisonnier, reprend les bruits les plus extravagants :

« J'ai parcouru le livre de Jean Hess, dit Alfred Dreyfus. Ce qu'il a vu par lui-même est exact dans l'ensemble ; ce qu'il a entendu raconter ne l'est sûrement pas. »

Par exemple, Jean Hess rapporte les propos concernant les fameux dessins et problèmes mathématiques, « ses éternels calculs compliqués d'étranges architectures (car c'est là son occupation à ce reclus qui dispose à peine de quelques mètres d'espace pour toute sa vie : il dessine, il calcule des plans de palais immenses, de constructions vastes) [...] Ce détail des dessins d'architecture à quoi s'occupe beaucoup le prisonnier a vivement inquiété quelques-uns de ses amis. L'un d'eux, qui a étudié l'aliénation mentale et fait des enquêtes sérieuses dans presque tous nos asiles, a remarqué que souvent les fous s'occupent aux dessins d'architecture ».

Après avoir pris connaissance du livre, Alfred Dreyfus répond à toutes les questions posées par Reinach, fait des mises au point, démêle le faux du vrai, accepte la suggestion de rajouter quelques lignes sur les lectures. Mais il ne commente absolument pas le paragraphe consacré aux dessins – ce que Reinach ne lui a d'ailleurs pas demandé. À peine fait-il allusion à ses « notes sur Shakespeare » ; en règle générale, il parle peu de ces cahiers :

« Quant à ce que j'ai écrit pendant mon séjour à l'île du Diable je le mets comme je vous l'ai dit à votre entière disposition », écrit-il à Reinach. Par la suite, il lui envoie quatorze cahiers :

« Je vous fais parvenir [...] ceux des papiers que j'ai gribouillés aux îles du Salut et que j'ai conservés comme présentant un certain intérêt. Vous pouvez donc les conserver et les garder tout le temps qui vous sera nécessaire ».

Alfred Dreyfus aurait donc détruit la presque totalité de ses écrits.

Confiés dans un premier temps, puis donnés à Reinach, ces quatorze cahiers font partie du legs que ce dernier fit à la Bibliothèque nationale. Composé des archives personnelles de Reinach et des archives relatives à l'affaire Dreyfus, il est entré dans les collections du département des Manuscrits en 1923 et a été réservé de communication jusqu'en 1951. À cette époque, et pour des raisons de conservation, les cahiers ont été rassemblés en un seul volume de cinq cent trois feuillets.

On sait qu'avant sa mise aux fers, Alfred Dreyfus rédige son journal, qu'il écrit régulièrement des lettres à sa femme Lucie, à son frère Mathieu, à ses parents, au président de la République, au président de la Chambre des députés, au gouverneur de la Guyane : « Les journées sont longues, seul en tête-à-tête avec soi-même, sans jamais prononcer une parole ». Sans cesse épié, il lit énormément, travaille beaucoup l'anglais, mais peut encore se promener autour de sa case au bord de l'océan.

Après septembre 1896, il est beaucoup plus surveillé, enfermé derrière une palissade, loin de la mer qu'il ne voit plus. Avec pour seuls compagnons les livres, la plume et le regard des gardiens. Il lit encore, dessine toujours, écrit des lettres dont, dans un premier temps, il conserve les brouillons. Par la suite, il préfère les brûler. Pour obtenir de nouvelles feuilles vierges, il doit rendre chaque cahier, une fois terminé. Le commandant supérieur, le surveillant chef et les gardiens observent les moindres de ses faits et gestes, ses débordements, qu'ils guettent ; ils commentent ses humeurs, ses silences, ses écrits : « Ce sont des originaux de lettres et des élucubrations fantaisistes d'un esprit désœuvré et qui se morfond. Ces papiers n'ont, en somme, aucun intérêt. On remarque seulement le soin que le déporté prend de styler ses lettres : il les recommence souvent deux ou trois fois, pour y apporter uniquement des changements touchant la forme », dit le rapport officiel commentant les papiers confisqués. D'ailleurs, les gardiens notent à l'automne 1896 :

« Il lit une grande partie de la journée, repasse sa correspondance plusieurs fois par jour, fume beaucoup, se promène », puis :

« Il n'écrit plus du tout. Nous lui avons fait donner de l'encre de couleur violette dans le cas où il voudrait recommencer à travailler. »

En avril 1897, est transmis au directeur de l'Administration pénitentiaire « [...] un journal mémorial, ou plutôt un brouillon de correspondances, rédigé par le déporté Dreyfus du 26 juin 1896 à ce jour. Le cahier est numéroté de 1 à 50, mais les pages des feuilles 5 à 8 inclus sont en blanc [...] le déporté en a fait remise au surveillant principal de son plein gré, après lui avoir demandé du papier blanc pour de nouvelles rédactions » ; et toujours en avril :

« Dans le nouveau cahier journal qui lui a été remis, il a commencé à traduire les *Essais* de Montaigne entre lesquels il place aussi ses impressions particulières. »

En mai :

« Selon sa coutume, son temps s'est passé à fumer et à lire [...] Rien ne sort absolument de ce cerveau que quelques lettres à sa femme, insignifiantes, d'une tonalité désespérante, se répétant indéfiniment et qu'il recopie vingt-quatre fois, quelquefois sur ce qu'on appelle son « journal », journal qui n'est, en réalité, qu'une copie de sa correspondance. »

En août et septembre :

« [...] pendant la journée le déporté lit ou dessine des ornements d'architecture. »

En octobre pourtant, le commandant a noté un changement complet d'attitude. Il remarque que l'équilibre du prisonnier semble détruit car il sort de sa réserve et de son mutisme coutumiers :

« J'ai, par moment, mon cerveau qui éclate, ma tête qui part, je perds ma lucidité et je crains la folie. Je suis une victime. » Les autorités ont peur d'un suicide – ils craignent aussi une évasion, un enlèvement – et demandent une surveillance renforcée : « Il se passe certainement un fait anormal et le changement complet d'attitude de Dreyfus prend sa cause dans des motifs qui ne nous sont pas connus. »

Il faut donc redoubler de vigilance et, pour éviter un moyen secret de correspondance, supprimer les colis postaux.

En novembre 1897 :

« Ses occupations consistent à lire, jardiner, copier des brouillons de lettres et dessiner des motifs architecturaux, toujours les mêmes, sur un cahier de papier de 50 feuilles qu'il intitule « son journal ». »

En décembre 97-janvier 98 :

« Il a beaucoup écrit pendant le mois, soit par *[sic]* lettres sur son cahier sur lequel il a beaucoup dessiné ; aussi, dès les premiers jours du mois, il l'avait terminé. Il me l'a remis et m'en a demandé un autre disant que cela lui soulageait le cerveau de s'occuper. Je lui en ai remis un dans la journée. »

En décembre 1897, il est malade et appelle le médecin :

« Docteur, je suis à bout de forces, ce que je crains le plus, c'est de perdre la tête. Or je préfère mourir plutôt que de perdre la raison et de divaguer. Je m'en vais. Je vous demande donc de me donner les moyens de me soutenir pendant un mois encore. Si, alors, je ne reçois pas de nouvelles de ma famille, si aucune décision n'est intervenue sur ma situation, ce sera la fin ; je ne crains pas la mort... »

Seules la volonté de faire éclater son innocence et la promesse à sa femme de ne pas se suicider le maintiendront en vie.

En janvier 1898, il comprend à travers une lettre de Lucie qu'il peut commencer à espérer : « Son cerveau, sa plume se sont livrés après la réception du courrier à une correspondance échevelée, où les mots 'réhabilitation', 'révision', 'lumière' se choquent, s'entrechoquent, s'enlacent, se déroulent à l'infini, au point qu'on en perd le fil et qu'on se demande si on n'assiste pas véritablement à un dérangement cérébral. »

En novembre, lui est communiqué le télégramme annonçant que la demande de révision du procès a été acceptée ; il peut à nouveau se promener et voir la mer.

En décembre, il apprend la nouvelle du suicide du colonel Henry. Mais il faudra encore attendre six mois avant qu'il ne quitte l'île du Diable et il doit, jusqu'en juin, remettre ses écrits paraphés et signés.

À la lecture des rapports mensuels faits par le commandant supérieur des îles du Salut à l'adresse du directeur de l'Administration pénitentiaire et par les gardiens, on voit ainsi s'échelonner, du 15 avril 1897 au 23 mai 1899, trente cahiers « remis par le déporté », suivant un rite établi. Chaque cahier porte sur le premier feuillet la mention du nombre de feuillets (20, 30, 40, 44, ou 50 feuillets), celle de la date à laquelle il a été commencé, et celle à laquelle il a été remis. Dans le rapport mensuel, est également analysé le contenu. Les douze premiers cahiers ne contiennent que « fragments de brouillons de lettres et dessins géométriques ou cabalistiques ». Puis, à partir d'août 1898, à côté des « fragments de lettres, des problèmes algébriques, des dessins cabalistiques ou cabalistiques ordinaires », sont pour la première fois mentionnées des « copies d'ouvrages ».

Pourtant, un cahier a échappé à la restitution des papiers personnels du capitaine Dreyfus, qui faisait partie des archives de l'administration pénitentiaire retrouvées en 1938. Il permet de se faire une idée de l'aspect matériel et du contenu des cahiers disparus. Ce cahier comportait à l'origine trente folios, tous paraphés et signés (aujourd'hui, il n'en compte que vingt-huit). Ce sont des feuillets doubles, d'un format identique (31 cm × 20 cm) à ceux de la Bibliothèque nationale de France. Il est conservé au Centre des archives d'outre-mer à Aix-en-Provence (cote 1A1POL 3362 dessiné par Alfred Dreyfus n° 60. Transcription du cahier précédent n°s 63 et 64), n'a pas été « remis par le déporté » et ne porte aucune mention de date. Il a donc échappé au regard des investigateurs. On peut le dater de mars 1895 (un mois avant l'arrivée à l'île du Diable et dans les premiers mois qui suivent son installation). Il contient des dessins – très différents des dessins dits *cabalistiques*, moins répétitifs et bien plus élaborés –, des commandes de denrées diverses à faire à Cayenne et des passages de lettres (voir reproductions du cahier 60 p. 252).

En vérité, ce sont les brouillons de quelques lettres, inlassablement répétés, réécrits, raturés : lettre du 20 mars 1895 à Lucie, où le prisonnier s'épanche avec des accents émouvants dans des développements qui n'ont pas été repris. Lettre de septembre où il répond à Lucie, qui l'interroge sur les conditions de détention et veut venir le rejoindre. Le prisonnier, qui ne souhaite plus la présence de sa femme auprès de lui, parle longuement du climat, des bêtes, de la douleur, de ses douleurs... Une phrase revient qui ne sera pas reprise dans la lettre envoyée à son épouse :

« Si je vis jusqu'à ma réhabilitation, je te promets que j'aurai un pendant à écrire au livre de Silvio Pellico intitulé *Mes prisons*. J'y apporterai infiniment moins de talent mais je trouverai ample matière à des descriptions émouvantes de souffrances endurées. »

Le nom de Silvio Pellico intrigue l'administration. On note qu'il est cité douze fois dans les transcriptions exigées par les autorités, car tout ce qui vient de la plume du condamné, étant suspect, doit être traduit, décrypté : « par son cahier et ses brouillons, on sait ce qu'il écrit ». Alfred Dreyfus sait qu'« on » sait. En conséquence, ses cahiers ne constituent pas un portrait mais une façade derrière laquelle il essaie d'échapper aux regards qui l'épient. Quant aux dessins dits *cabalistiques* – terme particulièrement approprié pour les dessins d'un juif, sciemment ou pas –, ne sont-ils pas la tentative de matérialiser cet objet insaisissable qu'est le regard, celui dont on le prive, aussi bien que ceux des autres fixés sur lui ?

*
* *

« Quand les heures sont trop longues, il existe un certain nombre d'amis immobiles qui dorment sur les rayons des planches et qu'on peut inviter à venir jaser un peu avec soi. J'en ouvre ainsi, au hasard, successivement, suivant le fil de leurs idées sur lesquelles viennent se heurter les miennes » [cahier 7, 11 décembre 98].

Le premier des quatorze cahiers offerts à Joseph Reinach a été « commencé le 3 août et remis le 22 août 1898 », le dernier, écrit du 11 au 29 avril 1899. Le premier cahier « contient, indépendamment des dessins cabalistiques ordinaires, des problèmes algébriques, la copie de quelques pages d'ouvrages d'auteurs et deux tableaux ». Il inaugure la série des cahiers dits « de travail » qui en comptait, à l'origine, dix-huit. Il en manque donc quatre (dont le tout dernier « remis le 23 mai 1899 ») qu'Alfred Dreyfus n'a pas jugé bon de conserver.

Ces quatorze cahiers sont tous composés suivant le même modèle : les dessins occupent le plus grand nombre de feuillets, d'autres feuillets mêlent, toujours à ces dessins, des problèmes algébriques et des textes ; plus rares sont les feuillets qui ne comportent que du texte. Imbriqués dans ces vingt deux mille quatre vingt-neuf dessins, on trouve des mélanges d'anglais, de littérature, d'histoire, de morale, de sciences. S'y ajoutent des réflexions d'ordre général, où reviennent les mots Honneur, Justice et Vérité. Plus rarement, le prisonnier se laisse aller à des notations intimes, lui qui ne connaît aucune intimité. Il préfère citer à plusieurs reprises le vers de Vigny : « Fais héroïquement ta longue et lourde tâche » et, en latin, la plainte de Job : « Après les ténèbres, j'espère la lumière. »

Grâce aux lettres de Lucie, grâce aux rapports détaillés envoyés au directeur de l'administration pénitentiaire, puis au gouverneur de la Guyane française, avant de parvenir au ministre des colonies, on possède un état des livres et revues envoyés pour les années 1895, 1896 et en partie 1897 : revues littéraires (*Revue des deux mondes*, *Revue de Paris*, la *Revue bleue*), revues scientifiques (*Revue rose*, *Revue scientifique* et *La Nature*, abondamment illustrée). Il réclame des romans : Jean-Jacques Rousseau, Honoré de Balzac, mais aussi George Sand, Anatole France, Pierre Loti, Paul Bourget, Guy de Maupassant, des « romans nouveaux ». Mais il lit également les *Poésies nouvelles* d'Alfred de Musset. Lucie envoie des livres d'histoire (histoire générale, histoire événementielle) : *Les Nièces de Mazarin*, *Les Six Mariages de Henri VIII*, *La Jeunesse de la reine Marie-Amélie*, *Les Origines de la 11^e République*, des mémoires historiques : ceux du comte de Grammont, de Barras (avec une introduction de Georges Duruy), *Les Souvenirs de Madame de Caylus*. On sait également qu'à partir de juillet 1896, Lucie Dreyfus n'a plus le droit d'envoyer de livres, mais qu'un libraire de Cayenne – l'unique – se charge d'honorer les commandes que fait le déporté au commandant supérieur. Quand celui-ci veut bien ne pas les oublier ! « Mes livres, au bout de peu de temps, furent en assez piteux état ; les bêtes y établissaient domicile. » Et malgré leur état, lus et relus – à partir de la fin 1897 il ne reçoit plus rien –, livres et revues donnent désormais matière à des exercices rigoureux – des résumés, des notes, des choix de textes – qui aident son esprit à ne pas sombrer :

« Si j'insiste pour avoir des livres, c'est pour tâcher d'oublier car je ne peux penser qu'avec une excessive douleur au cerveau. »

Dans *Cinq années de ma vie*, Alfred Dreyfus consacre un petit paragraphe à ses livres familiers, ceux qu'il étudie :

« [...] quelques livres de lecture courante : les *Études sur la littérature contemporaine* de Scherer, l'*Histoire de la littérature* de Lanson, la petite *Critique* de Janin [...], les tomes VII et VIII (le XVIII^e siècle et la Révolution) de l'*Histoire générale du IV^e siècle jusqu'à nos jours* de Lavis et Rambaud ».

Mais surtout, car il les a souvent évoquées, il affectionne l'édition des *Essais* de Montaigne en français du XVI^e siècle qu'il retranscrit en langue moderne, ainsi que les œuvres complètes de Shakespeare (dans la traduction d'Émile Montegut). Là est sa véritable source de réconfort, comme il le rappelle ; pour cette raison, dans les cahiers, ces deux auteurs occupent une place privilégiée.

Constituant une anthologie à son propre usage, non destinée à la publication, il recopie mot à mot, dans les revues et les ouvrages généraux d'histoire et d'histoire littéraire et de critique, de nombreux passages choisis, sur des sujets qui l'intéressent. Ne dit-il pas qu'il « barbouille » ou « gribouille » du papier ? Il peut y glisser quelques souvenirs personnels. On sait qu'il a toujours aimé lire, qu'il est curieux d'esprit, que sa culture est celle, classique, d'un ancien élève de Sainte-Barbe puis de l'École polytechnique ; on sait aussi qu'il a une excellente mémoire.

Comme il n'est ni critique littéraire, ni philosophe, ni historien, il s'appuie sur les articles des revues dont il dispose, et sur des ouvrages plus généraux : il abrège plus qu'il ne résume. On le sent plus à l'aise dans les synthèses d'articles scientifiques, dont il dessine parfois les illustrations. Ainsi, le schéma de la clepsydre reproduit-il une photographie illustrant l'article de Planchon, « L'Heure par les clepsydres », dans *La Nature* (26 décembre 1896). Bien évidemment, il ne donne jamais de références, car tel n'est pas l'objet de son travail.

L'emploi qu'Alfred Dreyfus fait du « je » dans ses cahiers est troublant. En effet, parfois il parle en son nom :

« Malgré les céphalgies qui s'ensuivent, j'aime mieux le travail intellectuel que mes idées fixes et sans fond où le cerveau se brise, que cette inactivité, l'être tout entier tendu au loin, que les nuits sans sommeil – cette oisiveté enfin, et je ne connais pas de plus grand supplice. »

Parfois, il recopie sans les modifier les commentaires de Gustave Lanson, qui lui-même emploie la première personne. Mais Alfred Dreyfus peut également se substituer à l'auteur et transformer le texte. Ainsi, dans l'article *La Théorie de l'homme de génie* de Cesare Lombroso, publié dans la *Revue des deux mondes* du 1^{er} juin 1897, et retranscrit dans le deuxième cahier, il recopie :

« Mais reprenons M. Lombroso. Il ne lui suffit pas, évidemment, d'affirmer que sa théorie est vraie – les affirmations de M. Lombroso nous laissaient incrédules – ; il veut encore montrer que son affirmation est basée sur des faits évidents. »

La suite diffère et, au lieu d'écrire :

« Mais il ne suffit pas d'affirmer que la théorie de la psychose du génie est une vérité consolante, il faut démontrer qu'elle est vraie et les gens d'humeur difficile et rétive penseront peut-être qu'en matière de démonstration, M. Lombroso se contente de peu », il n'hésite pas à affirmer :

« Mais moi qui suis d'humeur difficile et rétive en ces sortes de matières, j'estime que M. Lombroso se contente de peu. »

Dans sa solitude, il se dédouble. N'ayant pas la possibilité de quelconques échanges, il utilise le texte comme miroir où se reconnaître.

Le 5 juin 1899, le déporté Dreyfus apprend que la Cour de cassation accepte la révision du jugement ; ce même jour, le capitaine Dreyfus « déclare laisser les livres qui se trouvent dans [sa] case ainsi que les outils qui se trouvent dans le camp ».

Le 9 juin, il quitte l'île du Diable.

Dans un premier temps, Alfred Dreyfus avait eu l'intention de léguer le manuscrit de son journal à la Bibliothèque nationale, puis préféra laisser ce soin à son fils. À la veille de la débâcle, le 28 mai 1940, Pierre Dreyfus en fit don au département des Manuscrits et confia, en même temps, à Julien Cain, alors administrateur de la Bibliothèque nationale, les archives de son père (correspondance, manuscrits).

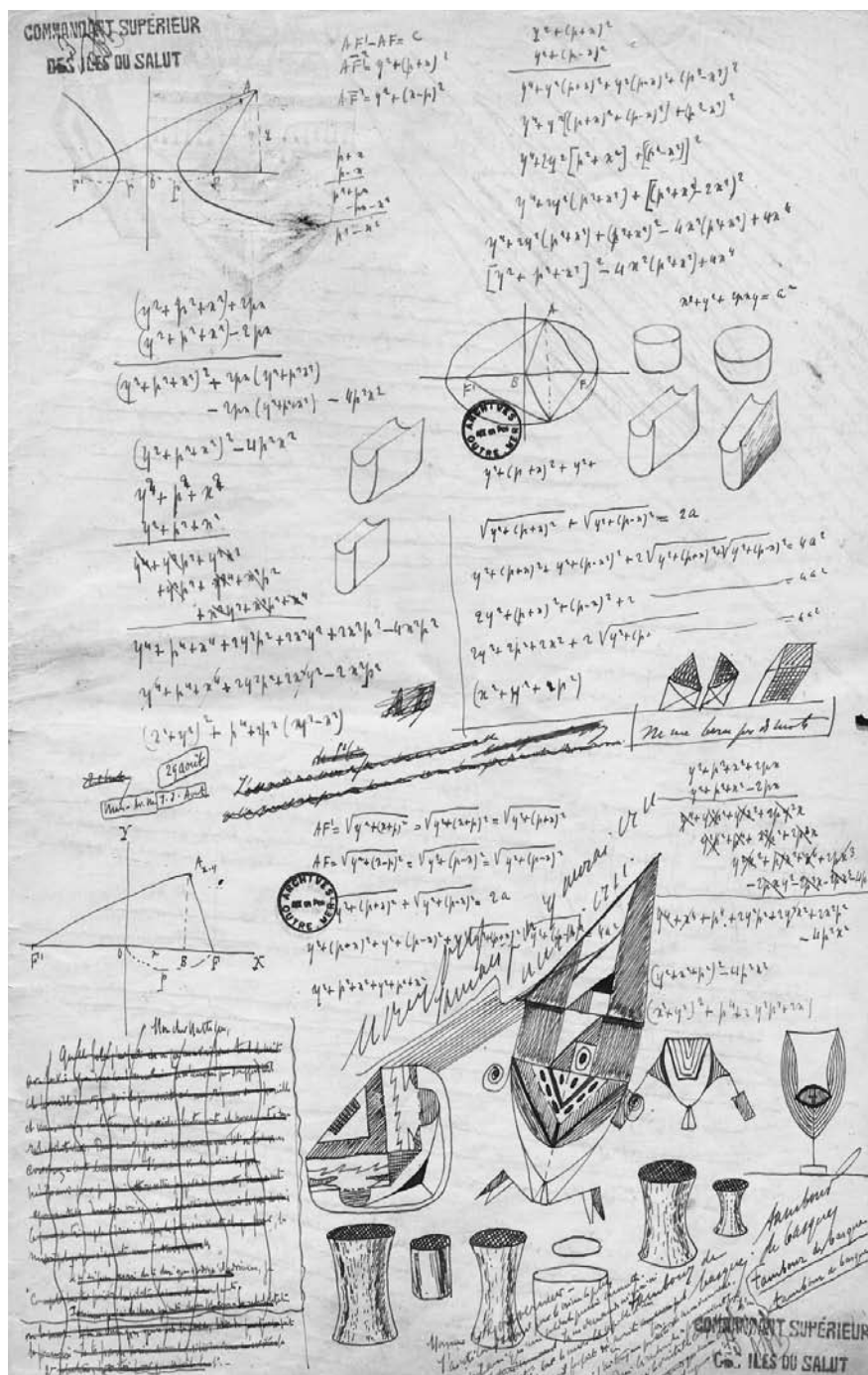
Julien Cain, dès juillet 1940, est destitué. Cette révocation est un des premiers actes du gouvernement de Vichy, révocation accompagnée à la radio et dans la presse officielle de commentaires injurieux à son égard, atteignant son honneur, sa loyauté, son passé de combattant glorieux auxquels il répond :

« Ceux qui m'ont vu dans l'action quotidienne savent bien que j'ai placé avant toute chose mes devoirs de citoyen et de fonctionnaire français. »

Il retrouve son poste à la Libération et, vers 1950, remet à la disposition de Charles Dreyfus, fils de Pierre (décédé accidentellement en 1946), les archives qui avaient été déposées dix ans auparavant. Madame Pierre-Paul Lévy, fille d'Alfred Dreyfus, le rappelle en 1972 lorsqu'elle offre au département des Manuscrits la correspondance échangée entre son père et sa mère :

« Nous avions confié à la BN pendant la guerre de 1940 la correspondance de mes parents lors de la détention de mon père le capitaine Dreyfus à l'île du Diable [...] Je crois qu'il serait bon pour les générations futures qu'ils puissent consulter ces lettres qui sont très émouvantes. »

En léguant, avec ses archives, au département des Manuscrits de la Bibliothèque nationale, les cahiers du capitaine Dreyfus, Joseph Reinach ne pensait-il pas, lui aussi, qu'ils auraient une valeur de témoignage, d'exemple et de symbole ?



Cahier 60 ou *Cahier d'Aix*, Aff. Pol. 3362B,
Archives nationales d'outre-mer, Aix-en-Provence

Variations à perpétuité

Maxime Préaud

Le cahier 60 ou *Cahier d'Aix* contient, outre des brouillons répétés de quelques lettres, des exercices mathématiques, ainsi que des dessins. Les cahiers 63 et 64 sont la copie partielle ou mise au net, de ce *Cahier d'Aix* (voir p. 250, 252, 254,) par le «surveillant» attaché à la plume du capitaine Alfred Dreyfus emprisonné.

Probablement ne saura-t-on jamais le détail de ce qui s'est passé et qui a provoqué ce changement apparemment absolu. Il nous manque quelques chaînons entre le *Cahier d'Aix*, datant de 1895, et les cahiers qui commencent à la date du 3 août 1898 et qui sont présentés ici.

Peut-être faut-il évoquer le changement brutal de régime carcéral que subit l'officier en septembre 1896, puisqu'il passe dès lors toutes ses nuits enchaîné et ses journées confiné dans un espace réduit, sans voir autre chose qu'une palissade et ses gardiens, sans parler à quelque autre que lui-même. Puis, en août 1897, il est enfermé dans une nouvelle case, à partager, de part et d'autre d'une grille, avec un gardien posté là jour et nuit. En janvier 1898, il note dans son journal que la surveillance autour de lui est devenue encore plus rigoureuse : treize surveillants et un surveillant chef, des sentinelles autour de sa case... Les tortures ne s'adoucissent qu'à partir de la fin de novembre 1898.

L'individu est lui-même transformé. Il s'est pourtant accoutumé à l'ennui maintenant, qui le contraignait à écrire, de sa graphie minuscule, dans le fouillis de la page 2 du *Cahier d'Aix* : « Je n'ai rien à faire / C'est épouvantable », et le poussait déjà à répéter, au bas de la page 6, en oblique, les mots « tambour de basque / tambour de basque », à côté du dessin également itératif d'une forme géométrique qui pourrait, il est vrai, vaguement ressembler à un tam-tam. Ce « tête-à-tête perpétuel avec [son] cerveau » est un tourment de plus.

On voit qu'il cherche d'abord à occuper son effrayante solitude avec ce dont il dispose, c'est-à-dire, outre du papier et un porte-plume, sa seule mémoire, dont il ne veut pas cependant trop solliciter les sentiments. Aussi s'attache-t-il à résoudre des problèmes algébriques et géométriques. Son copiste espion, qui a recopié les lettres et semble être aussi un fin mathématicien, se montre un impitoyable correcteur : « Ici l'auteur, écrit-il de sa plume distinguée à la page 10 du cahier 63, cherche sans succès et avec de nombreuses fautes de calcul l'équation de l'ellipse. » Le capitaine lui donne d'ailleurs raison, quand il se rend à l'évidence et laisse tomber, à la page 28 : « Je n'y comprends rien, mon cerveau est devenu impuissant. »

Il se livre donc à des calculs – sans doute faut-il avoir fait Polytechnique pour trouver dans cet exercice un dérivatif, mais c'est un naufragé qui se raccroche à tout – qu'il accompagne souvent de petits dessins, si l'on peut appeler ainsi ces graphes que nous avons tous commis écoliers, soit dans les marges de nos cahiers, soit pour, en écoutant voler les mouches, enjoliver nos ratures et nos cancellations, selon une tradition au moins aussi ancienne que l'écriture latine.

Les motifs de ces dessins sont, en gros, de deux ordres. Il y a d'abord ceux, les plus nombreux, qui ressortissent plus ou moins directement à la géométrie : des cônes, souvent disposés sur des disques ou, accumulés, finissant par former des pagodes ou de ces objets exotiques tournés en bois ou en ivoire, de ces tours de force inutiles qui encombrant les étagères, et des pyramides. On sait que les déportés, souvent, bricolaient, et les exemples sont multiples de noix de coco ouvragées. Le capitaine, il le dit dans son journal, avait souhaité qu'on lui donnât des outils de menuisier, qui lui furent refusés (4 août 1895), prêt à faire « n'importe quel travail manuel pour [s'] occuper un peu » (2 septembre 1896).



Mais il y a aussi des jeux sur les lettres. Comme s'il doutait soudain de sa propre identité, peut-être encore une fois comme un lycéen – ou comme l'officier qu'il était – habitué à répéter partout son paraphe, il brode graphiquement avec les lettres «AD» de son nom. Les feuillets 16 et 17 du *Cahier d'Aix* témoignent de ces exercices répétés. Les lettres «AD», ou «ad», car il manipule aussi bien les minuscules que les capitales, sont ainsi multipliées selon des polices et des corps variés. On voit même comment il travaille un A majuscule au point de le transformer en une figure qui serait abstraite si la clé ne nous en était donnée dans le reste de la page. On voit aussi comment une figure géométrique telle qu'une pyramide, par exemple, peut aisément se métamorphoser en une lettre A.

Il est de toute façon intéressé par les jeux de lettres et développe souvent des alphabets, qui parfois n'atteignent pas le Z.

On notera, à la page 37 du *Cahier d'Aix*, cette intéressante formation d'un chiffre, ou monogramme, composé des lettres AD, où l'A est, classiquement, issu d'une égyptienne ou d'une antique, tandis que le D est constitué de trois accolades qui viennent se greffer sur le jambage de droite. Mais l'exemple le plus frappant est certainement cet A majuscule qui vient parfaitement s'intégrer au reste des dessins, étant enrichi du même type de volutes, au feuillet 9 du cahier du 2 février 1899.



Lorsque l'on pénètre dans les autres cahiers, on s'aperçoit immédiatement que l'atmosphère est devenue différente. Le trait est moins ferme, moins assuré. Il y a comme du découragement dans le porte-plume.

Mais surtout on est entré dans le monde infernal de la répétition. Lui-même le note, dans le début d'un brouillon de lettre à sa femme (feuillet 10 du cahier du 3 août 1898) : « Chère Lucie, / Toujours les mêmes paroles, invariables comme s'il [...] ».

Toutefois c'est une répétition qui a ceci de fascinant qu'elle n'est pas rigoureusement exacte. Si chaque dessin paraît, à première vue, identique au précédent, la ressemblance ne résiste pas à l'examen. Il y a des variations. Il est même douteux que, sur les centaines de dessins qui dans ces cahiers se ressemblent tous, il y en ait seulement deux qui soient d'authentiques jumeaux.

On peut voir tout ce qu'on veut dans ces nouveaux dessins, depuis le papillon jusqu'à la coupe anatomique, ce pourrait être un visage asiatique, un masque, un chiffre, un bijou, un fleuron, un fer de reliure, un cul-de-lampe, une tipule exotique, mais aucune de ces suppositions n'apporte de solution vraiment satisfaisante. Celle qu'ont trouvée les gardiens du capitaine lorsqu'ils rendent compte de ses « activités » est peut-être finalement la meilleure, même si elle paraît colorée d'une nuance de mépris : des « dessins cabalistiques », c'est-à-dire auxquels on ne comprend rien, car il paraît difficile de croire ici à une allusion savante, qui sont même surqualifiés de « dessins cabalistiques ordinaires » dans le compte rendu du cahier du 3 août au 22 août 1898. Ce qui signifie que ce n'était pas la veille que l'isolé avait commencé sa série de variations.

Il semble pourtant qu'il y ait un lien entre les deux séries de dessins, ceux d'avant le blanc, cet espace inconnu de cahiers disparus, et ceux d'après. Ce qu'on ignore, c'est si le changement qui nous paraît brutal n'a pas été, en réalité, progressif.

À regarder, tournant les pages des cahiers, ce fourmillement de dessins presque identiques, on est pris d'un vertige. Il y a dans cette accumulation quelque vertu hallucinatoire, qui servait probablement, malgré les apparences, de garde-fou à leur auteur.

Le lien que nous supposons, c'est d'abord le calcul, voire la géométrie, qui ne sont toutefois pas exclusifs des autres hypothèses que nous avons déjà formulées. Cependant, chacun peut constater qu'au départ des dessins, dans leur immense majorité, il y a la forme d'une croix de Saint-André, autrement dit un X. Se trouve-t-on de nouveau devant un retour aux années de jeunesse, du confort mondain de l'École polytechnique ? Il n'est pas nécessaire de rappeler que ladite école est surnommée l'X dans le jargon estudiantin, en raison des capacités mathématiques de ses élèves, considérés comme ayant une « tête à x », soit le talent de résoudre les équations. Comment être assuré que les cahiers de cours de l'étudiant n'étaient pas enrichis, dans leurs marges, de ces petits jeux formels qui, loin d'être des échappatoires, sont en réalité des instruments de concentration ?



On peut imaginer – une supposition de plus – que le capitaine tentait ainsi de fixer une pensée qui s'échappait sans cesse vers les perspectives d'un avenir aussi désastreux qu'inconnu : l'X combattant l'x, en quelque sorte. Mais un X engraisé, enjolivé d'arabesques comme on en retrouve sur les lettres grises ou initiales ornées de l'époque (ne fût-ce que sur la première page de la lettre X du *Grand Dictionnaire universel* de Pierre Larousse, peut-être voyait-il de ces graphismes dans les revues ou les livres qu'il recevait épisodiquement), au point de le rendre presque illisible. Peut-être cet X a-t-il commencé comme un A redoublé et tête-bêche, accompagné de décors qui trouvent leur origine dans les accolades du D dont on a parlé plus haut, certains indices disséminés dans les cahiers permettent de ne pas l'exclure.

On trouve bien, au verso du feuillet 5 du cahier du 3 août 1898, une tentative de jeu décoratif à partir non pas de l'x mais de la croix dissymétrique formée par les lignes des abscisses et des ordonnées, qui paraît sans lendemain.

L'X est une des rares lettres de l'alphabet romain à pouvoir pivoter sur un axe de façon parfaitement symétrique et être toujours identifiable. Et le graphisme du capitaine est lui aussi – dans la mesure de ses moyens, car il ne disposait ni de règle ni de compas – rigoureusement symétrique. La symétrie repose l'âme et l'esprit, elle est rassurante puisqu'elle fuit les écarts, mais elle est par nature propice à la répétition.

D'un autre côté, les manquements à la répétition, qui sont malgré tout assez nombreux au milieu de cette énorme masse, n'ont pas davantage d'explication ; ce sont de brèves tentatives de quitter l'X, mais il revient très vite dans l'ornière. Les dessins figuratifs sont plus que rares : le croquis d'un engrenage pour une clepsydre pris dans Salomon de Caus (feuillet 36 v° du cahier du 9 septembre 1898) ; quelques maisons, un profil de médaille, une fleur (feuillet 49 du cahier du 30 octobre 1898) ; beaucoup plus curieux, le dessin d'un petit pont avec des arbres et une balustrade assez naïvement représentés (feuillet 27 v° du cahier du 3 août 1898), dont on ignore s'il s'agit d'une copie d'après une image d'une des revues qu'il recevait, ou bien d'un souvenir.

Le prisonnier est si incertain de l'avenir qu'il ne peut vivre que de ses souvenirs. Il revient sans cesse, dans ses lettres à Lucie, aux jours heureux d'avant la catastrophe. Et il est tout heureux de noter (feuillet 43 du cahier du 30 octobre 1898) : « en relisant quelques passages des *Mémoires* de Lamartine, je retrouve le début : – Penser, c'est vivre – se souvenir, c'est revivre : voilà pourquoi – », avant de se remettre aux dessins. Il remarque tout de même, au feuillet suivant : « Je vais échapper au flux de mes pensées, par mon moyen habituel, le travail, le meilleur dérivatif à tout. »

Il semble donc que le prisonnier en soit venu à considérer ces dessins comme partie intégrante de son travail, mot dont une des significations étymologiques ne lui aurait pas échappé. Mais à quoi travaillait-il, sinon à l'oubli du présent et au refus de considérer un avenir inquiétant, à quoi travaillait-il sinon à survivre, comme si ces formes inlassablement répétées n'étaient que les palpitations ralenties de son cœur en sommeil ?

1894

20 juillet : Contact, à l'ambassade d'Allemagne et à l'initiative du commandant Walsin Esterhazy, de l'attaché militaire allemand, le lieutenant-colonel Maximilian von Schwartzkoppen.

25 septembre : Interception par les services de renseignements français (appelés alors « Section de statistique ») de la lettre, non signée, annonçant à l'attaché militaire allemand Schwartzkoppen l'envoi de documents français confidentiels. C'est ce document qu'on appelle « le bordereau ».

14 octobre : Signature de l'ordre d'arrestation de Dreyfus par le général Mercier, ministre de la Guerre.

15 octobre : Arrestation du capitaine Dreyfus, accusé d'espionnage, et incarcération à la prison du Cherche-Midi.

3 décembre : Remise du rapport du commandant d'Ormescheville (acte d'accusation) au gouverneur militaire de Paris.

19 décembre : Première audience du procès Dreyfus devant le Conseil de guerre de Paris. Arrêt de huis clos.

20 décembre : Deuxième audience du procès. Faux témoignage du commandant Henry.

21 décembre : Troisième audience.

22 décembre : Quatrième audience. Communication par le lieutenant-colonel Henry, sur ordre du ministre de la Guerre, de documents secrets aux juges militaires, à l'insu de la défense. Accusation à l'unanimité de trahison ; condamnation à la déportation perpétuelle dans une enceinte fortifiée, et à la dégradation militaire.

31 décembre : Rejet du pourvoi en révision par le Conseil de révision.

15 octobre 1894 – 5 janvier 1895 : Réclusion et mise au secret dans la prison du Cherche-Midi.

1895

5 janvier : Dégradation, dans la grande cour de l'École militaire, du capitaine Dreyfus qui proteste à haute voix de son innocence.

5 – 17 janvier : Incarcération à la prison de la Santé.

17 janvier : Transfert vers l'île de Ré. Mauvais traitement par la foule en gare de La Rochelle. Détention au bagne de Saint-Martin.

21 février : Embarquement à La Rochelle pour le bagne de Guyane.

15 mars : Traversée dans des conditions « atroces » ; arrivée aux îles du Salut et réclusion d'un mois à l'île Royale.

13 avril : Arrivée à l'île du Diable.

1896

mars : Arrivée d'une lettre pneumatique – appelée ensuite « le petit bleu » – à la Section de statistique, dirigée par le commandant Picquart. Signalement du commandant Esterhazy à Picquart par un document en provenance de l'ambassade d'Allemagne. Début de l'enquête du commandant Picquart sur Esterhazy.

Début septembre : Prise de connaissance du dossier secret concernant Dreyfus par Picquart et découverte, grâce à des comparaisons d'écritures, d'Esterhazy comme auteur du « bordereau ».

1^{er} septembre : Note officielle de Picquart sur les charges accusant Esterhazy.

3 septembre : Suite à l'annonce dans le *Daily Chronicle* de la fausse évasion de Dreyfus, durcissement des conditions de détention : condamnation à la double boucle pendant la nuit.

14 septembre : Révélation par *L'Éclair* de la communication secrète aux juges du procès de 1894.

18 septembre : Rejet de la demande de révision du procès (sous forme de pétition) par Lucie Dreyfus.

27 octobre : Perte du contrôle de la Section de statistique par Picquart, envoyé en mission sur décision des généraux Gonse et de Boisdeffre.

2 novembre : Remise à l'état-major par le commandant Henry des « faux » dont il est l'auteur ; l'un d'eux portera son nom.

6 novembre : Publication à Bruxelles d'une brochure de Bernard Lazare, *Une erreur judiciaire. La Vérité sur l'affaire Dreyfus*, point de départ de la campagne de révision. Seconde édition à Paris, chez P.-V. Stock, peu de temps après.

10 novembre : Publication par *Le Matin* d'une photographie du « bordereau » permettant à la famille Dreyfus et aux premiers dreyfusards les comparaisons d'écriture.

15 décembre : Faux télégrammes et lettres contre Picquart, émanant de la Section de statistique.

1897

2 avril : Rédaction par Picquart d'un exposé de l'affaire Dreyfus sous forme testamentaire, destiné au président de la République, seul.

13 juillet : Auguste Scheurer-Kestner, vice-président du Sénat, averti par Louis Leblois, avocat de Picquart, des découvertes de ce dernier.

14 juillet : Engagement d'Auguste Scheurer-Kestner auprès de ses collègues du Sénat de faire rendre justice à Dreyfus.

Septembre-décembre : Démarches infructueuses de dreyfusards auprès des autorités de l'État.

15 novembre : Dénonciation publique d'Esterhazy par Mathieu Dreyfus, frère du condamné, par une lettre au ministre de la Guerre.

1^{er} décembre : Premier article de Zola sur l'affaire Dreyfus, en hommage aux premiers dreyfusards, sous le titre *Le Syndicat*.

1898

11 janvier : Acquittement d'Esterhazy par le Conseil de guerre, après un simulacre de procès.

13 janvier : Publication de *J'accuse...!* par Zola dans *L'Aurore*, journal animé par Georges Clemenceau. Arrêt du lieutenant-colonel Picquart, conduit à la forteresse du Mont-Valérien.

14-15 janvier : Première « pétition des Intellectuels » et premier meeting à Paris en faveur de la révision du procès.

18 janvier : Début des grandes manifestations antisémites à Paris et dans les grandes villes de province.

19 janvier : Publication, à l'initiative de Joseph Reinach, de lettres de Dreyfus à son épouse, Lucie, par *Le Siècle*, sous le titre *Lettres d'un innocent*.

24 janvier : Nouvelle intervention de Jaurès à la Chambre au sujet de la communication de pièces secrètes au procès de 1894.

7-23 février : Procès d'Emile Zola devant la cour d'assises de Paris. Condamnation au maximum de la peine prévue : un an de prison.

26 février : Le lieutenant-colonel Picquart, chassé de l'armée.

7 juillet : Mention à la Chambre, par Cavaignac, ministre de la Guerre, d'une pièce détenue par l'état-major, accablante pour Dreyfus. Démonstration par Jaurès et d'autres dreyfusards qu'il s'agit d'un faux.

13 juillet : Arrestation du lieutenant-colonel Picquart.

18 juillet : Nouvelle condamnation de Zola et exil en Angleterre.

10 août – 31 août : Publication par le quotidien *La Petite République* d'articles de Jaurès concluant à l'existence de faux à l'état-major et au ministère de la Guerre. Réunis et publiés la même année sous le titre *Les Preuves*, chez P. V. Stock.

30-31 août : Aveu du lieutenant-colonel Henry, chef de la Section de statistique, comme auteur du faux, confectionné deux ans auparavant. Suicide au Mont-Valérien.

3 septembre : Démission de Cavaignac. Nouvelle demande de révision par Lucie Dreyfus.

4 septembre : Fuite d'Esterhazy.

22 septembre : Incarcération de Picquart à la prison du Cherche-Midi et mise au secret.

26 septembre : Autorisation accordée par le Conseil des ministres au ministre de la Justice, de transmettre à la Cour de cassation la demande en révision déposée par Lucie Dreyfus.

25 octobre : Démission du nouveau ministre de la Guerre et chute du gouvernement.

29 octobre : Déclaration de recevabilité par la chambre criminelle de la Cour de cassation de la demande de révision du procès Dreyfus et ouverture d'une enquête. Audition des anciens ministres de la Guerre.

25 novembre : Témoignage devant la chambre criminelle de Picquart, accusé de faux et incarcéré depuis cent vingt jours à la prison du Cherche-Midi.

1899

5 janvier : Interrogation du capitaine Dreyfus, sur commission rogatoire, par le président de la Cour de Cayenne.

10 février : Vote de la loi de dessaisissement de la chambre criminelle de la Cour de cassation. Vote par le Sénat de ce même texte le 1^{er} mars.

18 février : Émile Loubet, président de la République, à la suite de Félix Faure.

21 mars : Première séance plénière de la Cour de cassation, toutes chambres réunies.

3 juin : Arrêt de révision et renvoi de Dreyfus devant le Conseil de guerre de Rennes.

5 juin : Information, à l'île du Diable, d'une dépêche annonçant à Dreyfus la révision et le replaçant provisoirement dans son grade.

9 juin : Départ de l'île du Diable du capitaine Dreyfus.

Libération de Picquart, après 325 jours de détention.

22 juin : Constitution du gouvernement Waldeck-Rousseau, dit de « Défense républicaine ».

30 juin : Transfert de Dreyfus à la prison militaire de Rennes.

9 juillet : Le commandant des îles du Salut, Oscar Deniel, relevé de ses fonctions.

7 août – 9 septembre : Procès de Rennes. Condamnation de Dreyfus, à la majorité de cinq voix contre deux, à dix ans de détention. « Circonstances atténuantes » accordées à la même majorité. Signature d'un pourvoi en révision, suivi d'un désistement le 15 septembre.

19 septembre : Grâce présidentielle accordée par le président Loubet. Remise en liberté du capitaine Dreyfus.

21 septembre : Déclaration du capitaine Dreyfus indiquant sa volonté de réparer « l'effroyable erreur judiciaire dont [il est] encore victime ... »

1900

27 décembre : Loi d'amnistie pour les infractions commises à l'occasion de l'affaire Dreyfus. À sa demande, Dreyfus en est excepté.

1903

6-7 avril : Discours de Jaurès à la Chambre des députés, qui relance une « troisième » affaire Dreyfus. Ouverture d'une enquête du ministre de la Guerre sur les faux pouvant encore exister au ministère de la Guerre.

25 décembre : Saisine de la Cour de cassation par le gouvernement, de l'arrêt du procès de Rennes.

1904

5 mars : Arrêt de recevabilité de la Cour de cassation, l'enquête ayant mis à jour de nouveaux faits introduits dans le « dossier secret » en 1897 et 1898. Début de l'enquête de la chambre criminelle.

19 novembre : Fin de l'enquête de la chambre criminelle.

1906

12 juillet : Cassation par la Cour de cassation, toutes chambres réunies, sans renvoi du capitaine Dreyfus devant un troisième Conseil de guerre, du jugement du Conseil de guerre de Rennes. Proclamation solennelle de son innocence.

13 juillet : Lois réintégrant Dreyfus et Picquart dans l'armée.

21 juillet : Réintégration effective dans l'armée du capitaine Dreyfus et remise des insignes de chevalier de la Légion d'honneur lors d'une cérémonie à l'École militaire.

15 octobre : Affectation à la direction de l'artillerie du chef d'escadron Dreyfus.

25 octobre : Le général Picquart, nommé ministre de la Guerre dans le nouveau gouvernement de Georges Clemenceau.

1907

26 juin : Retraite anticipée du capitaine Dreyfus, à sa demande, en raison de sa réintégration incomplète dans l'armée.

1908

4 juin : Alfred Dreyfus, blessé par le journaliste nationaliste Grégori lors du transfert des cendres d'Émile Zola au Panthéon. Acquittement de Grégori par la cour d'assises de la Seine.

Chronologie de l'affaire Dreyfus, établie à partir des ouvrages suivants :

Alfred Dreyfus,
Cinq années de ma vie,
La Découverte, 2006

Jean Jaurès,
Les Preuves, Affaire Dreyfus,
La Découverte, 1998

Vincent Duclerc,
Alfred Dreyfus, l'honneur d'un patriote,
Fayard 2006

Tirage limité à 300 exemplaires sur papier Munken pur,
cahiers cousus, dos apparents, tranches sérigraphiées, étui recouvert d'une feuille d'étain.
Composé en Minion et Corporate Sans Serif.

Maquette: Pierrette Turlais

Conception graphique: Jean-Luc Chamroux

Achévé d'imprimer en 2009 sur les presses de l'imprimerie Papergraf, Padoue (Italie).

Ce livre est le fruit de compétences et d'enthousiasmes dont témoignent, à divers titres,
ceux qui y ont pris part, bibliomanes ou acteurs discrets et somptueusement efficaces.
Je remercie tout particulièrement Anne-Laure Brisac, Chantal Janisson et Ridha Tabai,
généreux de leur temps et de leurs talents.

Merci à Sebastiano Boccaletto, Thierry Delcourt, Anne-Aimée Francès,
Mauro Franch, Léa Peersman, Marie-Laure Prévost, Philippe Zoummeroff.

© éditions Artulis Pierrette Turlais

ISBN: 2-913244-04-1

Dépôt légal: décembre 2009

